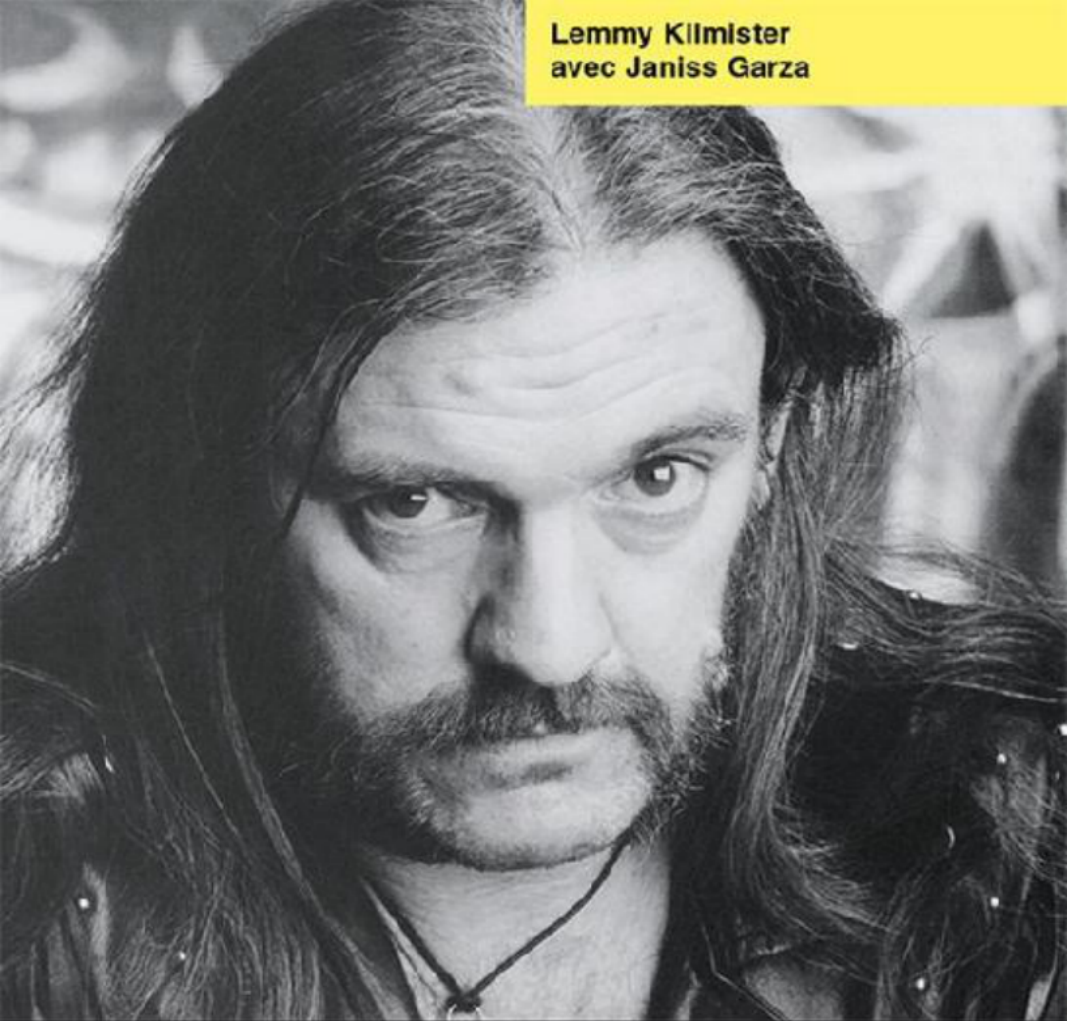


Motörhead : la fièvre de la ligne blanche

**Lemmy Kilmister
Janiss Garza**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

A black and white close-up portrait of Lemmy Kilmister, the lead singer of the band Motörhead. He has long, dark, wavy hair and a thick mustache. He is looking directly at the camera with a serious expression. He is wearing a dark jacket and a thin necklace.

Lemmy Kilmister
avec Janiss Garza

MOTÖRHEAD

La Fièvre de la ligne blanche

CAMION
BLANC

Table des matières

- 1) Copyright
- 2) Prologue
- 3) Capricorn
- 4) Fast and Loose
- 5) Jailbait
- 6) Metropolis
- 7) Speedfreak
- 8) Built for Speed
- 9) Beer Drinkers and Hell Raisers
- 10) Keep Us on the Road
- 11) Back at the Funny Farm
- 12) (Don't Let 'Em) Grind Ya Down
- 13) Angel City
- 14) We Are Motörhead
- 15) Brave New World

1) Copyright

Titre original : White Line Fever

© Ian Fraser Kilminster et Janiss Garza, 2002

Simon & Schuster UK Ltd, 2002

© CAMION BLANC, 2004

pour la traduction française

Traduction : Jaak Geerts

ISBN : 2-910196-34-8

Dépôt légal : juin 2004

Crédits photos

Nicola Rübenberg © ; Michael Odis Archives © Redferns ; Ray Stevenson © Retna Pictures Ltd ; Fin Costello © Redferns ; © Corbis ; Paul Slattery © Retna Pictures Ltd ; Glenn Laferman © ; Tony Mottram © ; Mick Hutson © Redferns ; Mitran Kaul © Redferns

2) Prologue

Je suis né en 1945, la veille de Noël, prématuré de cinq semaines. J'ai reçu le nom de Ian Fraser Kilmister. J'avais de superbes cheveux d'or qui se sont mis à tomber au bout de cinq jours, à la grande joie de ma drôle de mère. Je n'avais ni ongles, ni sourcils et j'avais le teint rouge vif. Mon premier souvenir, c'est d'avoir gueulé : pour quelle raison ? Je n'en sais rien. Une crise de colère, probablement ; peut-être que c'était ma première répète. Je n'ai jamais été lent au démarrage.

Mon père n'était pas content. Disons-le comme c'est : mon père et moi, on ne s'entendait pas bien – il est parti trois mois après ma naissance. C'était peut-être la chute des cheveux ; une appréhension probable de future ressemblance.

Mon père avait été aumônier dans la RAF pendant la guerre, et ma mère, qui était une jolie petite bibliothécaire, ne s'est pas du tout douté de la duplicité du clergé – attendez, on apprend aux gens que le Messie est la progéniture de la femme d'un vagabond (une *vierge* de surcroît) et un *fantôme* ? C'est ça, la matrice d'une religion mondiale ? J'ai des doutes. Si Joseph a pu croire à ça, à mon avis, il méritait de dormir dans les étables !

Bref, mon père ne m'a pas vraiment manqué, faute de souvenirs. En plus de tout cela, ma mère et ma grand-mère m'ont gâté pourri.

Je l'ai rencontré vingt-cinq ans plus tard dans une pizzeria sur Earls Court Road. Dans un accès de remords, il avait décidé qu'il voulait « m'aider ». Ma mère et moi nous sommes dit : « Et si on essayait de soutirer un peu de fric à ce fils de pute ! » Donc je suis parti pour rencontrer ce pauvre connard là-bas – je pensais que ce ne serait pas évident, et j'avais raison.

Je l'ai reconnu tout de suite – il avait l'air plus petit, mais j'avais grandi, non ? C'était un pauvre malheureux à lunettes, la tête baissée et complètement dégarnie.

Je suppose que ça a dû être embarrassant pour lui – ayant abandonné quelqu'un pour qui t'es censé être le gagne-pain, et puis plus un mot pendant vingt-cinq ans... embarrassant, c'est sûr. Mais merde, ma mère avait connu une sacrée galère, obligée de m'élever seule et de s'occuper de ma grand-mère en plus !

« J'aimerais t'aider dans ta carrière et essayer de me racheter un peu, pour ne pas avoir été un vrai père », qu'il m'a dit. Ha !

« Écoute, je lui ai dit, je vais te faciliter la vie. Je suis dans un groupe de rock et j'ai besoin de matos – l'ampli foutu pour la énième fois – donc si tu peux

me choper un ampli et une paire de haut-parleurs, on n'en parle plus, d'accord ? »

Une pause après laquelle il a fait : « Ah. »

J'ai compris que ce scénario n'était pas tout à fait le sien.

« Le business de la musique est extrêmement précaire », il m'a dit. (Apparemment, il avait été un excellent pianiste classique à son époque. Mais son époque était révolue.)

« Ouais, je sais, j'ai répondu, mais j'y gagne quand même ma vie. » (Ce qui était un mensonge... à cette époque-là !)

« Tu sais, je pensais te payer quelques cours – des leçons de conduite, des études commerciales. Tu pourrais devenir un VRP ou... » Il partait dans son délire personnel.

C'était à mon tour de montrer mon manque d'enthousiasme.

« Casse-toi ! » je lui ai dit et je me suis levé de table. Il a eu de la chance que l'immense pizza réunificatrice n'avait pas encore été apportée, car il l'aurait eue comme chapeau. Je suis reparti dans la rue sans père. La rue était propre – et c'était quand même Earls Court Road !

Parlant d'hypocrites – avec mon groupe Motörhead, nous étions nommés pour les Grammy Awards en 1991. L'industrie de la musique nous faisant une fleur, une fois de plus. Je suis monté dans l'avion à Los Angeles – New York à pied, ça fait loin, vous savez. J'avais une fiole de Jack Daniels en poche ; ça m'aide toujours si j'ai besoin de dégriser. Pendant que l'avion avançait élégamment sur le tarmac, je buvais une gorgée et rêvassais agréablement.

Une voix a retenti : « Donnez-moi cette bouteille ! »

J'ai levé la tête ; une hôtesse de l'air aux cheveux de béton et une bouche comme un trou du cul a réitéré son ordre – c'est classique – « Donnez-moi cette bouteille ! »

Chers lecteurs, je ne sais pas ce que vous auriez fait, mais je l'avais quand même payé, cette putain de bouteille. Hors de question. Et c'est ça que je lui ai répondu. Sa réponse : « Si vous ne me donnez pas cette bouteille, je vous sors de cet avion ! »

Cela devenait intéressant ; notre avion était à peu près en cinquième position faisant la queue pour le décollage ; nous avions déjà du retard et cette tête de

mule d'idiote allait nous sortir de la file d'attente pour une fiole de Jack Daniels ?

« D'accord, j'ai dit, fous-moi dehors si ça te chante », ou quelque chose comme ça. Et cette connasse m'a donc fait descendre de l'avion – vous vous rendez compte ? AHAHAHAHAHAHAHA !!

Elle a fait en sorte que tous ces gens aient du retard et ratent leurs correspondances à New York, et tout ça pour une fiole de remontant ambré... Où est le problème ? Qu'elle aille se faire foutre, putain !... Finalement, j'ai eu un vol une heure et demie plus tard.

C'était une malheureuse introduction aux festivités, et la suite n'a pas été différente. En arrivant à la fameuse Radio City (La Cité de la Radio – Maison des Stars !), tout le monde portait des queues-de-pie louées pour l'occasion, essayant de ressembler un maximum aux enculés qui leur piquent toute leur thune ! Je ne porte pas de costards – ce n'est pas mon truc, vous savez ? Et je ne crois pas que les placeurs aient apprécié ma Croix de Fer.

Bref, avec une nomination de Grammy en poche pour notre premier album chez Sony, j'avais bêtement pensé que ces messieurs de la maison de disques seraient contents. À mon avis, ils ne s'en sont même pas aperçus ! À ce jour, je n'ai toujours pas eu la chance monumentale de contempler la captivante splendeur de Tommy Mottola^[1] – ce soir-là, il était probablement trop occupé à courir après Mariah Carey dans les vestiaires. Je ne suis pas ultra ambitieux : « salut » ou « content que tu sois avec nous » ou tout simplement « hé, mec » auraient suffi. Rien. *Nada*. Que dalle. Je suis parti pour la fête chez Sire. Bien mieux. Je me suis envoyé en l'air. Alors qu'ils aillent tous se faire foutre !

^[1] Patron de Sony Music, démissionnaire de son poste en janvier 2003. (NdT)

3) Capricorn

J'ai vu le jour à Stoke-on-Trent, dans les West Midlands en Angleterre. Stoke est composé de six petites communes regroupées. Burslem était la plus désagréable, j'y suis donc né à juste titre. La région s'appelle les « Potteries » et, à l'époque dont je vous parle, la campagne y était noircie par la crasse du charbon utilisé dans les fours produisant toutes sortes de poteries, dont les fameuses Wedgwood. Partout où l'on regardait, on voyait ces saloperies de terrils, baignant dans une saleté de fumée de cheminée.

Au moment où mon père capricieux s'est tiré, ma mère, ma grand-mère et moi étions déjà partis pour Newcastle-under-Lyme, pas trop loin de Stoke. Nous sommes restés là jusqu'à ce que j'aie six mois, après quoi nous nous sommes installés à Madeley, un village tout près où il faisait bon vivre. Nous vivions en face d'un grand bassin – presque un lac – avec des cygnes. C'était beau, mais on faisait vraiment partie des masses populaires.

Ma mère n'a pas eu la vie facile, essayant de faire vivre notre famille toute seule. Son premier boulot était celui d'infirmière : elle soignait des tuberculeux, ce qui était un putain de travail de merde, car, à cette époque-là, c'était comme travailler dans un service de cancéreux en phase terminale – et elle accompagnait les patients jusqu'à la fin. Elle a également assisté à la naissance de bébés tuberculeux – apparemment, il y avait de vraies horreurs. La tuberculose agit bizarrement sur les chromosomes : elle a vu des nouveaux-nés avec des ébauches de plumes ; il y en avait un avec des écailles. Après avoir démissionné, elle a travaillé comme bibliothécaire un bout de temps, et puis elle a arrêté de travailler tout court pendant un moment. Je ne comprenais pas très bien à quel point elle était stressée. J'ai toujours cru qu'on allait s'en sortir. Plus tard, après s'être mariée avec mon beau-père, elle a repris le travail, en tant que serveuse, cette fois-ci.

À l'école, j'ai eu des problèmes dès le départ. Les instits et moi ne voyions pas les choses du même œil : ils voulaient que j'apprenne, et moi, je ne voulais pas. J'ai toujours été comme une espèce de trou noir pour les maths. Essayer de m'enseigner le swahili au lieu de l'algèbre, ça aurait été du pareil au même, donc j'ai laissé tomber assez rapidement. J'ai décidé que je ne serais pas mathématicien, donc pourquoi rester. Je séchais les cours tout le temps, et ce dès le début.

Le premier épisode dans ma relation difficile avec l'école s'est déroulé à l'école primaire. Cette connasse qui voulait que les garçons apprennent à tricoter ; une féministe probablement. Je devais avoir sept ans, donc ça n'avait aucun sens. En plus, c'était une vraie brute – ça l'amusait de taper les mômes. Je refusais de tricoter car c'était un truc de pédé. À cette époque-là, ce concept

existait encore, vous comprenez ? Ce n'est pas comme à l'heure actuelle, où ils nous gouvernent. Je lui ai donc dit que je ne pouvais pas le faire, alors elle m'a tapé. Je le lui ai répété, et finalement elle a arrêté de me taper.

Honnêtement, je pense qu'un enfant vilain mérite une bonne claque – non pas aveuglement, mais quand il est méchant. Le fait d'avoir la trouille devant un instit pourrait empêcher le gosse de dérailler tôt dans la vie. J'en prenais tout le temps ; avec la grande règle en forme de T qui était accrochée à côté du tableau noir. L'instit se mettait derrière nous et il nous frappait avec la règle derrière la tête. Plus tard, le prof de physique nous cognait avec le pied d'un tabouret de classe. Celle-là était excellente, mais je ne l'ai jamais senti car j'étais assez fort en physique. Je veux dire, jusqu'à ce que je quitte l'école, d'un commun accord.

Quand tu prends une bonne claque sur la tête, genre une qui résonne pendant une bonne demi-heure, tu réfléchis à deux fois avant de reproduire les mêmes conneries en classe ; tu obéis. C'est comme ça que ça se passait, mais c'est fini aujourd'hui. ça a pas mal marché pour moi et pour ma génération. À mon avis, nous sommes plus intelligents que la nouvelle génération a l'air de le devenir.

Enfin bref, ma mère s'est remariée avec George Willis quand j'avais dix ans. Elle avait fait sa connaissance par l'intermédiaire de mon oncle Colin, son frère unique. Je pense qu'ils avaient été amis dans l'armée. Il avait été joueur de football professionnel pour les Bolton Wanderers et d'après ce qu'il racontait, il était autodidacte, patron de sa propre usine productrice de supports en plastique pour chaussures destinés aux étalages. La boîte a fait faillite trois mois après le mariage. Il était trop fort ! Qu'est-ce qu'il était drôle : il se faisait sans cesse arrêter pour vente de machines à laver ou réfrigérateurs volés, et nous ne le savions pas. Il nous racontait qu'il partait en voyage d'affaires. Du genre « Je serai parti un mois, chérie » et il purgeait sa peine d'un mois en prison. Nous n'avons rien su pendant un bon moment, mais il s'est quand même rattrapé à la fin.

Il était, bien évidemment, accompagné de ses deux enfants d'un précédent mariage – Patricia et Tony. J'étais le benjamin de ces frère et sœur nouvellement acquis, donc constamment brutalisé. En plus, j'avais une relation très tendue avec mon beau-père ; et oui, pour ma mère j'étais fils unique. En se battant pour moi comme un vrai coq de combat, elle lui en a fait voir de toutes les couleurs. L'ultime ambition de Patricia était de se faire embaucher par le Trésor Public, et finalement tous ses rêves se sont réalisés. Tony, qui vit à Melbourne en Australie, dirige une branche d'une entreprise spécialisée dans le plastique (*je ne savais pas que le plastique était héréditaire !*). Il s'était engagé dans la marine marchande pour une période d'environ dix ans et ne nous a pas écrit pendant presque vingt ans. Mon beau-

père le croyait mort.

Après le mariage de ma mère et mon beau-père, nous avons emménagé dans sa maison à Benllech, une station balnéaire sur l'île d'Anglesey^[1]. C'est à cette époque qu'on a commencé à m'appeler Lemmy – c'est un truc gallois, je crois. Je fréquentais une très mauvaise école – en tant que seul gosse anglais parmi quelque sept cents Gallois, j'étais une source de plaisir et de profit, vous m'avez compris ? Je suis donc connu sous le nom de Lemmy depuis que j'ai dix ans. Je n'ai pas toujours eu la moustache, par contre... elle n'est apparue que vers mes onze ans.

Malgré tout, je me suis bien amusé là-bas. Je volais des explosifs et « redessinais » le littoral d'Anglesey. Une entreprise de construction était en train de refaire tous les égouts du village. Ils ne pouvaient travailler que l'été ; après il faisait trop froid. Ils ont donc plié bagage vers septembre ou octobre et entreposé leurs fournitures dans des PortaKabins^[2]. Vers la fin octobre, début novembre, quelques copains et moi-même nous sommes mis à les cambrioler. Mon Dieu, pour des gamins de dix-onze ans, c'était comme la découverte de trésors enterrés ! Nous avons trouvé des casques et des bleus de travail, des explosifs, des détonateurs et des amorces, plein de trucs fantastiques. Nous avons raccordé l'amorce et le détonateur et les avons enfoncés dans les explosifs. Puis nous avons creusé un trou dans le sable sur la plage, y avons introduit l'engin et l'avons couvert de terre avec juste l'amorce sortie. Nous avons placé un grand rocher dessus, puis nous l'avons allumé et sommes partis en courant. Et BOUM ! – le rocher s'est envolé vingt mètres en l'air. C'était géant ! Plus tard, il y avait des gens contemplant les dégâts sous la pluie, se disant « Qu'est-ce que t'en penses ? », « Je ne sais pas – des extra-terrestres ? » Je ne sais pas ce qu'en a pensé le flic du village, car il avait entendu ces explosions terrifiantes, alors quand il s'est dirigé vers la plage, il n'a pu que constater que la moitié de la falaise avait glissé dans la mer. Après notre intervention, près de trois kilomètres de littoral avaient été transformés. Juste quelques espiègleries. Des gamins font toujours des bêtises, et pourquoi pas, finalement ? C'est un peu leur boulot, non ? Faire chier leurs parents, leur fournir une croix à porter ; sinon, pourquoi existeraient-ils ?

Tout ça n'était que de la simple distraction comparé à mon intérêt grandissant pour le sexe opposé. Faut pas oublier qu'on parle des années cinquante, il n'y avait même pas *Playboy* ou *Penthouse*. Nous trouvions notre plaisir dans des magazines avec des photos de nudistes jouant aux tennis – *Health and Efficiency*^[3] et des merdes pareilles. Pour vous dire quelle époque de merde c'était, les années cinquante. Et on appelle ça l'ère de l'innocence. Allez vous faire foutre – essayez d'y vivre !

Mon éducation sexuelle a commencé quand j'étais très jeune. Ma mère avait ramené trois tontons à la maison avant de décider lequel serait papa. Mais ça

ne me gênait pas du tout – je comprenais qu'elle se sentait seule et qu'elle bossait comme une folle pour nourrir ma grand-mère et moi, donc aller me coucher de bonne heure ne me posait aucun problème. En plus, quand on grandit à la campagne, on voit des gens en train de s'envoyer en l'air dans les champs tout le temps. Et puis il y avait les voitures avec les vitres embuées – on y apercevait souvent une jambe ou un sein dénudés quand le couple passait des sièges avant à la banquette arrière. La mode était aux jupes à doubles jupons, que l'on faisait virevolter en dansant le jive – je dansais souvent ! J'ai arrêté la danse quand le twist est apparu car je trouvais ça insultant – plus le droit de toucher la femme ! Qui veut de ça quand il vient de découvrir le désir d'adolescent ? Je voulais du contact, de la chaleur ; du tactile, de la découverte, donner et recevoir, tripoter et se faire tripoter, tout ça. Vous voyez ce que je veux dire ?

Ce n'est que vers quatorze ans, lorsque je bossais à l'école d'équitation, que j'ai découvert mon appétit et mon désir pour les femmes de quelque forme, taille, âge, couleur de peau ou confession qu'elles soient. Pareil pour leurs sympathies politiques. Chaque été, les populations réunies de Manchester et Liverpool débarquaient dans notre petite station balnéaire. Les lycéens en vacances venaient faire du cheval à cette école-là. Les jeunes guides descendaient en masse chaque année aussi, tentes et tout le bordel. En plus, elles n'avaient que deux surveillantes pour toute la troupe – ha ! Elles croyaient faire peur à qui comme ça ? Rien n'allait nous empêcher de voir ces gonzesses, même s'il fallait qu'on mette des combinaisons de plongée pour cela ! De toute façon, les filles étaient du même avis. Elles voulaient apprendre, et nous aussi – et ensemble nous avons appris. Et croyez-moi, nous avons appris chaque note de la gamme.

J'ai eu ce boulot à l'école d'équitation parce que j'adorais les chevaux. Toujours d'ailleurs. On se régalaît là-bas parce qu'un cheval, ça fait bander les femmes. Le cheval détient une puissance sexuelle. Les femmes préfèrent monter les chevaux à cru, et ce n'est pas pour les raisons les plus évidentes. Je pense que c'est parce qu'elles veulent sentir la peau du cheval. On n'a pas cette sensation-là avec une selle, surtout une selle anglaise. Et puis il y a aussi leur puissance tout court. Un cheval peut faire de vous ce qu'il veut, mais il ne le fait pas, car, à l'exception d'une petite minorité, le cheval n'est pas un animal impétueux. Le cheval cède. ça doit être ça qui plaît autant aux femmes – un être si puissant qui cède sans lutter, au moins sans vouloir faire valoir ses droits. Il ne fait pas la vaisselle, mais on ne peut pas tout avoir non plus.

J'étais amoureux d'Ann. Elle avait cinq ans de plus que moi, un gouffre infranchissable à cet âge-là. Je me rappelle toujours comment elle était – très grande, avec d'immenses jambes, un nez légèrement camard au milieu du visage, mais globalement assez séduisante. Elle sortait avec ce mec vraiment

moche, ce que je ne comprenais pas. Un jour, je les ai surpris dans une écurie, alors je suis reparti sur la pointe des pieds en me disant « nom de Dieu ». Mais l'histoire la plus drôle concernant ces guides implique l'un de mes amis, Tommy Lee.

Tommy n'avait qu'un bras – il était électricien et à un moment donné il avait mis le doigt sur le mauvais fil... son bras avait littéralement cramé jusqu'au biceps. Il a été amputé du reste du bras et recousu à hauteur de l'épaule. Il n'a plus jamais été le même après ça – il écoutait pas mal de choses que seul lui était capable d'entendre. Bref, il avait donc cette prothèse avec un gant noir au bout qu'il accrochait à sa ceinture ou à sa poche. Un soir, nous sommes partis pour aller voir les guides tous les deux. Nous sommes passés sous la haie, avons traversé l'ajonc... quand on a quatorze ans, on s'en fout, non ? On ferait n'importe quoi pour une nana. Finalement, nous y sommes arrivés. Alors je suis allé dans une tente avec ma gonzesse et Tommy s'est retiré dans une autre tente avec la sienne. On n'entendait plus rien, à part le bruit des ressorts. Après je me suis assoupi, comme on a l'habitude de faire dans ces cas-là, emporté par la sensation de bien-être (la raison pour laquelle je continue à le faire !). Tout à coup : réveil abrupt.

« [Vlan] Aïe ! [Vlan] Aïe ! [Vlan] Aïe ! [Vlan] Aïe ! »

J'ai donc regardé sous le rabat de la tente et j'ai vu Tommy, nu comme un ver, vêtements sous le bras unique, courir à toutes jambes. Il était poursuivi par une surveillante qui le frappait avec sa putain de prothèse ! Mort de rire, je me suis fait choper ! Je ne pouvais pas bouger, pas courir. Impuissant. C'était l'une des scènes les plus drôles auxquelles j'ai jamais assistées de ma vie.

J'ai donc découvert le sexe avant le rock'n'roll, pour la simple raison que les dix premières années de ma vie, le rock'n'roll n'existait pas. Il n'y avait que Frank Sinatra et Rosemary Clooney, et « How Much Is That Doggie In The Window ? » (« Combien vaut ce chien dans la vitrine ? »), qui est resté en tête des hit-parades pendant des mois ! J'ai assisté à la naissance du rock'n'roll. D'abord avec Bill Haley – « Razzle Dazzle », je crois. Après, il y a eu « Rock Around The Clock » et « See You Later Alligator ». En fait, les Comets n'étaient pas si bons que ça, mais ils étaient les seuls à cette époque. En plus, ce n'était pas évident au pays de Galles – on captait Radio Luxembourg mais avec le son qui se barrait tout le temps. On était obligé de tourner le bouton sans cesse afin de capter la chaîne. Et puis on ne savait que rarement ce qu'ils passaient, car ils annonçaient l'interprète au début de la chanson, donc si on tombait sur un morceau en cours, ils ne mentionnaient plus le nom du type. Il m'a fallu des mois pour apprendre ce qu'était « What Do You Want To Make Those Eyes At Me For ? » de Emile Ford and the Checkmates. (Voilà un mec qui a tout simplement disparu. Ils ont eu cinq tubes en Angleterre. Très populaire. Et puis, il y a eu un scandale – on l'a chopé en train de demander

de l'argent à un jeune pour une dédicace, et ça l'a tué. Les Checkmates ont continué sans lui pendant un moment, mais ce n'était pas pareil.)

Si on voulait un disque, il fallait le commander et attendre un mois avant qu'il n'arrive. Le premier 78 tours que j'ai acheté dans ma vie était de Tommy Steele, la réponse britannique à Elvis Presley, et puis je me suis procuré « Peggy Sue » de Buddy Holly. Mon premier vrai album était *The Buddy Holly Story* ; je l'ai acheté juste après sa mort. En fait, je l'ai vu en concert au New Brighton Tower^[4]. Putain, ça trahit ton âge, un tel truc – j'ai vu Buddy Holly en concert ! Pourtant aujourd'hui, côté branché, je ne suis pas en décalage !

Le premier disque d'Elvis Presley que j'ai acheté – bien après – c'était « Don't Be Cruel », je crois. Son style et son look étaient exceptionnels – *il* était exceptionnel, mais pour moi, il était moins important que Buddy Holly et Little Richard. Le problème c'est qu'il avait des faces B vraiment nulles. À cette époque-là, les albums étaient différents de ceux de nos jours : il se pouvait bien qu'un album soit constitué des six derniers tubes et leurs faces B. La moitié des albums d'Elvis étaient donc de la merde. Il n'a commencé à faire de bonnes faces B qu'à partir de « I Beg Of You ». À mon avis, Buddy Holly n'a jamais enregistré une mauvaise chanson. J'adorais Eddie Cochran aussi. Il bossait dans un studio à Hollywood et si quelqu'un finissait avec une heure d'avance, il en profitait pour enregistrer un disque. De surcroît, il a tout écrit et produit lui-même. Il a été le premier à le faire – très inventif comme mec. Je devais aller le voir en concert, lors de la seconde partie de sa tournée anglaise, et c'est là qu'il a eu son accident de voiture mortel. Je me souviens de mon effarement. C'était une grande tragédie pour le rock'n'roll. Holly et Cochran, voilà les deux qui m'ont donné envie de jouer de la guitare.

Si j'ai décidé de jouer de la guitare, c'est bien sûr en partie pour la musique, mais je crois que les gonzesses représentent soixante pour cent de ma décision. J'ai découvert à quel point la guitare était un aimant à chattes vers la fin de l'année scolaire. Nous étions cloîtrés en classe pendant une semaine après les examens, nous n'avions rien à faire, et puis il y a un mec qui s'est pointé avec une guitare. Il ne savait pas jouer, mais il était immédiatement entouré de nanas. Je me suis dit : « Aha, ça a l'air intéressant ! » Ma mère avait une vieille guitare hawaïenne accrochée au mur – elle en avait joué quand elle était gamine et son frangin avait joué du banjo. La guitare hawaïenne avait connu un moment de popularité juste avant : c'étaient des « lap steel » à manche plat aux frettes surélevées. La sienne était vraiment classe, incrustée de nacre. C'était un sacré coup de bol – très peu de gens avaient une guitare à la maison en 1957.

J'ai donc pris cette putain de gratte en classe. Je ne savais pas jouer, mais peu importe, j'étais immédiatement entouré de gonzesses. Illico presto ! C'est la

seule fois dans ma vie où un truc a marché sur-le-champ. Et je n'ai plus jamais fait marche arrière. À la fin, je me suis dit que les nanas voulaient que je joue de cet engin, donc j'ai appris tout seul – ce qui était assez douloureux sur cette gratte hawaïenne, avec ces cordes surélevées.

Quand j'avais quinze ans, nous sommes partis en voyage scolaire à Paris. Je venais juste d'apprendre à jouer « Rock Around The Clock ». Un soir, j'ai joué ce morceau pendant trois heures, même si j'avais failli m'amputer de l'index à l'aide d'un couteau à cran d'arrêt désobéissant pas longtemps avant. J'ai saigné sur ma guitare et les gonzesses ont trouvé que c'était trop cool. Tu sais, plus ou moins l'équivalent d'un guerrier sioux s'aventurant dans les hautes herbes et tuant un ours de ses propres mains. Je saignais pour elles !

À la maison, ma mère et mon beau-père savaient exactement ce que j'avais en tête. C'était flagrant – ils voyaient les nanas défiler tout le temps. J'avais transformé le garage en appartement personnel où je me retirais avec les filles. Mon beau-père me surprenait en flagrant délit tout le temps. Tellement souvent, que ça en devenait ridicule ; je le soupçonne d'avoir été un voyeur.

« Est-ce que tu sais que tu es carrément sur cette fille ?

– Bien sûr que je le sais. Comment tu le fais, toi ? »

Je me suis fait renvoyer de l'école juste après l'excursion à Paris. Je séchais les cours avec deux de mes potes. Un après-midi, nous étions partis de l'autre côté de l'île en train, et revenus juste à temps pour ne pas rater le car scolaire. Manque de bol, quelques enculés d'une autre classe nous avaient aperçus et dénoncés. Y'a toujours des balances, n'est-ce pas ? Donc me voilà devant le proviseur. C'était vraiment un débile et une feignasse. Je pense qu'il était devenu proviseur parce qu'il était trop vieux pour la magistrature. Chaque jour pendant deux longues semaines, je me suis trouvé dans son bureau lors de chaque pause, même celle du déjeuner ; il essayait de me casser.

« Deux garçons vous ont vus à Holyhead, à la plaque tournante.

– Ce n'était pas moi, monsieur. Je n'y ai pas mis les pieds. »

C'est là que j'ai appris à mentir. La discipline vous apprend également le mensonge, vous voyez ; si on ne ment pas, on est dans la merde. Enfin bref, j'allais prendre des coups de canne sur les mains. Deux sur chaque main. C'était juste après mon accident avec le couteau à Paris, vous vous en souvenez ? ça c'était enfin mis à guérir. Vous savez comment c'est avec des blessures qui saignent comme ça – avec chaque battement de cœur, *padam*, ça vous envoie du sang à l'autre bout de la pièce ! J'en avais probablement perdu un bon demi-litre ! Donc j'ai demandé au proviseur : « Vous pouvez m'en

faire quatre sur une main à cause de mon doigt, s'il vous plaît ? »

Mais non, ça ne lui convenait pas. Il demeurait impassible, me commandant de lever la main – *vlan*. Putain ! Du sang giclait partout ! Et comme si rien ne s'était passé : « L'autre main. »

« Enculé ! » je me suis dit. Alors quand la canne s'est abattue sur ma main, je la lui ai arrachée et j'ai commencé à le taper avec sur la tête.

« Je pense que vous comprendrez que votre présence parmi nous n'est plus vraiment souhaitée », m'a-t-il dit en me regardant d'un air menaçant.

« Je n'avais pas l'intention de revenir », lui ai-je répondu et hop, je suis parti.

Finalement je n'y suis jamais retourné et on ne m'a jamais fait chier pour cause d'absentéisme. Il ne restait que six mois à faire de toute façon. Je ne l'ai pas dit à mes vieux : chaque matin je partais comme si j'allais à l'école, et chaque soir je rentrais normalement. J'allais à l'école d'équitation et je travaillais un peu avec les chevaux sur la plage. J'ai fini par faire quelques boulots. J'ai travaillé pour un peintre en bâtiment, un homo qui s'appelait M. Brownsword^[5] (tout simplement un nom parfait pour un pédé, non ?). En tout cas, il ne m'a jamais dragué. Il s'intéressait plutôt à Colin Purvis, un ami à moi qui était beau gosse. Je trouvais ça assez marrant. Je cédaï ma place volontiers, du genre « Colin peindra ceci, M. Brownsword. Je ferai l'étage, si vous êtes d'accord ? » Et Colin de murmurer « salaud » dans sa barbe.

Ensuite nous avons quitté l'île pour une ferme à Conwy, sur la côte galloise, dans la montagne. C'est là que j'ai appris à être seul et à m'y faire. Je me baladaï dans les champs avec les chiens de berger. ça ne me gêne pas d'être seul aujourd'hui. Les gens trouvent ça bizarre, mais moi, ça me plaît.

Vers cette époque, mon beau-père m'a fait entrer dans une usine de machines à laver Hotpoint. Chacun y bossait sur une seule pièce. J'étais le premier en ligne à la chaîne. Je montais quatre petits écrous en cuivre sur cette espèce d'engin et puis une machine descendait et verrouillait le tout. Ensuite, je jetaï la pièce dans une grosse boîte. Il y en avait 15 000 à faire, et quand t'avais fini ce lot, avec la sensation d'avoir accompli quelque chose, ils te les piquaient et te donnaient une boîte vide. On ne peut pas faire ce genre de travail quand on est intelligent, mes amis. C'est impossible, car ça vous rendrait complètement maboul. Je ne sais pas comment ces gens ont réussi à le faire. Je suppose qu'ils ont mis leur intelligence en sourdine parce qu'ils avaient des responsabilités.

Tous ceux qui sont partis de chez eux en espérant trouver mieux ont rebroussé chemin. J'avais d'autres projets. J'ai donc laissé pousser mes cheveux jusqu'à

ce que l'usine me licencie ; Et je n'y suis pas retourné. J'aurai préféré crever plutôt que de retourner là-dedans. Je me sens chanceux et privilégié d'y avoir échappé.

[1] En pays de Galles (NdT)

[2] Bâtiments autonomes et modulaires. PortaKabin est une marque déposée. (Ndt)

[3] Le plus vieux magazine naturiste ; existe toujours. (NdT)

[4] Une fameuse salle de danse/concerts sur la rive gauche de Liverpool. (NdT)

[5] Épée marron (NdT)



Ma grand-mère, fière de la haie qu'elle a faite lors de ses cours de travail sur bois !



Mon père étalant sa RAF-itude.

4) Fast and Loose

Il me fallait un compère et il y en avait un à portée de main – il s'appelait Ming, d'après l'empereur dans *Flash Gordon*. Ming avait les cheveux longs et une immense moustache pendante. Nous avons commencé à traîner dans les coffee bars et les salles de danse ; nous draguions les gonzesses des autres mecs et nous dégoûtions tout le monde !

Au bout d'un certain temps, il nous semblait tout à fait normal de prendre des drogues (nous ne savions pas du tout ce que c'était, la drogue, mais bon...), donc nous avons contacté un pote à moi de mon époque à Anglesey, Robbie Watson de Beaumaris (ville très connue pour son château bien préservé). Robbie avait vécu à Manchester et avait les cheveux très longs, ce que nous considérions Très Important. Nous avons commencé à fumer des joints et puis un soir, dans le Venezia Coffee Bar à Llandudno, Rob m'a donné une ampoule de speed – méthyle amphétamine hydrochloride – à tête de mort et tibias croisés. On était censé se l'injecter dans le bras.

Je n'ai jamais aimé l'idée de me shooter, et je ne l'ai jamais fait à ce jour. ça devient un rituel. J'ai vu des gens se comporter bizarrement avec des seringues : ils s'injectaient de l'eau juste pour retrouver la sensation du shoot. Rob se shootait et il m'a conseillé de le faire. Mais j'ai vidé l'ampoule dans une tasse – de chocolat, je crois – et j'ai bu le mélange.

Il y avait dans ce coffee bar une pauvre petite serveuse, et je lui ai parlé non-stop pendant quatre ou cinq heures. À chaque fois, je disais à Robbie que je ne sentais rien du tout, et je repartais voir cette pauvre créature qui se trouvait dans un état de choc alphabétique à cause de moi – en tout cas, je me sentais très bien, le Roi du Monde ! Le problème, c'est que l'effet diminue. (Au fait, Robbie Watson, qui a été mon meilleur pote pendant un petit moment et qui avait un superbe sens de l'humour sec et ironique, eh bien, il est mort depuis vingt ans – une petite seringue de trop. Des questions ?) Mais revenons à Ming et moi.

J'avais seize ans quand Ming et moi avons quitté le pays de Galles et sommes partis vers l'est, à Manchester. En fait, nous étions après deux nanas que nous avions croisées pendant leurs vacances à Colwyn Bay. Nous allions nous marier et d'autres conneries de ce genre. Bien sûr, ça c'est terminé au lit, comme d'habitude. Je vous garantis qu'elles sont bien mieux maintenant que si nous nous étions mariés avec elles.

Je ne me souviens plus du nom de la gonzesse de Ming, mais la mienne s'appelait Cathy. Elle était superbe, quinze ans, très curieuse et enthousiaste pour son âge. Elles sont donc rentrées chez elles à Stockport^[1], et Ming et moi

les avons suivies. Nous avons pris un appart au Heaton Moor Road et nous rencontrions des gens tout le temps. La plupart d'entre eux n'avaient pas de piaule donc ils dormaient chez nous à même le sol, sur le canapé, n'importe où – au bout d'un mois nous étions à trente-six dans une seule pièce ! Le seul dont je me souviens, c'est Moses^[2] (il y avait une forte ressemblance, si l'on doit croire tous ces films avec Charlton Heston).

Et puis Cathy est tombée enceinte... Écoutez : elle était merveilleuse, mais elle avait quinze ans – je voyais des barreaux de prison ! Son père s'est mis à écrire des lettres à mon beau-père, me traitant de beatnik gallois exilé. Les deux mecs ont trouvé une solution « de commodité » et Sean, le bébé, a été adopté à la naissance. Cathy passait son BEPC à la maison et j'allais la voir de temps en temps. Elle est devenue vraiment grosse – des fois, je tombais de l'autocar en rigolant – « Salut, mon petit porc ! » – ça la faisait rire aussi. Elle était extraordinaire ; c'était mon premier amour. Je ne sais pas pourquoi, mais nous nous sommes perdus de vue après. Ce qui est marrant, c'est qu'elle m'a contacté il y a deux ou trois ans, juste avant que je n'entame l'écriture de ce livre... Elle avait retrouvé Sean, mais je ne parlerai pas de ça ici – il a droit à sa propre vie.

En ce qui concerne notre situation quotidienne, nous (les trente-six camarades de chambre) nous sommes retrouvés dans la rue assez rapidement – le propriétaire s'est probablement demandé pourquoi la facture de gaz s'élevait à 200 000 livres. Une fois Ming l'aventurier intrépide reparti au pays de Galles (pour devenir un employé de la Sécu – essayez toujours de m'expliquer qu'il y a un destin et un sens à l'existence...), j'étais seul à nouveau.

Pendant ma période avec Cathy, et quelques années après, j'ai mené une vie de SDF. À cette époque, il y avait pas mal de jeunes dans cette situation en Angleterre. Nous portions tous des blousons de l'armée américaine, ceux qui étaient étanches avec une doublure. Ils n'étaient pas trop chers d'occase et ce que nous faisions, c'était d'y faire marquer au feutre leurs noms à tous ceux que nous connaissions – les blousons étaient donc couverts de toutes ces signatures bizarres. Nous partions en stop à travers le pays, squattant chez des filles ou dormant dans des wagons de train stationnés ou des caves – n'importe où en fait, afin d'être avec la gente féminine locale. En ces jours-là, il fallait être « sur la route »^[3]. C'était l'époque de Bob Dylan, guitare et sac de couchage sur le dos. Beaucoup de filles aiment l'éphémère. C'est une tradition, si on y regarde de près : les cirques, l'armée, les pirates, les groupes de rock en tournée – les filles savent toujours les trouver. Il y a sûrement un aspect romantique pour les nanas dans un homme qui repart le lendemain. Moi, ça me plaît. Mais bon, étant un mec, ce n'est pas surprenant que ça me plaise, hein ? Ah, le début des années soixante – c'était vraiment géant. Nous laissions pousser nos cheveux jusqu'aux fesses, ne glandions rien et profitions

des femmes qui se trouvaient là où nous débarquions. Les minettes piquaient à manger dans les frigos de leurs parents pour nous nourrir – un peu comme si elles apportaient de la bouffe à des prisonniers fugitifs. Elles aimaient le côté dramatique, et nous aimions la bouffe.

Pourtant ce n'était pas toujours de la rigolade. Des fois, en faisant du stop, je me faisais tabasser par des routiers ; une fois, un immense routier homosexuel m'a pris en stop.

« Salut, fiston. Tu vas jusqu'où ?

– Manchester.

– Manchester. D'accord. J'aimerais te faire une pipe.

– Eh, je descendrai ici alors. »

L'appart du Heaton Moor était une sorte de précurseur des communautés, à mon avis. Il fallait oser ramener une nana avec soi. T'étais entouré de ces grands yeux dans l'obscurité, et tu savais que leur vision s'améliorait au fur et à mesure ! En tout cas, le sexe était plus marrant à cette époque – il n'y avait pas toutes ces saloperies que l'on connaît aujourd'hui. En plus, c'était une partie de plaisir au lieu d'être associé à la honte – « Oh, il n'y a que ça qui t'intéresse ! » Mais bien sûr, pas toi ? Quand ça ne te fait plus plaisir, arrête de le faire, pour l'amour du Christ !

Nous allions tous faire la manche sur Mersey Square et nous partagions ce que nous gagnions avec tout le monde. Je crois que notre alimentation principale était de l'Ambrosia Creamed Rice^[4]. Nous faisions un trou dans la boîte avec un ouvre-boîte et sucions le liquide direct. Bien froid comme ça, c'était délicieux à l'époque. C'est probablement vers cette période-là que j'ai commencé à préférer la nourriture froide, une préférence que j'ai gardée jusqu'à aujourd'hui – je peux manger des steaks froids, des spaghettis froids, même des frites froides, et ça, il faut quand même le faire ! Mais quand on y met suffisamment de sel, ça passe sans problème.

Manchester est assez proche de Liverpool, et les deux villes ont engendré une quantité considérable de musiques incroyables au début des années soixante. Les deux villes sont traversées par le fleuve Mersey, ce qui a donné naissance à une scène musicale connue sous le nom de Merseybeat. Il y avait un groupe très connu qui s'appelait les Merseybeats ; il y avait aussi les Mersey Squares, d'après la place où nous mendions. Il y avait des centaines de groupes qui se montaient à Manchester et Liverpool, et ils jouaient tous les vingt mêmes chansons – « Some Other Guy », « Fortune Teller », « Ain't Nothing Shaking but the Leaves on the Trees », « Shake Sherry Shake », « Do You Love

Me »... Tous les groupes de 1961 à 1963 étaient des groupes de reprises, les Beatles inclus.

Il y avait cette terrible compétition basée sur la connaissance que vous aviez des interprètes originaux. La première partie disait : « Nous allons vous interpréter “Fortune Teller” des Merseybeats », et puis les Merseybeats faisaient leur apparition et disaient : « On va vous jouer “Fortune Teller” de Benny Spellman. » ça ne durait jamais longtemps, puisqu'ils révélaient à tout le public le nom de l'interprète original ! Une autre habitude des groupes était de transformer un vieux standard en version up tempo rock. Je me souviens de Rory Storm and the Hurricanes rendant une belle version de « Beautiful Dreamer » et les Big Three ont tenté leur chance avec « Zip-A-Dee-Doo-Dah » !

C'était une époque vraiment unique avec quelques groupes incroyables. L'un de ces groupes était Johnny Kidd and the Pirates. Johnny Kidd portait un cache-œil, un maillot rayé et des bottes de pirate ; des fois il endossait une chemise blanche à manches bouffantes – que des tenues superbes. Les Pirates étaient les premiers que j'aie vu utiliser un éclairage stroboscopique et c'était tout simplement un roadie manipulant les interrupteurs du club très rapidement. Leur guitariste s'appelait Mick Green et il était excellent – je portais ses grattes afin d'assister aux concerts gratuitement. J'ai fait un disque avec Mick, longtemps après. Des solitaires comme lui avaient du mal à se faire une réputation à cette époque. Eric Clapton a eu de la chance – son « isolationnisme » a porté ses fruits, car les musicos venaient le chercher. Les autres solitaires ? Personne n'en voulait !

Les Birds étaient un autre groupe majeur – rien à voir avec les Byrds américains qui circulaient à la même époque. Ces Birds avaient un certain Ronnie Wood – celui qui a rejoint les Rolling Stones – comme guitariste. Putain, les Birds étaient tout simplement magiques, excellents, bien en avance sur leur temps. Ils n'ont sorti que trois singles et ils ont disparus. Je les suivais partout ; je dormais dans leur camionnette. Je jouais dans un groupe, les Motown Sect – je vous en parlerai plus tard – et nous avons eu l'honneur d'être sur la même affiche qu'eux un soir. Je me souviens très bien de la formation du groupe : Ali McKenzie au chant, Ron et Tony Munroe aux guitares, Pete McDaniels à la batterie et Kim Gardner à la basse. Kim tient un pub/restaurant à Hollywood qui s'appelle le « Cat and Fiddle » aujourd'hui. C'était un bon bassiste ; malheureusement il ne joue presque plus. Les Birds avaient de la gueule et surtout, Ronnie avait beaucoup de charisme à cette époque. Il portait un costume à chevrons en tweed et des chaussures bicolores et il jouait d'une Telecaster blanche – et ça, c'était vraiment cool. Ils étaient un peu comme des Mods aux cheveux longs, ce qui me plaisait, car je ne me faisais jamais couper les cheveux.

Il faut savoir que l'Angleterre a toujours eu un penchant assez fort pour la mode ; les fantaisies passagères se succédaient donc à une vitesse hallucinante. Moi, je trouvais les Mods assez bizarres. Ils avaient les cheveux très courts, peignés sur un côté – un peu comme John Kennedy, mais avec une espèce de touffe derrière, un peu comme des coqs. Ils portaient des pantalons d'un velours très fin, des vestons clairs de style tropical et des chaussures bicolores. L'équivalent le plus proche aux États-Unis aurait été les Beach Boys, mais nous n'avions pas le surf – c'était davantage citadin en Angleterre. Et puis les Mods se maquillaient, surtout les garçons. Les gens que je fréquentais ne les aimaient pas, mais avec le recul, ce n'était pas pire que ce que nous faisions. Nous les trouvions efféminés et ils nous prenaient pour des loubards – et vous savez, on avait tous raison.

Au début de nos carrières respectives, j'ai rencontré nombre de superbes musiciens. L'un d'entre eux était Jon Lord. Jon Lord était et demeure un musicien accompli. Il a joué dans Deep Purple, Whitesnake et Rainbow plus tard, mais quand nous nous sommes connus, il jouait avec les Artwoods qui, fait curieux, avait un certain Art Wood comme leader ! Encore plus curieux : Art Wood était le frère de Ron Wood, mais attendez deux secondes.

Sur le front de mer à Llandudno, il y avait un immense troquet, le Washington. Dans la salle de danse à l'étage, ils organisaient des concerts de rock. Et puis il y avait des soirées jazz et blues. Graham Bond est passé par là, accompagné de Ginger Baker et Dick Heckstall-Smith, les Downliners Sect, le jazzman Alan Skidmore, et une nuit il y avait donc les Artwoods en concert.

Je flânais un peu dans la salle et regardais tout ce matos exotique, et puis je les ai vus en concert – pas mal du tout, je me suis dit, depuis mon perchoir de critique connaisseur dans le nord du pays de Galles ! En tout cas, j'ai discuté avec Jon Lord après le spectacle et ils m'ont ramené chez moi à Colwyn Bay. Je suis sûr que Jon l'a toujours regretté ! Le pauvre con m'a filé son adresse à West Drayton, près de Londres, et je m'y suis donc rendu quelque trois semaines plus tard. Dans ma tête, cette Star Extrêmement Importante devait vivre dans un manoir immense, et je dormirais dans l'un des appartements pour domestiques, et je ferais la connaissance d'autres Stars Extrêmement Importantes avec qui je pourrais faire fortune, etc.

Tant pis pour les rêves. La maison était située dans un quartier H.L.M. Je suis arrivé vers trois heures du mat' et j'ai appuyé sur la porte et frappé à la sonnette.

Une gentille petite vieille a ouvert la porte :

« Oui, qui c'est ? »

– C’est moi, j’ai répondu, euh, Lemmy, du pays de Galles.

– Pardon ?

– Jon Lord se souviendra de moi. C’est lui qui m’a donné cette adresse.

– Ce sera difficile, puisqu’il est en tournée au Danemark. »

Pourquoi n’avais-je pas envisagé cette possibilité ? Eh ben, parce que j’étais jeune et con !

« Ah... »

Elle m’a dévisagé. Je l’ai dévisagée.

« Euh », j’ai dit. Et un silence s’est installé.

Et puis elle a dit une chose pour laquelle je lui serai éternellement reconnaissant, femme de première qu’elle était. « Bon, écoute, ce n’est pas grave. Viens dormir sur le canapé et on verra demain matin. » Chose plutôt rare dans notre « meilleur des mondes », non ?

Quand je me suis réveillé, il y avait Ron Wood avec trois de ces copains qui me regardaient : « Eh, mec, qu’est-ce que tu fais sur le canapé de ma mère ? » La petite vieille était donc Mme Wood, mère de Ron et Art, et Jon vivait là également. Parlant de coïncidences. Je suis allé voir les Birds en concert ce soir-là et après je suis parti pour Sunbury-on-Thames – mais je reviendrai là-dessus un peu plus tard.

À cette époque, le groupe le plus impressionnant, haut la main, était les Beatles. C’était le meilleur groupe au monde. Il n’y aura plus jamais un groupe comme les Beatles de toute façon – il fallait être là pour comprendre exactement ce que je viens de dire. Aujourd’hui, les jeunes pensent que les Beatles n’étaient qu’un groupe parmi tant d’autres, mais ce n’est pas vrai. C’était un phénomène mondial. Ils ont influencé tout le monde, même des politiciens. Le *Daily Mirror*^[5] à Londres consacrait une page entière tous les jours aux activités du groupe. Vous imaginez un peu ? Un quotidien d’envergure nationale consacrant une page entière tous les jours à un groupe de musique ? Ils étaient plus qu’importants.

Les Beatles ont révolutionné le rock’n’roll, et ils ont également changé l’apparence de tout le monde. ça peut paraître ridicule aujourd’hui, mais pour l’époque, ils avaient des cheveux très longs. Je me souviens d’avoir pensé, « Waw ! Comment est-ce possible pour un mec d’avoir les cheveux aussi longs ? » En fait, ils les peignaient juste tous en avant, et derrière ils

tombaient à peine par-dessus le col. Nous avions tous des toupets à ce moment-là – avant les Beatles, on ne voyait que des *ducktails*^[6] ou des coiffures à la Elvis.

J'ai eu la chance de les voir en concert au Cavern Club à Liverpool, tout au début. Ils s'amusaient vraiment sur scène : ils mangeaient des sandwichs au fromage en chantant, et ils racontaient des blagues tout le temps. Ils étaient trop marrants. Ils auraient pu être des comiques. Et ils jouaient de ces guitares étranges que nous n'avions jamais vues auparavant. John avait sa Rickenbacker et Paul sa basse en forme de violon. Nous avions tous des Stratocaster ; une Strat, c'était le nec plus ultra – on ne trouvait même pas de Gibson. Je crois que George jouait d'une Hofner Futurama, pour l'amour de Dieu ! Plus tard, il a eu toute une série de Gretsch. On était tous là : « Quoi ? » Ces mecs bizarres aux cheveux longs avec ces grattes marrantes, posant en bras de chemise, cravates défaits ! Tous les autres étaient enfermés dans ces costumes horribles, rigides, avec des vestons italiens, rangée de dix boutons incluse, qui t'asphyxiaient. C'était toute une révélation.

En plus, c'étaient des durs, les Beatles. Brian Epstein les a « nettoyés » pour la consommation de masse, mais ce n'étaient pas des petits faiblards. Ils venaient de Liverpool, ville comparable à Hambourg ou Norfolk, en Virginie – une ville portuaire assez dure ; il y avait des dockers et des marins partout qui étaient prêts à te casser la gueule juste parce que tu les regardais avec un peu trop d'insistance. Ringo vient du Dingle, un quartier comparable au Bronx de New York. Les Rolling Stones étaient des chouchous à leurs mamans – des lycéens de la banlieue londonienne. Ils sont partis crever la dalle à Londres, mais c'était leur choix ; ils voulaient s'approprier une sorte d'aura d'irrévérence. J'aimais bien les Stones, mais ils n'étaient pas à la hauteur des Beatles – que ce soit en matière d'humour, d'originalité, de chansons ou de présentation. Tout ce qu'ils avaient, c'était Mick Jagger dansant sur scène. D'accord, les Stones ont fait de bons disques, mais ils étaient nuls sur scène, tandis que les Beatles étaient vraiment fabuleux.

Je me souviens d'un concert des Beatles au Cavern. Ils venaient juste d'engager Brian Epstein comme manager. Le tout Liverpool savait que Epstein était homosexuel, et quand un mec du public a crié « John Lennon est un enculé de pédé ! » John, qui ne portait jamais ses lunettes sur scène, a posé sa guitare et est descendu dans le public en gueulant : « Qui a dit ça ? » Et ce mec de répondre : « Moi ! » Alors John s'est rué sur lui et VLAN, lui a donné le « baiser de Liverpool »^[7], un coup de tête dans le museau, et puis un autre ! Le mec s'est effondré dans un bain de sang, de morve et de dents. Et John est remonté sur scène.

« D'autres intéressés ? » il a demandé. Silence. « Entendu. "Some Other Guy". »

Les Beatles ont préparé la voie pour tous les groupes de la région. C'était un peu comme Seattle dans les années quatre-vingt-dix – les labels ont signé tout ce qui bougeait. Le label Oriole Records a organisé une séance d'audition qui a duré trois jours dans une salle de danse. Ils ont installé leur matériel et quelques soixante-dix groupes se sont présentés, jouant un morceau chacun ; le label a signé presque la moitié d'entre eux.

Epstein gérait d'autres groupes à côté des Beatles. L'un des rares groupes sous sa tutelle à ne pas avoir réussi était les Big Three. Johnny Gustafson, qui a joué dans Quatermass, Andromeda et les Merseybeats plus tard, jouait de la basse. Ils avaient un superbe guitariste, Brian « Griff » Griffiths qui jouait d'une vieille Hofner Colorama déglinguée – une guitare de merde avec un manche comme un tronc d'arbre, mais il en jouait à merveille. Et le batteur, Johnny Hutchinson, était également le chanteur, ce qui était inouï à l'époque – un batteur chanteur ? C'était un excellent groupe de R&B, mais ils se sont fait émasculer par le business. Ils ont sorti un album qui plaisait aux patrons, mais qui n'a pas connu de succès, donc ils se sont vus coincés avec deux titres de Mitch Murray – il faisait toutes ces chansons pop sucrées (l'une d'entre elles « How Do You Do It ? » interprétée par Gerry and the Pacemakers). Même histoire pour ces deux chansons, alors Epstein les a laissés tomber. C'est dommage, car c'était un bon groupe.

On pourrait dire que tous ces groupes sont de ma génération, car ils avaient tous quelques années de plus que moi au grand maximum. Moi-même, je jouais dans des groupes tout le temps bien sûr. Vous étiez en train de vous demander quand j'allais attaquer ce sujet, je suppose ? J'avais déjà traversé la période habituelle des groupes locaux au pays de Galles, mais ce n'était pas évident d'y monter un groupe à cette époque. Pour commencer, on n'avait pas accès au matos. On choisissait un bassiste par exemple parce qu'il avait une basse, pas parce que c'était un bon musicien. Et s'il avait un ampli qui permettait à tout le groupe de se brancher, il était embauché. C'était vraiment du rudimentaire. J'avais de la chance avec ma gratte, une Hofner Club 50. Je l'avais repérée dans un magasin de musique, Wagstaff's, à Llandudno. Le vieux Wagstaff était âgé d'à peu près 107 ans et c'était un chouette type. Il fonctionnait à l'ancienne, te permettant de prendre des instruments à l'essai – tu lui payais quelques livres et il te gardait l'instrument à jamais. Il a dû plier boutique, ça va de soi. Quand son fils a repris l'affaire, il l'a vendue aussitôt ! Je crois que c'est devenu un magasin de lingerie pour femmes.

C'est après avoir vu *Oh Boy* (probablement le meilleur programme rock de tous les temps) et *6-5 Special* (tout le contraire !) à la télé, que j'ai eu envie de devenir guitariste. Il n'y en avait pas tant que ça au pays de Galles. Des fois, t'entendais parler de quelqu'un d'un autre village qui avait une guitare, alors t'allais lui parler. J'ai rencontré Maldwyn Hughes à Conwy quand j'habitais là

– il était batteur (enfin, il avait une batterie !). Il jouait dans un orchestre de danse – balais et cymbale fixée – mais il faisait l'affaire provisoirement. Il nous a branchés avec un pote à lui, Dave (je ne me souviens pas de son patronyme, mais il est venu voir un concert de Motörhead l'année dernière !), un bon guitariste, mais un mec affreux. Il avait des dents vertes, et son père – un comique raté de dîners-spectacles – était là tout le temps à raconter des blagues nullissimes. Dave, au contraire, pensait que son père était hilarant et nous servait ses blagues quand il n'était pas là. Au début, nous nous sommes appelés les Sundowners, puis les DeeJays.

Mon premier spectacle devant un public a eu lieu dans une cafèt' de sous-sol à Llandudno. Mon moment suprême était « Travelin' Man » de Ricky Nelson, un bon chanteur et bel homme en plus, soit dit en passant. À part ça, nous interprétions des instrumentaux des Shadows, des Ventures, de Duane Eddy et d'autres trucs de ce genre. À la même époque, j'ai joué avec un certain Tempy – une personnalité extraordinaire qui m'a appris un tas de choses sur le sarcasme, et une personne peu sociable à la fois. Il jouait de la basse – mais vraiment dans son cas ! – alors pendant une heure et demie, nous avons répété avec Tudor, le guitariste local, un mec assez renfrogné. La combinaison du sarcasme dédaigneux de Tempy, mes insultes amicales et l'ego protectionniste de Tudor ont fait de cette répétition la seule et unique que nous n'ayons jamais eue, sans surprise, quoique nous jouions à merveille ensemble ! Le fait que je m'en souviens quarante ans après prouve à quel point ça aurait pu devenir quelque chose de bien. Donc, comme ça n'a abouti à rien, retour aux DeeJays !

Nous avons recruté un chanteur, Brian Groves ; une sorte d'idole sombre, un peu comme Johnny Gentle, pour ceux qui s'en souviennent. John, un gros bassiste, nous a rejoint en dernier. Fait rarissime : John avait une basse Fender et un ampli – un peu le Bill Wyman du nord du pays de Galles. Nous pensions être fin prêts ! Bizarrement, nous ne l'étions pas ! Nous avons fait pas mal de bals d'usine, de mariages et d'autres conneries. Et puis ça a commencé à me gratter – je savais qu'il y avait quelque chose qui clochait. Nous avons commencé à perdre des membres, jusqu'à ce que Dave et moi soyons les deux seuls rescapés – deux guitaristes et personne d'autre, donc nous avons joué des instrumentaux un petit moment. Voilà l'histoire des DeeJays. J'ai rejoint un autre groupe local, les Sapphires, mais ils avaient un guitariste horrible, qui n'arrêtait pas de faire des crises d'hyperventilation et je ne le supportais pas. Entre ça et l'usine Hotpoint, vous comprenez sans doute pourquoi je me suis barré du pays de Galles.

Je suis arrivé à Manchester avec une guitare Eko dans les mains. Une horreur de gratte ! Le veston de scène de Liberace transformé en guitare – des scintillements argentés et du noir partout. Elle avait dix boutons et seulement

deux marchaient. Les autres étaient juste de la déco – quand j’ai ouvert la guitare, ils n’étaient pas connectés à quoi que ce soit. Je l’ai troquée pas longtemps après contre une Harmony Meteor (que j’aurais dû garder), qui a cédé sa place à une Gibson 330, une version bon marché de la 335. Et je changeais de groupe comme je changeais de guitare. D’abord, les Rainmakers : je ne me rappelle pas comment je suis arrivé dans ce groupe, mais ils avaient déjà eu leur heure de gloire quand je les ai rejoints. Et je ne suis pas resté longtemps. Ensuite, j’ai fait partie d’un autre groupe pendant trois semaines environ ; je ne me souviens même plus du nom – tellement ils étaient impressionnants. Et puis j’ai rejoint la Motown Sect, dont j’ai fait partie pendant trois ans.

Stewart Steele, le guitariste, Les, le bassiste et moi nous sommes connus en flânant à Manchester. Ils avaient un batteur du nom de Kevin Smith (un voisin de Ian Brady et Myra Hindley^[8]) et quand je me suis joint à eux en tant que guitariste, je prenais la plupart des vocaux pour mon compte également. Je n’aimais pas trop chanter – toujours pas, mais je m’y suis habitué par la force des choses. Les a quitté le groupe au bout de deux ans et a été remplacé par un bassiste de ma connaissance, Glyn, que l’on appelait Glun – ne me demandez pas pourquoi ! Glun était un type étrange. Il n’a eu qu’une seule copine et ils ont commencé à avoir une relation sexuelle un peu bizarre tout de go. Elle avait l’habitude de se balader dans les dunes galloises, toujours habillée d’un bikini blanc en peau de chamois – très fin et très moulant. Elle ne parlait à personne. Personne ne savait qui elle était, et tout le monde voulait la connaître ! Un jour, elle est donc apparue avec Glun, qui avait déjà commencé à perdre ses cheveux à l’âge de vingt ans. Mais il était quand même beau gosse. Il ressemblait un peu à l’acteur Dennis Quaid, celui qui incarne Jerry Lee Lewis dans *Great Balls of Fire*, les cheveux blonds frisés en moins.

Enfin bref, la Motown Sect était un groupe de R&B rentre-dedans. Stewart était un très bon guitariste, bien en avance sur son époque. Il avait une Gibson Stereo 345, ce qui était énorme pour la plupart d’entre nous. Il avait également un ampli Vox à booster d’aigus, encore un truc de dingue. La Sect jouait exactement le genre de musique que j’affectionnais, donc je me suis facilement intégré. La seule raison pour laquelle nous nous sommes appelés Motown Sect était l’importance de Motown à cette époque, ce qui nous assurait des concerts. Mais nous ne faisons pas du tout dans le genre Motown. Pas une seule chanson. Nous avions tous les cheveux longs et nous portions des tee-shirts rayés. Nous jouions de l’harmonica et chantions du blues. Nous interprétions quelques reprises pas trop dégueu de chansons des Pretty Things et des Yardbirds. Sur scène, on disait : « En voici une pour tous les fans de James Brown ! » Et le public de gueuler « Oouuuuaais ! » Après on disait : « C’est une chanson de Chuck Berry et ça s’appelle... » Il y en a qu’on a fait marcher comme ça, parce qu’ils ne la connaissaient pas. Certains

la détestaient, mais putain, qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ? Nous étions sur scène et c'était un fait accompli.

Nous n'avions pas de matos du tout à cette époque, mais personne n'en avait. Je me souviens que nous avons fait la première partie des Pretty Things avec un ampli de 30 W. Vous imaginez ça ? Les deux piles que j'ai à ma disposition aujourd'hui font 100 W chacune – à l'époque, c'était tout le monde, basse, deux grattes et micros, branchés sur un seul ampli de 30 W de la taille d'un ampli de répétition. J'ai l'impression d'avoir toujours joué à un volume assourdissant, mais il est clair que cela n'est pas le cas. Il me semble que l'on faisait davantage attention au matériel que l'on utilisait, car on entendait chaque note. En plus, tout le monde utilisait la sono maison tout le temps ; même Hendrix quelques années plus tard. Hendrix ne s'est servi que des sonos maison pendant toute sa carrière anglaise. Certains des clubs où nous jouions ne proposaient que des petites enceintes de 25 cm, posées sur chaque côté de la scène, et un petit ampli en métal avec des poignées derrière. Impossible. Je ne comprends toujours pas comment nous avons réussi. De toute façon, je ne pense pas qu'on soit jamais censé comprendre comment on faisait les choses à vingt ans. Tu regardes en arrière et tu te dis : « Putain ! Mais qu'est-ce que j'ai pu faire à cette époque ! Non, j'ai jamais fait ça. »

Par la suite, certains membres ont quitté le groupe. Stewart, talentueux comme il l'était, n'a jamais rien fait de sa vie. Il s'est sacrifié pour sa râleuse de mère et son mariage. Ce qui m'intéressait personnellement, c'était de quitter Manchester, car j'avais compris que le groupe n'allait nulle part. Et puis j'ai vu les Rocking Vicars pour la première fois. Et j'ai compris qu'ils étaient mon ticket de Millionnaire.

[1] Banlieue de Manchester (NdT)

[2] Moïse (NdT)

[3] Référence au livre éponyme de Jack Kerouac (NdT)

[4] Une sorte de riz au lait (NdT)

[5] Un tabloïd (NdT)

[6] Coiffure préférée des Teddy Boys (NdT)

[7] Coup de tête violent, de préférence dans le nez – la meilleure défense étant de baisser la tête pour éviter les dégâts nasaux ! (NdT)

[8] Les fameux « Moors Murderers » ou « tueurs des landes ». Condamnés à perpétuité pour l'enlèvement, le viol et l'assassinat de plusieurs enfants en

1966. (NdT)



Mariage de mes parents adorés ; de gauche à droite : Inconnue, mon oncle Colin, LE curé, ma mère, ma grand-mère, ma tante Joyce. La bande joyeuse !



Déjà ! Ma cousine Caroline (sa seule mention dans ce livre !) et moi.



Ma mère, qui m'explique que je suis né avec un mois d'avance et que je
dois être content de ne pas être Verseau.

5) Jailbait

J'ai vu Reverend Black and the Rocking Vicars pour la première fois à l'Oasis Club de Manchester. L'Oasis était l'endroit où tous les grands groupes de rock jouaient. Ce que faisaient les Vicars m'a immédiatement plu. Le batteur avait deux grosses caisses – la première fois que j'ai vu ça de ma vie – et il était devant sur la scène. Ils portaient le costume traditionnel finlandais : des bottes en peau de renne, des pantalons blancs aux braguettes à lacets, des sarraus de Laponie et des cols de pasteur. Je trouvais ça grandiose. Ils jouaient très fort tout en démolissant leur matériel, absolument tout. Ça aussi, c'était vraiment cool. Et ils avaient les cheveux longs.

Le batteur de la Motown Sect nous harcelait tout le temps pour que nous nous coupions les cheveux courts. Après avoir vu les Who un soir à l'Oasis, il n'arrêtait pas : « Regardez, ça leur va bien, non ? Ces cheveux courts ? » Va chier ! Je n'avais pas l'intention de me faire couper les cheveux. En fait, j'étais le dernier du groupe à avoir les cheveux longs. Tous les autres étaient passés sous les ciseaux. Les mecs dans le groupe me faisaient de plus en plus chier ; globalement, je veux dire. Quand j'ai vu les Rocking Vicars une fois de plus à l'Oasis, ils étaient excellents, donc j'ai commencé à me renseigner. J'ai appris que leur guitariste n'était pas vraiment considéré comme un bon investissement à long terme, donc je me suis mis à les suivre sans relâche.

La nuit de mon audition chez les Rocking Vicars, j'ai fracassé ma première guitare. Je n'ai jamais été un bon guitariste solo – je ne sais toujours pas faire de solos à ce jour. Mais je les ai eus en montant le volume à fond et en jouant très vite. À la fin, j'ai sauté sur le piano qui s'est renversé. Alors je l'ai enfoncé dans le sol et j'ai massacré tout mon matos. Ce n'est pas un truc anodin, vous savez ? J'aurais dû, ou pu, massacrer tout un tas de guitares au fil des ans ; mais je ne l'ai jamais fait, car à chaque fois, c'était la seule guitare que j'avais. Mais vous savez aussi bien que moi que si j'en avais cassé une, d'une façon ou d'une autre, on me l'aurait remplacée. Par une meilleure, probablement.

Les Vicars m'ont immédiatement engagé et j'ai été des leurs pendant plus de deux ans, de 1965 à 1967. En signant avec le groupe, j'ai hérité en quelque sorte d'une « guitare maison », une Fender Jazzmaster. J'avais une Telecaster – troquée juste avant contre ma Gibson 330 – et alors, j'ai monté le manche de la Tele sur le corps de la Jazz. C'était une vraie guitare de rêve ; je l'ai gardée pendant toute ma période avec les Vicars. Quand j'ai quitté le groupe, j'ai dû leur rendre le corps de la Jazz – mais bon, je ne suis pas vraiment bien placé pour juger.

Le chanteur principal des Vicars, Harry Feeney, était connu sous le nom de

Reverend Black. Il ressemblait pas mal à Peter Noone, le chanteur des Herman's Hermits. Quand il chantait, il faisait les « essuie-glaces » – les deux index en l'air, les bougeant dans un geste incessant de va-et-vient. Mais il était bien en tant que leader du groupe, et les gonzesses l'adoraient. Pete, le bassiste, nous a quittés assez rapidement, et son successeur était Steve Morris, ou Moggsy. C'était un vrai pingre, tout comme son père. Je me souviens de cette fois où j'étais chez eux. Je suis monté aux toilettes, et son père m'a suivi pour me dire : « Ne prends que quatre feuilles ! » La famille grippe-sou, vous voyez ce que je veux dire ?

Nous avons eu un guitariste du nom de Ken pendant quelque temps ; Ken avait une Mini Cooper modèle Racing, qu'il adorait. Par contre, il n'avait pas les roues à rayons parce qu'on les trouvait assez difficilement. Un jour, il s'est fait doubler par une autre Mini Cooper qui roulait à toute allure. Au rond-point suivant, il a vu la Mini sens dessus dessous. Elle était complètement massacrée, les roues tournaient encore, le conducteur assommé gisait à moitié sorti de la caisse, couvert de sang. Ken s'est dit : « Oh, putain, il a perdu connaissance ! » Alors il a démonté les quatre roues et est allé les cacher dans une meule de foin d'une ferme toute proche. Puis il a appelé la police et est retourné au rond-point, où il est tombé sur ce flic qui lui a dit : « Regardez-moi ça, il y a un salaud qui s'est barré avec les roues ! » Ken a acquiescé et dit : « Ouais, il y a des enculés dans le coin. » Voilà en deux mots ce qu'étaient les mecs des Rocking Vicars.

Puis il y avait Ciggy (diminutif de Cyril), le batteur et véritable leader du groupe. Il était de ceux qui excellent dans tout ce qu'ils font. Si tu faisais quatre longueurs en natation, il en faisait six. Si vous escaladiez un arbre à deux, il l'avait déjà monté et descendu quand toi, t'attaquais à peine la deuxième branche. Au pool, il avait déjà empoché toutes les billes et était sur la noire et t'avais rien vu. Un vrai impulsif, mais un batteur du feu de Dieu. Comparable à Keith Moon. Faut pas oublier que sa batterie était devant sur la scène, ce qui explique bien quel genre de personnalité il était.

Ciggy était un vrai tyran. Nous avons un roadie, Nod, qui vivait avec Ciggy. Nod était (est toujours d'ailleurs) une personne mentalement instable, mais globalement un être merveilleux. Il est devenu un homme d'affaires accompli sur l'île de Man d'où il est originaire. Il avait remplacé Moggsy en tant que bassiste des Vicars, mais il n'a duré qu'une seule soirée – il s'est tellement surexcité en tout détruisant qu'il a failli se tuer sur scène. Avant d'être roadie pour les Vicars, Nod avait été le tout premier disque-jockey dans l'histoire de Radio Caroline, la première station radio pirate du monde. Cela n'existe plus de nos jours, mais au milieu des années soixante, ils avaient l'habitude d'ancrer des navires à quelques kilomètres de la côte anglaise, échappant ainsi à la législation en vigueur gouvernant les ondes. Cela leur permettait de passer

la musique que les stations ordinaires ne passaient pas. Il y en avait un paquet, et Nod avait fait partie de la toute première. Il a pourtant tout laissé tomber pour devenir la bonne de Ciggy, car les Vicars l'avaient convaincu dès qu'il les avait vus sur scène.

Ciggy avait un lit immense dans sa chambre, tandis que Nod dormait sur un lit de camp à quelques mètres de lui.

« Tu sais ce que je suis en train de faire maintenant, Nodder ? Ciggy lui demandait.

– Non, Cig.

– J'étends mes deux bras et je ne touche aucun des deux côtés du lit, tellement il est grand. Et toi, t'es dans ce lit de camp, Nodder.

– Oui, je sais.

– Dis-moi “Monsieur” quand tu m'adresses la parole !

– Oui, Monsieur, je sais ! »

Le matin, Ciggy claquait des doigts et Nod se mettait à préparer le petit déjeuner, poêle en main. Je suis sûr qu'il y avait un truc de pédés refoulés dans le ménage de ces deux-là. Ils ne se baisaient pas, car Ciggy couchait avec cette nana ; Jane, je crois qu'elle s'appelait. Et Nodder fréquentait des filles, lui aussi. C'était sûrement quelque chose de bizarre, appartenant au subconscient.

Une fois, Nodder conduisait notre camionnette sur le front de mer à Douglas, sur l'île de Man – la camionnette était grande ; elle avait une croix dorée peinte sur le toit et était couverte de messages écrits en rouge à lèvres, style « J'adore les mecs aux cheveux longs ». C'était la mode à l'époque, le rouge à lèvres sur la camionnette : plus elle était couverte, plus on avait du succès – la quête de la supériorité. Ciggy nous a regardés.

« Je ne pense pas que vous compreniez à quel point Nodder m'est dévoué, il a dit.

– Oh si, nous le savons.

– Non, ce n'est pas vrai. Arrête la camionnette, Nodder. »

Nodder a arrêté la camionnette.

« Tout le monde descend », Cig a commandé.

Nous sommes donc tous descendus de l'arrière de la camionnette. Ciggy a fermé la porte en la claquant, a ouvert la vitre et a dit ceci à Nod :

« Nodder, tu vas conduire la camionnette à travers cette vitrine-là. » Il a indiqué un magasin de vêtements de mariage.

« Bien sûr, Monsieur. »

VROOOOM ! BROOOUUUMMM !!! Complètement défoncée la vitrine. La camionnette couverte de robes de mariée.

Les Vicars étaient des mecs bizarres, mais je me suis quand même bien régalé avec eux. Nous avons tourné un peu partout dans le Nord de l'Angleterre et nous avons fait crouler toutes les salles sous les applaudissements. Je m'occupais toujours d'un piano, moi. Il y avait un piano, très souvent à queue et peint en blanc, dans presque chaque salle où nous nous présentions ; j'avais l'habitude de sauter sur la queue comme on monte à cheval et de le « conduire » dans la foule. Nous étions un sacré groupe, bruyant et excitant, un peu comme les Who, mais aux cheveux longs. Nous n'avons jamais interprété de morceaux originaux, par contre : ce n'étaient que des reprises, comme « Skinny Minnie » de Bill Haley, ou les Beach Boys. Nous jouions « Here Today », de l'album *Pet Sounds*, ce qui était assez innovateur pour l'époque.

Nous faisions une espèce de numéro de cabaret. Pete, le bassiste avant Moggsy, baissait son froc pendant le spectacle, et il portait de ces caleçons immenses et théâtraux. Ce genre de truc fait toujours rire tout le monde en Angleterre. Autrement, Pete restait là, immobile, et je lui balançais une tarte à la crème dans la tronche. Je descendais dans le public, tarte à la main, et je faisais : « Alors ? Je le fais ? » Et ils gueulaient tous, « OOUUAAAIIS ! Vas-y ! » – c'est classique, non ? Rien de plus amusant qu'un mec qui prend une tarte dans la gueule. Chaque soir – pouf ! Pete prenait la tarte, tout le monde se fendait la gueule, nous finissions la chanson et nous nous cassions. Les roadies préparaient les tartes avec de la farine et de l'eau, juste le mélange étalé sur une assiette en carton, et la posaient derrière l'ampli – je n'ai jamais vérifié le contenu. Mais un soir, j'ai pris la tarte et elle était sur un plateau en étain – épais, de surcroît. Donc j'ai dit à Ciggy, tout en continuant de jouer :

« C'est une plaque en étain !

– Vas-y !

– Mais putain, je risque de – elle est en étain ! Regarde !

– Le spectacle – vas-y !

– Bon, d'accord. »

Je suis donc allé vers Pete et – WHAP ! On n'a entendu qu'un « PUTAIN DE MERDE ! » étouffé. Je lui avais fracturé le nez en deux endroits et il y avait du sang et de la morve partout. Le public l'a trouvé excellent, par contre – ils croyaient que ça faisait partie du spectacle. On s'est quand même bien amusé avec les Rocking Vicars.

Nous avions un manager épouvantable, Jack Venet, un grossiste en vaisselle de table juif. Il avait un magasin à Salford, banlieue nord-ouest de Manchester, tout près du quartier juif de Cheetham Hill. Il nous a trouvé un appart, et les juifs nous haïssaient parce que nous étions sur la pelouse, couchés sur des serviettes, et il y avait des nanas qui s'occupaient de nos ongles et de nos cheveux. Et donc les orthodoxes se promenaient par là, regardant les gonzesses et tout ça. Ils ne nous appréciaient pas du tout. Nous n'étions pas du bon côté. Mais nous nous en sommes toujours bien tirés ; car la plupart d'entre eux étaient des gens vraiment très gentils. Il n'y avait que les militants qui nous causaient des problèmes – il y a des militants de toute race, confession ou couleur politique partout qui gâchent toujours tout pour tous ceux qui ne pensent pas comme eux. De toute façon, je pense que nous étions assez militants nous-mêmes, qu'ils aillent donc se faire foutre.

Nous avions donc notre superbe appartement à Cheetham Hill, et c'est là que je suis tombé amoureux d'une Française. C'était beau – j'étais complètement épris d'elle. Elle s'appelait Anne-Marie. Elle ressemblait beaucoup à Brigitte Bardot. Son père était dentiste près de Limoges. Nous sommes partis en vacances ensemble chez moi, au pays de Galles. Au bout de deux jours, je l'ai plaquée et je suis sorti avec mes potes. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Ce n'était pas celle qu'il me fallait. Je n'ai jamais trouvé celle qu'il me fallait. J'ai cru l'avoir trouvée quelques années plus tard, mais elle est morte. De toute façon, ce sera toujours celle qui est morte qui aurait pu être l'élue, parce que tu ne le sauras jamais – elle n'a pas eu le temps de devenir « celle qu'il ne te fallait pas ».

Ah oui, je viens de penser à un truc : ma deuxième incursion involontaire dans le monde de la paternité a eu lieu pendant ma période chez les Vicars. Il y avait ces deux nanas, chanteuses dans un groupe qui faisait le tour des bases aériennes américaines en Europe. Je ne me souviens plus du nom du groupe – les Rock Girls ou les Rock Birds ou une autre espèce d'oiseau (c'étaient toujours des « birds » dans les environs de Liverpool^[1]). Enfin bref, on se voyait donc avec Tracy et sa copine. En fait, c'est son amie que je voulais, mais Harry l'a draguée. Tracy aussi était assez mignonne, et en plus, elle avait de plus gros nichons, donc elle m'a quand même fait envie. Elles nous ont

accompagnés toutes les deux à notre appart à Manchester et sont restées le week-end. Après ça, elles passaient nous voir de temps à autre. Et puis un jour, Tracy a débarqué à six heures du matin et m'a réveillé.

« Je suis enceinte, elle m'a balancé, debout à côté du lit.

– Pardon ? Enceinte ? » je lui ai demandé, la tête dans le cul. Je veux dire, personne n'est bien réveillé à six heures du mat'.

Elle a pris ça comme une terrible insulte que je ne sois pas immédiatement réveillé.

« Ah bon, d'accord ! » elle a dit sur un ton sec et elle est partie.

Et voilà. Elle est partie et a eu le gosse, Paul, et elle l'a élevé toute seule. Je l'ai rencontré quand il avait six ans ; j'étais après de la coke. J'allais en acheter chez des Brésiliens à Warwick Road, Earls Court. Nous étions tous en train d'attendre les dealers, et je me préparais un sandwich dans la cuisine. Tout d'un coup, un gamin blond s'est approché de moi.

« T'es mon papa, toi, m'a-t-il dit. Maman est dans la pièce à côté. »

Je suis donc entré dans l'autre pièce et oui, c'était bien Tracy qui était là. Je savais pourquoi j'étais là, mais elle ? Je ne le saurai jamais. Je lui ai procuré un frigo, car elle n'en avait pas. J'ai monté cette putain de machine quatre étages pour lui faire plaisir. Quelle horreur, il n'y avait que moi et un autre type pour la monter.

En tout cas, Paul était extra ! Il l'est toujours d'ailleurs. Il est venu me voir une fois. Il devait avoir vingt-trois ans.

« Papa ?

– Ouais ?

– J'ai un problème.

– Combien, Paul ?

– C'est le proprio, papa.

– Combien, Paul ?

– Il nous a dit qu'il allait nous foutre à la rue avec tout le matos et il veut confisquer ma guitare...

– *T’as besoin de combien, Paul ?*

– Eh ben, c’est 200 livres, si tu veux le savoir. »

Je lui ai donc filé ses 200 livres et il est parti. Le lendemain, il s’est pointé au volant d’une Lincoln Continental d’occase, le petit salaud. Il s’est arrêté devant la maison : « Viens voir ma nouvelle caisse ! »

« Tu m’as bien eu là, Paul. Mais ne me demande plus jamais de la thune pour ton loyer, parce que t’auras que dalle ! »

Bonne arnaque quand même. Un jour, il m’a piqué une nana. Mais je lui ai rendu la pareille – je suis parti avec l’une des siennes. En fait, lors d’une soirée au Stringfellows^[2] à Londres, nous nous sommes échangés nos gonzesses. Vous seriez surpris si vous saviez combien de nanas ont envie de se taper le père et le fils.

Paul est venu me voir aux États-Unis il y quelques années. Il est venu chez moi et a passé la journée sur place. Le lendemain, deux nanas sont venues le chercher en voiture. Il est parti avec elles dans les collines et je ne l’ai pas revu. Il est rentré chez lui sans même me passer un coup de fil ou me dire au revoir. Je me souviens qu’il m’avait demandé conseil et je lui en ai donné. Il faisait toujours le contraire de ce que je lui conseillais de faire ; ce qui, à mon avis, est une chose fondamentalement saine. Son père tout craché, non ? Mais comme d’habitude, je m’éloigne du sujet.

Les Rocking Vicars ont enregistré trois singles pendant ma période avec eux, deux pour CBS et un pour Decca en Finlande. L’un des morceaux était intitulé « It’s All Right » ; Ciggy prétend l’avoir écrit, mais finalement ce n’était qu’une version corrompue de « The Kids Are All Right » des Who. L’autre chanson que nous avons enregistrée était « Dandy » des Kinks, et nous sommes allés jusqu’à la 46e place des hit-parades avec celle-là. Nous avons même travaillé avec le producteur des Who et des Kinks, Shel Talmy. C’était un Américain qui vivait à Londres. Son bureau était situé au-dessus d’une épicerie chinoise sur Greek Street dans le quartier de Soho à Londres – tout un truc international, non ? Le problème, c’est que cette épicerie chinoise puait, avec son gingembre et toutes ses merdes en bocaux. Quand nous allions voir Shel, nous nous bouchions le nez et traversions la rue en courant, et montions l’escalier comme des flèches jusqu’à ce que nous soyons dans son bureau.

Shel était myope comme une taupe. Il entrait en studio en disant « Salut les mecs ! » et fonçait droit dans la batterie. Tout le temps, il entrait en collision avec des murs, des portes, que sais-je encore. Il avait des gardes du corps qui étaient là pour le sortir des débris dans lesquels il n’arrêtait pas de tomber ; mais jamais il n’aurait admis qu’il n’y voyait rien – c’étaient juste des amis

qui étaient là « par hasard » et le sortaient du pétrin, comme s'il s'agissait d'un accident. Son visage était continuellement couvert de plaies au-dessus des sourcils. Mais c'était un chouette type. Il a fait du bon boulot.

Nous n'avons jamais eu de tube, mais nous avons énormément de succès en tournant dans le Nord. Au sud de Birmingham, personne n'avait jamais entendu parler de nous, mais dans des endroits comme Bolton, nous attirions des milliers de personnes. Il y avait un club à Bolton avec une scène circulaire tournante, et nous nous faisions descendre par nos fans avant même la fin de la première rotation. Les gonzesses nous tiraient de la scène et nous devêtaient complètement – un peu comme la « Beatlemania », vous voyez ? ça a l'air marrant, non ? Ha ! On vous a déjà *arraché* un jean des fesses ? La couture est déchirée jusqu'à votre entrejambe. De l'agonie pure, croyez-moi. Et les ciseaux. C'était la période où il fallait collectionner des « mèches » de votre groupe favori ! Imaginez quarante filles, sérieuses comme la mort, le regard menaçant, toutes armées de ciseaux, se ruant sur vous...

Lors d'un autre concert, Harry est allé chercher le micro en courant, comme il le faisait au début de chaque concert, mais il y avait des nanas qui s'étaient emparées de la corde et elles ont tiré dessus. Donc il a couru et n'est jamais revenu ; il a traversé la scène de deux mètres de haut pour finir dans le public. Et il s'est dit en plongeant – réflexion d'une fraction de seconde, comme il nous l'a expliqué après – « Génial ! Maintenant nous sommes vraiment célèbres et je suis très populaire et toutes ces nanas vont m'attraper et elles m'adorent et ça va être une mer de nichons et de jambes et de chattes ». Mais cette foule féminine s'est séparée en deux, comme la mer Rouge, et Harry a vu les clous dans les planches du sol s'approcher très rapidement. Il s'est fracturé le nez en deux endroits, lui aussi. Il y a aussi l'histoire de ces nanas qui lui ont cassé le doigt en lui retirant une bague en or. Et celle où elles ont piqué les bottes de Ciggy pendant qu'il jouait de la batterie ! Ciggy a traversé la salle en courant pieds nus et en gueulant : « Arrêtez cette nana ! Je n'en ai pas d'autres ! »

Il arrivait que ça lui monte à la tête, à Ciggy, toute cette adulation. Nous avions un contrat pour jouer à l'Université de Manchester avec les Hollies, et pour Ciggy il était évident que nous passions en dernier. Putain, les Hollies étaient des monuments à cette époque – ils venaient d'avoir six N°1 à la suite, ou quelque chose de ce genre. Et Ciggy disait : « Nous, les Rocking Vicars, nous passons en dernier. » Et l'organisateur de dire : « Je ne peux pas annoncer ça aux Hollies ! Ils sont en tête d'affiche ! Soyez raisonnables ! »

Ciggy a insisté : « Va leur dire que les Rocking Vicars passent en dernier. C'est tout ce que t'as à faire. »

Donc le mec est allé voir les Hollies qui s'en foutaient royalement : « Ouais,

chouette ! On va pouvoir rentrer de bonne heure ! » Donc ils sont passés en premier et quand nous sommes montés sur scène, la salle était vide – c'est logique, tout le monde était venu pour voir les Hollies ! Donc nous sommes montés sur cette scène, qui était en fait constituée de deux parties séparées, poussées ensemble et verrouillées. La nuit précédente, Ciggy s'était plaint auprès de Nod, parce que les grosses caisses s'étaient mises à bouger en avant : « Si jamais ses grosses caisses bougent demain, Nodder, tu sais ce qui t'attend, mon garçon. » Nodder, qui avait une trouille bleue, s'était assuré de placer les pieds de la grosse caisse exactement dans la jointure entre les deux parties de la scène. Le seul problème était que quelqu'un les avait disloquées. Donc nous sommes en place et Ciggy commence, « Et un, deux, trois, quatre ! » Boum – WHAP ! La scène s'est séparée en deux et la batterie a disparu dans le trou. Ciggy était là, sur son tabouret, baguettes levées au ciel. C'était la fin du spectacle. Heureusement qu'il n'y avait personne !

Vous voulez encore une dose de surréalisme ? J'ai vu un OVNI pendant ma période avec les Rocking Vicars. Nous rentrions chez nous dans notre Zephyr, de Nelson dans le Lancashire à Manchester, à travers les landes, et tout d'un coup, il y a ce truc qui est apparu à l'horizon. Il était rond comme un ballon et de couleur rose vif. Il a fait *zhoom* et s'est arrêté net. Je m'en bats les couilles de ce que vous allez me dire – une volée de mouettes, une montgolfière, rien à foutre. Ce n'était rien de tout ça. Cet engin a fait *whuuuum* avec une vitesse hallucinante et s'est arrêté d'un coup. Nous sommes donc tous descendus de la bagnole et nous l'avons tous regardé, suspendu dans le ciel. Nous avons l'impression qu'il palpitait, mais c'était probablement juste un effet atmosphérique, comme pour les étoiles. Et puis soudain, *bang*, il est parti juste par-dessus nos têtes, de zéro à cent cinquante kilomètres par seconde. *Phoom !* Au bout de deux secondes, il avait disparu à l'horizon. Rien de tout ce que produit l'homme n'est capable d'une telle performance, nous sommes bien d'accord. Et donc, après avoir éliminé toute autre possibilité, aussi peu probable que cela puisse paraître, nous avons conclu que c'était bel et bien un OVNI. Je suis sûr qu'il ne nous observait pas. Il y a de fortes chances qu'il s'intéressait davantage aux États-Unis – le temps qu'il nous fallait pour retourner dans la voiture, il y était probablement déjà arrivé !

Nous nous sommes produits en dehors de l'Angleterre à quelques reprises avec les Vicars. Nous avons fait le voyage en Finlande – je n'y suis jamais retourné avant de faire partie de Motörhead. Les Vicars avaient eu un disque N°1 là-bas – il fallait tout juste vendre 30 000 exemplaires d'un 45 tours pour être N°1.

Les Vicars ont été le premier groupe britannique à jouer de l'autre côté du rideau de fer. Ne me demandez pas comment on a réussi ça – en dépit de sa vaisselle, notre manager avait l'esprit sacrément ingénieux. La tournée s'est

déroulée en Yougoslavie, un peu le pays transitoire du Bloc de l'Est. En fait, à part ça, il n'y avait pas grand-chose d'intéressant dans cette région. Ils ne cultivent que des cailloux et de la garrigue, et tout le monde est pauvre. Nous avons joué à Ljubljana, aujourd'hui la capitale de la Slovénie. Après, nous avons attaqué le Monténégro et la Bosnie. Et tout le monde en voulait à tout le monde. Je veux dire par « en vouloir » qu'ils étaient tous prêts à s'entretuer, apparemment pour des raisons historiques, effacées de leur mémoire aujourd'hui. Ils nourrissent les gamins avec ça dès qu'ils ont un an ; il faudrait un miracle si on veut jamais arrêter ça. Les Serbes détestant les Croates – c'est tout ce qu'on entendait, et rien n'a changé de nos jours. Dans ma tête, ils étaient tous méchants, car les communistes infligeaient des trucs aux gens que jamais je ne pourrais faire. Je ne savais pas du tout que mon pays leur infligeait les mêmes choses. Finalement, ce voyage yougoslave n'a pas été si éclairant que ça, car ils ne nous ont fait voir que les bonnes choses – on a un guide pour la tournée, mais bon, dans un pays communiste, c'est plutôt le Guide de la Tournée, vous comprenez ? S'il vous déconseille d'aller dans un endroit, eh ben, vous n'y allez pas !

J'ai quitté les Rocking Vicars début 1967. Il y a à peine sept ou huit ans, ils se produisaient encore sur scène, une espèce de numéro de cabaret. Mais moi, j'avais des projets plus ambitieux pour ma personne. Le Nord de l'Angleterre ne me suffisait plus. Je voulais Londres.

[1] « Bird », ou oiseau, signifie « fille » dans certains dialectes anglais. (NdT)

[2] Boîte très branchée (NdT)



Je t'ai vu ! Remarquez le bras desséché !

6) Metropolis

Après avoir quitté les Rocking Vicars, j'étais persuadé que j'allais être une star tout de suite. Tout allait être fantastique et d'immenses matrones allaient s'occuper de moi et me faire toutes sortes de choses avec des carottes crues – et d'autres conneries de ce genre. Mais une fois de plus, la réalité a été toute autre.

Mon premier séjour à Londres, après m'être réveillé sur le canapé de la maman de Ron Wood, a duré à peu près un mois. Je suis resté chez Murphy, un pote que j'avais connu à l'époque où il vivait à Blackpool. C'était un chanteur de folk irlandais, SDF comme moi. Un mec en or. Nous connaissions ces deux tailleurs homosexuels qui nous fabriquaient toutes nos fringues – ils nous mesuraient l'entrejambe quatre ou cinq fois. Ils aimaient bien Murph et Murph sortait avec eux de temps en temps. Il ne s'agissait pas d'un truc sexuel – que je sache. Ils lui ont fait un costume Batman, avec une cape et des ailes qui s'étendaient de ses bras à sa taille. Vous voyez, il allait sauter de la Blackpool Tower et voler jusqu'au sol – un coup publicitaire.

La tour de Blackpool est un modèle réduit de la tour Eiffel – elle fait le quart de l'original ! Ça reste toujours trop haut, si vous ratez votre saut. Mais Murph a endossé son costume Batman et nous l'avons tous accompagné à la tour où il a accosté le vendeur de tickets sans hésitation.

« Bonjour ! Je suis Murph, l'homme chauve-souris ! Laissez-moi entrer !

– Pourquoi ? l'homme au guichet lui a demandé calmement.

– Je vais m'envoler du haut de la tour ! Murph a déclaré.

– Oh que non.

– Mais si ! Murph a insisté.

– Oh que non !

– Écartez-vous ! l'homme chauve-souris d'un mètre cinquante-cinq lui a dit.

– Écoute, mon pote, je te propose ceci : tu me donnes ton fric, tu voles jusqu'en haut et si tu réussis ça, tu redescends et je te rends ta thune. D'accord ? »

Il a empêché Murph d'avoir son heure de gloire, sa chance éphémère d'être une star. Enfin bref, quand j'ai débarqué à Londres, Murph s'y était déjà installé. Son appart à Sunbury-on-Thames était un véritable trou à rats. En

fait, l'appart n'était pas si mal que ça ; le problème, c'est qu'il y avait une vingtaine de SDF vivant dans ces quatre ou cinq pièces et qu'il n'y avait pas d'eau chaude. Ni de bouffe, ni d'argent. Nous allions monter un groupe : Murph, Roger et moi – Roger était un batteur sans batterie, alors il se servait de coussins ! Au bout d'un moment, j'ai perdu patience et je suis parti direction nord. Je me suis réveillé un matin sur la plage de South Shields, mangeant des haricots froids dans la boîte, à l'aide de mon peigne. Je me suis dit : « Il doit y avoir autre chose dans la vie que ça ! » Je suis donc rentré chez moi, où j'ai été nourri pendant un certain temps. Je n'ai pas revu Murph pendant trente ans, et j'ai été agréablement surpris d'apprendre qu'il avait traversé toutes ces années sans trop endommager son cerveau (en tout cas, ce qu'il en restait après les années soixante). Il est devenu auteur ; quand nous nous sommes revus, il m'a donné un roman qu'il avait écrit. Je vous dirai ce que j'en pense quand je l'aurai lu !

Peu après mon retour chez moi, les Birds ont joué à Northwich, près de Manchester. Je suis donc redescendu à Londres avec eux. En arrivant, j'ai appelé le seul mec dont j'avais le numéro de téléphone (à part John Lord !) – Neville Chesters. Il avait été roadie pour les Who et les Merseybeats. Je lui ai demandé si je pouvais crêcher par terre chez lui et il m'a invité. À cette époque, Neville bossait pour le Jimi Hendrix Experience et partageait un appartement avec Noel Redding, le bassiste de Hendrix. Ils avaient besoin d'une paire de bras supplémentaire, donc trois semaines après mon arrivée chez Neville, je travaillais avec eux.

Jimi Hendrix était immense en Angleterre à cette époque – il venait d'avoir deux disques N°1 – mais aux États-Unis, personne n'avait entendu parler de lui. J'ai accompagné son groupe pendant un an en tournée et dans tous les shows de télévision en Angleterre. Je ne les ai pas suivis à l'étranger car je ne faisais que porter et soulever du matériel. Peu importe, c'était une expérience extraordinaire. Hendrix est le guitariste le plus saisissant de tous les temps, aucun doute là-dessus. Tout chez lui était grandiose – son jeu de guitare était stupéfiant, mais sa présence scénique l'était aussi. Il était félin, presque comme un serpent ! Les filles pétaient un plomb quand il était sur scène. Je l'ai vu entrer dans sa chambre accompagné de cinq nanas – et elles sont toutes sorties avec un grand sourire. Et bien sûr, le personnel technique s'occupait des « chutes » ! Hendrix était un vrai étalon ; et je suis assez grossier pour penser que cela est une bonne chose. Je ne sais pas où est le problème – je veux dire, c'est plus rigolo que de ne *pas* en être un, non ? Malheureusement, nous ne nous sommes pas tellement fréquentés hors scène – je ne faisais pas partie de sa vie privée. Je ne faisais que bosser pour lui. Mais je me souviens de lui comme d'un mec très gentil, très sympa. Il est vrai que la plupart des gens étaient plus sympas à cette époque. L'une des époques innocentes de l'histoire, vous voyez. Les gens n'avaient pas encore commencé à mourir.

J'aimais bien aussi les deux autres membres de l'Experience. Noel Redding était sympa – seul hic : il portait une chemise de nuit, des chaussons à la Aladin avec les pointes enroulées et un bonnet de nuit avec un nœud au bout. C'était génial à voir. Mitch était cinglé – et il l'est toujours aujourd'hui. Un jour, j'étais sur un refuge au milieu d'Oxford Street et Mitch est arrivé en sautillant. Il portait un manteau de fourrure blanc, un pantalon blanc, une chemise, des chaussettes, des chaussures... tout en blanc – une apparition ! « Bonjour, je ne sais pas qui je suis », m'a-t-il dit avant de continuer son chemin. Je ne pense pas qu'il savait qui j'étais non plus !

La fin des années soixante a été la période la plus intense pour le rock'n'roll en Grande-Bretagne. Jamais plus on n'a vu une telle effervescence de talents en si peu de temps. Les Beatles, les Stones, les Hollies, les Who, les Small Faces, les Downliners Sect, les Yardbirds ont tous vu le jour dans cette même période de trois ans. L'« invasion britannique » avait modifié l'apparence de la musique rock à jamais, et à Londres, nous étions donc véritablement à la tête de tout ça. Il y avait pas mal de blues : Savoy Brown (qui a eu beaucoup plus de succès en Amérique qu'en Angleterre) et Foghat ont commencé comme des groupes de blues, et cet aspect jazz blues s'y est ajouté momentanément. Il y avait des gens comme Graham Bond, qui avait Jack Bruce dans ses rangs, et Ginger Baker, tous les deux futurs membres de Cream. Les Beatles venaient de sortir *Sergeant Pepper*, ce qui faisait d'eux le groupe le plus chaud du moment ! Deux d'entre eux s'étaient fait arrêter juste auparavant, donc ils trouvaient grâce aux yeux de tout le monde – John Lennon en tant qu'icône-martyr, et Yoko, l'air souillé, à ses côtés.

Les nouveaux groupes qui poussaient un peu partout étaient bons. C'est déprimant aujourd'hui d'être obligé de chercher très loin pour trouver un très bon groupe, alors que des groupes de merde, il y en a partout. Il y avait des milliers de groupes à cette époque-là aussi, mais au moins la moitié d'entre eux étaient des groupes de qualité. Juste un exemple : j'accompagnais Hendrix sur sa deuxième tournée au Royaume-Uni, du 14 novembre au 5 décembre 1967. En tête d'affiche avec lui se trouvaient les Move qui avaient eu deux N°1 d'affilée eux aussi ; après il y avait Pink Floyd avec Syd Barrett – sa dernière tournée ; Amen Corner, les N°2 du moment ; les Nice, avec un jeune clavier du nom de Keith Emerson ; et les Eire Apparent, qui deviendront plus tard le Grease Band et accompagneront Joe Cocker. Tout ça pour une entrée de 7 shillings et sixpence (70 centimes d'euro). Et c'était plutôt normal à l'époque.

Vous pensiez que j'allais parler du Londres des années soixante sans parler de drogues ? Eh ben, non, tout faux ! Pas moi ! Toute notre équipe était sous acide pendant toute la tournée. Et nous avons fait du sacré bon boulot. Au fait, un orgasme sous acide, c'est extraordinaire, vraiment incroyable, donc je ne

me suis pas retenu dans ce domaine-là non plus. Il se trouve que l'acide était encore légal à cette époque. Les lois l'interdisant n'ont été votées qu'à la fin de l'année 1967. Et en ce qui concerne la marijuana, ben, il était possible de passer devant un flic faisant sa ronde, un joint à la bouche, et il n'aurait pas su ce que c'était. Un pote à moi a expliqué à un flic un jour que c'était une cigarette médicinale, et il l'a cru. On avait l'impression que le tout Londres était défoncé à cette époque. Nous fumions et allions parler aux arbres dans le parc – et des fois les arbres sortaient vainqueurs des discussions. On nous avait dit que l'acide n'a pas effet deux jours de suite, mais nous avons découvert qu'en doublant les doses, ça marchait quand même !

Il y avait des salles de spectacles extraordinaires à Londres, comme le Electric Garden et le Middle Earth. Tu y entrais et absolument *tout le monde* était en train de tripper. À l'entrée de Middle Earth, tout près du guichet, il y avait cette nana qui distribuait les acides. Elle en donnait un à chaque personne qui entrait, gratuitement. Des fois, nous nous procurions un cristal d'acide, qui contenait cent trips, et nous dissolvions le contenu dans cent gouttes d'eau distillée dans une bouteille. Puis nous prenions un compte-gouttes et nous étalions le mélange en plusieurs rangées sur du papier journal. Une fois séchée, nous remettions la page dans le journal, et nous sortions et déchirions les coins des pages et les vendions à tout le monde pour une livre pièce. Des fois, quand t'avais de la chance, tu chopais un bout de papier « traité » avec deux trips, des fois juste un peu de papier journal détrem pé !

À cette époque, les trips n'étaient pas forcément synonymes d'expériences cool et pacifiques. Le premier trip que j'ai pris a duré dix-huit heures, et je ne voyais plus clair, au sens strict du terme. Je n'avais que des visions hallucinatoires ; je ne voyais rien de ce qui était réellement autour de moi. Absolument tout, chaque son – tu claquais des doigts par exemple, et c'était comme un kaléidoscope – doomp ! tes yeux se transformaient en stroboscopes colorés et activés par le son. Tout le temps, ton cerveau te donnait l'impression que tu étais dans les montagnes russes ; parfois lent au début, direction le sommet de la dose et puis – *wheeee* ! tes dents se mettaient à grésiller, et si tu te mettais à rire, il était quasiment impossible d'arrêter. On pourrait dire que j'aimais beaucoup l'acide. Mais l'acide est une drogue dangereuse – surtout si tu as l'habitude de te vautrer dans la complaisance, car ça te botte le cul ! Si tu doutais un peu de toi, soit ça fonctionnait comme un catalyseur, soit tu ne revenais jamais – ils te confisquaient les lacets et la ceinture, et ils t'enfermaient dans une pièce sans fenêtres aux murs molletonnés. Plusieurs de mes connaissances ont fini dans l'hôtel des vanniers à cause de l'acide.

Tout le monde gobait des cachetons en plus. Des amphètes comme les Bleues, les « Black Beauties » et la Dexédrine. Il n'y avait que des cachets – pendant

des années, je n'ai pas touché à la poudre. Mais il faut être honnête : quand on est dans un groupe, ou plus particulièrement encore, quand on est roadie, on a besoin de ce genre de trucs pour maintenir le rythme. On ne peut pas partir pour une tournée de trois mois sans prendre quoi que ce soit. Je m'en bats les couilles de ce qu'ils disent – garder la forme, manger des légumes, boire du jus – va chier ! Ce n'est pas vrai ! Je n'en ai rien à foutre si tu manges deux cents artichauts, tu ne verras pas la fin d'une tournée de trois mois, surtout au rythme d'un concert par jour.

À côté de ça, tout le monde prenait des tranquillisants. Nous prenions des Mandrax (comme les Quaaludes aux États-Unis). Nous avons acheté une boîte de mille Mandrax un jour, et quand nous l'avons ouverte, ils avaient tous fondus – l'humidité sans doute. Il n'y avait que ce mélange de Mandrax en bouillie au fond de la boîte. Nous l'avons donc étalé sur la planche à pain et nous l'avons aplati avec un rouleau à pâtisserie. Après, nous l'avons mis sous le grill et le résultat a donné une longue feuille blanche de Mandrax. De temps à autre, nous en cassions un petit bout et le mangions. Des fois, tu n'avais qu'un goût plâtreux, mais des fois t'avais trois Mandrax d'un coup – une sorte de roulette russe opiacée ! J'avais une ordonnance permanente pour de la Dexédrine et du Mandrax. À cette époque, il y avait pas mal de médecins qui te faisaient des ordonnances pour n'importe quoi si tu leur filais de l'argent. Même des médecins de très bonne réputation. Et le toubib que je suis allé voir m'a supprimé le Mandrax et me l'a remplacé par du Tuinol. Une horreur absolue. Le Tuinol est sept ou huit fois plus fort que le Mandrax. Le Mandrax, c'est un petit bébé comparé au Tuinol ! Quelle connerie alors. Comme d'hab.

Mais retournons au chapitre rock de mon histoire, qui n'a rien à voir avec les chapitres drogues (et sexe). Au bout d'un moment, j'ai enfin commencé à jouer dans certains groupes basés sur Londres. Au début, j'ai été guitariste pour P.P. Arnold. Elle avait été l'une des Ikettes^[1], et elle avait eu quelques tubes en Angleterre. J'étais dans son groupe depuis deux semaines quand elle a découvert que je ne savais pas jouer solo. J'ai donc perdu mon boulot. Après, en 1968, j'ai commencé à chanter pour Sam Gopal. Il était moitié birman, moitié népalais, ou quelque chose comme ça – j'ai oublié. Il jouait des tablas, instruments que l'on ne peut pas amplifier. Ils produisent un son trop retentissant, vous voyez ? En combinaison avec le matériel de l'époque, en tout cas. Il avait eu un groupe juste avant, le Sam Gopal Dream, qui avait partagé l'affiche avec Hendrix lors d'un spectacle intitulé « Christmas on Earth » (« Noël sur Terre ») en décembre 1967. Il y en a qui pensent que j'ai joué ce soir-là, mais ce n'est pas vrai. Quand j'ai rencontré Sam, il avait déjà laissé tomber le « Dream » et continuait plus modestement juste sous son propre nom !

C'était un ami à moi, Roger D'Elia, qui m'avait présenté à Sam. Il était

guitariste et petit-fils de Mary Clare, une actrice anglaise de grand renom, il y a très longtemps. Je vivais chez Roger à l'époque quand il m'a dit qu'il envisageait de monter un groupe avec Sam Gopal et un bassiste du nom de Phil Duke, et qu'ils avaient besoin d'un chanteur. La musique était un mélange de rock psychédélique, de blues, de rythmes moyen-orientaux et du Damned ! Nous avons enregistré un album, fait une tournée en Allemagne et donné un concert au Speakeasy à Londres. Notre concert au Speak a été un véritable triomphe, ce qui nous a mené à penser que nous allions devenir des stars, mais en fait, c'était la chute libre après ça !

Sam voulait absolument devenir une star. C'était tout ce qu'il avait en tête. C'était un vrai poseur, mais ça ne me gênait aucunement. Je veux dire par là, *je suis* un poseur – qu'est-ce que tu fais dans ce business si t'es pas un poseur, pas vrai ? Sam était réglo. Il avait ses idées et ses principes, mais j'avais la liberté totale d'écrire ce que je voulais. J'ai écrit la quasi-intégralité des chansons de notre seul et unique album. À cette époque, j'utilisais toujours le nom de mon beau-père, donc le nom figurant sur l'album est celui de « Ian (Lemmy) Willis ». J'ai attribué une ou deux chansons au groupe, mais la vérité est que je les ai écrites pendant une seule nuit blanche. C'était juste après ma découverte d'une drogue excellente du nom de Méthédrine. Les deux chansons sur l'album qui ne sont pas de ma main sont « Angry Faces », écrite par Leo Davidson, et « Season of the Witch », une chanson de Donovan – plutôt bonne, notre version de celle-là, pour être honnête.

L'album, *Escalator*, est sorti sur un label qui s'appelait Stable. ça, c'était une rigolade. Les dirigeants du label étaient deux Indiens qui n'y connaissaient rien du tout. Je ne sais pas comment ce contrat a pu voir le jour. C'était l'un des projets de Sam – il connaissait le producteur et tout ça. *Escalator* n'a rien fait du tout, que dalle. Même parmi les labels indépendants, Stable était trop indé. Quand nous avons compris que tout ça ne menait nulle part, nous avons tout arrêté. Ce qui est marrant, c'est que je suis tombé sur Sam Gopal en 1991, au moment où j'ai quitté l'Angleterre pour aller vivre aux États-Unis. C'était bizarre, car je l'ai croisé vers où j'habitais, dans la rue, comme ça, et ça faisait au moins dix ans que nous ne nous étions pas vus. Donc, nous avons discuté un peu et il m'a dit qu'il envisageait de monter un groupe – vous voyez, toujours le même bonheur !

Après Sam Gopal, j'ai passé un an à rôder, à squatter à droite et à gauche, ma guitare accrochée au mur, pour ainsi dire. C'est assez facile à faire quand on est jeune, et j'avais vingt-trois ans. J'ai appris à haïr l'héroïne vers cette époque. Il y en avait toujours eu, bien sûr, mais pas tant que ça au début – c'est devenu un vrai problème vers 1970. Je connaissais ce mec, Preston Dave – ce n'était même pas un junkie. Il était en route pour, mais il n'était pas encore arrivé. Donc nous étions tous dans un Wimpy Bar, une version

primitive anglaise de Burger King, mettons. Il était situé sur Earls Court Road et restait ouvert toute la nuit. Preston tremblait et tout, donc il est parti pour Piccadilly – là où on trouvait de l'héro. Quand il est revenu, il est allé aux toilettes. Quelques minutes plus tard, il est ressorti en titubant, à reculons. Son visage avait viré au noir et sa langue pendait de sa bouche. Un enculé lui avait vendu de la mort-aux-rats – lui avait pris ses thunes avec un grand sourire en lui vendant une mort certaine. Je me suis dit : « Putain, si c'est ce genre de mecs-là qui tournent autour de l'héro, c'est pas pour moi. » En plus, j'ai vu des mecs se shooter avec des vieilles seringues aux aiguilles complètement épointées qui massacraient leurs bras comme ça. On croisait des gens avec des embolies de la taille d'une balle de cricket. Et ils vendaient leur cul pour un shoot. Que de la misère à mes yeux. Aucun plaisir là-dedans.

J'ai eu tellement d'amis qui sont morts à cause de l'héroïne, mais le pire, c'est que la nana de qui j'ai été le plus amoureux de toute ma vie en est morte, elle aussi. Elle s'appelait Sue et elle était la première fille avec qui j'ai vraiment vécu. Elle avait quinze ans quand nous nous sommes rencontrés – très embarrassant quand on se fait interpeller par la police, mais qu'est-ce que tu veux y faire ? J'avais vingt et un ans en 1967 lors de notre rencontre, donc pas vraiment un vieux dégueulasse. Plutôt deux jeunes dégueulasses ! Le problème majeur – pas pour nous, mais pour tous les autres – c'était qu'elle était noire. Nous avons été mis au ban de la société par tout le monde, carrément. Tous nos amis nous ont laissé tomber – les siens *et* les miens. C'était sensé être la période « peace and love » ! Tout le monde écoutait de la musique noire pour la première fois. Ha ! ça te prouve à quel point l'hypocrisie était répandue. Personne ne savait comment nous approcher. Mes amis m'ont abandonné parce que je fréquentais une sale négresse, et ça, ça m'a vraiment fait chier – bande de trous du cul ! Ses amis noirs me considéraient comme l'opresseur : choper une petite noire et la transformer en mon petit joujou personnel. N'importe quoi ! Je leur ai expliqué qu'elle était libre de me suivre ou de rester à la maison quand elle le souhaitait – je ne la tenais pas par le poignet en sortant. Mais Sue et moi nous en foutions éperdument, en fait. Putain, si tu perds des amis comme ça, ce ne sont pas vraiment des amis. En plus, nous étions vachement amoureux, et c'était tout ce qui comptait.

Sue et moi nous battions continuellement. Elle était triple Gémeaux, ça fait qu'on ne savait jamais vraiment à quelle personnalité on s'adressait. Nous étions toujours en manque d'argent, donc elle a commencé à bosser au Speakeasy. Tout le monde lui faisait des propositions – elle était jeune et venait à peine de découvrir à quel point elle était belle, donc les gens la menaient en bateau. Nous nous sommes séparés – l'une des quatre ou cinq fois pendant notre relation – quand elle travaillait au Speak, et elle a couché avec Mick Jagger. Je lui ai demandé après, « Et alors ? Comment c'était ? » et

elle m'a répondu : « Ce n'était pas mal, mais ce n'était pas aussi bien qu'avec Jagger, tu sais. » Tout simplement parfait ! Ce qu'elle voulait dire, c'était que Jagger n'avait pas été à la hauteur de sa réputation. Il n'aurait pas pu l'être, même s'il était entré dans la chambre en faisant du saut à la perche avec sa... Enfin, vous comprenez ce que je veux dire.

Enfin bref, Sue a fini par trouver un boulot comme danseuse à Beyrouth, au Liban. C'était avant la destruction, lorsque c'était encore un terrain de jeux pour le monde occidental. Quand elle est rentrée, elle était accro à fond à l'héro, et plus jamais les choses n'ont été comme avant. Nous venions de nous remettre en couple. Un jour, elle est allée voir sa grand-mère. Pendant son séjour là-bas, elle a fait venir l'un de ses amis avec de la came. Elle s'est enfermée dans la salle de bains, s'est shootée, a fait couler un bain, s'est évanouie et s'est noyée dans la baignoire. Elle avait à peine dix-neuf ans.

J'étais à Londres quand elle est morte – j'étais dans Hawkwind alors – mais je n'ai pas assisté aux funérailles. Comprenez-moi bien, ça ne m'intéresse pas de voir quelqu'un après sa mort. Je préfère les gens en vie. Elle avait une sœur, Kay. Aussi belle que Sue. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, mais si elle lit ceci, qu'elle me contacte – on parlera un peu de Sue. D'accord, Kay ?

Je savais donc par expérience que l'héroïne était la drogue la plus dégueulasse qui soit, mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas eu quelques expériences navrantes moi-même à la recherche de ma substance favorite. Vers 1969 ou 1970, j'ai vraiment touché le fond. Nous étions quelques-uns à attendre que le speed arrive. Il y avait ce mec qui sortait avec une infirmière qui travaillait en pharmacie, et il a su la convaincre de nous procurer un peu d'amphétamine sulfate. Elle s'est donc pointée avec une jarre, avec quelque chose d'écrit dessus qui ressemblait à « amphétamine sulfate ». Bande de cons affamés que nous étions, nous en avons pris instantanément. Mais ce n'était pas de l'amphétamine, c'était de l'atropine sulfate – belladone. Du poison. Nous avions tous pris une cuillère à café de cette merde, ce qui correspond à presque 200 fois une overdose, et nous avons tous disjoncté !

Je marchais avec une télé sous le bras, et je lui parlais. Quelqu'un d'autre essayait de donner à manger aux arbres devant sa fenêtre. En fait, ça a vraiment été intéressant pendant un petit moment. Puis nous nous sommes tous évanouis et quelqu'un a appelé Release, une firme qui portait secours aux drogués gratuitement. Quand ils sont arrivés, ils nous ont chargés dans la camionnette comme des fagots de bois et nous ont conduits à l'hôpital. Lorsque je me suis réveillé dans ce lit d'hôpital, j'étais capable de voir à travers ma main. Je voyais les draps froissés en dessous. Et puis j'ai vu les murs de l'établissement. « Putain ! » je me suis dit. J'étais convaincu qu'on m'avait mis chez les fous. Quand j'ai vu que les manches de ma veste n'étaient pas suffisamment longues, j'ai compris que ce n'était qu'un hôpital

normal. Mon ami Jeff était juste en face et venait de se réveiller.

« Psst ! Jeff !

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– On est à l’hôpital.

– Waw.

– Il faut qu’on se barre d’ici. ça va aller ?

– Ouais.

– Pas de bruit ! »

Nous nous sommes donc levés et juste quand j’ai commencé à enfiler mon slip :

« AAAAARGHH ! IL Y EN A PARTOUT PAR TERRE ! »

Et il rebondissait et gueulait, les yeux exorbités : « Des vers et des asticots et des fourmis – WAAARGH ! »

Je me suis remis au lit.

Au bout d’un moment, le médecin est passé nous voir. « Une heure de plus, et vous seriez morts. »

J’ai pensé : « ça t’aurait plu, hein, espèce de connard. »

Il a expliqué qu’ils nous avaient donné l’antidote, et que nous allions vivre les séquelles pendant quelque temps. Eh ben, ça a pris deux semaines ; une période vraiment étrange. J’étais en train de lire un livre, assis, et je tournais la page 42 – seulement, il n’y avait pas de livre. Ou j’étais en train de marcher dans la rue, croyant avoir une mallette à la main et – oups ! les mains vides. Étrange, mais intéressant. En revanche, ce n’était pas suffisamment intéressant pour que l’on répète l’expérience !

Après avoir traîné et squatté pendant quelques mois, j’ai atterri dans un autre groupe, Opal Butterfly. J’avais rencontré leur batteur, Simon King, dans un endroit qui s’appelait le Drug Store (« la droguerie »), à Chelsea. Le Drug Store était un immeuble tape-à-l’œil de trois étages. Il y avait un restaurant à l’étage supérieur, un café au rez-de-chaussée et un magasin de disques au sous-sol. Plein de boutiques et d’autres magasins aussi. Comme une galerie marchande, mais avant son heure. C’était assez cher comme endroit, mais on

aimait bien y passer du temps. Les mecs d'Opal Butterfly y allaient pour boire des coups, et comme je fréquentais Simon, j'ai comme qui dirait glissé dans le groupe. Je ne me souviens pas pourquoi je traînais avec Simon – je ne m'entendais pas si bien que ça avec lui. Mais je reviendrai à Simon plus tard.

Opal Butterfly était un bon groupe, mais ils n'ont jamais réussi. Ils existaient déjà depuis plusieurs années quand je les ai rejoints et ils ont cessé toute activité à peine quelques mois plus tard. L'un des membres, Ray Major, a ensuite fait partie de Mott The Hoople. La séparation est survenue au moment propice, car quelques mois après, je me suis retrouvé dans Hawkwind.

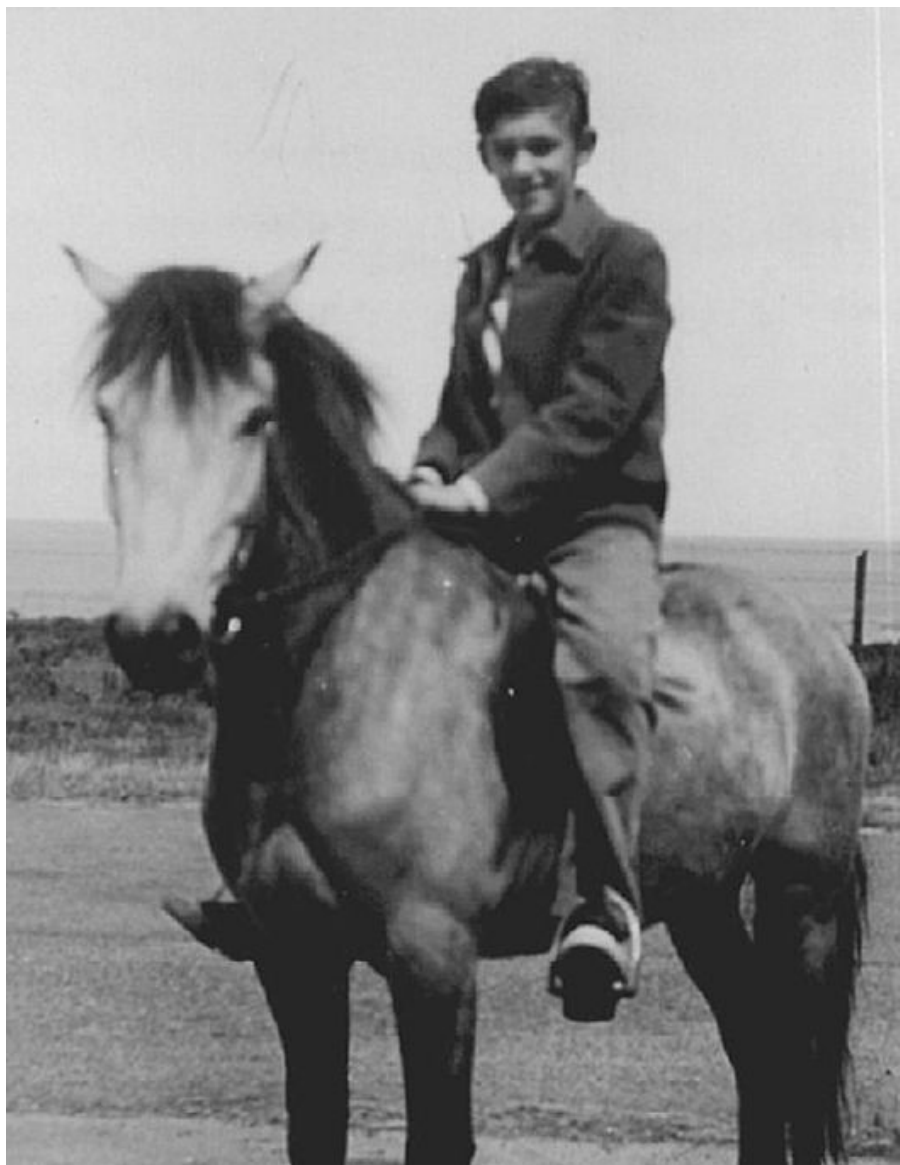
[1] Choristes pour Ike & Tina Turner (NdT)



Vers quatre ans et demi. Est-ce qu'on a vraiment besoin de dents, à la fin ? Vivent les gencives !



Hicka et moi – C'est Hicka qui est bridée, hein !



« Le roi de la vallée » – c'est moi sur Goldie lorsque je travaillais à l'école d'équitation Hewitt à Benlech sur l'île d'Anglesey, là où on draguait les guides. Goldie avait prévu autre chose pour la soirée.

7) Speedfreak

Quand j'ai commencé à jouer dans Hawkwind, j'étais associé à Dikmik. L'« instrument » dont il jouait dans le groupe était un petit boîtier avec deux boutons, posé sur une table de jeux. On l'appelait le « ring modulator », mais en réalité il s'agissait d'un générateur de son dont la fréquence, que ce soit dans les aigus ou dans les graves, n'était pas perceptible par l'oreille humaine. Allant dans les aigus, ça te faisait perdre l'équilibre, trébucher et vomir ; dans les graves, tu chiais dans ton froc. On pouvait provoquer des crises d'épilepsie avec cet engin. De la scène, Dikmik choisissait dans le public les victimes potentielles. Quand nous jouions ensemble dans Hawkwind, j'allais le voir en lui demandant : « Alors, y'en a ? » Et il me répondait : « Ouais, ce mec là. Regarde. » Il tournait le bouton – *hrummmmm* – et le mec se mettait à bouger d'une façon bizarre. Incroyable ce que l'on peut faire avec du son. Nous n'avons jamais su avec certitude si c'était le générateur qui provoquait tout cela, ou si c'était parce qu'avant chaque concert, nous prenions le soin de corser la bouffe avec de l'acide. Mais comme d'habitude, je vais trop vite. Revenons en arrière.

Quoi qu'il en soit, c'est grâce à Dikmik que je suis entré dans Hawkwind. Il cherchait du speed partout, ce qui fait qu'il était bien obligé de me rencontrer un jour. J'habitais dans un squat sur Gloucester Road à Londres avec cette nana qui, un jour, a croisé Dikmik. « J'ai un ami qui prend des cachetons », elle lui a dit. Il est donc passé à l'appart et c'est là que nous avons découvert que nous voulions tous les deux savoir combien de temps un corps humain est capable de sauter sans s'arrêter. Nous avons alors pris une cuite qui a duré trois semaines pour deux heures de sommeil environ. Il avait décidé de partir pour l'Inde à la découverte du secret soufi, ou une autre connerie mystique de ce genre. Mais il n'est pas allé plus loin que Gloucester Road, qui n'est pas dans la bonne direction soit dit en passant, et son voyage s'est arrêté là. Maintenant qu'il m'avait rencontré, il n'en voyait plus l'intérêt, car ayant été le seul speedfreak^[1] du groupe – tous les autres étaient des acidheads^[2] – ça ne le gênait pas du tout d'avoir un peu de compagnie.

J'avais déjà vu Hawkwind – mais pas au début, quand ils s'appelaient encore Group X. La salle entière semblait souffrir d'une crise d'épilepsie : ils étaient six cents à bouger exactement de la même façon. Je me suis dit : « C'est mon groupe, ça ! Mais je ne peux pas me contenter de les regarder jouer ! » Je voulais être leur guitariste. Leur guitariste principal, Huw Lloyd Langton, venait de quitter le groupe – en fait, il avait disparu. Ils avaient joué au festival de l'île de Wight, enfin, ils avaient fait une sorte de festival *off* à l'extérieur – ça montre à quel point ils étaient alternatifs ! Bref, ils étaient rassemblés autour d'un feu de camp quand Huw, qui avait avalé à peu près huit cachets d'acide, s'est levé en disant : « Je vais aller me balader un peu,

les mecs. » Il a traversé la colline et personne ne l'a revu avant quoi, cinq ans ?! C'était comme ça dans Hawkwind – pas d'attaches. Huw a fait une réapparition quelques années plus tard dans un groupe intitulé Widowmaker (non, pas le projet de Dee Snider dans les années 90 – mais j'y reviendrai).

J'espérais donc devenir leur guitariste, mais j'ai fini à la basse. En fait, mon premier jour en tant que bassiste, c'est le jour où j'ai débuté sur scène avec Hawkwind. C'était en août 1971. Ils avaient un concert en plein air à Powis Square, Notting Hill Gate, et Dave Anderson, le bassiste de l'époque, ne s'est pas pointé. Comme un con, il a laissé sa basse dans la camionnette – l'ouverture idéale pour un successeur, non ? C'est comme s'il avait voulu m'inviter à prendre sa place, ce que j'ai fait. Apparemment, ce genre de festivals gratuits en plein air, comme celui-là, n'étaient pas trop au goût de Dave. Il ne jurait que par les spectacles rémunérés, tandis que le groupe insistait pour faire tous ces concerts de charité. Je me souviens d'avoir joué en faveur des « Stoke Newington Eight », sans m'occuper de savoir qui ils étaient au juste^[3]. Ils avaient été emprisonnés pour une raison quelconque et nous pensions que cela était injuste parce que nous étions en marge de la société et que nous considérions que toute injustice était de la faute à la flicaille – vous savez, toutes ces conneries qu'on se racontait à cette époque. Et pendant que nous faisions tous ces concerts pour ces gens, on nous arnaquait tout le temps. Les organisateurs de ce genre de manifestations avaient de grandes poches. C'était une sacrée escroquerie, ça. ça l'est toujours d'ailleurs. Mais bon, une fois de plus, je m'éloigne du sujet.

Hawkwind jouait donc à Powis Square sans bassiste. Quand quelqu'un a commencé à demander partout, « Qui c'est qui joue de la basse ? » Dikmik a vu là une occasion idéale pour avoir un partenaire/consommateur de speed à temps plein et a dit « Lui ! » en me désignant. « Salaud ! » lui ai-je dit, car je n'avais encore jamais joué de la basse ! Nik Turner, saxophoniste et chanteur, est venu me voir et m'a dit d'un ton très sérieux : « Fais quelques bruits en mi. ça s'appelle "You Shouldn't Do That". » Et il est reparti. Des instructions très claires, quoi. Et en fait, ils ont commencé par une autre chanson. J'ai dû assurer un minimum, car je suis resté avec eux quatre ans. Mais jamais, pendant toute cette période, personne ne m'a dit que j'étais un membre officiel du groupe. Del Dettmar, le clavier, m'a vendu une basse Hopf qu'il avait achetée aux enchères à l'aéroport de Heathrow pour 27 livres. Je ne la lui ai toujours pas remboursée.

Comme je l'ai déjà dit, Hawkwind était un groupe très « ouvert ». Tous les deux ou trois mois, la formation changeait. Nous ne savions jamais avec certitude qui était membre du groupe à un moment précis – du moins, nous n'étions jamais sûrs de qui allait être présent. À un moment donné, nous étions neuf dans le groupe, quelques semaines après cinq, puis six, puis sept,

puis cinq à nouveau. Chaque photo du groupe montre une formation différente. C'était vraiment bizarre. Dave Brock, qui a fondé le groupe en juillet 1969, en est resté le seul membre permanent depuis. C'est vraiment SON groupe, comme Motörhead est le mien. Sans lui, pas de Hawkwind. Et même lui disparaissait de temps à autre. Il traversait des « périodes vertes » – il partait dans la nature, juste habillé d'un pagne autour de la taille, un bâton à la main. Dans ces moments-là, personne ne pouvait le joindre. Impossible de lui dire, « Dave, on a un concert ce soir, tu sais », car il était parti. Il était devenu « garçon vert ».

Il était non seulement la force motrice du groupe, il était également l'auteur/compositeur de la quasi-intégralité des chansons. Mais il ne composait qu'en solo. Au moins dans Motörhead, les autres peuvent participer, mais Dave était autosuffisant. Il m'a appris beaucoup de choses, surtout en matière de perspicacité et de ténacité – j'en avais déjà les bases en moi, mais j'ai réussi à renforcer ma propre confiance en l'observant. Il pouvait être un peu pervers sur les bords aussi ; il avait des phantasmes à propos de fessées. Quand il était en voiture et qu'il voyait des écolières, il sortait la tête en disant : « Panpan culcul ! La fessée ! Salut les filles ! Panpan culcul ! » Quand il était sous acide, il était toujours persuadé d'avoir mangé sa langue. ça ne s'est bien évidemment jamais produit, mais il avait toujours un bandana rouge dans la poche avec lequel il s'essuyait la bouche. Et quand il voyait la couleur du bandana – aaargh ! – et hop, il était parti ! Une fois, à Grantchester, on lui a fait croire à ça, et il m'a fallu trois quarts d'heure pour le convaincre que ce n'était pas vrai (comme j'étais sous acide moi-même, je n'assurais peut-être pas à merveille !). Dave cherchait toujours à gruger les impôts. Il nous a expliqué une fois qu'il magouillait un truc entre l'achat d'une ferme et la valeur de son ancienne propriété et qu'ils ne pouvaient strictement rien lui faire. En même temps qu'il nous racontait ça à Londres, les huissiers saisissaient tout le mobilier de sa maison dans le Devon. Un vrai miracle, quoi.

Nik Turner était l'autre moitié de la force motrice à cette époque, principalement parce qu'il était sur le devant de la scène. Il faisait partie du groupe depuis sa création. C'était un trou du cul moralisateur et toujours content de lui, comme seuls les Vierges peuvent l'être. Nik était l'aîné du groupe – il était même plus vieux que Dave – ce qui, à mon avis, explique son comportement. D'un côté, il était vraiment vieux jeu, et en même temps il aimait se vanter de son caractère excessif. C'était sûrement une sorte de crise post-hippie, genre à l'approche de la quarantaine. Et il faisait de ces trucs chiants, comme de couvrir le chant avec son saxophone en le branchant sur une pédale wah-wah. À chaque fois que nous embauchions un nouveau mec à la sono, Dave ou moi lui disions : « Le chant – pas le saxo. »

Je me rappelle que Dave ne s'était pas pointé lors d'un concert au nord de Londres, donc nous avons appelé chez lui dans le Devon. Sa femme, une vraie taciturne, nous a dit : « Je ne sais pas où il est. Il a pris un peu de mescaline et il est allé se promener. Je ne l'ai pas vu depuis ce matin. » Donc Nik a proposé à un mec qui s'appelait Twink (futur fondateur des Pink Fairies) d'être le guitariste principal. Nous n'avions qu'une seule guitare, qui en plus n'avait que deux cordes, et Twink ne pouvait jouer ni de l'une ni de l'autre puisqu'il était batteur. C'était l'une des grandes décisions de Nik. Il fera également partie de ceux qui me vireront du groupe plus tard, c'est comme ça.

Nik pouvait aussi être une source d'amusement incomparable. Il y a eu cette fois où il s'est approché du micro, avec son sax branché dans les mains. Tout à coup, il a disparu dans une pétarade d'étincelles bleues ! Nous étions tous morts de rire : « Ouais, Nik, génial ! » Il a donné quelques coups de pied dans les amplis, qui lui sont ensuite tombés dessus. Immense satisfaction pour ma personne ! Une autre fois, lors d'un concert en plein air, il y avait une fosse qui longeait le devant de la scène découverte. Nous étions donc en train de jouer sous une pluie battante – tous ces babas étaient assis sous des petits bouts de plastique, trempés jusqu'aux os et bouffant des hamburgers à 15 livres – tout ce qui fait que les festivals sont merveilleux, quoi. Une partie de la scène était couverte par une sorte de coupole, mais il y avait une ouverture d'un mètre cinquante sur le devant de la scène, qui était complètement trempée. Dave et moi étions sur scène quand Nik a fait son entrée par la gauche, déguisé en grenouille – il portait des bottes de cow-boy noires, un collant vert, un justaucorps vert et une grosse tête de grenouille en caoutchouc pour couronner le tout. Il tenait son sax et faisait des cabrioles. C'était son point fort, les cabrioles. Donc il nous passait devant en faisant ses cabrioles et j'ai dit à Dave : « Il est temps que quelqu'un pousse cette grenouille à la con dans ce bassin d'eau, non ? » – je n'avais pas fini ma phrase que Nik s'est mis à glisser, droit dans le fossé ! J'ai dû arrêter de jouer, tellement je riais fort. Et puis Stacia – notre danseuse – est venue pour l'aider à sortir de la flotte et elle est tombée dedans, elle aussi ! J'étais à genoux, mort de rire.

Une autre fois, nous jouions à Philadelphie ou quelque part par là, et il jonglait avec des torches – il les enflammait et se remplissait la bouche avec de l'essence à briquet. Quand toutes les lumières étaient éteintes, il faisait POOM ! – ce qui donnait une grosse boule de feu. Et puis est arrivé le soir où il a mis trop d'essence dans sa bouche. Il a fait POOM ! et sa main a pris feu – il y avait cette silhouette de main sombre entourée de flammes dans le noir et cette voix qui hurlait : « OW ! OW ! OW ! » Nous l'avons donc emmené à l'hôpital. Il avait des ampoules de la taille de saucisses sur son bras. Mais il a rejoué ce soir-là, ce qui témoigne quand même de sa force morale ! Il se bourrait la gueule au vin tout le temps, et une fois, en Suisse, il est sorti de scène et s'est appuyé sur la sono, qui lui est tombée dessus. On ne voyait que

son bras qui sortait du tas, son sax toujours à la main. Pauvre Nikky – il était un peu prédisposé aux accidents.

Notre batteur de l'époque était Terry Ollis – nous l'appelions Boris ou Borealis. Il jouait à poil. Tout ce qu'il portait sur scène, c'était une culotte de sa femme, mais il l'enlevait pendant la première chanson de toute façon. C'était un batteur du feu de Dieu, mais sa bite n'arrêtait pas de le gêner – chute libre, vous comprenez ? Collision bite baguettes. Ow ! – Il y avait donc des passages à vide dans la musique. N'empêche que c'était un excellent batteur, et un type extraordinaire en plus. Il bossait à la brocante de son père et il venait aux répètes et aux concerts habillé de fringues bizarres qu'il trouvait là-bas. Il lui arrivait par exemple de porter un uniforme de l'armée allemande, ou encore une écharpe de vieille femme. Ses expériences avec les tranquillisants par contre, ont provoqué sa chute. Le tout dernier concert que nous avons fait ensemble a eu lieu à l'Université de Glasgow en janvier 1972. Il est tombé de la camionnette à l'aller. Quand nous nous sommes arrêtés à un feu rouge, il a cru que nous étions arrivés. Il a ouvert la portière et il est tombé par terre dans la rue, ses bagages partout autour de lui. Nous ne nous étions pas rendu compte qu'il était sorti, donc nous avons continué. Nous l'avons récupéré plus tard et il a réussi à être des nôtres le soir. Je me rappelle que Nazareth était notre première partie, et à la fin de leur set, nous avons assemblé notre matos et il est monté sur scène, a croisé ses baguettes sur son snare drum et est resté assis comme ça toute la soirée. L'a pas joué une seule note. Il était clair qu'il fallait qu'il parte. C'était quand même dommage. Nous l'avons remplacé par Simon King, que j'avais connu avec Opal Butterfly. L'autre responsable de mon éjection du groupe plus tard – putain, moi qui lui avais ouvert les portes du groupe !

Et puis il y avait également le poète de service, le Sud-Africain Bob Calvert. On ne le voyait que pour la moitié des concerts. Quand il était là, il lisait sa poésie sur scène, ou celle de l'écrivain de science-fiction Michael Moorcock ; cela ajoutait au caractère mystérieux « guerriers de l'espace » du groupe. Bob avait pas mal d'idées très bizarres. À un moment donné, il voulait accrocher une machine à écrire à une sangle de guitare et taper des textes sur scène pour les jeter ensuite au public. « ça ne marchera jamais, Bob », je lui ai dit. Mais il n'a pas voulu me croire. Heureusement, il n'a jamais vraiment essayé de le faire. Un autre soir – nous jouions au Wembley Stadium – il est monté sur scène vêtu d'un chapeau de sorcière et d'une cape très longue, et dans ses mains il avait une épée et une trompette. Pendant la deuxième chanson, il m'a attaqué avec son épée ! Je l'ai engueulé, « Va te faire foutre ! » et j'ai commencé à le frapper sur la tête avec ma basse – « Va te faire enculer, putain de merde ! » Le plus grand concert de notre carrière, et ce con m'attaquait avec une épée... non mais attendez, sérieusement !

Bob était un mec très intelligent, mais il a perdu la boule pendant sa période avec Hawkwind. Il s'est mis à prendre énormément de Valium, et puis il a commencé à hyperventiler et à parler beaucoup trop vite et beaucoup trop tout court. Il se rendait dans ce centre bouddhique dans le Devon, enfin quelque part, dirigé par un vrai charlatan, son nouveau gourou. Tous ces babas étaient assis autour de lui et contemplaient sa « source de sagesse ». Moi, je pensais que c'était un enculé de première. À la fin, Bob a vraiment disjoncté – « Tu ne crois pas en cet homme, pas vrai ? Tu ne comprends pas sa noblesse d'esprit ! » et plein de conneries comme ça. J'ai fini par crever sa bulle – il était en train de jouer avec un morceau de fil de fer et il me l'a lancé en pleine figure. Je l'ai donc frappé à mon tour et il est tombé. Quand il s'est relevé, il était beaucoup plus gentil. Mais il commençait à se désintégrer mentalement – à un moment donné, il allait tellement mal que nous avons dû le mettre dans un taxi avec sa copine et l'envoyer dans une institution psychiatrique. À mi-chemin, il a fait un « hammerlock »^[4] au chauffeur qui a été obligé d'appuyer sur un bouton sous le tableau de bord pour que quelqu'un vienne lui porter secours. C'était devenu une vraie épave. Nous l'envoyions sans cesse dans des institutions pour qu'il se fasse soigner, mais à chaque fois, ils le relâchaient au bout de trois ou quatre jours. Une période très difficile pour lui, mais davantage encore pour nous ! Il est mort beaucoup trop jeune, d'une crise cardiaque. Il avait un sacré talent, mais ce n'était pas le génie que l'on essaye de nous faire croire aujourd'hui. Il est vrai que ton statut de génie augmente d'à peu près cinquante-huit pour cent une fois que t'es mort. Tu vends beaucoup plus de disques et tu deviens donc génial – « Putain, c'est dommage qu'on n'ait pas acheté ses disques de son vivant, mais quand-même... » Je suis sûr que c'est ça qui va m'arriver – « Qu'est-ce que tu penses de Motörhead ? Quel groupe merveilleux. Si seulement on les avait vus en concert... »

Je l'aimais bien quand-même, Bob. Je l'ai accompagné sur son album solo, *Captain Lockheed and the Starfighters*, enregistré début 1974. Le titre vient de cet avion de merde, le F-104 Starfighter, que les Américains ont refourgué à l'Europe. Il y avait une blague qui circulait en Allemagne à cette époque : « Tu veux acheter un Starfighter ? T'achètes un demi hectare de terre et t'attends », parce qu'ils s'écrasaient un peu partout en Europe. *Captain Lockheed* était un bon album. Brian Eno l'a produit et y joue également, ainsi que Dave et Nik, Simon King, Twink et Adrian Wagner. Faut absolument que je m'achète un exemplaire un de ces quatre.

On en a connu, des jours sauvages, Bob et moi ! Quand il croisait Viv Stanshall, le chanteur du Bonzo Dog Doodah Band, c'était infernal ! Je me souviens d'un soir où on partait pour manger, Bob, Nik et moi. Nous sommes allés chercher Stanshall, qui nous attendait sur le trottoir. Il avait une mallette à la main et portait un costume bleu à carreaux noirs. Il avait le crâne rasé,

parce qu'il jouait dans le Sean Head Band à ce moment-là. Sur la tête, il avait un feutre et il était en train de mâcher du Valium. Nous sommes allés dans un restaurant grec où Viv et Calvert se sont mis à casser des assiettes lors d'une discussion intellectuelle très compliquée. Putain, ça a duré des heures. Après, nous sommes allés chez Stanshall, qui habitait tout près de chez nous en fait.

« Ne passez pas par la porte. Il y a les tortues », Viv nous a averti.

Il avait des bassins partout, pleins de tortues d'eau douce. Pour y passer, il fallait emprunter des allées étroites et faire attention à ne pas faire tomber les bassins. Tu parles ! Pour entrer dans la maison, nous sommes donc passés par le porche et par une petite fenêtre donnant sur le hall d'entrée. Une fois entré, Bob a marché sur une tortue et hop, ils étaient repartis ! Au premier étage, il y avait des bras et des jambes en plastique suspendus au plafond, des robots et des tas de 78 tours d'une valeur inestimable – des trucs de Jelly Roll Morton, par exemple. Bob a marché droit dedans, a tout fait tomber et en a cassé plusieurs. Quelque trois heures plus tard, j'ai décidé que ça me suffisait et juste quand j'allais partir, Bob a décidé qu'il *avait besoin de* prendre un bain. L'autre l'a suivi dans la salle de bains avec une chaise et ils ont continué à s'engueuler ! Je pensais que ce serait tout pour la nuit, mais j'avais tort. À sept heures et demie du mat', j'ai été réveillé par Stanshall qui gueulait dans la rue.

« T'as tué mes tortues !

– Connard ! C'était pas moi, c'était Bob ! » Et j'ai refermé la fenêtre.

Stanshall est mort, lui aussi – il nous a quittés début 95.

En plus des musiciens et de Bob, Hawkwind a employé plusieurs danseurs. Stacia a été la plus fidèle d'entre eux. Elle est restée pendant toute ma période et a quitté la troupe pour se marier juste après mon départ. Elle faisait un mètre quatre-vingt-huit et cent trente centimètres de tour de poitrine. Impressionnant ! Elle venait du Devon, où elle était relieuse. La première fois qu'elle a vu Hawkwind, elle s'est complètement déshabillée, s'est peinte le corps de la tête aux pieds, et s'est roulée par terre sur scène pendant le concert. Ensuite, elle est restée avec le groupe. Inutile de dire qu'elle avait pas mal de fans mâles dans le public. Nous avons eu d'autres danseurs et danseuses, comme Renee, qui était contorsionniste. Elle était menue et blonde et très mignonne et hop, tout d'un coup, elle se mettait dans des positions pas possibles. Ou encore Tony, un danseur professionnel, qui était également mime.

Michael Moorcock a également participé à certains de nos spectacles et enregistrements – on peut l'entendre sur *Warrior on the Edge of Time*. Mais la

plupart du temps, c'est Bob qui récitait ses écrits. Michael a été une grande source d'inspiration pour Hawkwind – le nom du groupe est tiré de sa série de livres *Hawkmoon*. Il était géant. Nous allions le voir de temps en temps pour avoir un peu de bouffe gratuite et il mettait des avertissements sur la porte, du genre, « Si je n'ouvre pas après la première sonnerie, ne sonnez plus ou je sortirais et je vous tuerai. ça veut dire non ; ça veut dire que je ne suis pas là ; ça veut dire que je ne veux pas vous voir. Allez tous vous faire foutre. J'écris. Foutez-moi-la-paix ! » Tout simplement parfait !

Tout notre matos était peint dans des couleurs psychédéliques par un certain Barney Bubbles – encore un qui est mort aujourd'hui. Il utilisait de la peinture fluorescente Day-Glo^[5] que nous éclairions avec de la lumière ultraviolette. Il a aussi dessiné les pochettes de *Silver Machine* et *Doremi Fasol Latido*. Un mec vraiment intelligent, qui nous a fait un paquet d'illustrations psychédéliques.

Les pochettes des albums au début des années soixante-dix étaient d'une qualité largement supérieure à celles réalisées de nos jours – elles étaient beaucoup plus travaillées. Si vous réussissez à trouver un exemplaire original de *Space Ritual*, vous comprendrez ce que je veux dire. La pochette s'ouvre dans tous les sens et elle est bourrée de dessins, de photos et de poésie. Là, vous en avez pour votre argent. C'est ça, soigner un packaging et communiquer une idée au public. Aujourd'hui, avec les CD, tout est plus petit. En plus, les maisons de disques font un boulot déplorable, bon marché et dégoûtant. Ils ne dépenseront pas cinq centimes de plus pour embellir leurs produits. Vous vous souvenez de ces boîtiers longs (*long box*) au début de l'histoire du CD ? Qu'est-ce que c'était que cette merde-là ! Le CD faisait la moitié du boîtier et la plupart du temps, tu n'arrivais même pas à l'ouvrir pour sortir ton CD. Alors tu utilisais un couteau et tu abîmais le coffret en le rayant de partout. Il a fallu un siècle avant qu'ils ne laissent tomber ce type d'emballage. Je me souviens des bagarres au sujet de ces boîtiers quand Motörhead était chez Sony. Il y avait des gens qui démissionnaient parce que l'on avait décidé de laisser tomber la *long box* ! Le comble de la débilité !

Une chose est sûre : nos spectacles étaient exceptionnels. Hawkwind n'était pas une bande de hippies mous se gavant de « peace and love » – nous étions un cauchemar noir ! Malgré les effets de lumières multicolores intenses, le groupe opérait dans le noir la plupart du temps. Au-dessus de nos têtes, nous avions un spectacle de lumières gigantesque – dix-huit écrans montrant des effets à l'huile sous rétroprojecteur, des scènes de guerre ou de vie politique, des phrases drôles, de l'animation. La musique sortait en puissance, les danseurs se contorsionnaient sur scène, Dikmik faisait vibrer le public à l'aide du générateur de son. C'était une sacrée expérience, surtout avec la majorité des fans sous acide... pour ne pas parler des membres du groupe. Dikmik et

moi inclus, bien sûr – ce n'est pas parce que nous étions les seuls « speedfreaks » du groupe que nous n'aimions pas toucher aux autres plaisirs qui nous tombaient sous la main ! Il y a une légende à mon sujet qui raconte que j'étais si défoncé lors d'un concert que l'on a été obligé de me caler contre mon ampli pour m'empêcher de tomber. Bon, j'ai pu charger un peu, mais je me souviens très bien de ce concert-là, et l'histoire susmentionnée n'est pas vraie du tout.

C'était le concert au Roundhouse^[6] en 1972, là où nous avons enregistré « Silver Machine » et « You Shouldn't Do That ». Une très grande salle. C'était un ancien dépôt de locomotives, une rotonde avec une plateforme immense qui servait à faire tourner les trains. Des gens du milieu artistique l'ont loué, ont démonté la plateforme, ont construit une scène au bout et ont ainsi transformé le dépôt en salle de spectacles. Il y avait encore des bouts de locomotives qui traînaient un peu partout. C'était une salle phénoménale, mais aujourd'hui elle n'est plus utilisée que pour des représentations théâtrales, des acrobates japonais et d'autres conneries de ce genre. Très intéressant, culturellement parlant, bien sûr, mais... retournons à mon histoire.

ça faisait trois jours que Dikmik et moi gobions des Dexédrine et n'avions pas dormi. Quand ça nous a rendus un peu parano, nous avons pris quelques tranquillisants – des Mandrax – mais comme ça nous a un peu trop calmés, nous avons décidé de prendre de l'acide, et puis un peu de mescaline afin de « colorer » le tout en quelque sorte. Quand ça a commencé à nous effrayer un peu, nous avons pris quelques Mandrax supplémentaires... et un petit peu de speed, car le tout nous ralentissait à nouveau. Nous sommes partis au Roundhouse, Dikmik au volant. Il s'intéressait particulièrement au bord de la route, donc il virait sur le côté tout le temps pour mieux l'observer. Nous avons quand même réussi à arriver sur place. Dans les loges, tout le monde était en train de fumer. Nous sommes donc restés un moment, et quelqu'un est arrivé avec de la coke ; nous y avons goûté, bien sûr. Et puis on nous a proposé quelques Black Bombers (Black Beauties aux États-Unis – des amphètes) ; nous en avons pris huit chacun. Ah oui, j'allais oublier l'acide que nous avons pris pour couronner le tout. Lorsqu'il était temps de monter sur scène, Dikmik et moi avions l'impression d'être des planches !

« Putain de merde, 'Mik, je ne peux pas bouger ! Et toi ?

– Moi non plus. C'est grandiose, hein ?

– Ouais, mais il va falloir monter sur scène bientôt.

– T'inquiètes. Ils vont nous aider. »

Les roadies ont posé les talons de nos bottes sur scène et nous ont poussés

jusqu'à ce que nous soyons debout. Après ils ont sanglé ma basse autour de mon corps.

« OK. D'accord. Il est où, le public ?

– Là-bas.

– À combien de mètres ?

– Dix. »

Donc j'ai avancé – « Un, deux, trois, quatre, cinq, ça y est. C'est parti. »

Et c'est devenu l'un des tout meilleurs concerts que nous ayons jamais enregistrés. L'entente entre Brock et moi était parfaite. Et je n'ai jamais vu le public ! La version de « Silver Machine », notre seul tube – N°2 au hit-parade ! – vient de ce concert-là ! Ils ont fini par mixer ma voix dans la chanson, même si Bob l'a chantée pendant le concert. Mais comme il n'était pas en forme ce soir-là – sa voix était horrible –, ils ont essayé de la remplacer. Tout le monde a fait une tentative, mais apparemment j'étais le seul à réussir. C'était l'un de mes seuls chants en solo, avec « The Watcher » sur *Doremi Fasol Latido*, « Lost Johnny » sur *Hall of the Mountain Grill* et « Motorhead » en face B du 45 tours « Kings of Speed », qui a plus tard été incluse dans la réédition de *Warrior on the Edge of Time*. Mais j'ai fait pas mal de chœurs.

Ma période avec Hawkwind a vraiment été magique. Nous nous rendions souvent dans cette énorme propriété déserte pour prendre de l'acide. Il y avait d'immenses jardins embroussaillés, des petites allées partout, de superbes lacs et des tunnels autour de cette baraque détruite par un incendie. C'était de la pure folie. Avec tous les membres du groupe, une dizaine de gonzesses et quelques mecs supplémentaires, nous passions par-dessus le mur, nous nous défoncions et nous nous promenions. Des fois, tu tombais sur quelqu'un assis sous un arbre, complètement ailleurs, en train de raconter des histoires incompréhensibles. Une superbe époque, l'été 71 – je ne m'en souviens pas, mais je ne l'oublierai jamais !

Vous vous posez sans doute la question de savoir pourquoi je ne suis pas mort, vu la quantité massive de drogues que j'avais l'habitude de prendre à cette époque. Eh ben, je suis mort une fois – enfin, les membres du groupe l'ont cru. Mais je ne l'étais pas. Tout a commencé en rentrant d'un concert en camionnette. John the Bog était notre chauffeur – je pense à un truc, là, *il* est mort, mais deux ans après l'incident que voici. Il a déposé tout le monde devant chez eux, et j'étais le dernier. Nous étions en train de répartir une centaine de Blues (cachetons comportant un mélange de speed et de

tranquillisant) entre nous deux. J'avais le sac sur mes genoux et je venais de lui en filer cinquante, le reste pour moi. Juste à ce moment-là, une patrouille de police nous est passée devant. Timing parfait, quoi.

« Regarde, Lemmy. On va se faire gauler ! »

Sans déconner ! Mais je voyais les choses différemment, moi. Je me suis dit, « Merde ! » et j'ai mangé tout mes Blues – et John les siens. Donc nous voilà tous les deux en train de mâcher cinquante cachetons. Pas une très bonne idée, je vous assure ! Nous ne pouvions même pas boire un coup pour faciliter la descente, car les flics étaient là.

« Sortez de la camionnette.

– Bien sûr, officier, nous avons répondu non sans difficulté, tout en mâchant.

– Qu'est-ce que vous faisiez dans la camionnette ? m'a interrogé un flic. Vous faisiez quelque chose avec vos mains quand on vous a demandé de vous arrêter.

– Non, monsieur. Je vous assure. » Je bavais de la merde bleue en parlant.

Mais ça, ils ne l'ont pas vu et ils nous ont laissé partir. John m'a laissé à Finchley, où je vivais dans une maison avec les autres membres du groupe. Quand je me suis endormi, mon métabolisme a tellement ralenti qu'on avait l'impression que je ne respirais plus. Donc j'étais couché, bouche grande ouverte, yeux ouverts, et Stacia a pris peur. Elle a flippé.

« IL EST MORT ! IL EST MORT ! » elle s'est mise à crier. Elle est allée chercher Dave, qui s'y est mis à son tour. Il était au-dessus de ma tête : « IL EST MORT ! »

Entre-temps, j'ai commencé à me dire : « Putain, mais qu'est-ce qui leur arrive, à tous ces gens ? Est-ce qu'ils ne comprennent pas que j'essaie de dormir ? » Je voulais leur dire de la fermer, mais les mots ne sortaient pas vraiment de ma bouche. Au bout d'un moment, ils ont compris que je n'étais pas mort, et j'ai fini par aller mieux.

Mis à part ces quelques petites frayeurs, je dois avouer que je me suis bien amusé. Les autres aussi d'ailleurs. Faut comprendre qu'on pouvait se permettre ce genre de choses à cette époque. C'est fini, ça – tout le monde mange bio et est politiquement correct, contre les drogues et tout ça. Mais à mon époque avec Hawkwind, les drogues étaient notre dénominateur commun. C'était la seule façon pour nous, cinglés, de savoir si quelqu'un était des nôtres ou non. Nous faisions presque tous nos concerts complètement

casés. Et comme je l'ai déjà dit, des fois c'étaient les meilleurs. Il y avait aussi ces fameux concerts où nous corsions la bouffe et les boissons avec de l'acide. En fait, ça ne s'est produit que quelques fois – je me souviens que nous l'avons fait au Roundhouse. Et comme la plupart de nos fans arrivaient déjà défoncés aux concerts, ça ne changeait pas grand-chose. Il régnait une certaine innocence à cette époque, parce que nous ne savions pas encore que certains perdaient carrément la boule à cause de l'acide, et que d'autres commençaient à se piquer et mouraient d'une embolie. On voyait quelques psychos se pointer à l'horizon, mais ils ne restaient jamais très longtemps. Nous n'étions pas vraiment au courant. Pour nous, ce n'était que *du pain et du cirque en sus*.

À cause de notre consommation monumentale de drogues, la chance d'avoir des emmerdes avec les flics était assez élevée. Mais comme l'exemple de mon aventure avec John the Bog l'a bien montré, ils étaient souvent assez abrutis. Je vous donne un autre exemple. Les flics rôdaient autour des salles tout le temps. Je suis sorti du Speakeasy une fois en compagnie de Graham, un mec qui bossait pour Jimmy Page et est devenu le tour manager de Motörhead plus tard. J'avais un demi gramme de speed dans ma poche ; nous étions en train de marcher vers son camion quand deux flics, qui avaient attendu sous la porte d'en face, ont commencé à nous suivre.

« Faisons vite », j'ai dit en ouvrant l'emballage rapidement. Juste au moment où il s'est ouvert dans ma main, une main s'est emparée de mon poing – et de son contenu !

« Qu'est-ce que vous avez là, jeune homme ?

– Un petit... bout de papier.

– Montrez-moi donc ça. »

J'ai ouvert ma main et il a pris le bout de papier. Toute cette poudre blanche est tombée sur son uniforme noir – poudré comme les fesses d'un bébé ! Il a retourné le papier et dit : « Il n'y a rien, là.

– La salope ! j'ai dit, elle m'avait promis d'y écrire son numéro !

– Ah, d'accord, il a acquiescé. Vos poches, s'il vous plaît. »

Le voilà, couvert de poudre – son collègue n'a rien remarqué non plus – qui se met à nous fouiller tous les deux. Mais comme il n'a rien trouvé, ils sont partis. ça vous suffit comme illustration de leur stupidité ?

Nous nous sommes fait gauler plein de fois, bien sûr. Les flics nous

attendaient carrément devant chez nous. ça nous a appris à développer quelques techniques de dissimulation – Nik cachait son matos dans son saxophone. Et puis, les agents en civil n'ont jamais vraiment réussi à se déguiser en hippie. Ce mec, vêtu d'un veston de Nehru avec une grosse médaille verte attachée, pensait qu'il était tout à fait dans le vent, vous voyez ? Et quand on regardait ses pieds, on voyait des sandales en plastique ! Terrifiant, des fois, mais ça ne nous a jamais donné l'envie d'arrêter.

Doremi Fasol Latido, le troisième album du groupe, est le premier album que j'ai enregistré avec eux. J'ai joué sur trois autres albums : le double live *Space Ritual*, *Hall of the Mountain Grill* et *Warrior on the Edge of Time*. Une bonne partie de leurs meilleurs enregistrements a été faite alors que j'étais avec eux. Quant aux enregistrements proprement dits, l'identité du producteur n'avait pratiquement pas d'importance – le patron, c'était Dave. Pour l'enregistrement de « The Watcher », par contre, il ne m'a pas du tout aidé. C'était ma chanson, pas la sienne, vous comprenez ? Il était comme ça. Quelque part entre *Space Ritual* et *Hall...*, nous avons participé à la production de l'album *Greasy Truckers*, avec plusieurs autres artistes. Cet album a été enregistré au Roundhouse à Londres le 13 février 1972. Une face de l'album est intitulée « Power Cut » (« coupure de courant »). Elle est complètement sans musique, parce que les mineurs anglais ont coupé l'électricité dans tout le pays pendant trois heures ce soir-là – ce qui a provoqué la chute du gouvernement. Tout le monde est resté là où il était, à fumer des joints, jusqu'à ce que l'électricité revienne, et que le concert puisse continuer.

C'est vers cette époque que Dikmik est parti, tellement il était dégoûté de cette éternelle lutte pour le pouvoir au sein même du groupe. Il s'est donc tiré avec une copine à moi, qui vit avec Simon King aujourd'hui, d'ailleurs – ça vous montre à quel point Londres peut être un endroit incestueux. Pendant leur vie commune, Dikmik est devenu un dealer d'herbe et il l'est resté un sacré moment, jusqu'à ce qu'on l'arrête. Il a fait six mois ou un an de taule, et après sa sortie, il s'est mis à squatter les canapés de ses amis. Il a passé deux ans sur mon canapé, jusqu'à ce que je le vire. Dommage – Mik était un garçon très perspicace, mais la prison l'a miné et il ne s'en est jamais remis. Je suis persuadé que la vie en prison l'a brisé. Il en est sorti complètement changé – ça te transforme en victime au lieu de prédateur, et ça, c'est terrible à voir.

L'aspect le plus intéressant de la vie avec Hawkwind, en ce qui me concerne, c'était de pouvoir jouer souvent à l'étranger. ça faisait un moment que je n'avais pas voyagé. Mon premier concert à l'étranger était à l'Olympia de Paris. Nous étions à l'affiche avec un groupe allemand très connu en Europe à ce moment-là, Amon Düül II – ils avaient déjà le son industriel à cette époque. Nous avons provoqué une émeute ce soir-là : en fait, ce n'était que

des jeunes qui foutaient un peu le bordel, mais les CRS ont chargé comme la Gestapo. Je me souviens d'un autre concert en Italie. On a joué dans un endroit qui s'appelait le Lem Club – ça l'a fait chier, Dave, ça !

Après la sortie de *Space Ritual* en 1973, je suis allé aux États-Unis pour la première fois. Je m'y suis plu dès le départ – un « whoopee » illimité ! Putain, c'était un véritable Eldorado pour un Anglais. Il ne faut pas oublier à quel point c'était ennuyeux et monotone de grandir en Angleterre dans ces années-là – encore plus que maintenant ! Et puis on débarquait au Texas – le Texas, ça fait l'Angleterre multiplié par trois et demi ! On peut traverser l'État pendant deux jours sans jamais le quitter ! Et la pureté de l'air dans l'Arizona ou dans le Colorado ! Incroyable ! Lors de ma première visite à Boulder, j'ai vu une chaîne de montagnes en regardant par la fenêtre. J'avais l'impression qu'elle trônait au-dessus de l'hôtel, et elle était à quatre-vingt bornes ! Nous n'avions jamais vu de trucs pareils. De toute façon, c'était la même chose pour tous les groupes européens.

Notre première tournée a débuté au Tower Theater de Philadelphie, et puis nous avons joué au Hayden Planetarium à New York – vous savez, la comète Kohoutek était de passage, et nous avons tous un penchant assez prononcé pour les choses cosmiques. Elle est bel et bien passée, mais elle n'était pas visible à l'œil nu – assez décevant, somme toute. Mais ils avaient organisé une grosse fête pour l'occasion au planétarium, avec un documentaire sur Kohoutek et tout ça. C'était une fête assez importante – j'y ai rencontré Alice Cooper pour la première fois, et Stevie Wonder était présent, lui aussi. Il y avait cette grosse pierre lunaire au milieu d'une pièce, alors le garde du corps de Stevie l'y a guidé et a placé sa main dessus – « Pierre lunaire, Stevie » – et ils ont continué leur chemin. Pendant le spectacle, j'ai jeté un œil autour de moi, et Stevie était là à nouveau, avec son garde du corps qui lui disait : « Elle passe au-dessus de nos têtes en ce moment, Stevie, de gauche à droite. » Alors qui c'est qui est cinglé, là – eux ou moi ?

Nous avons pris de l'acide pendant toute notre tournée américaine. À Cleveland, avant de monter sur scène, trois bandes différentes de hippies ont mis de l'Angel Dust dans nos boissons à notre insu. Nous ne nous en sommes pas du tout rendu compte – pour vous expliquer un peu la quantité d'acide que nous gubions !

Et quand t'arrives à Los Angeles, t'as l'impression d'être mort et d'arriver au paradis. Ce sont les palmiers. Je me souviens encore lorsque notre avion est descendu vers l'aéroport LAX, et je n'ai vu que des jardins et des piscines bleues et tous ces palmiers immenses. Sur Hollywood Boulevard, bordé de palmiers, je me suis dit : « Waw, c'est vraiment un endroit extraordinaire. » Et c'était vraiment magique à cette époque, pour des jeunes anglais. Quand j'y ai emménagé, des années plus tard, j'ai compris que ce n'était pas si magique

que ça – d'un point de vue intellectuel au moins. Mais ce sentiment d'émerveillement ne te quitte plus jamais.

C'est à Los Angeles que j'ai écrit ma dernière chanson pour Hawkwind. Elle s'appelait « Motorhead ». Nous étions au Hyatt Hotel sur Sunset Boulevard – l'hôtel rendu célèbre par Led Zeppelin pour cause de « destruction ». Le Electric Light Orchestra y séjournait en même temps que nous, et leur guitariste, Roy Wood, m'a prêté son Ovation. À sept heures et demie du matin, j'étais donc sur le balcon du Hyatt, chantant à tue-tête. Mon boucan avait l'air de perturber les flics. Ils arrêtaient leurs voitures, descendaient et me regardaient. Et puis, ils secouaient la tête et repartaient. Ils ont dû croire à une hallucination. Au fait, sur la version originale de « Motorhead », celle de Hawkwind, il y a un solo de violon. Si certains d'entre vous pensent que le violon est un instrument de pédé, vous n'avez jamais entendu jouer Simon House. Son jeu dans ce morceau est absolument délirant. C'était un très grand musicien, Simon. Il a joué avec David Bowie plus tard.

Nous avons fait quatre tournées américaines avec Hawkwind. Simon House, qui jouait du violon et du synthé, nous a rejoints juste avant la deuxième tournée. Il a fini par remplacer Del Dettmar, mais au début de la tournée, ils étaient tous les deux dans le groupe. Del est parti au beau milieu de la tournée pour s'installer au Canada, où il a construit une cabane en rondins de ses propres mains – littéralement. En plus, c'était un petit bonhomme ! Il l'a construite pour sa femme, qui était restée en Angleterre et était enceinte. Sept mois plus tard, la cabane terminée, elle a débarqué avec le gamin – un métis pakistanais. Mauvaise surprise, hein ? ça l'a touché de plein fouet. Je ne pense pas qu'il l'ait renvoyée en Angleterre par le premier bateau, mais l'intention y était plus ou moins. Quelle galère.

L'histoire avec Hawkwind a commencé à se gâter lorsque les batteurs ont pris le pouvoir. ça a commencé au mois de juillet 1974, quand Alan Powell a rejoint le groupe. Simon King s'était blessé en jouant au football américain, et Alan l'a remplacé pour la durée de la tournée norvégienne. Quelques semaines plus tard, quand Simon est revenu, Alan voulait rester parce qu'il se sentait bien dans le groupe ; faut dire aussi que Simon et lui s'entendaient très bien. Donc ils s'y sont mis à deux. Et ça, pour moi personnellement, c'était la fin de Hawkwind. Ils ont achevé le groupe ensemble.

J'ai vu pas mal de batteurs prétentieux dans ma vie, mais ces deux-là étaient vraiment le comble du ridicule. Les batteries de Simon et Alan étaient placées au milieu de la scène, entourées d'un demi-cercle d'instruments de percussion que personne n'utilisait jamais. Il y avait une enclume, pas mal de cloches et de carillons, et plein d'autres trucs sur lesquels on pouvait taper. Assez culotté quand même – comme ça tout le monde connaissait sa place sur scène ! Sauf moi, bien évidemment. Je n'ai jamais foutu la paix à ces deux enculés. Je me

mettais à côté d'eux, les poussant à l'extrême : « Allez, les connards, plus vite ! On ralentit – ralentissez ! Allez ! » Ils ont probablement détesté ça, mais ça a quand même permis au groupe de continuer. Il n'y avait pas que les événements liés à l'empire de la batterie qui étaient problématiques. J'étais beaucoup trop hardi pour le reste du groupe. Surtout sur le plan scénique, je suis vraiment sorti de ma coquille durant mes années dans Hawkwind. J'étais toujours en train de m'exhiber sur le devant de la scène, et comme je n'étais pas le leader du groupe, c'était considéré comme présomptueux de ma part. En plus, je commençais à écrire des chansons ; ça aussi, ça en a fait chier plus d'un. Ne parlons même pas des histoires de drogues. J'étais le seul speedfreak du groupe depuis le départ de Dikmik quelques années auparavant. J'avais le rôle du méchant... et je le détiens toujours. Mon arrestation pour possession de cocaïne à la frontière canadienne a été leur excuse idéale pour me virer du groupe.

La véritable merde dans toute cette histoire – mais en même temps ce qui m'a sauvé – c'est que je n'avais même pas de coke. C'était en mai 1975. Nous venions de jouer à Detroit et nous sommes partis tôt le matin pour Toronto. Une nana m'avait filé quelques cachetons la veille et j'avais un petit gramme d'amphétamine sulfate. Apparemment, vous avez deux possibilités pour traverser la frontière avec le Canada en venant de Detroit : par un pont ou par un tunnel. Si vous voulez que l'on vous foute la paix, vous prenez le pont. Nous n'y avons pas fait attention et nous nous sommes fait arrêter par la police frontalière à la sortie du tunnel. Comme il était très tôt, je n'ai pas réfléchi et j'ai mis le matos dans mon froc. Ce qui n'était pas une très bonne idée, car ils nous ont fait subir une fouille corporelle. Ils ont donc découvert ma planque. Ils ont mis un peu d'amphétamine sulfate dans l'une de ces fioles que l'on secoue – quand ça donne une certaine couleur, t'es dans la merde. Seul problème : ça n'indique pas la différence entre le speed et la cocaïne. La couleur était donc la bonne – enfin, pour les flics. « C'est de la cocaïne, mon pote, tu vas en prison ! » J'ai répondu : « Je ne le pense pas. » Mais ces salauds m'ont gardé pendant que le reste du groupe se remettait en route pour Toronto.

Me voilà donc dans les mains de la police canadienne. Ils ne m'ont pas inculqué pour la possession des cachets, mais ils m'ont quand même traduit en justice et mis en détention préventive. Pas une expérience agréable, je vous assure. J'avais passé des nuits dans des cellules, mais jamais dans une prison comme celle-ci. J'étais dans la salle d'épouillage, attendant que l'on m'asperge, quand soudain cette voix merveilleuse m'a annoncé : « Ta caution a été payée ; tu peux partir. » J'ai appris plus tard que la seule raison pour laquelle le groupe m'avait fait sortir de taule, c'était parce que mon remplaçant ne pouvait pas arriver au Canada à temps. Sinon, ils m'auraient laissé pourrir en prison. Bon, je n'aurais pas pourri de toute façon – je n'avais

pas de cocaïne, mais de l'amphétamine sulfate. L'affaire a été classée comme une « arrestation injustifiée », et comme ils ne pouvaient pas m'inculper deux fois pour la même substance, j'étais libre et blanchi.

Le groupe m'avait réservé un billet d'avion pour que je puisse me rendre à Toronto. Je suis arrivé juste après la balance. Le concert s'est déroulé sous un tonnerre d'applaudissements, et puis à quatre heures du matin, ils m'ont viré. Je ne prenais pas les bonnes drogues, vous comprenez ? Si j'avais été chopé avec de l'acide, ils m'auraient tous défendu. Je pense qu'ils auraient même préféré que je prenne de l'héroïne. Toute cette contre-culture hippie était d'une hypocrisie, si on y réfléchit bien. C'était « Le speed, ça tue, mec. Oh la la, attention, mauvaise drogue » ou d'autres conneries de ce genre tout le temps. (Il ne faut pas oublier que tous ceux qui me disaient ça à longueur de temps sont morts ou dans la merde à cause de l'héro aujourd'hui.) Tout ce que j'ai à dire au sujet du speed, c'est que ça te permet de fonctionner. Sinon, pourquoi l'auraient-ils donné à des ménagères pendant toutes ces années ?

Ils n'ont pas choisi le meilleur moment pour me virer du groupe. Hawkwind était véritablement sur le point de percer aux États-Unis quand ils m'ont saqué. Un acte de folie, quoi ! Outre le fait qu'ils m'ont renvoyé pour tous les mauvais prétextes, la raison de leur échec était mon remplaçant. Quand j'ai quitté Hawkwind, ils m'ont remplacé à la basse par un certain Paul Rudolph. Il avait été très bon en tant que lead guitariste dans les Pink Fairies, mais il ne valait pas grand-chose comme bassiste – tout mon contraire, en fait. Il a inauguré une période crépusculaire pour le groupe – une merde monumentale. Ils ont essayé de continuer jusqu'en Ohio, mais après quatre concerts, ils ont annulé le reste de la tournée. Que Dieu bénisse Dave, car il a suggéré que je revienne, mais les batteurs au pouvoir l'ont contrecarré. Les batteurs et le bassiste ont donc pris les choses en main et à partir de ce moment-là, le groupe a commencé à aller mal. Ils ont fait quelques – bon, ce n'étaient pas vraiment de mauvais albums. Sur un plan musical, ils étaient excellents, mais en même temps, ça manquait de couilles – quand j'ai quitté Hawkwind, les cojones sont parties avec moi.

[1] Consommateur de speed ou amphétamines (NdT)

[2] Lit. « tête à acide » ou consommateur d'acides (NdT)

[3] Huit personnes, faisant partie de la « Angry Brigade » ou « Brigade Fâchée », impliquées dans des attentats à la bombe. Leurs attentats n'ont jamais fait de victimes et leur arrestation a toujours été considérée comme un probable coup monté. Ils avaient beaucoup de sympathisants dans la contre-culture. (NdT)

[4] Prise de lutte. L'avant-bras est tenu contre le dos. (NdT)

[5] Marque américaine qui fabrique de la peinture, fluorescente même dans la journée. (NdT)

[6] À Londres (NdT)



Mon pote Krystof et moi avec nos chevaux.

8) Built for Speed

Je me suis vengé d'Hawkwind pour mon départ forcé. Lorsqu'ils sont rentrés en Angleterre, je suis allé piquer mon matos au lieu de stockage du groupe. Je ne me rappelle pas comment nous y sommes entrés, en fait. Quelqu'un au bureau m'a certainement filé la clé. Je ne me souviens même pas de celui qui m'y a accompagné – Lucas Fox, sans doute ; il est devenu batteur de Motörhead les tout premiers mois. Il était le seul parmi mes connaissances à avoir une voiture. Nous avions à peine fini de charger mon matos quand Alan Powell nous est tombé dessus. Belle coïncidence, puisque je venais de chez sa femme ! Il s'est mis à gueuler : « Salaud, tu pensais récupérer ton matos vite fait, hein ! » Nous avons démarré la voiture en nous marrant. « Demande à ta femme ! » je lui ai répondu. Je ne pense pas qu'il l'ait fait, car la semaine suivante je l'ai revue et elle ne m'en a pas parlé.

J'avais déjà commencé à me concentrer sur d'autres projets, plus importants ceux-ci. Deux semaines après être rentré à Londres, j'ai monté le groupe qui allait devenir Motörhead. Je voulais que ce groupe devienne une sorte de MC5 – car c'était l'un des groupes favoris de la scène underground – agrémenté d'éléments de Little Richard et Hawkwind. Et c'est un peu ce que c'est devenu. À la base, nous étions un groupe de blues. D'accord, nous le jouions à mille kilomètres heure, mais c'était quand même reconnaissable en tant que blues – ça l'était pour nous, en tout cas ; probablement pour personne d'autre.

Je n'ai eu aucun problème pour monter le groupe – en fait, c'était presque trop facile. J'ai mis très peu de temps pour recruter Larry Wallis comme guitariste et Lucas Fox comme batteur. Je connaissais déjà Larry de l'époque où il jouait avec UFO – avant qu'ils n'enregistrent leur premier disque – et il avait également remplacé Paul Rudolph (mon successeur dans Hawkwind) comme guitariste dans les Pink Fairies, après le départ de celui-ci. Assez incestueux comme situation, non ? Ce n'est pas tout : les Pink Fairies et Hawkwind avaient fait de la scène ensemble sous le nom de Pinkwind (Hawkfaires avait été rejeté...). C'est la nana avec qui je partageais un appart, Irene Theodorou – que j'appelais Motorcycle Irene, d'après la chanson de Moby Grape – qui m'avait présenté Lucas. Irene et moi avions pris un appart ensemble avant le début de ma dernière tournée avec Hawkwind. Ce n'était pas ma petite amie, juste une très bonne copine, même si nous avons connu quelques moments sauvages tous les deux. C'était une fille très gentille, et une bonne photographe de surcroît. Elle a pris quelques photos du groupe au tout début. Lucas traînait pas mal avec Irene, parce qu'il voulait la sauter. Il n'a jamais réussi, bien sûr. Il était un peu neuneu comme mec, mais assez sain d'esprit. Le fait qu'il soit toujours dans les parages, qu'il soit batteur *et* qu'il ait une bagnole, tout ça a été assez décisif et en sa faveur en fin de compte. Je ne

voulais pas chanter – je voulais qu’un autre le fasse. Mais le problème, c’est que t’es coincé avec un chanteur après ! De toute façon, ça n’avait aucune importance – nous n’avons jamais trouvé de chanteur, donc c’est moi qui le suis devenu.

J’avais envie d’appeler le groupe Bastard, un nom qui résumait assez bien mes sentiments du moment. Mais notre manager, Doug Smith (je l’avais connu quand il était manager de Hawkwind) a décidé que ce ne serait pas une très bonne idée. « Je ne pense pas qu’on puisse faire *Top of the Pops* avec un nom comme Bastard », a-t-il dit. Ce n’était pas con comme raisonnement, donc j’ai opté pour le nom Motörhead à la place. C’était logique : « Motorhead » était la dernière chanson que j’avais écrite pour Hawkwind, et en argot américain ça signifie speedfreak. Tout était là. En plus, il n’y avait qu’un mot ; je crois profondément aux groupes qui n’ont qu’un mot comme nom – plus facile à retenir.

J’ai donc peint en noir mes amplis aux couleurs psychédéliques, et Motörhead a démarré. La presse s’en est donné à cœur joie – mon licenciement de chez Hawkwind avait été largement couvert par la presse musicale anglaise et tout le monde voulait savoir où j’en étais. C’est là qu’il m’est venu la fameuse phrase qui a été citée dans *Sounds* : « Ce sera le groupe de rock le plus crade du monde. Si on emménageait à côté de chez toi, ta pelouse en crèverait ! » En fait, c’est une phrase que j’ai piquée à Dr Hook, mais c’est devenu la première d’une longue série de devises dans l’histoire de Motörhead.

Notre premier concert a eu lieu le 20 juillet 1975 au Roundhouse. Étant donné que j’avais quitté Hawkwind au mois de mai, j’ai eu vite fait, non ? Nous étions en première partie d’un groupe de rock démesuré, Greenslade. C’était le projet d’un certain Dave Greenslade, qui avait été clavier dans un groupe quelconque^[1]. Tous les groupes se servaient de bandes intro à cette époque, et comme j’étais un passionné de la Seconde Guerre mondiale depuis belle lurette, nous avons utilisé un enregistrement dans lequel on entendait des soldats allemands marcher et des gens crier « *Sieg Heil !* » ça résonnait d’une façon surpuissante et froide, tous ces talons se heurtant aux pavés allemands, ce son *bromp, bromp !* comme une armée de tambours. On utilisait la même bande pour la sortie de scène. Sur ma pile d’amplis, j’avais un crâne humain couvert de peinture argentée. Malgré ces touches théâtrales, je dois avouer que nous n’étions pas terribles (ok, d’accord, c’était de la merde !). Nous avons tourné en Angleterre sans complexe la majeure partie du mois d’août. En fin de compte, la seule façon de s’améliorer, c’est de continuer à jouer.

En tout cas, nous avions déjà un petit nombre de fans – des punks, des vieux fans de Hawkwind et une horde de personnages assez désagréables étaient parmi les premiers fidèles. Et quelques-uns s’y sont vraiment collés. Lors de notre premier concert, un jeune s’est pointé avec des bottes blanches et un

ceinturon, exactement comme moi. J'avais ces bottes depuis deux semaines – pour vous dire qu'il n'avait vraiment pas perdu son temps, ce gars-là ! Ce qui est bizarre avec Motörhead, c'est que nous avons engendré cette espèce de loyauté servile parmi nos fans et nos équipes dès le début. Nous avons toujours le même ingénieur du son qu'en 1977. Quand nous lui avons demandé de nous accompagner en tournée, nous ne pouvions lui offrir qu'un tiers de ce qu'il gagnait à ce moment-là avec Black Sabbath. Alors il était dans l'avion avec toute l'équipe de Sabbath et préparait *nos* sons et lumières. Quand quelqu'un lui a dit qu'il valait mieux qu'il s'occupe des affaires de Black Sabbath, il a répondu : « Ouais, t'as probablement raison, mais ces mecs-là, c'est mes garçons ! » Il n'a donc pas fini la tournée et nous a rejoints. Nous avons toujours eu des mecs comme ça. C'est comme une maladie contagieuse que l'on chope en traînant avec l'ultime groupe perdant.

Et nous avons vraiment été traités comme un groupe de seconde zone lors de notre concert londonien suivant, au Hammersmith Odeon, le 19 octobre 1975. Nous faisons la première partie du Blue Öyster Cult, et ces mecs ne nous ont vraiment pas aidés ! Pour être honnête, ils nous ont complètement sabotés. Ils ne nous ont pas accordé de balance, et le son à l'Odeon est vraiment pourri. J'ai remarqué que pas mal de groupes américains sont un peu vaches avec leurs premières parties, comme s'ils essayaient d'éliminer toute possibilité de concurrence ! Les groupes anglais ne font pas ça – en général. En tout cas, Motörhead ne le fait pas.

Ce concert-là nous a valu une nouvelle réputation, ainsi que notre propre catégorie dans les listes de fin d'année du magazine *Sounds* ! Nous avons été couronnés « Meilleur Plus Mauvais Groupe du Monde » ! Toujours est-il que nous avons signé un contrat avec United Artists – c'était le label de Hawkwind et ils avaient décidé de me garder, pour le moment. Nous pensions que c'était une bonne chose à l'époque... À la fin de l'année, nous sommes entrés dans les Rockfield Studios, qui sont situés dans une ferme à Monmouth, dans le sud du pays de Galles, pour enregistrer un disque. Le disque allait être produit par Dave Edmunds, qui était l'un de mes héros. Il est devenu célèbre avec Rockpile et en tant qu'artiste solo, mais je le connaissais depuis son époque dans Love Sculpture, son premier groupe. Ils avaient fait une version instrumentale de « La Danse du Sabre », et c'est devenu l'un des morceaux les plus rapides du monde ! Dans cette chanson, il y avait de la très bonne gratte aussi, car tout le monde gobait des cachetons et Dave était déjà un guitariste rapide.

Malheureusement, Dave n'a enregistré que quatre morceaux avec nous : « Lost Johnny », « Motörhead » (deux chansons écrites lors de ma période chez Hawkwind), « Leaving Here » (excellente chanson de Eddie Holland^[2], que les Birds ont reprise) et « City Kids » (une chanson des Pink Fairies,

composition de Larry). Et puis Swan Song, le label de Led Zeppelin, a signé Dave, et il est parti. C'était vraiment dommage, parce que j'aimais bien travailler avec lui – il était l'un des nôtres. Je me rappelle que nous étions en train de réécouter un morceau quand Dave s'est levé et a dit, « Excusez-moi », et il est sorti pour aller vomir, puis il est revenu, s'est rassis et a continué. Nous le trouvions effondré sur la table de mixage tout le temps, les baffles hurlant du bruit blanc. Il m'a aidé à arranger une guitare un jour. L'une des cordes n'arrêtait pas de sortir du sillet de tête – vous savez, le truc dans lequel les cordes sont attachées en haut du manche. Il m'a dit : « Tout ce qu'il te faut, c'est un "bracket", une pince^[3] par-dessus. Viens avec moi. » Alors nous avons cassé la vitre d'une cabane à outils appartenant à la ferme, et nous sommes partis avec une perceuse. Il a cassé une vieille guitare, enlevé cette fameuse pince, fait quelques trous dans ma guitare et monté la nouvelle pièce. Elle y est encore aujourd'hui. Chouette mec, Edmunds. Faisait des trucs à l'improviste tout le temps. En plus, il a fait de bons disques. Il a produit l'album come-back des Everly Brothers avec Jeff Lynne, et les Stray Cats aussi, entre autres. Après Dave, Fritz Fryer est devenu notre producteur. Dans les années soixante, il avait fait partie des Four Pennies, un groupe anglais à tubes. Un bon groupe, mais un peu mollasson tout de même. Fritz a donc terminé notre disque, et c'est bien dommage. Il n'a pas fait un mauvais boulot, mais il n'était pas Edmunds. Ce qui n'est pas surprenant, puisqu'il était Fryer !

Nous avons changé de batteur aux alentours du départ d'Edmunds. Nous avons décidé qu'il était temps que Lucas parte, parce qu'il commençait à se comporter de façon bizarre. Il essayait de suivre mon rythme en matière de consommation de speed, et ça, c'est impossible ! Je dois souligner que je ne recommande mon style de vie à personne – le commun des mortels en crèverait. Ce n'est pas une blague ! Et je vais vous dire comment je le sais. Vers 1980, j'ai décidé de me faire changer le sang – exactement ce que Keith Richards est censé avoir fait. Si on y réfléchit bien, ce n'est pas une mauvaise idée – tu changes ton sang pour du sang frais, et c'est immédiat. Ton corps ne subira pas tout le stress habituel d'une désintoxication. Je me suis donc rendu chez un médecin en compagnie de mon manager. À l'issue de quelques analyses sanguines, le toubib m'a annoncé la mauvaise nouvelle.

« Je suis désolé de vous annoncer ceci. Mais si on vous donne du sang pur, vous allez mourir.

– Pardon ?

– Le sang qui circule dans votre corps n'est plus de nature humaine. D'ailleurs, je vous déconseille de donner du sang. Vous tueriez une personne normale, tellement votre sang est toxique. »

En d'autres termes, ce qui est tout à fait normal pour moi serait mortel pour quelqu'un d'autre – et vice versa ; ce qui ne me gêne pas, à vrai dire. On pourrait donc dire que j'ai écrit une page dans l'histoire de la médecine. Je légèrerai mon corps à la science-fiction médicale ! Comme Stephen Wright^[4] !

Comme je le disais donc, Lucas essayait de suivre mon accoutumance et ça commençait à lui poser problème. Les veines de son visage devenaient de plus en plus proéminentes et il te fixait du regard pendant de très longs moments sans parler. Quand il se mettait à faire ça, nous nous regardions et nous nous sommes disions : « ça y est, il est en train de flipper. » Un jour, dans le studio, lors d'une réécoute, Lucas s'est appuyé sur la table de mixage. La partie supérieure tenait en place grâce à un système de verrouillage que l'on pouvait défaire pour nettoyer ; cette fois-ci, quelqu'un avait oublié de le verrouiller. La table était couverte de boissons à moitié finies, de cendriers pleins et d'autres merdes comme ça. Quand Lucas s'est appuyé dessus, la console s'est carrément ouverte et tout le bordel est tombé dedans. Il y a eu des étincelles – tout a explosé ! Lucas a poussé un cri, a reculé en faisant tomber le téléphone qui était accroché au mur, et est parti. Larry a ouvert la porte et a gueulé : « Hé, Lucas, ne passe pas à côté de mes amplis, tu vas y mettre le feu ! » Il était évident que Lucas devait partir. Il y a quelques années, nous nous sommes revus à Paris. Il était habillé comme un Français, avec un mouchoir sortant de sa poche. Je l'ai dévisagé, croyant qu'il était devenu pédé, mais il a affirmé qu'il vivait avec une nana. C'était un chouette type, Lucas, et un bon ami, mais il lui manquait la gnaque.

Entre-temps, Phil Taylor était entré en scène. Je l'avais rencontré six mois auparavant chez un guitariste du nom de Paul. Paul est une bonne pub ambulante contre l'héroïne. Un jour, il s'est endormi après un shoot, son bras appuyé fermement contre le cadre métallique du lit. ça a ligaturé tous les tendons dans son bras et sa main est morte. Je lui ai sauvé la vie – il était mort, tout bleu, alors j'ai commencé à le taper sur la poitrine jusqu'à ce que son cœur se remette en marche. Ce n'était pas le premier à qui je sauvais la vie, et ça n'a pas été le dernier non plus. Mais revenons à Phil.

Il avait une voiture, donc il pouvait me conduire aux studios qui se trouvaient à près de trois cents kilomètres de Londres. Il m'avait dit qu'il cognait sur une batterie de temps à autre, donc nous avons décidé de le mettre à l'épreuve. Nous avons joué quelques morceaux ensemble dans le studio, et Larry l'a particulièrement apprécié.

Il a gloussé. « Putain ! Ce petit con est affreux ! Il est absolument parfait ! »

Phil a refait presque toutes les parties de batterie en overdub. La seule chanson qu'il n'a pas refaite était « Lost Johnny », car le son était déjà satisfaisant. Faire des overdubs sur des parties de batterie est un sacré exploit,

car la batterie est habituellement la base d'un enregistrement – c'est comme si on nageait à contre-courant. Mais Phil a réussi avec brio, et il est resté l'un des atouts de Motörhead pendant très longtemps. La seule chose qu'il ne savait pas faire, c'était chanter. Sur cet album – qui allait s'intituler *On Parole* (*En liberté conditionnelle*) par la suite – Larry a chanté trois chansons : « On Parole » et « Fools », deux de ses compos à lui, et « Vibrator », qu'il a co-écrit avec Dez Brown, son roadie. (Dez a également écrit les paroles de « Iron Horse/Born to Lose ».) Larry voulait absolument que Phil chante sur un morceau, donc nous l'avons laissé faire « City Kids ». ça n'a pas marché – on avait l'impression d'entendre deux chats que l'on essaie d'agrafer l'un à l'autre. C'était si marrant que je me suis retrouvé à genoux dans la cour en train de rire sous une pluie battante ! Nous avons donc décidé d'abandonner cette idée-là.

Nous avons terminé l'album, qui comportait également « The Watcher » (l'un des morceaux écrits pour Hawkwind). Et c'est là que ces enculés de United Artists ont commencé à nous faire chier pour la sortie. Pendant des mois, ils nous ont menti – et nous étions toujours sous contrat. Ce qui nous a empêché d'enregistrer pour un autre label. Ils ont finalement sorti *On Parole* quatre ans plus tard, longtemps après la fin de notre contrat. Ils nous ont dit que le management de UA avait changé et que les nouveaux venus n'avaient pas les mêmes sentiments vis-à-vis du disque. Bizarrement, leur revirement est survenu juste au moment où nous commençons à avoir du succès. Une coïncidence ? Je n'y crois pas une seconde ! Voilà pour le début de nos relations foireuses avec les maisons de disques. Dès le premier jour, en plein dans le mille !

À peu près à la même époque, notre sordide histoire de changement de management est née. Doug Smith nous a « sous-traité » à un mec de Belgique – je ne me souviens pas du tout de son nom. Il était marrant : il essayait de parler l'argot anglais pour être dans le vent. En Angleterre on dit « a bunch of cunts » (« une bande d'enculés ») en parlant d'hommes. On ne dit jamais « cunt » (« chatte ») pour désigner une femme. (J'ai découvert la différence en Amérique assez rapidement !) Donc le Belge se pointait en disant « Where are my bunches of cunt ? »^[5] Les traductions belges de l'anglais sont vraiment miraculeuses. Bref, le mec ne valait rien et il a disparu de nos vies parce qu'il n'avait plus de sous.

Ensuite, nous avons eu un maniaque gluant du nom de Frank Kennington. Il était ami avec notre guitariste, qui était Eddie Clarke à ce moment-là (j'y arrive). Le père de Frank avait une usine qui fabriquait... je ne sais plus quoi... des petits trucs de première nécessité, il me semble... des lentilles, c'est ça, des lentilles et des prismes et d'autres merdes de ce genre pour l'industrie. Et Frank avait repris l'usine de son père, donc il avait pas mal de

fric à sa disposition. Situation que nous avons rectifiée assez rapidement en le ruinant complètement ! Nous devions encore de l'argent à ce pauvre con le jour de sa mort (même si personnellement j'ai réglé ma dette envers lui en 1996 – vingt ans après ! Mieux vaut tard que jamais, je pense, non ?). Il est parti aux États-Unis, où il était connu sous le nom (pas trop surprenant) de English Frank (Frank l'Anglais).

Après avoir miné les affaires financières de Frank, nous avons été gérés par un certain Tony Secunda. Il me semble que nous nous sommes connus grâce à Chrissie Hynde, une connaissance de longue date. Chrissie avait été journaliste au *New Musical Express*, et ce qui m'a toujours impressionné, c'est que malgré le fait qu'elle n'ait quasiment pas de nichons, elle puisse être une bonne guitariste ! Très bonne guitariste. Quand je l'ai connue, elle habitait à Chelsea, et nous faisions des bœufs chez elle à longueur de temps. Avant de monter les Pretenders, elle était dans un groupe qui s'appelait les Moors Murderers. Ce qui n'était pas vraiment de bon goût. Ils portaient des capuchons noirs pointus sur scène – très mauvais goût. Heureusement qu'ils n'ont jamais fait de tube, car sinon nous n'aurions jamais vu le visage de Chrissie – elle aurait porté un capuchon noir le reste de sa carrière professionnelle.

Enfin bref, revenons à Tony Secunda. Tony avait été manager des Move et de Steeleye Span et était patron de Wizard Records en Angleterre. Un homme très intéressant... d'un point de vue anthropologique. Un cinglé de première. Il avait ramené un Indien d'un voyage au Pérou, un mec qui le suivait partout. Et il se foutait de la coke dans le nez comme si c'était de l'air – des cuillères entières à la suite. Il faisait de la parano et s'imaginait qu'il y avait des gens qui l'écoutaient aux portes. Il n'arrêtait pas de marmonner : « On est sur écoute ! Ils écoutent tout ce que je dis. Les salauds ! » Et son Indien était debout derrière lui, bras croisés sur la poitrine. Vraiment très bizarre.

Mais Secunda avait eu quelques idées de promo assez insensées, je dois dire. Il avait organisé une séance de photos en plein milieu de Piccadilly à Manchester, impliquant les Move et une bombe atomique. Un jour, on lui avait dit qu'il serait lourdement imposé, donc il a changé 20 000 livres en billets d'une livre. Et il les a jetés dans la foule à la fin d'un concert de Steeleye Span au Hammersmith Odeon, par un trou dans le plafond – il s'était dit qu'il valait mieux qu'il fasse un « don déductible », sachant que le gouvernement se serait emparé de l'argent de toute façon. Un autre coup de Secunda était une carte postale pornographique avec Harold Wilson, premier ministre britannique à l'époque, mais ça lui est retombé sur le nez. Il a été obligé de présenter ses excuses au premier ministre, de lui payer des dommages-intérêts – la merde classique en cas de diffamation, vous voyez ? Lorsqu'il travaillait avec Motörhead, il a fait peindre notre logo sur un

immeuble au rond-point à l'entrée ouest de Londres. Il a fallu à peine une heure pour le faire peindre – dix étudiants en arts plastiques sur un échafaudage ont peint un carré chacun – mais les habitants ont mis trois mois pour l'enlever. ça nous a assuré une superbe publicité pendant trois mois. Gratos !

Au début, mon intention était de faire de Motörhead un quatuor, et nous avons essayé quelques guitaristes. L'un d'entre eux était Ariel Bender – connu à l'époque sous le nom de Luther Grosvenor – qui avait fait partie de Mott the Hoople et Spooky Tooth. Nous avons fait quelques tentatives de collaboration, mais ça n'a pas marché. Il était gentil comme mec, mais il ne correspondait pas. Nous n'avions pas le même sens de l'humour, et je me voyais mal voyager en bus avec lui. Nous avons donc continué en trio jusqu'à ce que nous rencontrions Eddie Clarke... et nous avons continué en trio après.

Phil et Eddie se sont rencontrés en rénovant une péniche aménagée à Chelsea. Mais ce n'était pas Phil qui nous l'avait présenté ; c'était Aeroplane Gertie (Gertie l'avion), la réceptionniste d'un studio de répétition à Chelsea. Nous y répétions gratuitement – quand quelqu'un quittait le studio avec quelques heures d'avance, nous y allions vite fait et utilisions le temps restant. Gertie portait un chapeau avec un avion en plastique collé dessus, d'où son nom Aeroplane Gertie. Elle vivait avec Eddie, et c'est elle qui l'a embarqué au studio un jour. Nous avons commencé à jouer ensemble ce jour-là – c'était une situation assez bizarre : Larry ne s'est pas pointé tout de suite, donc Phil, Eddie et moi avons entamé un bœuf. ça roulait bien quand Larry est arrivé, quelques heures plus tard. Quand il s'est joint à nous, il jouait tellement fort que nous n'avons entendu que lui pendant une demi-heure. Après quoi il a remballé ses affaires, est parti et a quitté le groupe. Faut pas oublier quand même que c'était lui qui nous avait fait chier pour qu'on prenne un autre guitariste... vous suivez ?

De toute façon, Motörhead a toujours très bien fonctionné en tant que trio. Avec deux guitaristes, il faut toujours s'aligner ; s'il y a un décalage dans leur jeu – ou avec celui du bassiste, bien sûr ! – ça peut devenir vraiment bordélique. S'il n'y a qu'un guitariste, on peut aller où on veut. Je faisais plein de trucs bizarres derrière Eddie et ça a toujours marché.

L'une de mes habitudes, c'est de filer des sobriquets à tout le monde. ça marche, les sobriquets, les gens aiment ça. Eddie est donc devenu « Fast Eddie » Clarke, ce qui est tout à fait logique, car c'était un guitariste rapide. Phil s'est transformé en Phil « Dangerous » Taylor pendant quelques mois, mais ça n'a pas duré, même si c'était très approprié. C'est Motorcycle Irene qui l'a baptisé « Philthy Animal » (« sale bête ») Taylor. Comme ils vivaient ensemble, je suppose qu'elle savait de quoi elle parlait.

Eddie et Phil sont devenus de bons amis – à un moment donné, Phil avait emménagé chez Eddie. Ils étaient proches comme deux frangins peuvent l'être ; ce qui pouvait s'avérer problématique de temps à autre, surtout quand ils se battaient comme des frangins. L'un des deux se retournait, l'autre disait quelque chose et le moment suivant, *vlan !* ils étaient en train de se taper dessus. Ils en venaient aux mains tout le temps. Une fois, en route pour un concert à Brighton, Phil et Eddie se sont battus pendant tout le trajet. En arrivant, Phil avait un œil au beurre noir et Eddie avait mal au bras. Mais quand il a fallu monter sur scène, je leur ai dit : « Bon, ça suffit maintenant. On y va. » Alors ils se sont redressés tous les deux, ils ont fait : « Hum, d'accord ! » Et nous avons fait le concert. En descendant de scène, Phil a foutu Eddie par terre en le tapant sur la nuque, et hop, ils étaient repartis. Ils se valaient pour la baston, ça c'est sûr.

Nos fans ont toujours cru qu'Eddie était le plus tranquille de la bande, mais il était plus vicieux que Phil. C'était une valeur sûre absolue dans le domaine de la castagne. Je me souviens d'avoir été sauvé d'une bagarre par l'équipe unie de Phil et Eddie. J'étais dans un troquet sur Portobello Road quand un mec m'est tombé dessus par derrière, et les deux meilleurs ennemis l'ont attrapé, ainsi que deux de ces complices. Ils les ont sortis du pub et leur ont botté le cul dans la rue ! Je n'ai même pas pu participer à la bagarre, tellement l'assaut de Phil et Eddie était féroce. Au fait, la semaine d'après, le mec du pub m'a cassé une queue de billard sur la tête ! Putain, ça c'était le bon vieux temps !

La nouvelle formation de Motörhead était en selle depuis quelques mois quand Tony Secunda nous a fait enregistrer un single pour Stiff Records. Quelque part pendant l'été 1976, nous avons enregistré « White Line Fever » – une compo à tous les trois – et « Leaving Here » pour Stiff. United Artists a eu vent de cette entreprise et a commencé à nous embêter, car officiellement notre contrat avec eux n'était pas terminé. Le contact entre UA et nous avait été inexistant depuis des mois à ce moment-là ; je n'ai donc pas compris pourquoi ils se sont remués tout d'un coup. Ils ont quand même réussi à nous empêcher de sortir ce 45 tours jusqu'en 77, et ça, ça nous a profondément frustrés.

Nous avons joué à droite à gauche pendant le restant de 1976 et au début de l'année suivante – dont pas mal de concerts uniques. Nous avons joué dans une boîte disco à Shrewsbury – Tiffany's, putain de merde ! – où Eddie et moi sommes tombés sur scène tous les deux. C'était l'un de ces sols glissants avec un éclairage dessous. Les membres de notre équipe m'ont aidé à me relever, mais ils ont laissé Eddie par terre – et pour cause : Eddie les traitait comme des esclaves tout le temps. Il était donc par terre et attendait qu'ils le ramassent, ce qu'ils n'ont pas fait. En partant pour un autre concert, Phil s'est énervé pour une raison quelconque et s'est cassé un orteil en donnant un coup

de latte dans la camionnette. Le moral dans le groupe était bien bas à ce moment précis, car nous avions l'impression d'aller nulle part. Rien à manger, des squats comme piaules, et rien ne se pointait à l'horizon. Personnellement, j'étais prêt à continuer, mais Phil et Eddie en avaient marre. Ce n'était pas leur groupe, par conséquent, leur enjeu n'était pas le même que le mien. Nous avons donc beaucoup discuté et finalement, nous avons décidé de donner un concert d'adieu au Marquee à Londres.

L'une de mes connaissances de cette époque était Ted Carroll, de Chiswick Records. Je lui ai demandé de venir au concert avec un studio mobile pour enregistrer notre concert final, en guise d'adieu à nos fans. Apparemment, Ted n'a pas pu déplacer le studio au Marquee, mais il est venu nous voir dans les coulisses après le concert et nous a fait une proposition.

« Si ça vous intéresse, je peux vous fixer deux jours à l'Escape Studio dans le Kent pour enregistrer un single. »

En route donc pour Escape et son producteur Speedy Keen, ex-membre de Thunderclap Newman, un groupe qui avait été N°1 en Angleterre avec « Something in the Air ». En deux jours, nous avons enregistré onze maquettes, sans les chants. Étant donné que nous avions prévu l'album en guise de souvenir, nous étions tous d'accord pour qu'il n'y ait pas de single. Nous avons réussi à poser les bases pour un album entier en quarante-huit heures, sans aller nous coucher. Speedy Keen et John Burns, l'ingénieur du son, étaient dans tous leurs états, parce qu'ils savaient qu'ils ne dormiraient pas non plus – ils n'avaient pas le temps et ils tenaient autant que nous à ce que cet album soit fait. Rien que pour la chanson « Motörhead », ils ont mixé vingt-quatre versions ! Quand ils m'ont demandé laquelle je préférerais, je leur ai répondu : « Au diable ! Celle-là ! » Après la troisième, de toute façon, c'était impossible de juger normalement.

Au bout de deux jours, Ted est venu pour écouter deux chansons finies et nous lui en avons présenté onze en construction. Mais lors de l'écoute, il s'est mis à danser au fond du studio. Nous avons compris que nous l'avions convaincu ! Il nous a laissé quelques jours supplémentaires pour finir les chants et d'autres détails, et c'est ainsi que *Motörhead* est devenu notre premier album à paraître. Entre-temps, nous avons réussi à nous dégager de UA, et c'était reparti.

Nous avons enregistré treize chansons en tout pour Chiswick, dont huit sont allées sur l'album. Plusieurs morceaux sur *Motörhead* étaient des réenregistrements de chansons qui avait déjà vues le jour sur *On Parole* : « Motörhead », « Vibrator », « Lost Johnny », « Iron Horse », « Born to Lose » et « The Watcher ». Nous avons fait deux nouvelles chansons, « White Line Fever » et « Keep Us on the Road », et une chanson de Johnny Burnett,

« Train Kept A-Rollin' » (vous connaissez sans doute la version de Aerosmith, pour qui c'est devenu un tube). Les chansons non retenues pour l'album étaient « City Kids » (la face B du single « Motörhead »), « Beer Drinkers and Hell Raisers » (une chanson de ZZ Top), « I'm Your Witchdoctor » (superbe morceau de John Mayall et Eric Clapton), « On Parole » et un jam instrumental avec le titre approprié « Intro ». Ces quatre chansons ont finalement été éditées sous le nom de *The Beer Drinkers EP* en 1980, longtemps après notre départ de chez Chiswick et, comme par hasard, tout près du point culminant de notre carrière. Une fois de plus, une maison de disques a ramassé la mise. Depuis, je n'ai plus jamais enregistré autre chose que le strict nécessaire ! Ne vous méprenez pas : je n'en veux pas du tout à Ted Carroll d'avoir fait ça – en fin de compte, il a sauvé mon groupe !

C'est là que nous avons commencé à avoir des différends avec Secunda. D'abord, il voulait que nous coupions nos cheveux ! Il n'en était pas question bien sûr. Quand il nous a arrangé une tournée anglaise avec Hawkwind, Doug Smith, qui était toujours leur manager, a fait sa réapparition. C'était en juin 1977. Avec notre pot habituel, Phil s'est cassé la main lors d'une bagarre la veille de la tournée. Nous étions tous chez moi en train de peindre notre matos, quand ce junk vraiment chiant s'est pointé. Comme il ne voulait pas partir, Phil l'a poussé vers l'extérieur et lui a collé une beigne. Malheureusement, ce faisant, l'une de ces articulations s'est retrouvée à peu près en plein milieu de sa main. Nous avons scotché sa baguette à sa main bandée avant chaque concert, et il a fini la tournée comme ça. À part ça, ça a été une bonne tournée et l'entente avec les mecs de Hawkwind a été superbe.

Phil s'est blessé à nouveau quelques mois plus tard, avec des conséquences plus désastreuses cette fois. Nous venions d'entamer une tournée promotionnelle pour accompagner la sortie imminente du premier album. La tournée, dont nous étions tête d'affiche avec un bon groupe du nom de Count Bishops en première partie, était baptisée « Beyond the Threshold of Pain Tour » (« Au-delà du seuil de la douleur »). ça aurait dû nous donner une indication des événements à venir, mais bon. Le soir du cinquième concert, Phil s'est disputé avec Bobs, l'un de nos roadies, au sujet de Motorcycle Irene. Cette fois-ci, il s'est carrément cassé le poignet, ce qui fait que nous avons été obligés d'annuler toute la tournée. Tony Secunda a viré Bobs ce soir-là, mais ce n'était pas du tout de sa faute. C'était vraiment con, car Bobs avait bossé comme un dingue pour nous – il avait passé des coups de fil dans des cabines à maintes reprises, armé d'un sac de pièces de deux pence, juste pour essayer de nous obtenir des dates. Bon, c'était comme ça. Nous avons dû attendre la guérison du poignet de Phil ; donc plus de concerts jusqu'au mois de novembre, où nous avons fait une soirée au Marquee.

Les premiers mois de 1978 ont été assez tranquilles, un concert par-ci, un

autre par-là ; il y en a même eu un à Colwyn Bay, près d'où j'ai grandi, mais c'est tout. Tony Secunda s'était engueulé avec Chiswick pour une raison ou une autre et les avait virés. Il me semble que c'est à ce moment-là que nous nous sommes séparés de Tony. Il a fini chez Shelter Records à San Francisco ; il est mort en 1995, qu'il repose en paix. C'était une période triste pour le groupe. Nous n'arrivions même plus à nous faire arrêter. Le manque d'allant a commencé à saper le moral de Eddie et Phil à nouveau, et ils ont fait quelques concerts avec Speedy Keen et un bassiste, Billy Rath (qui avait joué avec Johnny Thunders and the Heartbreakers et Iggy Pop) sous le nom des Muggers. Je soupçonne Speedy d'avoir eu envie de monter un groupe fixe avec eux, et ça aurait pu marcher, car nous étions proches de la rupture. Mais Doug Smith nous a repris juste à temps et a réussi à nous avoir un contrat avec Bronze Records, qui gérait des groupes comme Uriah Heep et le Bonzo Dog Doodah Band. C'était juste pour un 45 tours – ils voulaient savoir à combien d'exemplaires il se vendrait avant d'investir une fortune dans le groupe – mais c'est devenu le début de notre ascension tant attendue.

Non seulement notre contrat avec Bronze nous a fait l'effet d'un shoot, mais c'est également avec eux que nous connaissons nos plus grands succès. Et ils se sont bien occupés de nous. Ce que nous n'avons pas apprécié à sa juste valeur à l'époque, bien sûr ; nous trouvions toujours des prétextes pour nous plaindre. Nous considérions que Bronze nous menait la vie dure, mais, grâce à mes expériences avec d'autres maisons de disques depuis, j'ai compris qu'ils avaient été extraordinaires. J'ai souvent pensé à notre période Bronze avec beaucoup de nostalgie. Le patron, Gerry Bron, et sa femme Lillian, étaient très enthousiastes à notre égard et le responsable A&R (Artistes & Répertoire), Howard Thompson – qui nous avait signés – était un mec remarquable. Ils ont cru en nous et ils se sont vraiment mouillés pour nous.

Cet été-là, nous avons enregistré « Louie Louie » aux Wessex Studios à Londres, ainsi qu'un morceau à nous, « Tear Ya Down » en guise de face B. C'est Phil qui avait eu l'idée de reprendre « Louie Louie » quelques mois auparavant, quand Tony Secunda était encore notre manager. En passant au crible certaines vieilleries, j'avais décidé que je voulais faire une reprise de Chuck Berry, quelque chose comme « Bye Bye Johnny », mais je pense que « Louie Louie » a été le meilleur choix. Il me semble que notre version n'est pas trop mauvaise – les gens me disent que c'est l'une des seules interprétations où l'on arrive à comprendre les paroles ! En fait, je n'ai fait que les deux premiers couplets ; le reste était essentiellement improvisé. Nous l'avons produit en collaboration avec un certain Neil Richmond. Nous n'avons jamais retravaillé ensemble, mais il n'était pas trop mauvais... hormis son introduction de la clavioline dans le morceau. J'ai trouvé ça assez suspect. Nous l'avons surnommé Neil Fishface. Je ne me souviens pas de la raison exacte, car il n'avait pas une tronche de poisson – bon, peut-être vu sous

certains angles.

En tout cas, le 45 tours est sorti le 25 août 1978 et la photo du groupe sur la pochette était signée Motorcycle Irene. À la fin du mois de septembre, il avait atteint la 68e position dans les charts, ce qui a suffi à Bronze pour donner le feu vert pour l'enregistrement d'un album. Lors de l'ascension du 45 tours dans les charts, nous avons attaqué une tournée anglaise, mais avant le départ, j'ai fait une petite escapade avec les Damned.

Aux États-Unis, les Damned n'ont jamais été plus qu'un groupe culte moyen, mais en Angleterre ils comptaient. Le vrai groupe punk original, c'était *eux*, et non les Sex Pistols. Les Pistols étaient un bon groupe de rock'n'roll, mais pas plus. Au fait, j'ai donné quelques cours de basse à Sid Vicious – il est venu me voir en disant : « Eh, Lemmy, tu ne peux pas m'apprendre à jouer de la basse ? » alors j'ai dit, « D'accord, Sid ». Mais au bout de trois jours, j'ai dû lui dire : « Sid, tu ne sais pas jouer de la basse. » Il m'a répondu : « Ouais, je sais. » Alors ça l'a déprimé et il est parti. Quelques mois plus tard, nous nous sommes revus au Speakeasy et il m'a dit : « Eh, Lemmy, t'es au courant ? Je joue avec les Pistols ! » Je lui ai répondu : « Qu'est-ce que tu racontes ? – Je suis le nouveau bassiste des Pistols ! Génial, non ? – Mais Sid, tu ne sais pas jouer de la basse ! – Ouais, ouais, je sais, mais je fais partie des Pistols ! » Steve Jones lui avait appris le boum-boum-boum-boum de base. C'est tout ce qu'il a fait, en fait. Les lignes de basse plus complexes dans l'album ont été jouées par Steve ou Glen Matlock. Sid voulait faire partie d'un groupe de punk plus que toute autre chose. Il avait joué dans les Flowers of Romance quelque trois semaines, et avec Siouxsie and the Banshees trois jours – il avait de la tchatche, Sid. Et il était bon pour l'image, bien sûr. Il était parfait – putain de merde, en ce qui concerne l'image, il a « sur-pistolé » les Pistols !

Il n'a donc jamais su jouer une note de basse, mais c'était un chouette mec et nous sommes devenus copains. Son problème, c'était qu'il était impliqué dans des embrouilles tout le temps. Lors d'une soirée au Marquee, il s'est engueulé avec Bruce Foxton, le bassiste des Jam et Bruce a fini par lui coller un verre brisé dans la tronche. Je marchais dans Wardour Street, en route pour le Speakeasy, et quand j'ai vu que le Marquee était encore ouvert, j'y suis entré – il y avait peut-être des gonzesses – et j'ai vu Bruce qui disait, « Merde, merde ». « Qu'est-ce qui se passe ? » je lui ai demandé. « Je viens de casser la gueule à Sid avec un verre. Je crois que je l'ai blessé. » Je lui ai répondu : « T'as dû le blesser, ouais. Parce que sinon, il serait toujours là en train de te faire chier. » Il s'inquiétait de l'avoir sérieusement blessé, donc je suis allé voir au Speak – à une époque, il y avait des fauteuils de cinéma devant la scène et Sid était assis dans l'un des fauteuils, tout seul. Je suis allé le voir et je lui ai demandé ce qui s'était passé. « C't enculé m'a attaqué », il a répondu. Il avait la joue ouverte en trois endroits. « Attends un peu, quand ça ira

mieux », il a promis. Mais il n’a jamais essayé de prendre sa revanche.

Je me souviens de cette fois où Sid et une nana voulaient aller aux chiottes pour une raison ou une autre, mais ce videur maltais, un vrai dur de dur, leur en a interdit l’accès. Et Sid l’a attaqué ! Je n’avais jamais vu ça de ma vie ! Le mec était par terre et essayait de monter les escaliers sur ses coudes, et ce maigrichon était sur lui et le tapait implacablement ! Le pauvre était effrayé ! Voilà ce que c’était que l’époque punk.

J’aimais bien les Pistols, mais comme je l’ai déjà dit, pour moi, c’était davantage un groupe de rock’n’roll. Je n’ai jamais aimé les Clash, par contre. Joe Strummer était nettement meilleur dans les 101’ers, son groupe avant les Clash. En tout cas, l’ultime groupe punk, c’était les Damned. Ce n’étaient pas de grands professionnels, mais qu’est-ce qu’ils étaient marrants ! Dave Vanian ne savait pas chanter, aucun des guitaristes ne savait jouer de la guitare, et le batteur, Rat Scabies, a toujours essayé de s’aligner sur le tout. Mais c’était une bande de dingues – je veux dire par là : ils avaient vraiment besoin des hommes en blouse blanche. Un soir, nous étions en première partie des Damned avec les Adverts. Au début du spectacle, Captain Sensible – voilà un vrai maniaque – a débarqué sur scène portant un tutu rose, des bas résille, une paire de chaussures ferrées, une paire de lunettes de soleil immense avec une monture en forme d’ailes, et les cheveux oranges. Tous les punks leur crachaient dessus, ce qui fait qu’à la fin du concert, le groupe faisait du patin sur cette mare de crachats verts qui recouvrait la scène. Et eux aussi, ils en avaient partout. Et ensuite, le Captain s’est déshabillé... mais bon, il le faisait tout le temps. Une autre fois, lors d’un concert au Rainbow à Londres, il a pissé sur les premiers rangs du public. Alors ils se sont mis à lui balancer des chaises dans la gueule, et il les leur renvoyait – tout en pissant sur sa propre jambe, je dois ajouter. C’était ça, une soirée punk dans les années soixante-dix. Et il y en a eu d’autres.

Au fil des ans, nous avons fait connaissance. J’ai rencontré Rat à Dingwalls^[6]. J’étais au bar quand ce petit bonhomme habillé n’importe comment m’a adressé la parole. « Putain, t’es Lemmy, toi, non ? »

J’ai répondu, « Putain, ouais !

– Ah ouais ? Tu te prends pour une putain de rock star ou quoi ? le petit pédé s’est aventuré.

– Moi non, j’ai répondu, mais toi oui. C’est pour ça que tu me parles.

– Ouais, t’as peut-être pas tort, là. Je te paie un coup à boire ? »

Quand Brian James a quitté le groupe, les Damned se sont séparés

momentanément. Quand ils se sont reformés, le Captain a voulu jouer de la guitare. Je suis sûr que l'idée de me faire jouer de la basse avec eux pour un concert à l'Electric Ballroom à Londres, venait de lui. Ils s'étaient rebaptisés les Doomed juste avant ce concert-là, mais ils sont revenus à leur ancien nom assez rapidement. Nous avons répété à peu près cinq heures ensemble. J'avais appris onze de leurs chansons, et eux l'une des miennes. Sur scène, ils l'ont complètement massacrée. En fait, je n'aurais jamais dû les inviter à interpréter une chanson à moi. Mais nous nous sommes bien régalez ensemble.

Tellement même que Eddie, Phil et moi sommes entrés en studio avec eux. Nous avons enregistré quelques morceaux, comme « Ballroom Blitz » des Sweet et « Over the Top », une chanson de Motörhead. Quelle histoire ! ça a commencé comme ça : le Captain ne voulait pas sortir de la salle de télé, car il regardait un match de cricket. Eddie et Phil se bagarraient, comme d'habitude. Quand Dave Vanian est arrivé avec pas mal de retard, nous étions tous ivres morts. Il a évalué la situation, a fait demi-tour et est reparti. Au bout d'un moment, Algy Ward, le bassiste des Damned, et moi-même étions les deux seuls survivants et nous sommes donc entrés en studio, où nous avons fait un peu n'importe quoi. J'ai joué un solo de basse sur « Ballroom Blitz » et Algy a chanté. C'est devenu la face B d'un single des Damned, « I Just Can't Be Happy Today », mais il existe un « rough mix » du morceau qui est nettement meilleur que cette version-là. Nous avons laissé tomber avant d'ajouter le chant à « Over the Top ». Ah oui, nous avons cassé la cuvette des chiottes aussi. Je crois que c'est le Captain qui l'a massacrée. Mais revenons au Motör-business.

Nous avons tourné la majeure partie de septembre et octobre, et nous avons fait notre première apparition dans *Top of the Pops* le 24 octobre. Pour être franc, *Top of the Pops* est un programme de merde. On y voyait des groupes qui étaient déjà dans le Top 30, comme Slade et les Nolan Sisters (j'ai fait un disque avec ces « petites vierges innocentes » une fois – j'y reviendrai), et d'autres qui étaient pressentis pour le Top 30. Le talent ne jouait aucun rôle – c'étaient juste les hit-parades. Nous étions très, très loin du Top 30 (la meilleure position de « Louie Louie » était la 68e), mais un ami de chez Bronze Records, Roger Bolton, travaillait également pour la BBC. ça nous a assuré cinq passages dans le programme avant que nous n'ayons notre premier tube ! Pour être complet, les efforts de Roger nous ont certainement aidés à grimper dans les charts. Et pour cela, je suis prêt à lui payer un coup à boire quand il veut.

Nous nous sommes donc rendus aux labyrinthiques studios de la BBC pour l'enregistrement de notre passage à la télé. C'est un véritable nid à rats là-dedans – des centaines de couloirs et de studios. T'as vraiment besoin d'un

guide pour arriver au studio exact. De la folie pure. Un jour, tous les guides vont être malades et ils seront bien dans la merde. Nous étions supposés réenregistrer la chanson, mais finalement, nous ne l'avons pas fait. Nous nous sommes contentés de remixer l'original à peine, de placer le chant un peu plus dans les aigus, ou quelque chose dans le genre. Puis nous avons monté notre matériel, appuyé nos guitares contre les amplis et allumé tout le bordel. L'inspecteur de la BBC est passé pour voir si le travail avait bien été effectué. Il savait ce qui se passait, bien sûr, et nous savions qu'il savait. C'était comme un jeu, quoi – un accord tacite entre nous. Au moins, nous avons joué pour de vrai, ce qui n'était pas le cas de nombre d'artistes qui utilisaient des musiciens de studio.

Les gens de *Top of the Pops* ont été corrects avec nous, mais uniquement parce qu'ils y étaient obligés. Je pense qu'ils ne nous appréciaient pas tant que ça, pour être honnête – surtout quand j'ai gagné 100 livres à la machine à sous de la cantine. ça a vraiment fait chier la BBC entière, car ils avaient tous envisagé de toucher le pactole un jour !

Nous avons commencé à roder sur scène plusieurs morceaux pour l'album suivant, et nous étions à la recherche d'un producteur. Nous avons fini par avoir Jimmy Miller, qui avait déjà produit *Exile on Main Street* et *Goats Head Soup* pour les Rolling Stones. Le début d'une situation nettement meilleure. Toutes ces années de galère commençaient enfin à porter leurs fruits, et Phil et Eddie ne se plaignaient plus du manque d'allant du groupe (ce qui ne veut pas dire qu'ils avaient complètement arrêté de se plaindre !). Le véritable coup d'envoi a eu lieu un soir de novembre, où nous étions en tête d'affiche au Hammersmith Odeon, là où le Blue Öyster Cult nous avait bien baisés quelque trois ans plus tôt. Une salle comble avec 3000 fans venus nous encourager. L'énergie était palpable – nous avons enfin entamé notre ascension dans la chaîne alimentaire du star system.

[1] Colosseum (NdT)

[2] Eddie Holland faisait partie du fameux trio d'auteurs/compositeurs Holland, Dozier and Holland. (NdT)

[3] Une sorte de « tige de maintien recourbée ». Il n'existe pas de terme unique désignant un « bracket » en français. (NdT)

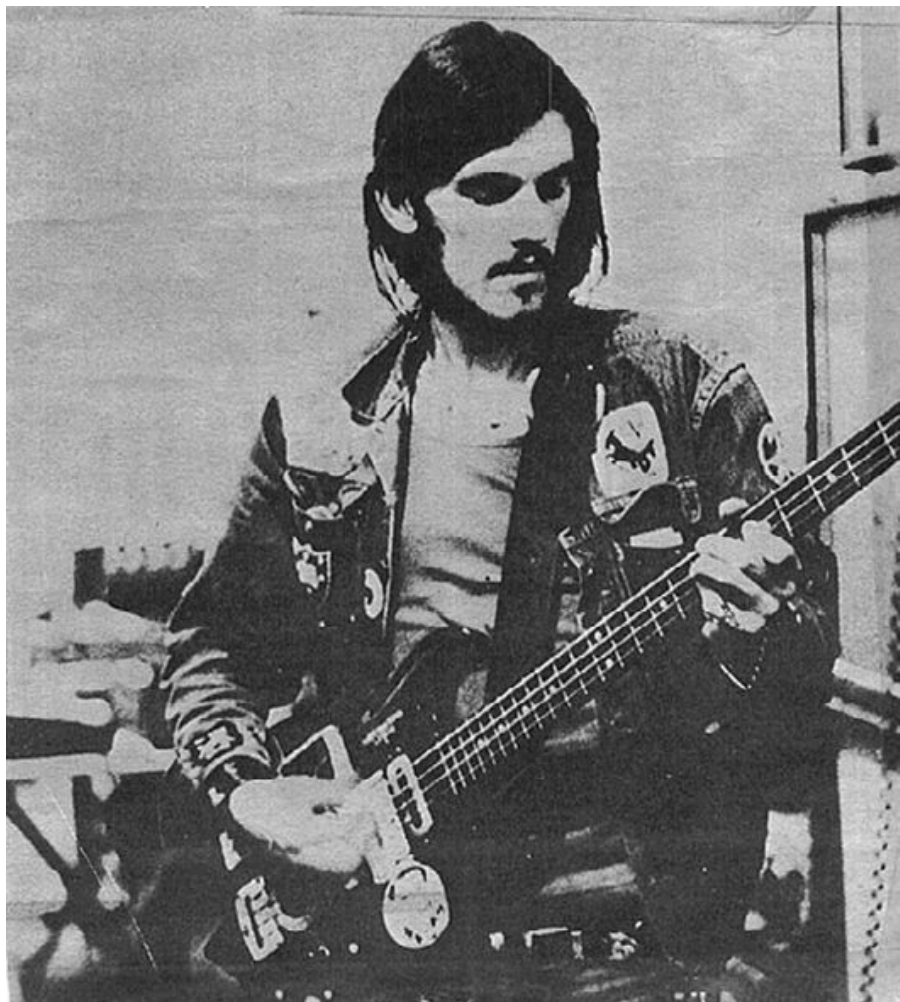
[4] Comique américain qui a déclaré un jour : « Quand je serai mort, je lèguerais mon corps à la science-fiction. » (NdT)

[5] Ce qui ne veut strictement rien dire, bien sûr. (NdT)

[6] Encore une salle de concerts londonienne. (NdT)



Simon House, Dave Brock, bibi, Nik Turner et Simon King : Hawkwind.
Je pense que nous essayions de léviter ou quelque chose comme ça.



Répète pour une partie de plaisir sans borne, 1971. La fameuse photo que le *NME* a mis en couv pour annoncer la tournée Space Ritual, sans les autres. J'étais dans le groupe depuis à peine 10 mois ! Ho ho !

9) Beer Drinkers and Hell Raisers

Nous n'avions que quinze jours pour enregistrer *Overkill*, notre deuxième album et le premier pour Bronze. Si l'on considère nos relations mouvementées avec les studios, il est clair que cela était amplement suffisant. D'ailleurs, le travail rapide en studio était comme une seconde nature pour nous. C'était le pied du début à la fin, toute l'expérience. Nous avons enregistré au Roundhouse Studios, juste à côté de la salle du même nom, dans le nord de Londres. Jimmy Miller a été excellent, tout comme l'ont été Trevor Hallesy et Ashley Howe, les techniciens. *Overkill* était censé être une sorte d'album de la rédemption pour Jimmy Miller, et c'est exactement ce que c'est devenu. Il avait été sous l'emprise de l'héroïne pendant une assez longue période (ça a dû commencer lorsqu'il travaillait avec les Stones), ce qui avait sérieusement compromis sa carrière pendant quelques années. Le fait que *Overkill* entre direct dans les charts – pour finir par atteindre la 24^e place – lui a garanti beaucoup de travail. Malgré tout, quelques mois plus tard, lorsque nous avons travaillé avec lui sur *Bomber*, nous avons malheureusement compris qu'il avait replongé. Je le soupçonne même de s'être shooté pendant l'enregistrement de *Overkill*, car il nous donnait des excuses complètement absurdes à chaque fois qu'il arrivait en retard au studio. Je vous donne un exemple pour illustrer sa façon d'opérer.

Un jour, il est arrivé avec cinq heures de retard à une session, alors que nous l'attendions tous en nous tournant les pouces dans un studio qui coûtait près de mille dollars de l'heure. Nous pensions qu'il n'allait plus venir. Quand il s'est pointé, il a commencé son discours dès son arrivée, nous empêchant de nous lancer dans des interrogations genre : « Salaud ! T'étais où ? »

« Eh ! Les mecs ! Vous n'allez *jamais* croire ce qui m'est arrivé ! il a dit. J'ai appelé un taxi, qui n'est pas venu. J'en ai donc appelé un autre, et il est arrivé dans la *neige*, vous voyez ce que je veux dire ? Et quand il est tombé en panne d'essence, on a été obligés de le pousser jusqu'à la station service ! Et puis le truc qu'on met sur le solénoïde avait disparu, et j'ai donc dû appeler un autre taxi de la station service et cela a duré une éternité avant qu'il n'arrive. Et puis, celui-là aussi est tombé en panne ; ça fait que j'ai marché dans la neige pendant trois heures ! Regardez mes fringues ! »

Nous savions qu'il s'était roulé dans la neige pendant trois minutes pour se tremper le froc – il se trouve que je l'avais vu faire – j'avais regardé par la fenêtre ! Mais au moins, c'était un type jovial, et il a bien fait son travail. En plus, il a su être original, que Dieu ait son âme.

Comme d'habitude, il y avait quelques chansons que nous avions déjà interprétées sur scène, dont « Damage Case », « No Class », « I Won't Pay

Your Price » et « Tear Ya Down ». Certains morceaux ont vu le jour en studio. « Capricorn » (mon signe du zodiaque) a été écrit en une seule nuit. Le solo de guitare d'Eddie a été mis en boîte lorsqu'il accordait sa guitare. Je me rappelle que la bande tournait et qu'il jouait un peu. À la fin, Jimmy a ajouté un peu d'écho et quand Eddie nous a rejoints pour nous dire qu'il était fin prêt, Jimmy lui a indiqué que nous l'avions déjà enregistré. Cela nous a permis de faire des économies !

« Metropolis » était une autre création rapide. Un soir, j'étais allé voir le film *Metropolis* à l'Electric Cinema sur Portobello Road, et en rentrant, j'ai écrit la chanson en cinq minutes. Par contre, les paroles ne veulent strictement rien dire ; c'est du charabia pur et dur :

Metropolis, collision des mondes

Personne n'est là pour te défendre

ça m'est égal

Metropolis, je ne connais pas

Y'a personne qu'a les yeux sur toi

ça m'est égal

Vous voyez ce que je veux dire ?

Mais bon, j'ai quand même écrit des textes plus consistants. J'aurai tant aimé que Tina Turner interprète « I'll Be Your Sister », par exemple – j'aime écrire des chansons pour des femmes. En fait, j'ai écrit des chansons *avec* des femmes. J'ai été traité de sexiste par des ligues de féministes radicales et frigides (celles qui voudraient par exemple que l'on transforme le mot « trou d'homme » en « trou de personne », et d'autres inepties de ce genre), mais elles ne savent pas de quoi elles parlent. Quand je tombe sur de bonnes rockeuses, je fais équipe avec elles. On n'a jamais ouvertement dit que j'avais pavé le chemin pour des femmes dans le rock'n'roll, mais c'est une vérité. Girlschool peut servir d'exemple. Elles n'ont jamais percé aux États-Unis, mais elles ont eu pas mal de succès en Angleterre pendant quelque temps. Elles étaient notre première partie en mars 1979, quand nous avons entamé notre première grande tournée, celle destinée à promouvoir *Overkill*. Je pense que nous les avons aidées sur le chemin de leurs premiers succès, et elles ont été importantes pour nous aussi.

C'est l'un des mecs du management, Dave « Giggles » Gilligan, qui est tombé sur Girlschool. Elles étaient de Tooting, dans le sud de Londres. J'ai entendu

« Take It All Away », un 45 tours qu'elles avaient sorti sur un petit label indépendant, et j'ai trouvé ça excellent. En plus, j'aimais cette idée d'un groupe constitué de filles – j'avais envie de montrer à tous ces connards de guitaristes prétentieux que Kelly Johnson était une aussi bonne guitariste que n'importe quel autre gratteux que je connaissais. Quand elle était en grande forme, elle jouait aussi bien que Jeff Beck. Je suis donc allé les voir pendant une répétition, et j'étais tellement convaincu que j'ai dit aux autres : « Elles vont faire la tournée avec nous. » Les mecs trouvaient ça un peu bizarre au début, mais après le premier concert, ils ont fermé leurs gueules.

Elles étaient non seulement excellentes en tant que groupe, mais également pleines d'entrain et assez je-m'en-foutistes. Lors de l'un des premiers concerts, elles sont montées sur scène et un mec dans le public a crié : « À poil les gonzesses ! » Kelly a pris le micro et a dit : « Et si toi, tu te foutais à poil. Question de se marrer un peu. » J'ai trouvé ça génial – j'adore les nanas qui savent se défendre. Et puis elles ont attaqué leur set et ont botté le cul à tout le monde.

Un soir de la première semaine de cette tournée – nous avions un concert à Édimbourg – nous étions assis dans le hall d'entrée de l'hôtel Crest : il y avait Eddie, Kelly, la chanteuse du groupe, Kim McAuliffe, et son petit ami Tim (plus tard il est devenu le petit ami de Denise Dufort, qui jouait de la batterie dans le groupe. Vous voyez ? Il n'y a pas tellement de différence entre le monde des rockers et celui des rockeuses) et moi. Je ne sais plus où étaient passés Phil et le reste de Girlschool. Ce soir-là, j'ai sorti la pire des phrases pour draguer une nana depuis que je suis né. J'ai dit à Kelly Johnson :

« T'as pas envie de monter dans ma chambre pour regarder *The Old Grey Whistle Test*^[1] ? »

Terrible, non ? – « T'as pas envie d'aller mater un peu la télé avec moi ? » Mais elle a dit oui. Alors là ! Nous sommes donc montés dans ma chambre. J'ai entendu dire plus tard que Kim a proposé exactement la même chose à Eddie. Et même si Eddie était un peu embarrassé, ils y sont allés, laissant le pauvre Tim tout seul dans le hall d'entrée ! Par la suite, Tim a quitté l'hôtel, est monté dans la camionnette et s'est barré à Londres, plantant toutes les gonzesses là. Nous les avons donc prises avec nous dans notre bus pour le reste de la tournée. Honnêtement, ça ne m'a pas trop gêné. C'étaient des filles superbes, dotées d'un bon sens de l'humour.

Quelques-unes d'entre elles nous ont donné du fil à retordre – Kelly se comportait presque comme Keith Moon : elle picolait comme un trou et quand elle essayait de prendre un bain après, elle se cassait la gueule dans la baignoire ; enfin, des conneries comme ça, quoi. Kelly a fini par quitter le groupe quand elle est tombée amoureuse de Vicki Blue des Runaways. Elle

est partie vivre aux États-Unis. Comme Vicky a réussi à lui obtenir sa carte verte, je me demande si elles ne se sont pas mariées toutes les deux. Quand j'ai eu cette aventure avec Kelly, elle n'avait pas encore compris qu'elle était lesbienne, ou bisexuelle. Mais j'avais remarqué que quelque chose clochait – comme si elle essayait trop fort et que ça ne fonctionnait pas naturellement. Mais bon, après sa séparation d'avec Vicki, elle s'est mariée avec un mec, donc finalement c'était peut-être juste parce que je ne lui plaisais pas tant que ça ! Enfin bref. C'est une très bonne guitariste et une nana très gentille et elle peut baiser avec ce qu'elle veut, ça n'a aucune importance. C'est une vieille amie, comme toutes les autres filles de Girlschool. Elles peuvent compter sur moi quand elles veulent.

Comme d'habitude, je m'éloigne du sujet. Mais c'est ici que ma mémoire flanche un peu. Les années qui ont suivi sont un peu floues. C'est ce qui se passe quand t'as du succès et que tu joues dans un groupe de rock. Ou t'es sur la route pendant des mois et des mois, ou t'es en studio, ou tu te fais guider par des gens dans des shows de télévision ou de radio – et la plupart du temps, tu n'es même pas sûr de savoir où tu te trouves exactement. Tout se confond et tout se ressemble.

Il y a des événements qui sortent du lot, bien évidemment. Comme par exemple le Punkahaarju Festival en Finlande, où nous avons joué en juin 1979. Et non pas parce que c'était un bon plan. À vrai dire, ça a été une horreur. Le festival était organisé près d'un lac, dans une forêt de pins et de bouleaux – un peu comme *Peer Gynt*, vous voyez ce que je veux dire ? Nous nous sommes trouvés face à un public austère, nous avons joué comme des pieds, le son était à chier et de surcroît, c'était une situation anti-climatique de la pire espèce. À la fin du concert, nous nous sommes dit : « Eh ben dis donc, quel concert de merde. » J'ai alors proposé de passer à travers le matos pour descendre de scène. Je suis donc passé derrière mes amplis en les faisant tomber, *BA-DOOM* ! Eddie à son tour a essayé de bousculer ses amplis – mais il n'a pas réussi ! Ed n'a jamais su renverser une pile d'amplis ! Et puis Phil – Monsieur Catastrophe en personne – s'est précipité sur sa batterie, mais je pense qu'il a autant bousillé sa propre personne que son matos. Tout ça a tellement excité Graham, notre roadie, qu'il a fini par pousser la sono dans le public. Et ce n'est pas tout.

En guise de vestiaire, on nous avait donné une vieille caravane pourrie. Il n'y avait pas de climatisation – il faut savoir que les étés en Finlande sont très chauds, avec des milliers de petits moustiques partout ; rien à voir avec le pays glacial que l'on connaît au plus fort de l'hiver. La pire des choses, c'est qu'il n'y avait rien à boire ! Quelle horreur ! Nous étions donc en train d'étouffer dans cette caravane de merde quand Chris Needs, un mec qui écrivait pour le magazine *Zig Zag*, est venu nous parler. Le problème, c'est

qu'il se baladait, pour une raison inconnue, avec un arbuste dans les bras. Il avait probablement oublié que cet arbuste était là, car il a réussi à péter l'une des vitres de la caravane avec. Comme la caravane était bien amochée, nous nous sommes dits qu'il valait mieux l'achever complètement. Et pour camoufler la démolition, nous y avons mis le feu et nous l'avons poussée dans le lac – un peu comme un enterrement Viking. Et c'était joli à voir – elle a flotté d'une façon vraiment arthurienne, en crachant des flammes et de la fumée, et elle a fini par couler. Du grand drame. Et ce n'était pas fini.

De retour à l'hôtel, Phil et Eddie se sont mis à sortir tous les meubles de leur chambre afin de la reconstruire à l'identique à l'extérieur – comme je vous l'ai déjà expliqué, en Finlande, il fait très chaud l'été. Et puis le bus qui nous transportait vers l'aéroport a été victime d'une bataille alimentaire. Nous y étions bien obligés, car le chauffeur nous avait dit avec un accent finlandais très prononcé : « Si chose arrive à mon bus, faire sale, alors problèmes venir ! » Sans délai, les paquets contenant les repas ont été sortis et la bouffe a volé dans tous les sens. Le bus avait vraiment l'air complètement détruit : il y avait des fruits et des œufs partout, mais rien n'avait véritablement été endommagé. Les vrais problèmes ont commencé une fois à l'aéroport.

« Il me semble que vous avez fait une chose horrible à Punkahaarju, le douanier m'a dit.

– Ce n'était pas moi, chef !

– Suivez-moi, s'il vous plaît. »

Il m'ont enfermé dans une pièce et m'ont confisqué mon passeport. Un par un, les autres m'ont rejoint. Nous avons tous fini en taule, le groupe et tous les techniciens. Tous sauf Rish, notre roadie et sonorisateur en salle. Il avait signé « Rish » à l'hôtel, ce qui n'était bien sûr pas son vrai nom. Ils ne l'avaient donc pas arrêté lors du contrôle des passeports. Il s'est envolé seul pour l'Angleterre en se demandant pourquoi les sièges autour de lui étaient vides. Nous avons tous passé trois ou quatre jours dans cette prison finlandaise. La seule lecture à notre disposition était un exemplaire du *Melody Maker*, et j'ai donc fini par le lire littéralement du début à la fin. J'ai lu toutes les dates, les numéros de pages, les publicités, chaque putain de lettre. Pour couronner le tout, la bouffe était à chier.

Ils ont fini par nous expulser. Ils nous ont mis dans un avion pour Copenhague, avec correspondance pour Londres. Le premier vol s'est très bien passé. Il y a juste eu un petit incident avec Eddie, qui a vidé son verre de vodka orange dans le col de la femme devant lui – il fallait bien que nous fêtions notre libération. Avant que le second avion ne décolle, le pilote a traversé le couloir comme un ouragan.

« J'ai eu vent de vos exploits et de votre expulsion de Finlande, il nous a dit sur un ton menaçant. Si vous essayez quoi que ce soit dans cet avion, je vous fais arrêter à Londres. »

Nous avons donc été sages pendant tout le trajet. Mais en arrivant à Londres, le tarmac était couvert de flics. On s'est dit : « Oh merde ! » Mais ils étaient là pour arrêter le pilote ! D'après ce qu'ils nous ont expliqué, il avait piloté l'avion en état d'ivresse. C'est la vie !

Quelques semaines après notre excursion finlandaise, nous sommes à nouveau entrés en studio pour attaquer notre album suivant, *Bomber*, avec Jimmy Miller. Là, il avait complètement perdu la boule, et c'est devenu insoutenable. Il disait qu'il allait aux toilettes, y restait une heure, et quand il sortait, il dodelinait de la tête. Une fois, il est allé aux toilettes et n'est pas revenu du tout. Quand nous sommes allé voir, il avait disparu ! Apparemment, il s'était mis en route pour retrouver son dealer et s'était endormi dans sa voiture. Même quand il était là, il n'était pas là. Une fois le rough mix terminé, nous l'avons transféré sur une bande d'un quart de pouce et nous l'avons réécouté. Jimmy dodelinait de la tête dans sa chaise pendant les préparations, et quand nous avons démarré la musique, il s'est réveillé en sursaut. Il nous a regardé et s'est mis à manipuler les manettes sur la console comme s'il était en train de travailler ! Et la bande ne passait même pas par la table – il s'est bien trahi, là. Pauvre mec – il est mort il y a quelques années. Dommage – c'était vraiment un mec de cœur.

Ironiquement (ou peut-être pas tant que ça), l'une de mes premières chansons anti-héroïne se trouve sur *Bomber*, « Dead Men Tell No Tales » (« Les morts ne racontent plus d'histoires »), ce qui donne très souvent en live « Dead Men Smell Toe Nails » (« Les morts sentent les ongles des orteils »). Mais ça parle de quelqu'un d'autre. Ce n'était pas au sujet de Jimmy. *Bomber* est également le premier album sur lequel Eddie chante une chanson, « Step Down ». Il n'arrêtait pas de dire que je monopolisais toujours toute l'attention, mais il n'a jamais rien fait non plus pour modifier la situation. J'en ai donc eu marre de l'entendre gémir et je lui ai dit : « D'accord, sur cet album, tu vas chanter une chanson.

– Ah non, il a protesté, je ne sais pas chanter. J'ai pas de voix...

– Tu chantes parfaitement bien. Allez, prends le micro. »

Il l'a donc fait tout en grommelant. Et pour qu'il la chante sur scène... c'était comme si on allait lui arracher les dents ! Eddie détestait ça, malgré le fait qu'il soit assez bon chanteur. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas essayé de chanter davantage. Plus tard, quand Wurzel a fait partie du groupe, rebelote – et lui aussi chantait assez bien. En plus, il avait chanté dans tous les groupes

dont il avait fait partie auparavant. Enfin – j’ai compris depuis belle lurette que les guitaristes ont un problème. Ils se plaignent tout le temps de n’avoir *jamais* de reconnaissance, malgré tout leur talent artistique ; et ils croient toujours être la force principale derrière un groupe – et ça, en ce qui concerne mon groupe, c’est très dangereux.

Globalement, *Bomber* était un bon disque, mais il y a quelques chansons pas terribles dessus, comme « Talking Head », « Bomber », « Stone Dead Forever » et « All the Aces » étaient de très bonnes chansons. « Lawman » comportait un rythme assez inhabituel pour nous – c’était marrant. *Bomber* était le disque de transition entre *Overkill* et notre album suivant, *Ace of Spades*. C’était un peu son destin. Le disque a atteint la onzième position dans les charts, donc côté succès, on était en pleine ascension.

Pendant l’enregistrement de *Bomber*, nous avons fait le festival de Reading. Nous avons joué le même soir que les Police et Eurythmics. C’était tout le génie du festival à cette époque – plein de groupes complètement différents se partageaient l’affiche. Le rock’n’roll n’était pas encore la merde étiquetée qu’il est devenu aujourd’hui. Cette année-là, nous avons commencé à vendre des drapeaux de Motörhead, et le public en a agité un bon paquet pendant ce concert. Cela a provoqué la consternation des critiques les plus prétentieux présents ce soir-là.

Après Reading, nous avons terminé le mixage de *Bomber*, et Bronze a organisé une fête pour la sortie de l’album au Bandwagon Heavy Metal Soundhouse à Londres. Une horreur – j’ai toujours détesté ce genre de soirées. Il faut être gentil avec celui-ci, dire ça à celle-là, toute la soirée. C’est impossible et c’est chiant. C’est du pipeau, une imposture absolue. Ce qui nous intéressait davantage, c’était de reprendre la route : quelques dates en Allemagne avaient été fixées – première virée là-bas – et ensuite, retour en Angleterre pour une nouvelle tournée. Nous avions un nouveau jouet sur scène : notre infâme modèle réduit « Bomber », qui servait également d’éclairage.

Il s’agissait du modèle réduit d’un bombardier allemand de la Seconde Guerre mondiale, construit avec des tubes en aluminium très lourds et d’une envergure de 12 mètres. Il survolait la scène dans les quatre directions : en avant et en arrière, de gauche à droite et vice versa. C’était le tout premier système d’éclairage à faire ce genre de choses. Comme ça pesait une tonne, ça nous aurait écrasé si jamais il lui était arrivé de se détacher. C’était un accessoire impressionnant et nous l’avons utilisé lors de plusieurs tournées. En revanche, nous n’avons jamais eu l’occasion de l’emmener aux États-Unis parce qu’il était trop grand pour les salles dans lesquelles nous jouions là-bas. Et c’est comme ça que l’Amérique n’a jamais connu l’attaque totale de Motörhead.

Le groupe a commencé à générer pas mal d'argent à cette époque-là – mais pas pour nous. Lorsque *Bomber* a décroché la onzième place des charts, il était clair que le succès n'allait pas s'arrêter là. Mais dans le groupe, nous n'avons jamais vu les retombées financières de ce succès. Tout ce que nous gagnions était immédiatement réinvesti dans le développement d'autres créations scéniques. Toujours est-il que nous n'avions pas à nous plaindre. À la sortie de *Overkill*, nous avons commencé à toucher un salaire et nous avons enfin trouvé des habitations décentes. Avant, nous dormions toujours à droite à gauche, dans des canapés. Eddie avait partagé un appartement avec cinq autres personnes, c'est-à-dire un endroit à peu près convenable. Phil avait vécu avec quelques mecs dans le quartier de Battersea. Mais moi, j'avais squatté un peu partout, en errant dans les rues de Londres. Je n'avais pour bagage qu'une petite mallette de la Seconde Guerre mondiale contenant un magnétophone, cinq cassettes et une paire de chaussettes. Je n'avais pas de plan de Londres, mais il y a eu des moments où j'en aurais eu besoin. Ça m'a beaucoup plu quand même, cette vie errante – tu passais une semaine chez une nana et après tu foutais le camp. C'était assez satisfaisant. Mais tout ça a changé quand nos disques ont commencé à se vendre – nos conditions de vie se sont nettement améliorées, même si nous n'habitons toujours pas dans des châteaux.

C'est vrai qu'une demeure fixe n'est pas si importante que ça quand on passe la plupart de son temps sur la route. Avant de faire une petite pause, nous avons fait quelque chose comme cinquante-trois concerts d'affilée pour deux jours de repos. Lors de la tournée anglaise, nous avions Saxon en première partie. Ils étaient sympas, mais quand même un peu bizarres – ils ne buvaient et ne fumaient pas. Ils avaient une fontaine à thé dans leur vestiaire. À vrai dire, ça nous a un peu étonnés. Le plus drôle dans l'histoire, c'est que Pete Gill, leur batteur, a rejoint Motörhead quelques années plus tard. Mais il avait appris à boire entre-temps. Il a encore augmenté la dose une fois qu'il a fait partie du groupe ! Lors de la tournée avec Saxon, j'ai découvert l'acupuncture. Biff, le chanteur de Saxon, et moi, avons tous les deux perdu notre voix (apparemment, il ne bénéficiait pas de plus de sécurité en s'appuyant sur sa vie saine que moi avec mon style de vie). Phil connaissait une acupunctrice non professionnelle qui m'a foutu des petites aiguilles partout en les branchant à un accu de tracteur 12 volts. J'ai récupéré ma voix au bout de vingt minutes. Biff n'a pas essayé et il a continué à souffrir.

Pendant notre tournée, Bronze a décidé de sortir un EP quatre titres (« Leaving Here », « Stone Dead Forever », « Dead Men Tell No Tales » et « Too Late Too Late »), enregistrés en live. En blaguant, je leur ai dit de l'appeler *The Golden Years* (*L'âge d'or*) – plus tard, il est apparu que c'était vraiment notre âge d'or (je crois que j'en étais conscient). Le son ne valait pas grand-chose, mais le disque a fait son entrée dans les charts.

Au mois de juillet, nous avons joué au Bingley Hall à Stafford où nous avons reçu des disques d'argent pour *Bomber* – avec 250 000 exemplaires vendus. C'est un sosie de la reine Élisabeth qui nous les a remis. Nous nous sommes agenouillés tous les trois, comme pour nous faire adouber. Cette femme continue à être le sosie de la reine à ce jour, mais elle a l'air un peu épuisée. C'est vrai aussi que la reine elle-même n'a pas l'air d'être en grande forme de nos jours. Quant à *moi*, ce soir précis, je n'avais pas vraiment une pêche d'enfer non plus – en fait, je me suis évanoui dans les coulisses. Ils ont dû me ranimer pour les rappels. Je ne me souviens pas pourquoi – probablement parce que je n'avais pas dormi depuis trois jours. Je suis donc tombé dans les pommes, mais Phil et Eddie, ces deux trous du cul, ont cru que je jouais les feignants ! On m'avait mis des serviettes mouillées sur la tête et ces deux idiots sont restés plantés là, à me dire : « Putain, mec, t'as fait la fête pendant trois jours ! Comment oses-tu ! Enculé ! » Ils s'inquiétaient d'une éventuelle détérioration de leur réputation. Merde alors ! C'est le coup de la poutre et de la paille ! À chaque fois que Eddie était bourré et odieux, il se plaignait de mes souleries – dans la presse ! Il disait : « Lemmy petite trop », en étant cuit lui-même pendant l'interview ! Mais personne n'a jamais parlé de ça.

Après le concert, j'ai raconté à la presse que j'étais tombé dans les pommes parce que je m'étais fait sucer trois fois dans le courant de l'après-midi. Ce n'était pas mentir en plus. Il y avait des gonzesses partout, notamment une petite Indienne super mignonne – elle s'était occupée de moi deux fois. Il y avait cette pièce remplie de coussins et d'écharpes suspendues. C'était comme un putain de rêve maltais. Je me suis donc enfermé là-dedans en compagnie de cette nana et je ne voulais pas sortir. T'aurais fait quoi à ma place ? Tu vois ? Je me demande où *elle* est maintenant ?

Peu de temps après ce concert-là, nous avons entamé les répétitions pour notre album suivant. *Ace of Spades* est devenu l'un de nos albums les plus longs, du moins quant à la durée d'enregistrement. Nous avions moins de problèmes qu'avant pour enregistrer, car nous étions bien lancés, et rien ni personne n'auraient pu nous arrêter. (OK, rien ne peut nous arrêter aujourd'hui non plus.) La raison derrière cet enthousiasme était notre popularité grandissante en Angleterre – *Bomber* s'était vendu à plus d'exemplaires que *Overkill*, et *Ace of Spades* était encore plus prometteur. Nous étions en pleine ascension et nous savions que cet album allait faire un carton. Nous étions tellement confiants que nous n'avons pas compris à quel point nous étions proches d'une mort certaine. C'était la fin de quelque chose plutôt que le début. *Ace of Spades* a été le dernier album que cette formation-là de Motörhead a enregistré. Je ne me suis rendu compte de ça que lors de l'enregistrement de *Iron Fist* – dans ce domaine-là, ça allait de mal en pis !

Nous sommes restés aux Jackson's Studios à Rickmansworth pendant six

semaines, de début août à la mi-septembre 1980. Vic Maile était notre producteur. Je l'avais connu pendant mon époque avec Hawkwind, quand il travaillait pour Pye Records. Il avait eu un studio mobile – Hawkwind l'avait engagé pour l'enregistrement de *Space Ritual* et il était venu avec son studio. C'était un mec généreux et un très bon producteur, vraiment brillant. Il avait du diabète, et il a fini par en mourir. C'est toujours la même histoire – c'est les plus gentils qui meurent. C'est pour ça que je suis toujours là.

Les fans de Motörhead considèrent que les chansons sur *Ace of Spades* sont de vrais classiques, et je dois avouer que c'est une belle collection. Nous avons eu beaucoup de plaisir à faire cet album. C'était une belle époque ; nous étions jeunes et en train de gagner et nous y avons cru. Plus on vieillit, moins on y croit. Il n'y a pas de reproches dans cette remarque. On se rend simplement compte que tout n'est pas rose dans ce monde qui est une véritable jungle. Mais quand j'étais jeune, je m'en foutais royalement. Je ne mourais pas de faim et je m'amusais bien. En tout cas, je préfère ça à un boulot de plombier très bien payé !

Comme d'habitude, nous avons inclus quelques brefs segments rigolos dans les chansons. Nous avons ajouté une séquence de claquettes dans « Ace of Spades » – *ding-dang-dangady*. Nous nous sommes imaginés en train de faire des claquettes à ce moment-là. J'ai utilisé des métaphores du monde des jeux de hasard, surtout des jeux de cartes et de dés – je préfère les machines à sous personnellement, mais on ne peut pas vraiment chanter sur les fruits qui apparaissent ou les roues qui tournent. La plupart des chansons parlent de poker : « I know you've got to see me read 'em and weep » (« Je sais que tu veux me voir les regarder et pleurer »), « Dead man's hand again, aces and eights » (« Le jeu du mort encore, des as et des huit ») – c'était le jeu de Wild Bill Hickock quand il a été tué d'un coup de feu. Honnêtement, je pense que « Ace of Spades » est une bonne chanson, mais j'en ai plein le cul aujourd'hui. Deux décennies plus tard et les gens pensent toujours à « Ace of Spades » quand ils entendent parler de Motörhead. Vous savez, nous n'avons pas été fossilisés après ce disque. Nous avons fait quelques bons disques depuis. Mais les fans veulent entendre cette chanson lors de chaque concert, donc nous continuons à la faire. Personnellement, j'en ai ma claque.

Mon principal souvenir de « (We Are) The Road Crew », c'est Eddie allongé sur le dos par terre dans le studio, mort de rire, sa guitare crachant du larsen à fond pendant son soi-disant solo de guitare. Et nous l'avons gardé, tellement nous l'avons trouvé hilarant. C'étaient mes premières paroles écrites en dix minutes. J'ai mis exactement dix minutes pour les écrire en studio. Je me rappelle être sorti parce qu'il fallait que Vic mange un morceau – à cause de son diabète. Il n'avait même pas fini de beurrer son premier cracker quand je suis rentré dans le studio : « ça y est, je l'ai terminé.

– Va te faire foutre, il a rétorqué, je n’ai pas mangé. »

Quand il s’est rendu compte que j’avais vraiment écrit les paroles, il était surpris. Je l’étais moi-même. Dix minutes de bon travail, ça fait du bien. J’en ai fait quelques-unes comme ça depuis.

L’un de nos roadies a réellement *pleuré* quand nous leur avons joué ce morceau pour la première fois. Je ne dirai pas qui. Nous les avons tous invités dans le studio un jour et leur avons fait écouter l’enregistrement. Et ce mec a craqué et s’est mis à pleurer sur-le-champ. Il chialait : « Oh, qu’elle est belle. C’est génial. » C’était vraiment chouette que quelqu’un soit touché à ce point par cette chanson. La plupart des groupes ne sont pas toujours corrects avec les techniciens. Dans ce domaine, je fais un effort.

Qu’est-ce que j’ai pu avoir comme problèmes avec les féministes à cause de certaines de mes chansons. Mais pour une raison que j’ignore, elles ne m’ont jamais interpellé au sujet de « Jailbait ». Et pourtant, là, c’était flagrant ! Pour les paroles des chansons sur *Ace of Spades*, j’ai principalement puisé dans mes propres expériences. Une chanson comme « The Chase Is Better Than the Catch » (« La chasse est plus intéressante que la prise ») – eh ben, c’est vrai, non ? Que je m’explique : à chaque fois que l’on se met à cohabiter avec quelqu’un, c’est fini. Des culottes dans la salle de bains, des habitudes terribles dont on ne savait rien et qui font surface quasiment dès le premier jour. Vous savez, c’est funeste – s’engager dans une relation, c’est tuer la relation.

Nous avons fait la séance photo pour la pochette de l’album un matin d’automne bien frisquet. Tout le monde pense que nous l’avons fait dans le désert, mais c’était à South Mimms, au nord de Londres. Le concept du western était une idée d’Eddie ; il voulait absolument incarner Clint Eastwood. Il ne faut pas oublier qu’à ce moment-là, j’étais le seul à avoir mis les pieds sur le sol américain. Nous avions quand même de l’allure, habillés en as de la gâchette, non ? Il y avait un petit problème avec la garde-robe : les insignes en forme de pique sur mon pantalon étaient trop éloignés les uns des autres pour être visibles, alors je les ai enlevés d’une jambe et tous collés sur l’autre ; par conséquent, je ne pouvais être pris en photo que d’un côté. À part ça, ça s’est très bien passé.

Une fois l’album terminé, nous avons fait notre grand retour à toutes ces émissions de télévision et aux interviews qui se sont confondues en une espèce de brouillard. Mais il y a eu des points forts. Au mois de novembre, par exemple, nous avons fait une émission sur ITV intitulée *TisWas*. Tous les samedis matin, cette émission pour enfants avait en invité un groupe de rock. Chris Tarrant, le présentateur, était une personne bizarre, mais qui connaissait très bien les préférences des gosses : ils adorent voir des adultes tournés en

ridicule. Il y avait des seaux remplis d'eau partout dans cette émission. En plus, ce n'était pas de l'eau chaude – elle était vraiment froide et ils la balançaient partout. Et puis il y avait le Phantom Phlan Phlinger (le Phantôme Phlanqueur de Phlans) : il s'approchait de quelqu'un durant l'émission et faisait *pouf* avec une immense tarte aux fruits. C'était du délire, de la farce pure. Nous avons fait cette émission à plusieurs reprises.

Nous l'avons fait une fois en compagnie de Girlschool et nous nous sommes adonnés à un jeu de « tartes musicales ». Quand la musique s'est arrêtée, la tarte était dans mes mains et il fallait que je la balance dans la figure de Denise, le batteur de Girlschool. La pauvre fille tremblotait un peu, mais j'ai dit : « Désolé, je suis obligé, ma poule. » Tous ceux qui participaient à cette émission en prenaient plein la gueule. Lors d'une émission au mois de novembre, Eddie Clarke a dû prendre au moins six seaux d'eau sur la tronche. C'était marrant comme tout. Ils avaient une cage dans les studios, dans laquelle ils enfermaient des gens. Des téléspectateurs écrivaient plusieurs semaines à l'avance et se portaient volontaires pour y aller. Il y avait une liste d'attente pour être enfermé dans cette cage où l'on recevait toutes les merdes du monde sur sa tête. Il y avait une espèce de grand bassin rempli d'une substance verte visqueuse, vraiment abjecte, qui était déversée sur la cage à la fin de l'émission. Phil s'était porté volontaire pour y aller, mais ils y ont enfermé Doug Smith, notre manager, à la place – et ils n'ont pas voulu le laisser sortir. Ha ha ! Nous avons enfin notre revanche sur ce salaud. Superbe émission.

Cet automne-là, notre tournée « Ace Up Your Sleeve » a été gigantesque. Nous avons foncé à travers toute la Grande-Bretagne avec le modèle réduit de l'avion « Bomber », l'arrière-plan « Overkill » aux yeux scintillants et au tout début de la tournée, nous avons aussi plusieurs tubes néon formant une gigantesque carte As de Pique. Cette trouvaille-là n'a malheureusement pas fait long feu – elle était assez fragile et a connu une fin précoce, il me semble. C'est pendant cette tournée, si je ne m'abuse, que notre ancien label, Chiswick, a sorti le *Beer Drinkers EP*, la collection de laissés-pour-compte des sessions de l'album *Motörhead England*. Le disque est allé jusqu'à la 43e position dans les charts, et même si ça ne nous a pas rapporté de thunes, ça nous a été bénéfique. Tout ce qui fait circuler le nom du groupe est bon, vous savez.

Nous avons fini la tournée « Ace Up Your Sleeve » avec quatre concerts au Hammersmith Odeon, suivis d'une fête de Noël après la dernière soirée à l'hôtel Clarendon. Il y avait des strip-teaseurs cracheurs de feu – que de l'amusement anglais pur et sain. Je ne sais pas d'où ils sortaient, ceux-là – c'était un truc promotionnel quelconque. S'il s'était agi d'une fête en l'honneur de quelqu'un d'autre, je me serais probablement bien amusé, mais

comme j'ai déjà dit, j'ai horreur de ce genre de choses quand j'y suis impliqué. C'est horrible quand tu descends de scène et que t'es complètement crevé. La dernière chose que t'as envie de faire, c'est de participer à une fête au premier étage d'un troquet et d'être *sociable* ! Bon sang, il manquerait plus que ça !

Après un concert, je préfère baiser immédiatement, si possible (je pense que vous le saviez déjà). J'aime avoir un rendez-vous intime avec une nana et partir discrètement. Où ? Je m'en fous. Une boîte, à l'arrière du bus, n'importe où. Il y a eu cette fois au Hammersmith Odeon où j'ai disparu par la porte latérale en compagnie d'une gonzesse, juste après le concert. Elle s'appelait Debbie et avait figuré sur la page 3 du *Sun*. Nous nous sommes revus pas mal de fois par la suite. (Malheureusement, Debbie n'est plus des nôtres aujourd'hui – qu'elle repose en paix.) Je suis descendu de scène et j'ai filé ma guitare au roadie. Debbie se trouvait là, donc je l'ai prise par la main et nous nous sommes fauflés par la porte, en rejoignant la foule qui partait du concert. J'étais au milieu de tout ce monde qui marchait. Quelques-uns d'entre eux nous ont regardés : « C'est Lemmy. – Non, ce n'est pas lui ! Pas possible ! Laisse tomber. ça ne peut pas être lui. » Dans leurs têtes, il était inconcevable que je sorte aussi rapidement, donc personne ne m'a demandé de dédicace. Que dalle. C'était vraiment amusant. Je les avais tous bernés !

À la fin du mois de décembre, nous avons fait un saut en Irlande pour faire quelques concerts supplémentaires. C'est là que Philthy s'est cassé le cou. C'était après un concert à Belfast. Phil et un gros Irlandais jouaient à un jeu stupide : ils étaient dans un escalier et se soulevaient mutuellement pour voir qui pouvait faire mieux que l'autre. L'Irlandais a réussi à soulever Phil le plus haut et en même temps, probablement pour admirer sa performance, il a fait un pas en arrière – dans le vide. Lorsqu'ils sont tombés à la renverse dans l'escalier, Phil a littéralement volé et atterri sur la nuque. Nous nous sommes précipités vers eux – l'autre mec s'est redressé, mais Phil est resté par terre.

Je lui ai dit : « Allez, mec. Debout. »

Le regard terrorisé, il m'a répondu : « Putain, je ne peux plus bouger. »

Nous l'avons transporté à l'hôpital dans le quartier de Falls Road. N'oubliez pas que je parle de Belfast, un samedi soir, et Falls Road est situé en zone catholique. Bordel de merde ! Les *balles* nous sifflaient autour des oreilles ! En arrivant à l'hôpital, nous sommes passés à côté de ceux qui avaient été blessés par balle ou dans des attentats à la bombe. Ils l'ont attaché à une table, sa tête légèrement relevée pour éviter qu'il la bouge – de toute façon, il n'aurait pas pu la bouger même s'il l'avait voulu.

« J'ai une de ces envies de pisser », il a gémi. Quand il a dit ça, Mickey, notre

manager pour la tournée, m'a pris par le bras et m'a guidé vers l'extérieur.

« Qu'est-ce qui se passe ? » j'ai voulu savoir.

Et juste en sortant, nous avons entendu une infirmière dire : « Je vais juste vous introduire cette sonde, M. Taylor. » Et quand la porte s'est fermée...

« AAAAAARGH ! PUTAIN DE SALOPE ! »

« Je voulais sortir avant qu'il ne se mette à hurler », Mickey a expliqué.

À mon avis, Phil a dû supposer que quelqu'un allait le soutenir afin de lui permettre de faire ses besoins aux toilettes et de le ramener après. Il a eu de la chance – il aurait pu être paralysé à vie.

Quand il a fait sa réapparition, il portait une immense minerve autour du cou. Dans un gros rouleau de chatterton noir, j'ai coupé un morceau en forme de nœud papillon que j'ai collé sur le devant de la minerve. Il ressemblait à un garçon de table espagnol avec un goitre. Il en a vu d'autres, Phil. À un moment donné, nous avons envisagé d'écrire un livre intitulé *Les Hôpitaux que j'ai connus à travers l'Europe*, par Phil Taylor – un guide des services des urgences de toute l'Europe. Il n'est pas très élégant comme mec, vous savez. Lors d'une tournée particulière, il n'arrêtait pas de tomber dans le bus : pendant les trajets, il lui était impossible de ne pas vaciller lorsqu'il marchait dans le couloir central. Il avait développé une démarche exprès – le corps et les jambes raidis – qui aurait dû assurer son équilibre, mais en fait ça le faisait tomber plus qu'autre chose. Il a passé l'intégralité du voyage de cette tournée-là agenouillé dans le bus, comme s'il s'agissait d'une longue demande en mariage à travers l'Europe !

Avec Philthy hors service, nous avons été obligés de repousser la tournée européenne prévue au début de l'année 1981. Entre-temps, Girlschool a enregistré un disque avec Vic Maile à Rickmansworth. C'est là que Vic a eu l'idée de faire enregistrer Motörhead et Girlschool ensemble. ça a donné naissance au morceau « Please Don't Touch », un original de l'un de mes groupes favoris du passé, Johnny Kidd and the Pirates. Après la mort de John^[2], les Pirates avaient connu un bref sursaut de gloire en 1977. Cette reprise se trouvait sur la face A d'un disque intitulé *The St Valentine's Day Massacre EP*, sorti le 14 février. Sur la face B, nous avons repris un morceau de Girlschool, « Emergency » (la seconde fois qu'Eddie a chanté) et les filles ont repris « Bomber ». Denise Dufort a joué de la batterie sur tous ces enregistrements, car Phil en était complètement incapable. Ce 45 tours est devenu le plus gros tube que Motörhead et Girlschool ont jamais eu en Angleterre. Il est monté jusqu'à la 5e place et nous avons fait *Top of the Pops* sous le nom de « Headgirl ». Denise a joué de la batterie lors de l'émission,

même si Philthy a fait une apparition comme choriste et danseur.

Environ une semaine avant *Top of the Pops*, nos deux groupes ont été filmés en concert pour une émission sur Nottingham TV intitulée *Rockstage*. ça se passait au Theatre Royale. J'ai gardé une vidéo de cette performance. À la fin de « Motörhead », j'ai sauté sur l'avion Bomber en pointant ma basse dans la direction du public comme si j'avais un fusil dans les mains – et je suis resté coincé là-haut. Le mec qui était responsable de la manutention de l'avion m'a laissé pendant une éternité – du moins, j'avais cette impression ; en fait, ce n'étaient que quelques minutes. Le cordon spiralé par lequel j'étais branché était tendu à bloc. Il me tirait hors de l'avion et je me disais : « Salaud ! Si jamais je descends de là, je te buterai ! » Vous ne vous en rendez pas compte en regardant ça en vidéo par contre – l'effet visuel était génial. Le responsable de ce désordre monumental s'est miraculeusement et sagement éclipsé après le concert.

À la fin du mois de février, le magazine *Sounds* a publié son palmarès de fin d'année des lecteurs et pour l'année 1980 nous étions en tête d'à peu près toutes les listes. Il me semble que nous avons même gagné dans la catégorie « Meilleure chanteuse de l'année » ! Ah, c'est vrai qu'une catégorie a échappé à nos griffes : j'ai terminé deuxième après David Coverdale dans la catégorie « Objet Sexuel Masculin ». ça ne m'a pas gêné – il avait plus de cheveux que moi !

Vers le mois de mars, Philthy s'était suffisamment rétabli pour que nous puissions reprendre la route. En compagnie de Girlschool, nous avons parcouru toute l'Europe pour finir avec quatre concerts en Angleterre. Nous avons enregistré les concerts anglais pour notre disque live, *No Sleep 'Til Hammersmith*. Nous l'avions prévu en double LP, mais il nous manquait du matériel. Nous aurions pu remplir trois faces, mais ç'aurait été une petite supercherie. Soit dit en passant, aucun des quatre concerts n'avait eu lieu au Hammersmith – il y en avait eu un à West Runton, un à Leeds et les deux autres s'étaient déroulés à Newcastle. Nous avons tiré les morceaux pour l'album des trois derniers concerts, qui avaient été les meilleurs. C'est lors des concerts à Leeds et Newcastle que nous avons reçu des disques d'or et d'argent pour *Ace of Spades*, un disque d'argent pour *Overkill* et un autre d'argent pour « Please Don't Touch ». Cette fois-ci, cependant, ils nous les ont remis dans les coulisses.

Nous n'avons pas attendu la sortie de *No Sleep 'Til Hammersmith*. À la mi-avril, nous étions aux États-Unis dans le cadre de notre première tournée transatlantique. Nous avons assuré la première partie de Ozzy Osbourne et sa tournée « Blizzard of Oz ». Pendant cette tournée, notre disque est entré directement à la première place des hit-parades. Je l'ai appris quand j'étais à New York – j'étais encore au lit quand j'ai reçu un coup de fil.

Une voix m'a dit : « Vous êtes entrés direct au N° 1.

– Hmmm... rappelle-moi, d'accord ? » j'ai marmonné et j'ai raccroché. Dix minutes après, j'ai enfin réalisé ce que ça signifiait et j'ai sauté du lit. Nous étions à l'apogée de notre popularité en Angleterre à ce moment-là. Malheureusement, après un haut comme ça, viennent forcément des bas. Mais à cette époque, nous ne savions pas que nous étions au sommet de notre gloire. Nous ne savions rien du tout.

[1] Très bon programme de musique de la BBC dans les années 70, devenu *Whistle Test* dans les années 80. (NdT)

[2] En 1966 dans un accident de voiture (NdT)



Mon fils, Paul, à l'âge de cinq ans. Il jouait déjà mieux que moi !



Paul et sa femme, Uma. Joli couple, non ?

10) Keep Us on the Road

Nous voilà donc aux États-Unis, sans nous douter le moins du monde de notre succès en Grande-Bretagne. Et on s'est bien amusés là-bas – Eddie et Phil n'avaient jamais mis les pieds en Amérique, tandis que je savais déjà m'y repérer. Ce qui est rafraîchissant, c'est d'observer un endroit grâce à d'autres yeux. Phil – la cata – a réussi à traverser les États-Unis sans se blesser sérieusement, même s'il a failli se faire tuer par une salade en Floride. Vous comprenez, Eddie et lui étaient habitués aux salades anglaises, où l'on vous sert une feuille de laitue et deux œufs durs. Dans un restaurant en Floride, ils ont donc commandé deux doubles portions de salade – je ne les ai pas découragés. Je les ai regardés quand les serveurs sont arrivés avec deux charrettes remplies d'une tonne de verdure ! Ils ont eu du mal à se frayer un chemin à travers cette forêt tropicale traîtresse. Personnellement, je ne touche pas aux légumes – trop sains pour quelqu'un de ma constitution.

Je n'avais rencontré ni Ozzy, ni les membres de son groupe auparavant, mais nous avons fait connaissance pendant la tournée. Rudy Sarzo et Tommy Aldridge étaient des mecs sympas, mais ils étaient un peu trop tranquilles sur les bords. Probablement parce qu'ils n'étaient que le bassiste et le batteur. De toute façon, les sections rythmiques restent toujours un peu dans l'ombre, sauf si le groupe appartient à l'un d'entre eux. Randy Rhodes était le guitariste d'Ozzy à cette époque, et lui, c'était une autre paire de manches. Je crois qu'il avait composé des chansons avec Ozzy. Mais mon plus grand souvenir de lui, c'est qu'il était nul à chier au jeu d'Astéroïdes et que j'ai fini par le battre à ce jeu d'un bout à l'autre de l'Amérique. Je m'entendais vraiment bien avec Randy, et sa mort dans un accident d'avion un an plus tard m'a vraiment fait de la peine. Je suis quand même obligé de dire qu'il n'était pas le guitariste de génie qu'il est devenu après sa mort. Exactement comme dans le cas de Bob Calvert : plus ou moins ignoré de son vivant, il a été élevé au rang de génie monumental après sa mort. Je ne doute pas de ses qualités de guitariste, mais de là à le transformer en innovateur hors pair... Dieu seul sait ce qu'on va bien pouvoir raconter sur moi quand je ne serai plus là !

Ozzy était un mec bien – il l'est toujours d'ailleurs. Très tordu, mais bien. À mon avis, tu ne peux que devenir excentrique quand les gens te balancent une dizaine de pigeons aux pattes et aux ailes cassées sur la scène à chaque fois que tu donnes un concert. On a balancé d'autres trucs à ses pieds – des grenouilles, des crotales vivants, la tête d'un cerf, celle d'un taureau. Tout ça parce qu'il aurait arraché d'un coup de dents la tête d'un pigeon lors d'une réunion avec les responsables de son label. Je ne comprends pas comment il a pu continuer à travailler pendant cette tournée. Il a dû flipper constamment, ne sachant jamais ce qui allait être lancé dans sa direction. Après ça, on ne peut éprouver que de la sympathie pour le mec, non ?

Cette tournée commune a été très dure pour Ozzy. Il a failli mourir – il était au plus haut de sa nervosité et au plus bas de son désespoir et il exagérait dans tout ce qu’il faisait. Nous le trouvions étendu à plat ventre tout le temps, évanoui n’importe où dès le début de la tournée. Au bout d’un moment, sa copine (et future femme) Sharon a pris les choses en main et l’a sorti de là, heureusement. J’ai connu des hauts et des bas en travaillant avec Sharon depuis, mais si elle a réussi une chose, c’est bien celle-là. Il n’y aurait plus de disques de Ozzy Osbourne si Sharon n’avait pas été là, et je pense que Ozzy sera le premier à le reconnaître.

Les Américains ne savaient pas quoi penser de Motörhead au début. Nous en avons laissé plus d’un bouche bée durant la tournée avec Ozzy. Dans certains endroits, les gens ont pigé ce que nous représentions – nous avons été acclamés du côté des côtes, à New York et Los Angeles. À Chicago et Detroit, ils nous ont beaucoup appréciés aussi. Ces endroits-là restent parmi nos fiefs principaux aujourd’hui. Même dans l’Ohio, ça a bien marché, et nous avons réussi à vaincre le Texas depuis. Mais à part ça, nous aurions pu rester à la maison la première fois – ils n’ont strictement rien compris. Je pense même que nous avons réussi à effrayer une bonne partie du public du Midwest ; la plupart des gens ne savaient pas qui nous étions. Mercury, un label américain, avait sorti *Ace of Spades*, mais personne n’était au courant, apparemment. Le label n’a absolument rien fait pour promouvoir le disque (rien de neuf, quoi). Nous étions donc cette entité étrange et inconnue chaque fois que nous sommes montés sur scène.

Nous avions quand même déjà nos premiers fans. L’un d’entre eux s’appelait Lars Ulrich et il n’était pas encore batteur dans Metallica. C’était juste un adolescent de Los Angeles. Il nous adorait tellement qu’il était président du fan club américain de Motörhead, probablement composé de gamins comme lui, chacun ayant une collection impressionnante de disques import. Ces gamins étaient de fervents supporters de la New Wave Of British Heavy Metal^[1], qui a démarrée vers cette époque. La NWOBHM a été bénéfique pour certains groupes – ça a propulsé Iron Maiden au sommet. ça ne nous a pas rapporté grand-chose, finalement. Nous étions apparus un peu trop tôt pour profiter de ça... et puis, notre popularité a repris un petit peu trop tard par rapport au grand boom de metal et hard rock à la fin des années quatre-vingt.

On peut donc dire que notre première tournée américaine a été un curieux mélange d’expériences. Mais l’ironie de la chose, c’est que lorsque nous sommes rentrés en Angleterre, nous étions en tête d’affiche à l’occasion d’un gigantesque concert organisé sur les terrains du football club de Port Vale. Nous avons joué devant 40 000 personnes, et Ozzy était *notre* première partie ; ça vous donne une idée de l’ampleur de notre succès en Grande-

Bretagne à ce moment-là. Ce concert a probablement été le plus bruyant que nous ayons jamais fait, et je peux vous garantir que nous avions déjà acquis une sacrée réputation rien que pour le volume sonore de nos spectacles. (Je dois reconnaître que nous aimions le bruit – mais nous y étions contraints puisque nous étions sourds !) Pour le concert de Port Vale, nous avons transformé la scène entière en un gigantesque système de sonorisation – absolument tout : il y avait des haut-parleurs partout, 117 000 watts en tout. Pendant la balance, un mec qui habitait à six kilomètres de là a appelé pour se plaindre : il n’entendait plus le son de sa télé... et ce n’était que la guitare d’Eddie ! L’obligatoire coup de promo spectaculaire n’avait pas été oublié ce soir-là, bien évidemment. Pendant notre concert, un avion a survolé le terrain de foot à basse altitude et a largué des mecs avec des parachutes Motörhead. Six d’entre eux ont atterri en plein milieu du terrain, mais il y en a un qui a raté son atterrissage et a foncé droit dans les jardins ouvriers à côté. Un petit vieux qui était là, pelle en main pour protéger son petit jardin potager contre l’assaut des hippies, a été témoin de tout ça. Il a dit : « Et oui, ce dernier gamin est tombé comme un sac de merde – *poum* ! Par terre. Ils l’ont évacué en camping-car. » Je suppose que ce parachutiste capricieux s’est bien remis de ses blessures, car l’incident n’a plus été évoqué après.

Nous avions la cote auprès des flics aussi en Angleterre – ils tentaient de nous arrêter sans cesse à cette époque. Ce n’était pas du tout comme de nos jours : nous ne pouvions pas sortir de la maison sans que les flics soient là. Ou sinon, ils nous arrêtaient dans la rue. C’est en août 1981 que Phil a été gaulé avec pour 5 livres d’herbe dans la poche. Il est passé devant le tribunal et a eu une amende de 40 livres. N’importe quoi ! Mais ça a fait la une, car nous étions des rock stars fameux et méchants. Ils ont aussi trouvé de la beu sur Motorcycle Irene, qui était avec Phil, mais elle n’a eu que 20 livres d’amende – probablement parce qu’elle avait de plus gros nichons !

Mis à part quelques petits problèmes, nous nous sommes beaucoup amusés pendant notre bref séjour au sommet. À notre plus grande joie, nous avons été programmés plus haut sur l’affiche que Blue Öyster Cult, lors d’un festival à Nuremberg en Allemagne ; eux qui nous avaient bien baisés à l’occasion de notre premier concert au Hammersmith Odeon. Nous n’avons rien fait de méchant contre eux, pourtant – de toute façon, ils appartenaient déjà au passé. Nous ne leur avons pas prêté la sono, c’est tout.

C’est vers cette époque-là que j’ai fait un disque avec les Nolan Sisters. ça s’est fait en une journée – j’ai reçu un coup de fil et j’ai accepté pour me marrer. La chanson s’appelait « Don’t Do That » et dans le groupe il y avait donc moi à la basse, Cozy Powell à la batterie et l’ex-Whitesnake Micky Moody à la guitare. Aux chants, il y avait Colleen et Linda Nolan et le road manager de Status Quo, Bob Young, qui a également joué de l’harmonica.

Nous nous sommes appelés le Young and Moody Band et nous avons fait une vidéo aussi. Les Nolan Sisters étaient vraiment marrantes – nous nous sommes rencontrés plusieurs fois, du fait qu’elles se sont classées dans les hit-parades en même temps que Motörhead. Tout le monde les prenait pour des vierges molles, des petites popstars filles à leur papa, mais elles ne l’étaient certainement pas. Elles avaient pas mal roulé leur bosse – elles avaient joué avec Sinatra au Sands à Las Vegas. Elles étaient coriaces, avec leur père comme manager, mais nous nous sommes bien fendus la gueule avec elles. Un jour, Douglas, notre manager, discutait avec Linda Nolan dans le bar de *Top of the Pops*, quand il a laissé tomber de l’argent. Lorsqu’il s’est baissé pour ramasser ses thunes, Linda a souri et lui a dit : « Maintenant que tu es là... » C’était la dernière chose à laquelle il s’attendait de la part d’une Nolan Sister ! Peut-être qu’il a pris ses désirs pour la réalité et qu’il l’a rêvé, mais apparemment, ça l’a quand même frappé.

Je ne comprends pas pourquoi les gens persistent à croire que les femmes n’aiment pas le sexe, ou que celles qui l’aiment sont terribles et dépravées. Tout le monde aime la baise. À l’heure où je vous parle, nous devrions pouvoir accepter le sexe pour ses principales qualités : le plaisir et la détente. J’ai souvent dit que le sexe, c’est le comble du plaisir sans rire. Comme je vous ai expliqué au début de ce livre, les gonzesses constituent une bonne partie de la raison pour laquelle j’ai voulu entrer dans le rock’n’roll. D’ailleurs, tous les membres de Motörhead ont toujours profité de tout ce qui leur tombait sous la main... ou de qui arrivait à nous mettre la main dessus. Une fois, j’étais assis à une table au casino de Bolton quand une nana est arrivée et m’a fait une pipe illico. Quand Eddie est venu pour dire qu’ils étaient prêts à partir, j’ai demandé d’un air légèrement tendu : « Eh, vous pourriez attendre une petite minute ? » Il a vu les talons aiguilles qui dépassaient de la nappe et a compris l’histoire. Il est parti et je me suis de nouveau laissé emporter par l’extase.

Des intermèdes comme celui-là, il y en avait tout le temps. Nous ne nous sommes jamais vraiment inquiétés de la qualité de nos gonzesses dans mon groupe. Et puis merde, il n’y a point de laides amours. Ce qui est communément considéré comme de la qualité, c’est une nana qui est bien habillée, et ça ne m’intéresse pas forcément. J’ai rencontré des gonzesses qui n’avaient pas l’air de grand-chose, mais qui, en fin de compte, étaient plus intelligentes, plus intéressantes au niveau communication et tout simplement plus sexy que les mannequins les mieux habillées de la planète. Et c’est vrai. Ces mannequins sont comme les pur-sang – une bonne allure, mais connes comme la lune. J’ai eu pas mal de filles que l’on appelle facilement des salopes, et je les aime parce qu’elles sont honnêtes et franches. Elles sont comme moi – genre : « J’adore la baise ! On y va ? » Et honnêtement, c’est comme ça que ça devrait être.

Manifestement, la vie d'une rock star a ses hauts (et vous pouvez l'interpréter comme vous voulez !), mais il y a quand même un certain nombre de bas. Au début de la carrière du groupe, nous allions boire des coups avec les fans après les concerts dans des troquets, mais ça ne pouvait pas durer. Il y a des fans qui commencent à penser qu'ils font partie du groupe – ils s'habillent comme moi et au bout d'un moment, quand ils se regardent dans la glace, ils voient ma tronche à la place de la leur. ça peut devenir inquiétant. Il y avait des tonnes de mecs surnommés Lemmy, et un paquet d'enfants baptisés Lemmy aussi, les pauvres – parmi eux, il y avait même une fille ! Il y a un mec qui a donné comme prénom à son fils Kilmister. Et puis il y a des chats et des rats et des chiens et des putains de perruches, tous portant mon nom. Nous étions littéralement submergés par les fans dévoués – je ne parle même pas du déjanté de service – et nous avons été obligés de mettre un terme à notre accessibilité habituelle. ça m'a foutu les boules ; ça m'a toujours manqué depuis, parce que c'est en côtoyant tous ces jeunes que l'on sait vraiment ce qui se passe un peu partout.

Nombre de groupes arrêtent de faire ça le plus rapidement possible. Je crois que c'est une erreur monumentale. Il y a même des groupes qui ne rencontrent jamais leurs fans, ne savent pas qui ils sont ou à quoi ils ressemblent. Ils ne voient que les projecteurs aveuglants, et quand ils descendent de scène, ils retournent à leur petit monde. Les musiciens qui font ça ratent énormément de choses. J'aime toujours discuter avec les fans... d'accord, pas avec ce con de bourrin occasionnel qui insiste pour me chanter « Ace of Spades » pendant une demi-heure direct dans l'oreille ! Je signale que nous avons fait quelques albums depuis *Ace of Spades* – je n'y verrais peut-être pas d'inconvénient s'il chantait un extrait de l'un de nos derniers albums, bourré ou non !

Un autre problème lié à la popularité, c'est quand certains fans décident que tu t'es vendu artistiquement. C'est leur problème, pas le mien. La signification de « commercial », c'est ce qu'achètent les gens, un point c'est tout. ça ne veut pas forcément dire que la musique change. Je donne un exemple : notre premier album ne s'est pas très bien vendu, donc notre crédibilité auprès du public était intacte. *Overkill* a connu de meilleurs jours, et certains de nos fans nous ont abandonnés parce qu'ils ont trouvé que notre style devenait « trop commercial ». C'était vraiment débile – ils auraient pu voir que la musique n'avait pas changé ; qu'elle s'était peut-être améliorée parce que nous jouions ensemble depuis un certain nombre d'années. Quand nous avons sorti *No Sleep 'Til Hammersmith*, il y a eu quelques réactions assez vives selon lesquelles nous nous étions vendus. Le fait que cet album live soit constitué de chansons datant de l'époque où nous n'étions pas « commerciaux », montre que cette bande de snobs suralimentés méritait bien une bonne putain de fessée en raison de leur élitisme à la con ! Nous savions exactement ce que nous avions envie de faire sur le plan musical ; par conséquent, nous n'avons

pas eu trop de problèmes à ignorer ce genre de remarques.

1981 a été la meilleure année que Motörhead a jamais connu, mais elle s'est très mal terminée. Nous passions les derniers mois de l'année en tournée en Europe quand Andy Elsmore, mon colocataire, a été assassiné. C'était un petit bonhomme gay, gérant d'un cinéma porno. Des mecs se sont introduits dans ma maison pendant mon absence et l'ont tué de cinquante-deux coups de couteau dans le visage, la nuque et la poitrine. Ils lui ont planté le couteau dans le trou du cul et lui ont carrément ouvert l'entrejambe. Et puis ils lui ont coupé la bite et la lui ont foutue dans le cul. Ils ont mis le feu à la baraque pour dissimuler le meurtre, mais le pauvre Andy a malgré tout réussi à traverser le couloir en rampant, pour finir dans le salon, où il est mort. C'est là qu'ils l'ont trouvé. C'était une véritable horreur.

Les médias ont tout déformé, bien entendu – les journaux ont titré « Motörhead impliqué dans un narco-meurtre », ou une autre ineptie de ce genre. ça n'avait rien à voir avec nous, et comme j'étais parti depuis un mois, je ne connaissais pas les fréquentations les plus récentes d'Andy. C'était certainement un meurtre anti-homo, sinon ils ne lui auraient jamais foutu la bite dans le cul. ça, c'est un truc anti-pédé, c'est clair et net. Une vraie tragédie.

Mais revenons à présent au groupe. À ce moment précis de notre carrière, nous sommes devenus vaniteux. C'était malheureux, mais probablement inévitable. Tout ce que nous avons fait jusque-là s'était transformé en or. Nous pensions que, comme par magie, ça allait tout simplement continuer. Bon, *Iron Fist* n'était sans doute pas le disque à sortir juste après un album qui était entré directement à la première place du hit-parade. Mais honnêtement, nous étions déjà de la baise. *No Sleep 'Til Hammersmith* était un album live, et pour être franc, c'est impossible de sortir quoi que ce soit après un album live qui s'est vendu comme *No Sleep*. Les critiques du disque ont été très mitigées et cela ne m'a pas du tout étonné. En revanche, Eddie, qui avait coproduit l'album avec Will Reid Dick, est tombé des nues et je pense que ça lui a brisé le cœur d'une certaine manière. Le disque ne s'est pas trop mal vendu. Il est allé jusqu'à la quatrième place, un résultat moins bon que pour nos deux disques précédents, mais somme toute assez respectable.

Étant donné que nous étions loin d'être désabusés, nous avons entamé notre tournée britannique avec optimisme – et les concerts ont été de très bonne qualité. Après le succès du modèle réduit et système d'éclairage Bomber, notre manager Douglas s'est pris pour L'Homme Qui Savait Tout Sur Les Mises En Scène, et il a voulu faire encore plus fort pour la tournée « Iron Fist ». Nous n'avions toujours aucune idée de ce qu'il avait mijoté trois jours à peine avant le début de la tournée – « Voilà, c'est fait et vous ne pouvez plus rien y changer ». C'était très théâtral, en fait. Les rideaux s'ouvraient sur une

scène complètement vide et on n'y voyait strictement rien, pas même les petites lumières rouges des amplis. Nous étions plaqués contre le plafond, vous voyez ? La scène était surélevée par un système de quatre grues à portique. Tout le matériel s'y trouvait : la batterie, les amplis, l'éclairage – toute la scène était collée au plafond. Quand la musique commençait, la scène descendait dans un mélange de fumée épaisse et d'éclairages colorés. Au fur et à mesure que nous descendions sur terre, un immense poing s'ouvrait avec des projecteurs sur le bout des doigts.

Naturellement, le poing n'a pas fonctionné comme prévu le premier soir et nous nous sommes retrouvés coincés pendant la remontée. La scène s'est arrêtée à mi-chemin et les rideaux s'y sont accrochés. Le public nous a vu tourner en rond, pendant qu'on se demandait : « Putain, mais qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? » et « Comment on fait pour descendre d'ici ? » Philthy, en quittant sa batterie, a bien sûr failli tomber dans le vide – Eddie l'a rattrapé de justesse. Au bout de quelques jours, le système a fini par bien fonctionner. En revanche, nous n'avons plus utilisé le poing. Il est retourné à l'atelier et y est resté.

Pour ces concerts, la première partie était assurée par Tank, un groupe que Eddie avait produit. C'était le groupe d'un de nos amis, Algy Ward, qui avait formé Tank après avoir été viré des Damned. Comme moi, il était bassiste et leader de son propre groupe, et ça lui plaisait énormément. Notre tournée européenne commune s'était très bien déroulée, mais lors de l'étape anglaise, ils ont eu des problèmes conjugaux. Leurs femmes ont voulu les accompagner pendant la tournée, et comme c'étaient tous des petits nouveaux dans le métier, ils les ont laissées faire. Et ça, c'est mortel pour n'importe quel groupe. Je ne veux pas avoir l'air macho en disant cela, mais les épouses font exploser les groupes, c'est clair et net. Mettons, il y a trois mecs dans un groupe – ils dorment peut-être dans trois chambres d'hôtel différentes, mais au moins ils sont seuls dans leurs chambres. En revanche, si ta femme t'accompagne sur la route, t'es obligé de passer du temps avec elle. Tu ne parles pas du concert avec les autres membres du groupe et tu ne vas pas boire un coup au bar de l'hôtel, car ta femme est avec toi, d'accord ? Elle sera là, et il y a forcément des choses que tu ne vas pas dire, car tu risques de l'ennuyer ou de la choquer. Et ça fout donc en l'air toute la communication interne du groupe. Et puis, il y a bien sûr ces femmes qui suggèrent pas mal de choses à leurs mecs, genre : « Les autres ne seraient strictement rien sans toi. Ils ne te disent pas assez souvent à quel point t'es important », et tout ça. ça engendre pas mal de grincements de dents et de désaccords et ça peut détruire un groupe. Je l'ai vu arriver tellement de fois – c'est arrivé au sein de mon groupe ! Le résultat, c'est que Tank n'a pas été très performant avec nous en Angleterre.

Notre statut de super rock stars nous a fait agir à la façon de *Spinal Tap* tout le temps. (Soit dit en passant, *Spinal Tap* est un film très fidèle. Celui qui a écrit ça a sans doute passé pas mal de temps sur la route avec des groupes de rock.) Nous étions des voyous à cette époque... en fait, nous le sommes toujours aujourd'hui, le seul problème, c'est que tout le monde y est habitué ! Motörhead fait peur aux gens : « Putain, il n'y a pas de fromage ! Où est le fromage ? – Excuse-moi, on n'en a pas trouvé. – AH BON ? ON NE TROUVE PAS DE FROMAGE DANS UNE GRANDE VILLE COMME CELLE-CI UN MERCREDI SOIR À SIX HEURES ?! CASSE-TOI ET RAMÈNE-NOUS DU FROMAGE ! » En fait, ce n'est pas le fromage qui est en cause ici. C'est le principe : ils n'ont simplement pas fait l'effort d'aller en chercher – et ça, ça me fait chier. J'envoyais sans cesse les promoteurs et leurs larbins faire toutes sortes de courses – « Allez me chercher telle ou telle connerie ! » Si c'est stipulé dans le contrat, il vaut mieux que ce soit là. Si le roadie du batteur avait envie de Twiglets^[2] (et c'était le cas), il fallait qu'il en ait. À un moment donné, notre guitariste actuel, Phil Campbell, a envoyé quelqu'un chercher du chinois et il a ajouté qu'il voulait une portion de boules ben wa^[3] aussi. Le mec en a trouvé ! Il y a un truc qui m'a toujours intrigué, et on y est confronté dans chaque pays de la planète. Il est toujours précisé dans le contrat que t'as droit à tant de serviettes, d'accord ? Mais ce que l'on te donne, c'est des petits bouts de tissu d'à peine 30 cm sur 30 cm. Putain, mais qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

Personne ne nous faisait chier impunément. À un moment donné, nous étions programmés pour un passage sur une radio de Glasgow, Radio Clyde. Nous avions droit à une balance, mais le responsable, un vrai enculé, nous a fait patienter une éternité. Les employés des radios sont généralement assez arrogants, et par conséquent indifférents à ce que tu fais. Au bout d'un moment, j'ai dit à Eddie : « J'en ai marre, là. On va s'occuper d'eux. » Nous avons déroulé le tuyau d'incendie, l'avons introduit dans le studio, et puis nous avons fermé la porte et ouvert le robinet. Et nous nous sommes tirés. Ils ne nous ont plus jamais invités – pas très fair-play de leur part, hein ?

C'est vers cette époque que les flics nous sont sérieusement tombés dessus. Des perquisitions partout : chaque maison, même celle de notre manager, l'hôtel des roadies, tout a été passé au peigne fin. J'étais dans un hôtel à Swiss Cottage^[4] et ils m'ont donc loupé. C'était vraiment une opération de grande envergure : il y avait des chiens, des mecs qui défonçaient les portes, du sérieux, quoi. Et tout ce qu'ils ont pu trouver sur – attendez – vingt-cinq roadies et techniciens, trois membres du groupe, le manager, sa femme et leur personnel, c'était, si je ne me trompe pas, un demi-gramme de cocaïne, un petit peu de came et un Mandrax. Quand nous sommes allés au poste, j'ai demandé : « Quelle était la raison de cette descente massive ? » Un juge d'instance m'a répondu : « Nous avons été informés de façon anonyme. Il a

été dit que vous vendiez de l'acide au public directement depuis la scène. » Mon Dieu, mais quelle stupidité ! Je chante et je joue de la basse – quand est-ce que j'aurais le temps d'aller à l'avant de la scène pour demander : « Qui c'est qui veut de l'acide ? » Sans même parler de rendre la monnaie – j'aurais eu besoin d'une ceinture de serveur au lieu d'un ceinturon ! Bande de cons – comme si les flics n'avaient pas de vrais dealers à poursuivre. Ou le Yorkshire Ripper^[5], des mecs comme ça, au lieu de faire chier un groupe qui ne fait que jouer de la musique et prendre quelques drogues dans son intimité. C'est marrant, mais les flics ne semblent jamais très réceptifs à ce genre d'explications.

J'imagine que mes remarques sur les femmes énervent toujours autant les féministes radicales qui les lisent (ceci dit, si ça vous emmerde tellement, pourquoi continuer à lire ce livre ?). Mais je le répète, et il ne faut pas oublier ma sincérité, je suis plus qu'heureux de travailler avec des femmes artistes. Avant d'attaquer la tournée américaine de Motörhead, je me suis rendu dans un studio londonien pour voir un groupe français 100 % féminin, Speed Queen, qui enregistrait là son album. La chanteuse, Stevie, était excellente. En fait, il y a une ressemblance vocale entre elle et la chanteuse d'un groupe actuel, Skew Siskin, une nana du nom de Nina C. Alice (et qui ne reçoit pas du tout l'attention qu'elle mérite, soit dit en passant). Dans les deux cas, il s'agit de voix rauques – un peu comme Édith Piaf, mais avec des guitares. J'ai même ajouté quelques chœurs à l'une de leurs chansons. Le problème, c'est que l'album était chanté en français, et personne en dehors de la France ne l'a jamais entendu. Quelques jours après ça, Motörhead s'est envolé pour Toronto dans le but d'enregistrer un EP avec Wendy O. Williams. Cette session a entraîné la mort de ce que beaucoup de fans de Motörhead considèrent être la « formation classique » du groupe – personnellement, je pense que ceux qui sont de cet avis-là n'ont pas écouté ce que nous avons fait ces dernières années.

Wendy O. et son groupe, les Plasmatics, ont été mis aux oubliettes depuis, mais cette fille était une véritable agitatrice punk rock. Sur scène, elle coupait des guitares en deux avec une tronçonneuse et faisait exploser des voitures de police. Une fois, elle a foncé avec une voiture dans un tas d'explosifs sur le port de New York et a sauté de la bagnole juste avant l'impact. Après, elle est partie en Floride pour affronter des alligators à mains nues. Je me suis dit : « Putain ! Cette nana est vraiment géniale ! » En plus, je l'avais vue en photo, et elle était pas mal. Après le succès de notre EP commun avec Girlschool, pas mal de gens ont essayé de nous inciter à collaborer avec d'autres artistes, surtout des femmes. Et il se trouve donc que j'adore faire des disques avec des nanas. Huit mecs dans un studio, ça devient un peu chiant au bout d'un moment – les enregistrements avec des filles ont tendance à produire de meilleurs résultats, parce que ça crée une espèce de friction intéressante ; et

puis ça fait quand même un décor plus attrayant ! Un côté abrasif et un joli décor – je ne dis jamais non à un tel mélange, et il était clair que Wendy O. allait me fournir exactement ça. La collaboration était présentée comme une combinaison singulière de punk et de heavy metal – deux clans en complète opposition à l'époque. Nous allions interpréter un morceau de Motörhead, « No Class », un autre des Plasmatics, « Masterplan », et en guise de single, « Stand By Your Man » – exactement, la chanson country.

Eddie allait s'occuper de la production, mais malheureusement, Will Reid Dick – que j'ai l'habitude d'appeler Evil Red Dick (Bite Rouge & Méchante) est apparu dans son sillage. Dire que la session a connu des problèmes serait un euphémisme. Il a fallu un sacré moment avant que Wendy ne chante juste, ce qui a commencé à énerver Eddie. Elle a essayé ses parties plusieurs fois et je dois avouer que c'était horrible. On aurait pu croire qu'elle n'y arriverait jamais, mais j'étais convaincu qu'elle pouvait réussir avec mon aide. En plus, Eddie ne jouait pas de guitare – il n'a fait que produire. Les parties de guitare ont été jouées par le guitariste des Plasmatics, et Phil et moi étions à la batterie et à la basse. Eddie n'était pas vraiment fou de joie avec ce qui se passait et il a quitté le studio, soi-disant parce qu'il avait faim. Nous l'avons trouvé dans une autre pièce, en train de se plaindre auprès de Evil Red. C'était vraiment n'importe quoi. Nous aurions pu résoudre nos problèmes si Will Reid Dick n'avait pas été là, car Eddie n'aurait pas pu partir avec quelqu'un, se casser du groupe. Il serait resté, obligé de faire avec, et une fois tout le travail terminé, nous n'en aurions plus parlé. Mais nous avons eu une petite altercation et Eddie est parti. Plus tard, en rentrant à l'hôtel, Phil m'a devancé et quand il est venu me voir, il a dit : « Eddie a quitté le groupe. »

En fait, Eddie quittait le groupe à peu près tous les deux mois, mais cette fois-ci, nous ne lui avons pas demandé de revenir. Nous n'avons pas essayé de le convaincre, ce qui fait que son départ a été définitif. Je pense que ça l'a surpris un petit peu. Mais nous en avions un peu marre de ses crises et de sa consommation excessive d'alcool. Depuis qu'il a arrêté de boire, c'est devenu un autre homme. Eddie a donc joué lors des deux premiers concerts américains – à Toronto (il existe un enregistrement vidéo de ce concert, mais Eddie ne valait pas grand-chose – moi non plus, d'ailleurs : j'ai eu des crampes pendant le concert et j'avais du mal à jouer) et à New York. Pour pouvoir continuer la tournée, il nous a fallu trouver un autre guitariste rapidement, et nous avons choisi Brian Robertson, ex-membre de Thin Lizzy. Techniquement, il était meilleur guitariste que Eddie, mais nous avons fini par comprendre qu'il n'était pas vraiment le bon choix pour Motörhead. Avec l'arrivée de Robbo, notre descente aux enfers a vraiment gagné en vitesse. Et c'est injuste en quelque sorte, car l'album que nous avons fait avec lui, *Another Perfect Day*, était un très bon album.

Avec le recul – et je dois dire que j’ai un rétroviseur qui marche parfaitement – je pense que la chute nous a fait du bien. Nous ne serions pas là aujourd’hui si notre célébrité avait continué à grimper. Nous aurions fini comme des crétins dans des maisons de campagne, divorcés les uns des autres. Pour le moral général de Motörhead, ça a donc été une bonne chose. Il est important qu’un groupe crève la dalle, car c’est la meilleure motivation derrière tout groupe. Et si quelqu’un sait ce que c’est que d’avoir la dalle pendant très longtemps, c’est bien moi.

Mais revenons à Robbo. Je le connaissais depuis des années – nous nous sommes rencontrés sous une table chez Dingwalls. Il y avait une bagarre et tous les peureux s’étaient cachés. À part son côté trouillard, il était l’un des héros de Phil, grand fan de Thin Lizzy. Et Brian avait été grandiose sur scène avec eux. Il portait un costume en velours blanc – assez remarquable en combinaison avec ses longs cheveux frisés. Il était disponible, donc nous l’avons fait venir immédiatement. Quand il a débarqué, il avait des cheveux courts, teints en rouge. J’ai été saisi d’horreur, mais je me suis dit : « On s’en fout. Il fera partie de la bande. » Mais ça n’a pas été le cas. Nous avons eu affaire à un emmerdeur de première. C’est la seule personne de tous les groupes dans lesquels j’ai joué, que j’ai menacé physiquement – et il en a fait autant, pour être tout à fait honnête. Nous avions chacun une chaise dans les mains et nous étions à deux doigts de nous en servir. La vraie confrontation physique a eu lieu quelques mois plus tard : lors de son arrivée dans Motörhead, la seule indication d’un destin funeste imminent était cette putain de couleur de cheveux.

Au fur et à mesure, nous y avons vu plus clair. Quand Brian a rejoint le groupe, je lui ai dit : « Tu te souviens quand tu étais dans Thin Lizzy, quand Scott Gorham portait un ensemble en velours noir et toi, tu portais du blanc ? Et vous couriez tous les deux sur les côtés de la scène ? Ce serait génial, ça. Je porte du noir, moi. Et si tu ressortais ton costume blanc à nouveau ? – Ah non, Lemmy. Je ne pourrais pas faire ça », il a répondu. Et puis, il y avait d’autres conneries : il ne voulait pas signer un contrat pour plus d’un disque avec nous. Il voulait s’assurer une sortie de secours, au cas où l’aventure avec Motörhead ne fonctionne pas pour lui. Au début, tout cela est passé inaperçu, car il jouait très bien. Quand il nous a rejoints à Toronto, il n’avait eu que quelques heures de répétition avant d’attaquer son premier concert avec nous chez Harpo’s à Detroit, mais il a joué comme une bête. Nous avons terminé notre tournée américaine en juin et nous sommes partis pour le Japon – notre première visite là-bas – et il a été impeccable pendant toute la tournée.

Le Japon a adoré Motörhead dès le début. Brian y était déjà allé avec son groupe d’après Thin Lizzy, Wild Horses, et il était très sûr de lui quand il m’a expliqué avec son accent écossais prononcé : « Ne crois pas que tu seras

acclamé ici comme t'as l'habitude de l'être. Les Japonais ne font rien ; ils restent assis et tapent dans leurs petites mains, c'est tout.

– Je ne suis pas sûr de ce que tu dis là, Brian. N'oublie pas que tu es dans Motörhead maintenant. » ça n'a pas dû lui plaire, que je dise ça.

Donc, nous y sommes allés, et au premier lever de rideau, c'était : « AHHHH ! REMMY ! » Ce qui a énervé notre Brian un petit peu. « Brian Lobeltson » – ça sonne pas pareil, hein ?

L'histoire d'amour avec le Japon a été réciproque. C'est un choc total des cultures – rien n'est comme en Occident. Les filles sortent en groupe là-bas, mais elles aiment bien un brin d'aventure. Elles débarquent à plusieurs dans ta chambre d'hôtel et se mettent toutes à poil – c'est comme une preuve d'amitié, vous savez ? Elles ne connaissent pas ce sentiment de culpabilité typiquement occidental que l'on nous a inculqué dans le cadre de notre éducation chrétienne rigide. Au Japon, ils ont Bouddha, et c'est beaucoup plus civilisé. La plupart des filles japonaises sont très, très mignonnes, et tout le monde est poli, et ça, c'est quelque chose que j'apprécie beaucoup. La politesse, c'est élémentaire – la plupart des gens aux États-Unis, en Angleterre et dans une bonne partie de l'Europe sont des trous du cul arrogants, brutaux et cons qui se foutent éperdument de l'existence des autres. On joue des coudes pour avancer, chose qu'on ne fait pas au Japon. Mais ne vous y trompez pas, quand ils s'y mettent, ce sont de véritables chauds lapins.

Il y a des endroits où nous allions systématiquement quand nous revenions au Japon – le bar de Pip en était un (malheureusement il a fermé entre-temps ; c'est un bar karaoké maintenant !). Ils étaient très gentils là-bas, et ils s'en foutaient si tu tombais raide par terre. Ils avaient un billard japonais ; qu'est-ce que j'ai pu me fendre la gueule avec ce truc quand j'étais bourré. Mais ça n'est rien comparé aux salles de jeux d'arcade. Elles sont vraiment monumentales – c'est comme si vous étiez dans le vaisseau spatial Enterprise. Mais par-dessus tout, ce qui m'a le plus frappé au Japon, c'est de voir une vingtaine de fans de rockabilly marcher dans la rue. La totale – les toupets, les blousons en cuir, la démarche. Les teddy boys^[6] japonais, il fallait vraiment que je m'y habitue.

C'est après notre retour en Angleterre que Brian a commencé à se comporter de façon étrange. Il n'y a eu aucun problème lors du premier concert au Football Club de Wrexham. Nous étions en tête d'affiche, et parmi les groupes à ouvrir le bal, était un nouveau groupe venu d'Amérique, Twisted Sister. Leur percée sur MTV, où ils sont devenus de vraies stars, a eu lieu juste après ce concert-là – il ne faut pas oublier qu'en 1982, MTV venait à peine de naître – mais comme c'était leur toute première visite en Angleterre, les pauvres cons avaient *la trouille de leurs vies*. Je les ai croisés dans les coulisses – une

belle bande de grands gaillards, tous déguisés en femme, tous à bout de nerfs. J'ai compris qu'ils n'étaient pas loin de craquer, donc je leur ai proposé de les introduire sur scène. Ils ont répondu : « Oh oui ! S'il te plaît ! » Donc je suis monté sur scène et j'ai dit : « Je vous présente quelques amis à moi ! Un petit peu de soutien ne leur ferait pas de mal ! Voici Twisted Sister ! » Au moins comme ça, ils ne prendraient pas une tonne de bouteilles dans la gueule. Et ils ont fait un carton. Je les ai introduits à nouveau quand ils sont passés au Marquee – bon, j'avoue que je m'attendais à ce qu'ils en fassent autant pour nous, et en fait leur chanteur, Dee Schneider, l'a fait à plusieurs reprises. Quand il a eu sa propre émission sur MTV, il nous y a invités. Nous nous sommes bien amusés avec Twisted Sister. Quand ils ont fait une apparition dans *The Tube*, une émission de télé enregistrée à Newcastle un peu plus tard dans l'année, nous nous y sommes rendus et nous avons joué « It's Only Rock'n'Roll » ensemble à la fin de la retransmission. Pendant que je mettais ma basse autour de mon cou sur le côté, j'ai vu Brian surgir de l'autre côté et – *PAF !* – il est tombé à plat ventre. C'était vraiment trop drôle. On pouvait toujours compter sur Brian pour un petit peu de divertissement involontaire.

En revanche, lors du concert qui a suivi celui de Wrexham, il s'est montré un peu moins divertissant. C'était un concert organisé au circuit de Hackney Speedway^[7] à Londres, organisé par les Hell's Angels. Tous ceux qui ont participé à l'organisation de ce spectacle étaient des Hell's Angels. ça leur a coûté une putain de fortune, et ils n'ont plus jamais organisé de spectacles après ça. Je me souviens que l'un d'entre eux, Goat, m'a dit : « Je sais où on peut voler un générateur. Un peu plus loin, sur la route, il y a un endroit où ils en ont plein. Ils ne le sauront jamais. » Je lui ai répondu : « Je pense que si, et je pense même que tu te feras gauler sur le tas. » Ils ont quand même réussi à en trouver un quelque part. Nous étions donc entourés de tous ces motards, des vrais durs, et Brian a fait son entrée sur scène, vêtu d'un petit short en satin vert, toujours avec ses cheveux rouges. Il y en a qui ont commencé à grommeler : « C'est qui, ce connard en short ? – C'est le nouveau guitariste de Motörhead. – Ah d'accord. Allez les mecs, on va le buter. » Il y avait un mécontentement qui était palpable. Brian ne s'est pas rendu compte à quel point il était dans la merde – j'ai pu les freiner, mais ils avaient vraiment l'intention de le tuer. Après tout, il leur faisait du tort. Les Angels sont agressivement masculins, et ils n'apprécient guère ce genre de conneries ! ça ne l'a pas trop gêné de les provoquer comme ça. Et bon, d'un point de vue sociologique, c'était peut-être louable, mais il aurait pu choisir un autre endroit pour faire passer son message.

Le choix vestimentaire de Brian a choqué et horripilé des fans partout pendant notre tournée européenne à la fin de l'année. Faut être honnête, des chaussons de danse et Motörhead ne font pas vraiment bon ménage ! Il choquait vraiment la vue, et je pense que c'était son intention. Il se donnait un mal fou

pour dire à tout le monde qu'il ne faisait pas vraiment tout à fait partie de Motörhead, qu'il n'était qu'un artiste invité. Notre maison de disques ne l'aimait pas non plus. Je crois que Bronze aurait préféré que nous nous séparions à ce moment-là. Ils n'ont pas fait d'effort pour promouvoir le EP *Stand By Your Man*. Mais au mois de mars 1983, nous sommes entrés en studio pour l'enregistrement d'un album.

Dans *Another Perfect Day*, on entend largement l'influence de Brian, ce qui, musicalement parlant, n'était pas une mauvaise chose. Le producteur, Tony Platt, était un ami de Brian, mais je n'ai pas à me plaindre dans ce domaine-là non plus ; il a fait du très bon boulot. Brian a été fidèle à sa réputation d'emmerdeur, mais nous avons su nous y prendre. La seule chose qui me déplait sur ce disque, c'est l'étendu de certains solos de guitare – Dieu sait qu'il y en a qui auraient pu être moins longs. Mais à part ça, je le trouve excellent. En revanche, nos fans l'ont détesté. Ils y ont vu une démarche commerciale à nouveau – tiens, le retour du mot fatidique ! Le disque n'a pas été plus loin que la 20e place, donc il n'était peut-être pas si « commercial » que ça. En tout cas, *Another Perfect Day* a plutôt bien vieilli – beaucoup de fans sont revenus sur leur opinion et ont commencé à apprécier l'album. Mais ça ne nous a pas été utile à l'époque.

À mon avis, *Another Perfect Day* représentait un changement bénéfique pour le groupe, que nous aurions dû essayer bien avant. Il nous aurait peut-être fallu continuer dans cette direction... mais sans Brian ! Après la sortie de l'album, nous avons tourné avec lui en Angleterre et aux États-Unis (ça, c'était une tournée de dingues – pour eux, nous étions comme qui dirait indiscernables ; ils n'arrêtaient pas de nous programmer avec des groupes comme les Outlaws !), et le public l'a globalement détesté. Pour commencer, il refusait carrément de jouer les vieux morceaux qui nous avaient rendus célèbres – « Ace of Spades », « Overkill », « Bomber » et « Motörhead ». Il ne voulait pas qu'on l'associe au passé. En fait, Phil était d'accord avec lui à ce sujet. Je comprenais moi-même leur point de vue, mais bon, les fans veulent entendre les classiques, c'est comme ça. Si je vais voir Little Richard en concert, par exemple, j'ai envie d'entendre « Long Tall Sally » et s'il ne la joue pas, ça me fera sérieusement chier. Même si j'en ai plein le cul, Motörhead se doit de jouer « Ace of Spades » – les gens veulent entendre « Ace of Spades » et nous n'y pouvons rien. Ce n'est pas une bonne idée de l'omettre – ni les autres morceaux, d'ailleurs. Et puis il y avait ce truc vestimentaire. Lors de notre dernière tournée avec lui, il portait ce qui ressemblait à un pantalon de survêt, mais qui était fait en gabardine, et il l'avait attaché avec deux bouts de chiffon. Et en plus de ça, ses cheveux rouge vif. Il n'y avait pas de second degré à ce qu'il faisait.

Je n'ai viré Brian pour aucune de ces raisons. Si son jeu de guitare avait

continué à être à la hauteur, je l'aurais gardé dans le groupe à tout jamais. Il est devenu insupportable lorsqu'il a commencé à merder sérieusement. Pendant notre tournée européenne, en automne 83, la situation a viré au ridicule. Nous jouions au Rotation Club à Hanovre, en Allemagne, quand, après avoir terminé « Another Perfect Day », il a recommencé à jouer le même morceau. Je me suis approché de lui et je lui ai dit : « Connard, va ! On vient de la faire, celle-là !

– Oh, pardon », il a fait, et il l'a entamée une *troisième* fois.

À ce moment-là, l'heure des « Bonne nuit de sa part, bonne nuit de ma part, et merci beaucoup » avait sonné. Nous avons annulé le reste de la tournée car nous avions compris que nous ne pouvions pas continuer ainsi. Brian était une épave. Je me souviens du jour en Espagne où je l'ai trouvé assis devant une vitrine contenant des babioles – des nounours en cristal et d'autres conneries de ce genre. Sa tête était appuyée contre le verre, comme s'il observait le contenu de près, mais quand je me suis approché de lui, j'ai constaté qu'il dormait. Il avait son sac accroché à une épaule et il tenait une bouteille de Cointreau dans la main. Nous avons réussi à le caser dans la voiture et nous sommes allés à l'aéroport où nous l'avons calé sur un banc dans la salle d'attente. Il est resté sans bouger, évanoui, tête en arrière, bouche ouverte ; et il y avait ces gamins qui venaient écraser des clopes dans sa bouche. Ils s'en foutent, en Espagne, vous savez ? Et comme il n'était pas plus vif sur scène, il fallait qu'il dégage.

De retour en Angleterre, à la suite de la tournée européenne avortée, Phil et moi sommes allés le voir chez lui à Richmond et nous l'avons viré. ça s'est terminé dans une ambiance assez amicale, finalement. En fait, il s'y attendait.

Et donc Motörhead s'est retrouvé, une fois de plus, sans guitariste. J'ai terminé l'année en chantant et en jouant de la basse sur le morceau « Night of the Hawks », pour le EP de Hawkwind, *Earth Ritual Preview*. La seule personne dans le groupe datant de mon époque était Dave Brock – ce qui est normal, puisque c'est son groupe. Comme Motörhead est le mien. Et, peu importe comment, je savais que mon groupe allait survivre. La seule chose que je ne savais pas, c'était avec qui.

[1] Nouvelle vague de heavy metal britannique (NdT)

[2] Une sorte de chips genre pommes-paille (NdT)

[3] Aussi appelées boules de geisha (NdT)

[4] Quartier de Londres, au nord de Regent's Park (NdT)

[5] Tueur en série anglais, actif de 1969 à 1981 (NdT)

[6] Blousons noirs (NdT)

[7] Circuit de course pour motos (NdT)



On n'est pas là pour prendre des otages !



Oh non ! Pas comme ça quand même !



Comme ça !

11) Back at the Funny Farm

Je n'ai eu aucun problème pour trouver un nouveau guitariste. J'ai fait une interview avec *Melody Maker*, dans laquelle j'ai mentionné que nous allions recruter quelqu'un de complètement inconnu cette fois, et il a commencé à pleuvoir des candidatures. ça a même été si facile que nous avons fini par choisir deux guitaristes.

Après avoir essayé sept ou huit mecs, Phil et moi avons ramené le nombre à deux. Parmi les autres, il y en avait qui étaient très bons, mais qui n'étaient pas compatibles avec Motörhead. Phil Campbell et Mick « Wurzel » Burston étaient les deux seuls qui convenaient. Je n'avais jamais entendu parler de Persian Risk, le groupe précédent de Phil Campbell, mais apparemment ils avaient enregistré quelques singles. Son groupe était en concert à Londres au moment de nos auditions, et alors qu'ils quittaient la ville, il a arrêté la camionnette et dit : « Je dois descendre là, les mecs. Il faut que j'aille voir quelqu'un au sujet d'un chien », ou quelque chose comme ça – on ne peut pas vraiment dire que l'on va auditionner pour un autre groupe, pas vrai ? Après tout, ça peut ne pas marcher. Phil était assez nerveux, mais il était également tellement sûr de ses compétences qu'il nous a donné l'impression de se pointer pour une simple répétition. Il nous a joué quelques notes, puis il est ressorti. Il était partout à la fois, speedant comme un cinglé. Si cela vous donne l'impression que nous avons affaire à une sorte de maniaque, vous avez raison. J'ai appris à quel point beaucoup plus tard. Il a sans aucun doute ajouté à la légende de Motörhead au fil des années.

De son côté, Wurzel était dans un état lamentable quand il s'est pointé. Mais la lettre qu'il m'avait envoyée m'avait déjà donné une bonne impression. Il avait inclus une photo ridicule de lui-même et un mot expliquant : « J'ai entendu dire que vous cherchez un guitariste inconnu. Eh ben, il n'y a pas plus inconnu que moi. » ça m'avait fait craquer instantanément. En revanche, quand il est arrivé, il tremblait comme une feuille. En plus, il avait fait le trajet de la gare à pied, sa guitare sur le dos, et son sac rempli de pédales. Ses bras ont dû lui faire mal.

« J'ai une liste de chansons... » il a dit, le papier frémissant dans ses mains.

« Putain de Dieu ! Donne-moi ça ! » je lui ai dit en lui arrachant le papier des mains. « Ne t'en fais pas. Assieds-toi, bois quelques vodkas. Tu verras, ça va aller. »

Il a bu quelques verres, et quand il s'est mis à jouer, ça allait. Pas de problème. La plupart du temps, lors des auditions, on te fait venir pour dix minutes, après quoi on t'envoie bouler. Je n'en vois pas l'intérêt. Si tu veux

dégoter un bon guitariste, laisse-le jouer à sa guise. Plus tard, Wurzel a déclaré à la presse que cette audition avait été la plus juste qu'il ait jamais faite. Et ça a donc marché ; la preuve, c'est qu'il a eu le poste.

Nous avons énormément apprécié Phil et Wurzel (au fait, ils avaient tous les deux menti sur leur âge – Wurzel avait prétendu être plus jeune et Phil plus âgé. J'ai l'impression d'être le seul mec à ne jamais mentir au sujet de son âge). Étant donné que nous étions dans l'impossibilité de trancher, nous les avons fait revenir tous les deux. Nous avions prévu une bataille de guitaristes, afin de voir lequel des deux serait le plus fort. Puis arrivé le matin de l'audition finale, Philthy a quitté le groupe.

Douglas, notre manager, m'a appelé de bonne heure, à neuf heures du matin, en me disant : « Je viens te chercher dans cinq minutes.

– Pourquoi ?

– Il faut qu'on aille voir Phil Taylor », il m'a dit, et j'ai compris tout de suite.

Je n'avais pas beaucoup vu Phil ces derniers temps, mais j'avais déjà eu l'impression que ça l'emballait de moins en moins. Nous n'avons pas parlé des raisons pour lesquelles il quittait le groupe, mais je pense que c'était en partie parce qu'il voulait devenir un musicien sérieux, enfin, tout ce que les gens croient que le heavy metal n'est pas. Si vous voulez vraiment savoir, je crois que c'est n'importe quoi. À ce jour, le metal est l'un des genres de rock qui se vend le mieux – en fait, c'est du *vrai* rock'n'roll. Et il faut autant de talent et de détermination pour arriver à un certain niveau que dans n'importe quel autre genre de musique. En plus, c'est une partie de plaisir – qu'est-ce que vous voulez de plus ? En tout cas, je pense que c'était l'un de ses motifs. Et mis à part nos problèmes avec Brian Robertson, Philthy était resté l'un des fans les plus assidus de Thin Lizzy qui soient. Bien qu'il ait viré Brian de Motörhead, d'un commun accord avec moi, il était toujours convaincu qu'il y aurait plus de mérite à jouer avec Brian qu'avec Motörhead – j'en suis persuadé, car il a fini par jouer dans un autre groupe avec Brian pendant un moment. Si ça se trouve, c'était juste parce qu'il avait envie de s'éloigner de moi !

Bref, Douglas et moi nous sommes rendus chez lui et il nous a annoncé : « Je quitte le groupe. »

« T'as vraiment un timing extraordinaire ! » j'ai dit. Ce même jour, nous avions deux guitaristes à auditionner, l'un venu de Cheltenham, l'autre du pays de Galles. Et me voilà sans batteur. Je dois quand même ajouter que Phil s'est conduit comme un gentleman dans tout ça. Le groupe devait apparaître dans un épisode des *Young Ones* peu de temps après son départ, et il est

revenu pour honorer cet engagement. Il est parti avec décence, chose que je ne peux pas dire de tous les anciens membres de Motörhead.

Toujours est-il que ça ne m'a pas servi à grand-chose ce fameux après-midi, quand j'ai dû affronter Wurzel et Phil Campbell. L'espace de quelques heures, je me suis retrouvé à être le seul membre de Motörhead. Je ne savais pas vraiment quoi faire, et quand je suis arrivé à la salle de répétition, je leur ai dit : « Écoutez, Phil a été retardé. Discutez un peu tous les deux ; buvez un coup. J'ai un truc à faire juste en face. » Je suis parti et j'ai joué à la machine à sous au troquet pendant un quart d'heure. Quand je suis revenu, ils étaient en pleine discussion.

« Si je joue ça, tu pourras jouer cette partie-là... » j'ai entendu dire.

Ils étaient en pleins pourparlers afin de me convaincre de les embaucher tous les deux. Ce n'était pas vraiment nécessaire, car j'avais déjà pensé la même chose. Une formation à quatre est capable de jouer des choses complètement différentes – quand on a deux guitaristes, ça va de soi. Bien entendu, j'ai été obligé de réduire mon salaire, mais cela en a valu la peine la décennie suivante.

Une fois que nous nous sommes mis d'accord là-dessus, je les ai mis au courant du départ de Philthy. Ça a jeté un froid, mais qui a été de courte durée. Phil Campbell a proposé Pete Gill comme remplaçant, et ça m'a semblé être un bon choix. Je me suis souvenu de lui en véritable attaquant, pendant la tournée commune que nous avons faite avec Saxon en 1979, lorsqu'il jouait avec eux. Il m'est venu à l'oreille plus tard que Brian Downey, l'ancien batteur de Thin Lizzy, s'était également montré intéressé – si seulement j'avais su (rien que pour faire chier Philthy !). Mais Pete a fait du bon boulot pour nous pendant quelques années. Quand nous l'avons invité pour une répète, il était enthousiaste. Si ma mémoire est bonne, nous avons joué deux morceaux ensemble, et nous sommes tous restés là avec de grands sourires débiles sur nos visages, parce que ça nous avait vraiment plu.

Pete était un cas à part. Quand il s'est joint à nous, il picolait pas mal et c'est vraiment un mec très drôle quand il a bu. Et puis il a arrêté de boire et est devenu une espèce de jogger assidu, et son comportement ne s'est pas vraiment amélioré après ça. En plus, il ne faisait pas vraiment du jogging. Il descendait à la cafet' en courant, déjeunait, puis revenait en courant, comme s'il avait couru tout le temps. Je le sais parce que nous l'avons suivi un jour ! Et puis il a commencé à faire de drôles de choses. Il s'est mis à se déshabiller à des moments pas possibles. Au beau milieu du premier concert que nous avons fait ensemble, il y a eu une coupure de courant, alors il s'est levé et a baissé son pantalon ; une réaction que j'ai trouvée assez inhabituelle. Des fois, il sortait sa bite de son froc, comme ça. C'était du genre, quand on était en

avion et que l'hôtesse passait, il sortait sa bite et la secouait dans sa direction dès qu'elle avait le dos tourné. Et quand elle se retournait, il la cachait sous son journal. Ça devenait barbant. Motörhead est une vraie démocratie, mais je trouve que ce n'est pas convenable d'agiter sa bite en public quand les gens s'occupent de leurs affaires et n'ont peut-être pas envie de la voir. Et puis il y avait sa collection de bidules sur la plage arrière de sa voiture : une cravache, un casque de chantier et un parapluie multicolore. Je ne dis pas que je savais ce qui lui passait par la tête, mais par la suite, j'ai entendu dire qu'il a fini par admettre qu'il était gay. Cela expliquait certains de ses gestes. Une chose qui n'a jamais eu d'explication est ce petit calepin noir qu'il portait sur lui en toute circonstance. Phil Campbell l'a trouvé alors que Pete faisait déjà partie du groupe depuis deux ans. Il y a jeté un œil et il s'est avéré que c'était une sorte de livre de compte. Dix jours après son entrée dans le groupe, Pete avait écrit : « Phil Campbell me doit cinquante pence. » Mon Dieu, quelle perte de temps ! Mais bon, tout ça ne s'était pas encore produit.

À l'époque, le fait de jouer avec une équipe toute neuve était extraordinaire. Leur enthousiasme m'a sans aucun doute rajeuni de dix ans. Nous avons commencé avec six concerts en Finlande, en guise d'échauffement, où nous nous sommes amusés comme des dingues. Du début à la fin, la Finlande a été une succession de crises de fou rire. En plus, nous avons fort bien joué – une pure partie de plaisir. En fait, ça a probablement été notre meilleure époque avec Wurzel. Un soir, il était au lit, tellement bourré que les roadies étaient tous en train de l'arroser avec de la bière. Je lui ai aussi piqué sa nana, à juste titre, car il avait déjà eu la mienne ! Les coulisses de ces concerts en Finlande ressemblaient à des scènes du *Satyricon* de Fellini. C'était tellement horrifant que c'est devenu génial ! J'ai eu des nanas superbes lors de cette tournée. Je me rappelle qu'un soir, il nous a fallu traverser six kilomètres de carrière pour arriver à une cabane *archi-bondée* – la salle de concert. Je ne sais pas d'où venaient tous ces gens ! En tout cas, j'ai fini la soirée avec une minette incroyable – seize ans, une beauté. Quand elle s'est déshabillée, je suis tombé à genoux en pleurant et j'ai remercié Dieu.

À l'occasion d'une autre soirée, l'éclairagiste finlandais s'est retrouvé dans une armoire avec une gonzesse – c'était le seul endroit où il pouvait aller, car nous étions dans le vestiaire des membres de l'équipe technique et nous n'avions pas l'intention de le laisser entrer dans le nôtre. Il s'est donc enfermé dans cette armoire avec la nana pour qu'elle le suce. Puis nous avons fait pivoter l'armoire de manière à ce que les portes se retrouvent contre le mur. Ils étaient dans le noir total, et la nana s'est mise à gerber droit dans le jean du mec. Il était donc coincé, la gonzesse gémissant à ses pieds, impossible d'échapper à cette odeur infecte ! Il a fini par enfoncer le fond de l'armoire. Qu'est-ce qu'on a pu se marrer sur cette tournée-là !

De retour à Londres, nous avons attaqué d'entrée par un concert au Hammersmith Odeon, le 7 mai 1984. Ce soir-là, Pete Gill et Rat Scabies sont montés à l'étage et ont arraché un lavabo dans les toilettes pour hommes. Les responsables du Hammersmith Odeon nous ont collé une amende pour ça, mais ça n'avait aucune importance. Nous avons conquis le public ce soir-là – un triomphe absolu. Nous venions de faire fabriquer un nouveau modèle réduit Bomber – la moitié de l'autre avait été dérobée par des bohémiens. Ils avaient pénétré dans l'enceinte par effraction et filé en emportant pas mal de pièces, probablement pour les revendre à la ferraille. Ce second modèle a failli être meurtrier. À la fin d'un concert, nous avons constaté que le métal d'une des ailes était fendu. La structure entière aurait pu tomber n'importe quand. Et croyez-moi, s'il était tombé, il nous aurait bel et bien aplatis. Je suis quand même entré en collision avec l'engin à plusieurs reprises. Toujours est-il que c'était un fameux accessoire.

Il était évident que Motörhead s'apprêtait à nouveau à prendre la planète d'assaut. Nos fans étaient prêts, et nous l'étions certainement. Le problème, c'était notre maison de disques. Ils avaient perdu confiance en nous. Lorsque nous travaillions avec Bronze, nous manifestions souvent notre mécontentement à leur égard. Mais avec le recul, et surtout en prenant en considération les labels qui ont succédé à Bronze, je dois dire que c'était une équipe de gens extraordinaires. Mais en 1984, Gerry Bron ne s'intéressait plus à nous, et ça nous est resté sur le cœur – il ne faut pas oublier que Motörhead avait été son attraction principale. Bronze a réussi à signer pas mal d'artistes grâce à notre réputation : Girlschool, Tank. Ils ont même signé Hawkwind.

Nos problèmes avec Bronze ont vraiment commencé quand Eddie Clarke a quitté le groupe. Ils n'ont pas apprécié Brian Robertson et la dernière formation n'avait pas l'air de leur inspirer confiance non plus. Pour notre album suivant, ils avaient envisagé de sortir une compilation de vieilles chansons – ça nous a mis la puce à l'oreille. Quand les mecs se mettent à compiler les conneries qu'un groupe a sorti par le passé, ça sonne le glas. Bronze s'était mis en tête que nos jours étaient comptés et que tous nos futurs projets seraient de cuisants échecs (quelle surprise ils allaient avoir par la suite !). Je suis persuadé qu'ils auraient préféré que le groupe éclate. Et ça, c'était hors de question ; j'ai même insisté pour que la nouvelle formation de Motörhead enregistre quelques morceaux inédits qui seraient inclus sur cette fameuse compilation si elle devait voir le jour. J'ai aussi pris soin de choisir personnellement tous les vieux morceaux et j'ai écrit un commentaire pour chaque morceau. Tout cela est devenu *No Remorse*.

Nous avons enregistré six chansons pendant la seconde partie de mai. Quatre d'entre elles – « Killed by Death », « Steal Your Face », « Snaggleteeth » et « Locomotive » – ont été incluses sur *No Remorse*. Les deux autres ont fini en

face B du single « Killed by Death » et étaient toutes les deux intitulées « Under the Knife », même s'il s'agissait de deux chansons complètement différentes. Cela pouvait paraître troublant, et c'était précisément notre but. C'est ce qui manque aux maisons de disques – ce petit brin de folie, avec pour seul but de faire rire. C'est ça que la Grande-Bretagne a légué au reste du monde, l'humour que l'on trouve également dans le *Goon Show*, *The Young Ones* et *Monty Python*. Il y a des gens qui n'arrivent pas à le cerner, et c'est bien dommage pour eux. Il faut rire dans la vie. En riant, vous travaillez tous les muscles de votre visage et ça vous empêche de vieillir. Un regard sévère vous donne des rides terribles. Ce que je conseille également, c'est une bonne dose d'alcool – ça renforce le sens de l'humour ! Un autre truc qui fait des miracles pour le sens de l'humour, c'est fumer beaucoup d'herbe. Mais on finit généralement par perdre les pédales : on ne sait plus parler que de cosmos et de conneries comme ça, et c'est vraiment très ennuyeux.

Comme je l'ai donc déjà expliqué, nos problèmes avec Bronze n'étaient pas de la rigolade. Ils se sont bien occupés de la promotion pour *No Remorse* et le single – je ne me plains pas du tout de ça. Mais ça ressemblait quand même à un dernier « hurra ». Ils ont fait de la promo pour le disque à la télévision et ce n'était même pas bien fait – juste une petite séquence live lors de laquelle nous faisions un boucan de tous les diables et où on nous présentait comme « le groupe le plus bruyant du monde ». Les fanfaronnades habituelles, quoi – rien d'extraordinaire. En revanche, la séance photos pour l'illustration de la pochette du 45 tours était on ne peut plus comique. Chacun d'entre nous représentait une façon d'être frappé par la mort – j'étais dans une chaise électrique, Wurzel était crucifié, Phil brûlé au bûcher et Pete face à un peloton d'exécution. Pour cette dernière prise, nous nous étions déguisés en révolutionnaires mexicains, armés de fusils et tout le bordel. Quand nous sommes allés acheter des Cornish pasties^[1] dans le supermarché d'à côté le temps d'une pause, les clients étaient pour le moins nerveux. Ils se sont agglutinés contre le mur, rien que ça, jusqu'à ce que nous leur disions : « Ne craignez rien. Les voleurs ne s'habillent pas comme ça. C'est trop flagrant. »

Pour le tournage du clip de « Killed by Death », nous nous sommes rendus en Arizona – ne me demandez pas qui a payé pour ça ; je ne pense pas que ce soit Bronze – nous, sans doute. MTV a interdit la diffusion du clip pour une raison complètement débile. Dans le clip, je conduisais une moto, et il y avait une nana assise derrière moi. Je posais ma main sur sa jambe et je la remontais vers le haut. On ne me voyait pas mettre la main sur ses poils choquants, mais ça ne leur a quand même pas plu. C'était n'importe quoi – en même temps, la vidéo de « Thriller » de Michael Jackson passait presque en boucle sur la chaîne : des mecs sortant de la terre avec de la merde qui leur coulait du nez – apparemment, ça ne les a pas gênés, ça !

Enfin bref, à part les séances photos et les promos pour la télé, rien n'était plus comme avant dans notre relation avec Bronze ; par conséquent, nous avons décidé que nous voulions quitter le label. Ensuite, nous avons vécu deux ans de galères juridiques, ce qui nous a empêchés d'enregistrer un nouvel album pendant toute cette période. Et nos ennuis ne s'arrêtaient pas là. Phil Campbell était toujours sous contrat avec le label de Persian Risk, et il y avait une histoire de litige entre Pete Gill et Saxon – apparemment, ils lui devaient de l'argent. Donc, malgré le fait que tout le groupe ait participé à la composition des nouvelles chansons, seulement Wurzel et moi avons été crédités officiellement. Les choses sont devenues dix fois plus compliquées qu'elles n'auraient dû.

Puisque nous étions, momentanément, dans l'impossibilité de sortir des disques, nous avons fait ce qui nous semblait le plus logique : nous avons passé toute cette période sur la route. Le premier concert qui a suivi les séances d'enregistrement de *No Remorse* a eu lieu lors de la course motocycliste annuelle de l'île de Man. Ce jour-là, nous avons bu beaucoup de Pernod gratuit. Plus tard à l'hôtel, je me suis réveillé en me disant qu'il faisait très chaud dans la chambre et j'ai remarqué que mes pieds étaient encerclés par les flammes ! Je m'étais endormi avec une cigarette allumée et le lit avait pris feu. J'ai dû ramasser les draps et les jeter dans la baignoire. Des conneries comme ça nous arrivaient tout le temps – il m'est arrivé une fois de me réveiller chez moi sur un matelas qui était entièrement *rouge*, à l'exception de l'endroit où j'étais couché. La cigarette avait carrément brûlé à travers draps et couverture pour finir dans le matelas qui était sur le point d'exploser. J'ai sauté du lit en un éclair, juste à temps pour éviter l'explosion du matelas – des flammes jusqu'au plafond ! ça m'a foutu une trouille bleue.

Après l'île de Man, nous étions en tête d'affiche du Heavy Sound Festival de Belgique. La composition de l'affiche était classique pour l'époque – étaient également présents Twisted Sister, Metallica (entre-temps nous avions fait connaissance et ils sont restés parmi nos plus grands fans depuis lors), Mercyful Fate et Lita Ford (que je connaissais depuis son époque avec les Runaways), plus quelques groupes moins importants et tous oubliés depuis longtemps. Un peu plus d'un mois plus tard, nous avons entamé notre première tournée d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Entre parenthèses, il n'y a rien de plus emmerdant que de voyager d'Angleterre à la Nouvelle-Zélande. Un vol cauchemardesque de trente-deux heures pour nous y rendre – une escale de trois heures à Sydney et un vol en avion à hélices inclus. Quand nous sommes arrivés à l'hôtel, nous avons pu constater qu'en effet, l'eau tourne dans l'autre sens quand elle s'en va dans le lavabo ! J'ai allumé la télé pour voir un épisode de *Coronation Street*^[2] vieux de deux ans. C'était un vrai choc des cultures – il se passe des choses bizarres

là-bas. Notre premier concert, à Dunedin, a été assez embarrassant. Quelques jours plus tard, à Palmerston North, une émeute a éclaté. Le public a commencé à flipper et à s'agiter dans tous les sens – un mec a été poignardé dans les fesses et le putain de théâtre a été détruit. La situation s'est nettement améliorée par la suite – Wellington et Auckland ont été sympas. L'étape australienne s'est déroulée dans de bien meilleures conditions. C'est un pays magnifique, l'Australie, parce que ça fait penser aux États-Unis d'antan. Lorsque l'on quitte les grandes villes pour aborder les petites villes rurales, les vérandas et vieux trottoirs surgissent de partout. Dans les bars, les ventilateurs sont en marche, il y a des mouches partout et l'alcool local gît effondré sur le bar, exactement comme dans les vieux saloons au cinéma.

Ils nous ont vraiment appréciés en Australie, et surtout à Melbourne, notre fief principal. Lors d'un concert, on nous a donné de nouvelles guitares. Wurzel s'est vu offrir une gratte bleue, et avant de monter sur scène, nous avons entendu le public scander : « Qui est l'homme à la guitare bleue ? Wurzel, Wurzel ! » Un mec nous a suivi partout sur le continent – pour ce faire, il avait mis en gage son magnétoscope. Il nous a même devancé sur le trajet Adelaïde-Melbourne, et c'est une sacrée trotte. Sa voiture en est morte, parce que c'est un vrai climat hostile ! Mais apparemment, ça en valait la peine pour lui – il a ensuite relaté ses expériences par écrit.

En rentrant, nous avons juste eu le temps de peaufiner quelques morceaux, qui par la suite ont vu le jour sur *Orgasmatron*, avant de partir pour quelques dates en Hongrie – c'était bien avant la fin du régime communiste. C'était une expérience très étrange. Nous n'avons pas été retardés par la douane – nous avons été guidés directement vers l'espace VIP, entourés de tous ces Russes qui nous regardaient d'un air perplexe. Il va de soi qu'en tant que promoteur en Hongrie communiste, tu connais les gardes-frontières, exact ? Sans aucun doute ! Une voiture nous attendait sur le tarmac et nous sommes partis avec la plus haute priorité, traitement de premier ordre. La voiture nous a conduits droit à la salle de Budapest pour la balance et à l'hôtel après ça. Le lendemain, arrivés à la salle, il y avait toute une armée alignée autour de l'immeuble. Et ces dingues de Hongrois ont carrément traversé les rangs de militaires. Ils étaient tellement excités, probablement parce que nous étions le premier groupe à jouer là-bas depuis très, très longtemps. Quel spectacle – des milliers de gens à l'assaut de l'armée hongroise ! Nous avons joué devant 27 000 personnes – un immense succès. Le problème, c'est que c'était en Hongrie et personne n'en a jamais entendu parler. J'ai l'impression que lorsque l'on joue dans des pays touchés par la crise, soi-disant des pays du tiers-monde, les gens sont plus confiants et gentils. Ils montrent davantage d'enthousiasme dans tous les domaines. Tout compte fait, qu'est-ce que la civilisation nous a déjà apporté ? Elle a estompé nos sensibilités et nous a rendus moins ouverts et tolérants. J'ai vraiment l'impression qu'il s'agit d'une malédiction – que

Dieu bénisse l'économie de marché !

De retour en Angleterre, avant de partir en tournée de promotion pour *No Remorse* (sorti en Angleterre le mois précédent), nous avons fait une apparition dans l'émission de ITV, *Saturday Starship* (l'émission pour enfants qui a succédé à *TisWas*, le samedi matin). Apparemment, certaines personnes se sont plaintes parce que nous avons répété dans le parking de la chaîne tôt le matin. Je n'ai pas compris où était le problème – ils nous avaient dit huit heures et demie du matin pour la répétition et ils avaient monté la scène dans le parking. Ensuite, nous avons fait le festival « Woooarrgh Weekender », organisé par le magazine *Kerrang !*, à Norfolk. C'était une horreur, et comme d'habitude dans le cas de Motörhead, c'était diffusé.

Nous avons fait la moitié de notre tournée britannique quand Wurzel a dû être hospitalisé pour cause de calculs rénaux, et nous avons fini la tournée en trio. Il a été autorisé à faire quelques morceaux avec nous pour la dernière performance, au Hammersmith Odeon. On l'a mis dans un fauteuil roulant et deux « infirmières » porno l'ont poussé sur scène. Tout le monde l'a acclamé – il ne faut pas oublier qu'à ce moment-là, il n'était même pas dans le groupe depuis un an ! En plus, ce soir-là, un disque d'argent nous a été remis pour *No Remorse*. Pour un groupe censé être arrivé à terme, je trouve ça plutôt impressionnant.

Nous avons passé la dernière partie de l'année 1984 en tournée américaine. Comme c'était la première visite de Phil et Wurzel là-bas, j'ai été leur « accompagnateur », en quelque sorte. (Pete y était déjà allé avec Saxon.) Cette tournée-là a été un vrai régal, d'autant plus que les dernières années avec Phil Taylor et Eddie n'avaient pas été des plus gaies, et avec Brian, ça n'avait pas été une partie de plaisir non plus – un an et demi de torture totale, pour être exact. Mais je le répète, quand des jeunes rejoignent les rangs, ça te rajeunit de façon spectaculaire. À la fin de l'année, nous avons enregistré un clip vidéo pour MTV – une porte s'ouvrait, et nous étions tous là, en train de chanter une version de « Silent Night », horriblement faux. Nous avons terminé le mois de décembre avec quelques dates en Allemagne.

En fait, ces concerts-là allaient être les derniers avant plusieurs mois. Nous avons passé la première partie de 85 à faire des apparitions à la télévision – la plupart en Angleterre, quelques-unes en Suède. Nous avons participé au lancement d'une émission sur ITV intitulée *Extra Celestial Transmission*, ou *ECT*. Je l'ai affectueusement rebaptisée « Eric Clapton's Tits » (« Les nichons d'Eric Clapton »). C'était une émission heavy metal, et ils avaient demandé au public de s'habiller « de façon outrancière ». Cela m'a donné l'idée de demander aux maquilleurs de me faire une belle double balafre bien réaliste sur le visage ; avec ça, je portais des vêtements de gangster : veston croisé blanc (j'adore !), chemise noire, cravate blanche et lunettes noires

enveloppantes. Quelques amis Hell's Angels ont regardé l'émission et m'ont proposé de tuer le mec qui m'avait infligé la cicatrice !

J'ai également fait quelques apparitions en solo à droite à gauche. J'ai pris l'avion pour l'Allemagne où j'ai fait une émission de télé en compagnie de Kirsty MacColl (qu'elle repose en paix : c'était une nana extraordinaire). Je jouais de la guitare, j'étais habillé en teddy-boy avec des lunettes noires, et je suis tombé à genoux en jouant un solo – je ne savais même pas ce que je jouais ! J'ai également accompagné Frankie Goes to Hollywood, qui était dans la même émission. Pour une raison quelconque, ils étaient ravis que je sois là, et quand ils ont joué au Hammersmith Odeon, plus tard, ils m'ont invité à jouer « Relax » sur scène avec eux. J'étais censé jouer de la guitare, mais je ne connaissais pas les accords. De toute façon, personne ne savait qui j'étais – les fans de Frankie n'étaient pas tout à fait les mêmes que ceux de Motörhead – et ça les a laissés perplexes.

Le même soir, ils donnaient une fête au Holiday Inn à Chelsea, où nous nous sommes rendus. Parmi les invités, il y avait Gary Glitter, tenant un verre *et* une cigarette dans chaque main – il ne savait plus du tout où il était. Il y avait aussi deux filles en guêpière qui voulaient désespérément sauter le bassiste de Frankie (seuls Holly Johnson et l'autre chanteur étaient gays). En fait, c'est tout ce qu'elles voulaient, et en fin de compte, c'est le seul mec présent qu'elles n'ont pas sauté. Elles ont eu tout le monde, Motörhead inclus ! Elles te taillaient une pipe et quand tu parlais, elles disaient : « Au fait, si tu vois le bassiste... » Mais il était parti avec sa femme deux heures auparavant. La dernière fois que j'ai croisé Holly, c'était lors d'un concert de Frankie à Wembley, et son petit ami était un homo colossal et très protecteur. Le genre qui te protège de tout le monde, même de tes propres amis. Holly allait quitter le groupe, ce que je lui ai déconseillé. Je lui ai dit : « Tu fais une erreur monumentale », et c'était vrai. Depuis, plus personne n'a entendu parler de lui, ni des autres. Et ils ont été *très populaires* pendant un moment.

J'ai fait la connaissance de Samantha Fox cette année-là. Nous étions tous les deux juges dans un concours de consommation de spaghetti (il y avait de vrais porcs parmi les participants !). J'étais fan d'elle depuis que je l'avais vue en page 3^[3], et nous avons envisagé de chanter « Love Hurts » ensemble et d'en faire un single. J'ai enregistré une prise et la lui ai filée pour qu'elle l'écoute, mais nos emplois du temps étaient complètement divergents et ça ne s'est donc jamais fait. En voilà une autre qui a plus ou moins disparu. Elle était très mignonne, mais je pense qu'elle a été mal conseillée. Elle avait son père comme manager, ce qui est déjà une erreur en soi, mais en plus, il l'a « gérée » droit vers l'oubli. Apparemment, elle a refait surface : quand Motörhead a fait ses premiers concerts en Russie, nous sommes sortis dans un club appartenant au promoteur et nous sommes tombés sur Sam Fox ! Nous

avons bien fêté nos retrouvailles ce soir-là !

Cette interdiction provisoire de sortir des disques ne nous a pas empêchés de nous investir dans d'autres projets ; comme par exemple enregistrer pour une œuvre caritative. Gerry Marsden, de Gerry and the Pacemakers, a réuni une bande de musicos pour chanter « You'll Never Walk Alone »^[4] en faveur du Bradford City Football Stadium Fire Disaster Fund^[5]. Wurzel et moi y avons participé, ainsi que Phil Lynott et Gary Holdon, entre autres. Ce morceau a été classé numéro 1 et a obtenu un disque d'or. Avec Guy Bidmead, j'ai coproduit une chanson des Ramones, « Go Home Ann », extrait de leur EP *Bonzo Goes to Bitburg*. J'aurais préféré que ce soit un morceau plus rapide, comme « Beat on the Brat » ou « I Wanna Be Sedated ».

Vers la fin juin, Motörhead approchait des dix ans d'existence et nous avons fêté ça avec quelques concerts au Hammersmith. Un pur régal. Le premier soir, tous les membres de Motörhead, passés et présents, ont fait une apparition sur scène, et ça, c'était vraiment exceptionnel. Il y avait également Wendy O. Williams et Girlschool. Le deuxième soir, rebelote, à l'exception de Larry Wallis. Même Lucas Fox, batteur du groupe pendant à peine quelques mois, était là. Comme il nous était impossible de monter trois batteries sur scène, nous lui avons accroché une guitare au cou, qui était censée ne pas être branchée. Mais, bien évidemment, elle *l'était*, tandis que celle de Brian Robertson ne l'était pas. Phil Lynott n'a pas pu résister à la tentation et nous a rejoints sur scène. Nous avons joué « Motörhead » et il ne savait pas quoi faire (Eddie Clarke lui a dit : « C'est en mi ! » – lui aussi avait oublié !). Phil était un ami, mais il ne connaissait pas notre « titre nominatif ». Ces deux concerts ont été enregistrés et Vic Maile a mixé la basse de Phil bien en avant et lui a donné la bande, juste pour le faire chier. Il a eu sa revanche à titre posthume il y a quelques années, quand j'ai rejoint le groupe de Duff McKagen sur scène au Hollywood Palladium. Ils ont entamé « The Boys Are Back in Town », et je ne la connaissais pas ! Il était prévu que nous fassions une autre chanson, mais ils l'ont changée sans me prévenir.

À la fin du second concert, un immense gâteau d'anniversaire a été apporté. Une minette avec deux ballons cachés sous son tee-shirt en est sortie – je sortais avec elle à cette époque. Elle s'appelait Katie... Quelle petite beauté ! Nous avons sorti une vidéo de ce concert, intitulée *The Birthday Party*. Quand notre manager a voulu le sortir en disque, nous nous y sommes opposés. Je pensais que ça pourrait freiner la vente de la cassette vidéo, et je ne voulais pas non plus que ça devienne une escroquerie. En plus, la qualité musicale nous a semblé insuffisante pour que ça sorte en disque – après tout, nous n'avions pas joué depuis cinq mois. C'est devenu un sérieux point de désaccord entre Doug Smith et nous. Cette querelle a traîné pendant des années et à la fin, c'est lui qui a gagné. Aujourd'hui, j'ai du mal à comprendre

pourquoi nous étions si intransigeants, mais à l'époque, ça nous avait semblé très important.

À la suite des concerts au Hammersmith, nous avons tourné en Scandinavie pendant un mois. Nous avons joué absolument partout où cela était possible – au nord du cercle polaire, dans chaque trou paumé. En été, il y a des fêtes locales dans toute la Suède, et nous les avons toutes faites. Ensuite, nous avons joué partout en Norvège, ainsi que quelques dates en Finlande. Le dernier concert a eu lieu à Göteborg en Suède, où notre présent batteur, Mikkey Dee habitait (mais ça, nous ne le savions pas à l'époque !). La tournée a été baptisée « It Never Gets Dark Tour » (« la tournée où il ne fait jamais nuit »), et c'est vrai : il ne fait jamais nuit là-bas pendant l'été. Le soleil plonge vers l'horizon, et puis il se lève à nouveau. Le promoteur qui s'est occupé de nous en Norvège était une vraie catastrophe. Il n'arrêtait pas de nous communiquer des distances incorrectes, ce qui nous a fait rater nombre de ferries – il n'y a que des fjords en Norvège et les parties terrestres sont reliées par ferry. Nous avons raté une bonne moitié de ces ferries, par conséquent notre liaison était assurée en vedette. C'était très embêtant, et cher de surcroît, et nous arrivions toujours en retard pour les concerts. Un soir, nous sommes arrivés avec beaucoup de retard, et quand nous sommes entrés dans les vestiaires, il n'y avait qu'une bassine remplie d'eau froide avec une bière dedans, trois yaourts, quelques gâteaux, des fruits et des noix – de la bouffe pour les ours, quoi. J'ai donc interpellé le promoteur : « Viens là une minute, toi ! » et je lui ai balancé les trois yaourts dans la figure avant qu'il ne puisse partir. Juste après, la porte s'est entrouverte et une bouteille de vodka a roulé dans notre direction. Arrivés à Trondheim, nous en avons tellement marre de ce type que nous l'avons arrosé de fromage fondu. Pour la cinquième fois, nous avons été obligés d'organiser nous-mêmes la traversée et nous étions arrivés avec deux heures de retard. Dégoûtés. Lorsqu'un concert commence avec du retard, les fans pensent toujours que cela est dû au groupe. Nous étions donc enfin sur scène et cet enculé de promoteur était là, dans les coulisses, appuyé contre la sono comme s'il était une sorte de VIP. Tout ça parce que le concert avait lieu dans sa ville natale. Alors les roadies l'ont attrapé par derrière, l'ont menotté et poussé sur scène et lui ont baissé le pantalon. Ils l'ont couvert de fromage fondu, de mayonnaise et de tout ce qui leur tombait sous la main. Notre tour manager de l'époque, Graham Mitchell, a pris le micro et s'est adressé au public. « Vous voyez ce trou du cul ? C'est à cause de lui que nous avons du retard ! » Et *paf*, nous l'avons poussé hors de la scène. Ensuite, il s'est rendu au poste de police – comme ça ! En taxi, couvert de cette saloperie ! Après le concert, dans les vestiaires, quelqu'un a toqué avec vigueur à la porte. Il fallait s'y attendre. C'était un flic immense – les Norvégiens sont vraiment très grands – qui avait un air de super Gestapo.

« Che crois ke fous afez fait kèkechouse te très krafe à cette bersonne, il nous a

informés.

– Ah bon ? Il ne faut pas oublier qu’il nous a fait prendre toutes les mauvaises directions ! » et tout ça. Nous lui avons raconté toute l’histoire.

« Vi, vi, vi ! Mais ze n’est bas une raison bour coufrir un homme te fromache ! »

Apparemment, ce qui le gênait le plus, c’était le fromage, pas l’agression. C’était un truc fromager. Très bizarre.

De retour à Londres et avant d’embarquer pour les États-Unis à nouveau, nous avons fait deux trois trucs en ville. Hawkwind faisait un concert contre l’héroïne au Crystal Palace, et j’ai joué quelques morceaux avec eux. Je voudrais en profiter pour dire que tous ces concerts antidrogue sont du pur pipeau. La plupart du temps, ceux qui les organisent sont complètement cassés, ce qui est déjà une contradiction en soi. Et qu’est-ce qu’ils font de l’argent récolté dans ce genre de manifestations ? Acheter de la drogue ? ! Ils montent des centres de désintoxication qui ne fonctionnent pas du tout. Aucun camé qui se respecte n’a envie d’écouter les mecs qui gèrent ce genre d’institutions, parce qu’ils s’en occupent comme si c’étaient des MJC. De toute façon, t’as commencé à te droguer parce que tu voulais te rebeller contre la génération de tes parents. Et t’as vraiment pas envie d’être parqué comme un mouton et de t’entendre dire que t’es un mauvais garçon. Ce n’est pas la bonne méthode. Il faut les enfermer dans une pièce jusqu’à ce qu’ils soient clean et les laisser sortir quand ils sont sûrs de le rester. C’est tout ce que l’on peut faire. Et même ça, c’est très souvent inutile, car un camé doit avoir *envie* de décrocher. L’initiative doit venir de la personne elle-même. ça sert à quoi, de leur proposer une cure de désintoxication à la place de la prison ? Merde à la fin, qui aurait envie d’aller en taule ? Ils entrent en cure pour calmer le jeu un peu, et peut-être se débarrasser d’une copine emmerdante. Et quand ils ont décroché, la vie leur est moins onéreuse, parce qu’une fraction de ce qu’ils prenaient avant leur suffit tout d’un coup. À mon avis, toute cette lutte antidrogue est un bordel monstrueux.

Passons. Wendy O. Williams et les Plasmatics étaient en concert au Camden Palace, et Wurzel et moi avons décidé de jouer quelques-uns de nos morceaux avec eux – « Jailbait » et « No Class ». Une vidéo de ce concert est sortie, si vous pouvez mettre la main dessus. En novembre, le mois suivant ces événements, nous étions aux USA, et à la fin de la tournée, j’ai rendu visite à Dee Snider, sur MTV. Et nous avons de bonnes nouvelles : nos problèmes juridiques avec Bronze avaient pris fin et nous pouvions donc attaquer l’année 1986 avec l’enregistrement d’un nouvel album.

[1] Une sorte de pâté en croûte avec du bœuf, des pommes de terre et des

légumes. (NdT)

[2] Fameuse série soap anglaise créée en 1960 et qui existe toujours ! (NdT)

[3] Du tabloïd anglais *The Sun*, seins nus. (NdT)

[4] L'hymne du FC Liverpool (NdT)

[5] Collecte pour venir en aide aux victimes du feu ravageur qui a fait plus de quarante morts en mai 1985 dans le stade du football club de Bradford. (NdT)



Phil Campbell, sur le point de tomber à la renverse, sauvé in extremis par son bassiste et compagnon vaillant.

12) (Don't Let 'Em) Grind Ya Down

Il va de soi que Motörhead n'a pas signé avec le premier label venu. Douglas Smith, notre manager, nous a persuadés de signer avec sa propre boîte, GWR (pour Great Western Road, où était situé le siège de l'entreprise). Notre manager et notre maison de disques ne faisaient donc plus qu'un. En plus, Doug et sa femme s'occupaient également de la promotion. N'importe qui aurait pu nous dire que le fait de léguer tous ces pouvoirs à notre management était très malsain, mais personne ne l'a fait. Par conséquent, ignares en affaires comme toujours, nous nous sommes lancés tête baissée dans l'enregistrement de l'album *Orgasmatron*.

Orgasmatron était notre premier véritable album studio depuis trois ans et à part moi, il ne restait plus aucun membre du groupe de l'époque de *Another Perfect Day*. Cela ne nous a pas déconcertés pour autant. Les séances d'enregistrement de *No Remorse* et nos tournées interminables nous avaient donné l'occasion de nous habituer les uns aux autres ! Nous avons enregistré l'album en onze jours, ce qui – vous l'aurez compris depuis le temps – n'est pas très spectaculaire pour Motörhead. En fait, c'était on ne peut plus facile, car tout le monde était content d'être là. Nous avons quand même réussi à effrayer Bill Laswell, notre producteur, le premier jour. Paul Hadwen, le secrétaire du fan club, et moi-même, étions en train de picoler au troquet quand nous avons vu une annonce dans le journal pour des Fat-O-Grams^[1]. Nous nous sommes dit : « C'est exactement ce qu'il nous faut pour Phil Campbell ! » et nous en avons commandé un. Puis nous sommes allés en studio avec Bill Laswell et Jason Corsaro, le technicien du son. Ils venaient à peine d'arriver des États-Unis et ne nous connaissaient absolument pas – Bill et moi nous étions vus pendant à peine une demi-heure avant cela, et il n'avait pas été question de Fat-O-Grams ou d'autres conneries de ce genre. Bill et Jason avaient ce côté fonceur typiquement américain, genre : « Allez, les mecs, on attaque ! ça va être génial ! » Mais il y avait cette femme très forte dans le hall d'entrée (Phil m'a dit plus tard qu'il croyait qu'elle était la mère de quelqu'un) et elle nous a suivis dans le studio. Elle a demandé : « Lequel d'entre vous est Phil ? » Et Phil a répondu : « C'est moi. » WHAM ! Elle a enlevé sa robe et voilà ! Cette femme énorme était habillée d'un minuscule ensemble étriqué, les seins à l'air, et elle s'est mise à chanter « Joyeux Anniversaire » ! (Ce n'était probablement pas son anniversaire, mais nous lui avons dit que ça l'était !) Puis elle s'est emparée de la tête de Phil et l'a coincée entre ses nichons – tout ce qui dépassait était une petite touffe de cheveux ! Et puis elle s'est mise à le frapper avec ses seins ! Elle a failli l'assommer. C'était géant ! Laswell et Corsaro s'étaient faufilés derrière la table et disaient : « C'est quoi, ce bordel ? » Voilà comment ils sont entrés dans le monde de Motörhead.

En fin de compte, Bill a assuré sur le plan sonore, mais il a tout foutu en l'air en mixant. L'album qu'il a emporté avec lui à New York était bien meilleur que celui qu'il a ramené. Nous étions quelques-uns – il y avait des gens de notre entourage et de celui de Bill – à nous réunir pour la grande première écoute. La femme qui s'occupait de nos relations publiques avait apporté une caisse de champagne pour fêter cela dignement. ça a été une horreur. *Orgasmatron* transformé en album vaseux. On aurait dû entendre une harmonie à quatre voix sur « Ain't My Crime », mais il avait effacé trois des quatre voix ! Je ne vais pas vous ennuyer avec les autres « points forts ». Il suffit de dire que notre agent a essayé de pousser la caisse de champagne sous la table avec son pied et que le manager de Laswell était en train de danser résolument sur place à côté de la porte. C'était désespéré. J'ai essayé de remixer une partie du disque, mais Bill et Jason ne m'ont pas vraiment aidé, car « c'est *notre* mix et *nous* l'apprécions et il ne faut pas y toucher et puis ce musicien difficile s'en mêle et veut nous apprendre notre boulot » – d'accord, j'admets que je *suis* difficile, enfin, si l'on peut appeler le fait de vouloir faire les choses correctement « être difficile » !

Je n'ai pas trouvé le titre *Orgasmatron* d'emblée. Le titre provisoire de l'album avait été *Riding with the Driver* (chaque album studio de Motörhead, à l'exception de *Bastards*, enregistré en 1993, porte le nom de l'une des chansons y figurant), mais le morceau n'a pas vraiment tenu ses promesses. À l'époque, je ne savais même pas que Woody Allen s'était servi d'un engin appelé « Orgasmatron » dans l'un de ses films – je n'ai jamais vu le film – mais on me l'a raconté pas mal de fois depuis ! En tout cas, j'ai inventé le mot tout seul. Pas mal de nos fans considèrent cet album comme un « classique » et il contient, en effet, quelques bonnes chansons – la chanson titre et « Deaf Forever », par exemple. Toujours est-il que le mixage me restera à jamais en travers de la gorge. En ce qui me concerne, le produit final n'est qu'une ébauche de ce que cet album aurait dû être. Je dois quand même dire qu'il y a une superbe photo de Lars Ulrich sur la pochette originale. Quelques années auparavant, lorsque nous étions à Los Angeles, Lars était venu nous voir au Beverly Sunset et il a été un peu malade. C'était encore un jeunot à cette époque, mais je mentirais si je disais que je lui ai appris à boire – en fait, je lui ai appris à gerber, et c'est exactement ce qu'il a fait : il s'est gerbé dessus. C'est ce qui arrive quand on essaye de suivre le rythme des anciens ! Il y a donc une photo de ce moment historique du rock sur la pochette de *Orgasmatron*.

Nous avions un nouvel album à promouvoir, donc nous sommes repartis en tournée. Douglas s'est senti obligé de se surpasser dans la conception scénique, comme d'habitude – d'où le train *Orgasmatron*, pour rester fidèle à la pochette du disque. La batterie était placée à l'avant du train, qui sortait sur des rails en plein milieu de la scène – mais l'engin n'a jamais bien fonctionné.

Les rails ne pouvaient pas être montés correctement sur la scène, des trucs comme ça, quoi. Douglas a eu des idées excellentes – l’avion Bomber avait été génial – mais là, on parle quand même de boulot mal fait. Comme pour ce putain de Iron Fist. En tout cas, le train nous a accompagnés à travers la majeure partie de l’Europe.

Orgasmatron aurait dû nous relancer sérieusement – nouveau disque, nouvelle formation – mais personne ne l’a acheté. Ou plutôt : personne n’a pu l’acheter. GWR a expédié l’album vers un nombre de distributeurs qui ne se sont, pour la plupart, acquittés de leur tâche que de façon très médiocre. Néanmoins, nous avons joué dans tous les lieux habituels – en Europe, au festival du Castle Donnington, en Angleterre et aux États-Unis. Nous avons Megadeth en première partie au début de la tournée américaine. C’était un jeune groupe et malheureusement, ça a foiré. Lors de la première soirée, à Oakland, ils avaient étalé leur bannière de scène par terre, devant la porte de notre vestiaire. Et comme nous ne respectons pas vraiment les traditions, nous l’avons traversée. Le manager du groupe est entré comme un bolide, flippant complètement – « Vous avez marché sur notre bannière ! » Je lui ai répondu : « Écoute, il n’y avait pas moyen pour nous d’entrer dans notre vestiaire sans marcher sur votre putain de bannière. Pourquoi ne l’avez-vous pas mise dans un autre endroit ? » Nous avions déjà du retard pour la balance – je me souviens, c’était au Kaiser Auditorium. Le premier concert est toujours un peu pénible ; nous avons quelques nouvelles recrues dans l’équipe, et ces mecs étaient toujours en train de monter du matos ; ils apprenaient, quoi. Le manager a foncé vers la sono où notre technicien du son était en train de finir les réglages de la batterie, et lui a dit : « Vous devez quitter la scène maintenant. Le contrat stipule que mon groupe a droit à sa balance à l’instant. » Dave, notre sono, s’est retourné et a regardé le mec.

« Je vous demande pardon ? »

– Dis à ton groupe qu’il dégage de la scène », cet idiot a ordonné.

Dave a sorti la matraque de police qu’il tient toujours en cachette derrière la table de mixage.

« Si tu ne te casses pas tout de suite, je risque de te faire très mal avec cet engin, juste entre tes yeux, là ! »

Le mec est parti, fulminant et gueulant dans les coulisses. Entre-temps, Dave Mustaine, le leader de Megadeth, est venu nous voir pour s’excuser et s’est évanoui dans notre vestiaire ! Le pauvre Dave allait un peu loin à cette époque – il a changé depuis. Et puis ce putain de manager a continué à faire des allers retours dehors, sans même savoir que sa star aurait pu mourir sur notre canapé ! Ce n’était pas vraiment de la faute du groupe, je dois l’admettre,

mais nous les avons quand même virés de la tournée le lendemain. Juste à cause de la merde avec le manager. C'est *lui* que nous aurions dû virer, en fait. Des années plus tard, lors du show NAAM (Association nationale des commerçants audio), Dave Mustaine est venu s'excuser à nouveau pour tout ça. C'était très généreux de sa part, car il n'était pas obligé de le faire. Nous aurions pu continuer à mener nos vies de façon parallèle et personne n'aurait rien dit. Que la force soit avec lui. C'est un mec intelligent, Mustaine. Même s'il a des taches de rousseur, il n'est pas con.

Globalement, cela n'a pas été notre tournée la plus brillante des USA. À La Nouvelle-Orléans, le public me crachait dessus (des vrais punks, quoi !), alors je leur ai dit que je quitterais la scène s'ils n'arrêtaient pas. Ils ont continué, donc je me suis cassé. Il y a eu une émeute lors de laquelle ils se sont servis de tuyaux à incendie, entre autres. À Aurora dans l'Illinois, Graham, mon roadie depuis des années, a massacré ma basse favorite – elle avait un son superbe et c'était la seule dont je m'étais jamais servi, jusqu'à ce qu'il me la casse. Il ne l'a pas fait exprès, mais il s'est pointé en rigolant, les deux bouts accrochés autour de son cou. Elle aurait pu être réparée après l'accident, mais dans un accès de dépit, Graham est parti la massacrer dans le parking. J'ai donc décidé de le virer.

Durant les interruptions entre les différentes tournées, j'ai fait un certain nombre d'apparitions dans des trucs à droite à gauche. J'ai joué un hors-la-loi (un vrai stéréotype, non ?) dans le clip de « I Wanna Be a Cowboy » d'un groupe appelé Boys Don't Cry. J'ai chanté « Silver Machine » avec Hawkwind lors de leur concert au festival de Reading. Et puis il y a eu le discours de Boss Goodman à Dingwalls. Boss avait été roadie, puis manager des Pink Fairies pour finir patron de Dingwalls. C'était un mec très entreprenant et très sympa. Il a fait un discours annonçant sa retraite, et en plus, c'était vrai – je ne l'ai pas revu depuis. Wurzel et moi avons fait quelques morceaux avec Rat Scabies des Damned et Mick Green des Pirates. Larry Wallis aurait dû participer, mais il jouait dans deux groupes différents ce même soir (dont son propre groupe, Love Pirates of Doom) et il a refusé de répéter avec nous. Il était tellement chiant que Mick Green a fini par lui dire : « Écoute, Larry, on s'en sortira, OK ? Merci quand même. » De toute façon, nous n'avions pas besoin de lui. Mick est un bon guitariste et nous avons réussi une bonne performance. Tout ça ne nous a pas empêchés d'enregistrer les inévitables « Peel Sessions » avec Motörhead, et j'ai même eu un petit rôle dans un clip de Doctor and the Medics. *Orgasmatron* ne s'est peut-être pas très bien vendu, mais un truc est sûr : on nous voyait partout en 1986 !

Début 87, j'ai eu un rôle dans le film *Eat the Rich*, et Motörhead a réalisé la bande originale – principalement des chansons tirées de *Orgasmatron*, ainsi que la chanson titre du film. Le film était fait par l'équipe de Comic Strip, qui

avait déjà produit la série télé *The Young Ones*, entre autres. L'une de leurs premières productions, *Bad News*, relatait l'histoire d'un groupe mythique de heavy metal – un peu comme *Spinal Tap*, mais en mieux (et je sais de quoi je parle !). *Bad News*, le groupe qui figurait dans l'émission, avait été notre première partie à Donnington, et après le concert, nous nous sommes parlés assez longuement. Ensuite, Peter Richardson, le réalisateur du film, m'a appelé pour me demander si je voulais un rôle dans son film. C'était aussi simple que ça.

Pour être honnête, je n'aime pas jouer dans des films – j'en ai fait quelques-uns maintenant, et c'est toujours aussi ennuyeux. On te dit d'arriver sur le lieu de tournage à quatre heures du mat', et puis à trois heures de l'après-midi, on te dit qu'on n'a pas besoin de toi. En bref, tout ce que l'on fait, c'est attendre toute la journée en compagnie de quelques acteurs. Mais bon, *Eat the Rich* était quand même assez réussi. J'ai eu pas mal de coups avec Noshier Powell, l'acteur principal qui incarnait le ministre de l'Intérieur. Il tient un club dans le sud de Londres de nos jours, fréquenté par des voyous et des gangsters de tous bords. J'incarnais un certain Spider, qui bossait pour un agent double soviétique, Captain Fortune, joué par Ronald Allen (qui était dans *A Night to Remember*^[2], le film des années cinquante sur le naufrage du Titanic). Je ne vais pas vous raconter toute l'histoire du film ici, mais disons que c'est une comédie noire, parlant de cannibalisme dans un restaurant chic et bourrée d'allusions politiques. Il y avait un paquet de petits rôles réservés à des célébrités – Paul et Linda McCartney, Bill Wyman, Koo Stark, Angela Bowie (même si son seul exploit est d'avoir été la femme de David Bowie). C'était un film typiquement britannique. En général, les étrangers ne le pigent pas trop, mais je le trouve quand même assez réussi.

Mon rôle ne nécessitait pas beaucoup de préparation ; j'étais moi-même – je portais même mes propres vêtements. Les instructions du réalisateur en ce qui me concerne étaient plutôt du genre : « Tu vas là-bas et tu dis ça. » S'il vous arrive de louer la vidéo, regardez bien la scène où je conduis une moto – ce n'est pas moi. Ils l'ont filmée lorsque j'étais en tournée aux États-Unis avec Motörhead. Ils m'avaient demandé de laisser quelques fringues et l'ont filmée avec une nana à ma place... une nana de grande taille. Une bonne anecdote pour les amateurs de curiosités !

Le réalisateur a fini par avoir tout Motörhead dans son film : nous avons remplacé l'orchestre dans la scène de la salle de danse. Il a eu cette idée pendant le tournage. Si vous regardez bien, vous verrez que le groupe se transforme tout au long de cette scène-là. Au début, nous n'y sommes pas du tout, puis il y a juste moi qui joue ; après il y a Phil qui apparaît et ensuite Wurzel et Phil Taylor (je venais de virer Pete Gill le matin même, donc Philthy a sauté dans sa voiture et nous a rejoints pour le tournage de cette

scène). ça s'appelle de la continuité, ça !

Le licenciement de Pete Gill était dans l'air depuis un sacré bout de temps. Peter était lui-même son pire ennemi ; encore un qui ne s'est pas contenté du simple fait d'être dans le groupe. Il s'est opposé à quelques-unes de mes décisions et il a commencé à emmerder Phil et Wurzel aussi. J'ai fini par me lasser de sa grogne incessante. Alors, quand il nous a fait poireauter pendant vingt minutes, et tout ça parce qu'il lisait son journal ou je ne sais quoi, la coupe a été pleine. Je sais que ça a l'air insignifiant, mais je pense aussi que la plupart des embrouilles familiales sont basées sur des futilités. Et un groupe *est* une famille. Je lui ai accordé quelques mois de répit, mais tout avait changé. Quand ça suffit, faut arrêter, non ? Je savais déjà que Phil Taylor avait envie de revenir. Il jouait avec Frankie Miller en compagnie de Brian Robertson, et apparemment, ça ne marchait pas très fort. Quand Motörhead est revenu d'une tournée américaine, Frankie Miller, Philthy et Robbo étaient dans le même avion. C'était déjà assez bizarre en soi, mais en plus, ils ont commencé à s'engueuler entre eux en plein vol. Pas longtemps après cela, Phil est venu demander s'il pouvait récupérer son ancien poste, mais on lui a répondu : « Écoute, pour l'instant, nous sommes encore engagés avec Pete. » Nous ne savions pas encore ce qui allait nous tomber sur la tête. Il y a des fois où je suis vraiment trop respectueux – Brian Downey de Thin Lizzy s'est présenté pour le même poste à peu près à la même époque, et je l'ai refusé aussi !

La situation avec Pete a donc explosé le jour du tournage. Tout ce qu'il faisait durait une éternité, et nous ne faisons que l'attendre entre-temps. Étant donné que je suis un *speedfreak* et que je n'aime pas attendre, ça a commencé à me gonfler sérieusement. Ce matin-là, nous avons pris la bagnole et nous sommes partis à l'hôtel pour aller chercher Pete et Phil Campbell. Phil est venu tout de suite, mais Pete était toujours dans sa chambre. Nous avons donc attendu pendant qu'il s'habillait et foutait je ne sais quoi d'autre. Ensuite il s'est mis à dire au revoir à des gens dans le hall, et nous avons déjà du retard pour le tournage ! Des cameramen nous attendaient avec impatience pour tourner la scène. Quand il est enfin sorti de l'hôtel, j'en avais marre. J'ai baissé la vitre de la voiture et je lui ai dit : « Va te faire enculer ! T'es viré ! » et nous sommes partis. Fin de l'histoire. La dernière fois que j'ai entendu parler de Pete, il était en tournée avec une version alternative de Saxon, apparemment. Le groupe est constitué de trois membres originaux du groupe, qui se sont tous fait virer, et ils se sont baptisés Son of a Bitch, ce qui était le nom d'origine de Saxon.

Après le départ de Pete, Phil Taylor a récupéré son poste. Après coup, on pourrait dire que c'était une erreur ; mais bon, avec le recul, tout devient très facile, hein ? ça s'est bien passé pendant un certain temps, mais les choses

avaient évolué, et j'aurais dû me douter que ça ne redeviendrait plus jamais comme avant. En tout cas, au mois de juin, nous étions en studio pour l'enregistrement de notre nouvel album, *Rock and Roll*.

Rock and Roll n'est pas un mauvais album, mais ce n'est pas ce que nous avons fait de mieux. Il y a eu pas mal de problèmes dans le studio – rien de catastrophique, juste un amas de petites contrariétés. Notre erreur principale a été de choisir Guy Bidmead comme producteur. Comme il était technicien, nous avons fini par produire l'album nous-mêmes, en quelque sorte. Nous étions pourtant sûrs de notre choix. Guy avait un peu travaillé avec Vic Maile, producteur de deux de nos disques les mieux réussis, et il avait été aux manettes sur les morceaux de *No Remorse*. Mais quelque chose ne tournait pas rond. Ce n'était pas vraiment de la faute à Guy – nous y étions pour quelque chose. Nous avons tous voulu avoir notre mot à dire ; en fin de compte, celui qui avait gain de cause, c'était celui qui se trouvait le plus près des manettes ! L'enregistrement de cet album a été assez confus. En plus de ça, Wurzel avait des problèmes personnels. Sa nana n'arrêtait pas de venir l'embêter en studio, faisant éclater un certain nombre de discussions familiales lorsque nous aurions dû travailler. Cela ne nous a pas vraiment aidés. Très souvent, l'état d'esprit des membres d'un groupe a une répercussion directe sur la réalisation d'un disque lorsque le groupe est en studio. Si un musicien a des problèmes conjugaux ou financiers ou autre, sa performance en sera affectée, car il ne sera pas complètement concentré sur son travail. Si vous ajoutez à cela le fait que nous n'avons pas eu suffisamment de temps pour exécuter les chansons correctement, vous comprendrez que nous ayons perdu pas mal de temps inutilement.

Avec tout ça, nous avons quand même réussi à nous amuser de temps à autre. L'un des studios dans lesquels nous avons enregistré *Rock and Roll* était Redwood, dont le copropriétaire était Michael Palin^[3], et il s'est avéré que le technicien du son avait travaillé sur tous les albums des Monty Python. Il nous a fait écouter des prises que la bande n'avait jamais sorties. Nous avons demandé à Michael Palin de venir réciter un texte pour notre album. Quand il est arrivé, il portait une tenue de joueur de cricket des années 40 – le blazer à rayures, le pantalon de coutil, les escarpins blancs, un chandail à col en V, et tous les cheveux peignés sur un côté. Une apparition, quoi. Il a dit : « Bonjour à vous. Alors, qu'est-ce que nous allons faire ensemble ? » Je lui ai dit : « Ben, tu sais, dans *Le Sens de la Vie*, il y avait ce discours qui commençait par "Oh Seigneur..." »

« Ah oui ! il a dit. "Donnez-moi une cathédrale". » Il est entré dans le studio et il l'a fait. C'était génial.

Même si nous avons fait de meilleurs disques avant et après *Rock and Roll*, il y avait quand même quelques bons morceaux sur cet album, comme « Dogs »

et « Boogiemán ». Nous avons joué « Traitor » pendant des années. Et puis le discours de Michael Palin à la fin : « Oh Lord, look down upon these people from Motörhead » (« O Seigneur, regardez ici-bas ces gens de Motörhead ») est un vrai classique. Mais globalement, il y avait quelque chose qui ne prenait pas. Cependant, ce n'est pas un *mauvais* album – je ne pense pas que nous ayons fait un mauvais album.

Nous venions donc de faire un nouvel album, et il fallait en faire la promo habituelle. MTV Europe a organisé une « Journée Internationale Lemmy » – je dois avouer que je n'en ai aucun souvenir. Nous avons passé le restant de l'année à tourner en Angleterre et en Europe, bien évidemment. Nous aurions dû commencer 1988 par une tournée américaine avec Alice Cooper, mais le service d'immigration américain nous a fait rater un mois tellement la remise de nos permis de travail a traîné. Que de la bureaucratie de merde. C'est vrai, quoi : nous apportons des devises étrangères aux États-Unis et ils s'en battent les couilles. Ils préfèrent sans doute amnistier tous les immigrés clandestins. En fait, j'ai raté ça d'un an – je vivais aux États-Unis depuis six mois quand cette amnistie a été accordée en 1991. Si j'avais su cela, j'aurais pu rester au-delà de mon permis de travail, obtenir l'amnistie et finalement ma carte verte. Je n'ai pas droit à la carte verte, car on m'a arrêté là-bas en 1971 avec deux somnifères en poche. Il est clair que la prudence absolue est de rigueur ici – un drogué dangereux, n'est-ce pas ? Un raisonnement remarquable.

La tournée avec Alice Cooper, une fois que nous l'avons rejointe, a été des plus chiantes. Ce n'était pas la faute à Alice – il n'était pas au courant de ce que nous faisait endurer son tour manager. Un vrai connard. Il nous a vraiment compliqué la vie – comme il travaillait pour la star principale, il lui fallait des souffre-douleur, des victimes à noircir. Nous n'avions pas droit à ceci, à cela ; putain de trous du cul arrogants, ils se prennent pour qui à la fin ? ! Finalement, ce n'est qu'un groupe, ce n'est pas le parlement (et même si c'était le cas, ce ne serait pas plus important que ça non plus). Ce con a même confisqué les « pass » qui nous donnaient libre accès partout. Il les a remplacés par des laissez-passer qui ne nous autorisaient l'accès aux coulisses que jusqu'à la fin de notre performance ; nous ne pouvions donc pas retourner aux vestiaires une fois celle-ci terminée. Je n'avais bien évidemment pas l'intention d'accepter ce genre de merdes, alors je suis allé voir toute l'équipe en leur disant : « Donnez-moi ces putains de laissez-passer ! » et je les ai tous récupérés. Ensuite, je me suis rendu dans les bureaux de la production, je leur ai tout jeté sur la table en disant : « Tenez ! Regardez ! On se casse d'ici ! » En sortant, Toby, le comptable d'Alice – lui au moins avait un cerveau – est venu nous voir et nous a rendu les laissez-passer initialement prévus. Toby travaille toujours pour Alice ; l'autre non. Vous pigez ? Quand j'ai abordé le sujet avec Alice des années plus tard, il m'a assuré qu'il n'était absolument pas au courant de ce qui s'était passé. Certaines personnes qui travaillaient

pour lui prenaient des décisions en son nom et le faisaient passer pour un enculé – ce qu’il n’est absolument pas. Il n’y a qu’un truc que je n’ai jamais compris : sa fascination pour le golf. Non, mais c’est quoi, ce truc ? Tu tapes dans une balle avec un bâton, tu vas la chercher et tu tapes dedans à nouveau ! Moi je dis : si tu la trouves après l’avoir expédiée, t’as de la chance, mon pote ! Mets-la dans ta poche et rentre chez toi. (Merci, George^[4].)

Nous nous divertissions à notre façon. Phil Campbell s’est fait l’une des danseuses de la troupe d’Alice. Elle était tellement belle que je ne le lui ai jamais pardonné. Gail était une fille exceptionnelle. D’ailleurs, nous nous voyons toujours quand nous passons par Chicago. Un spectacle d’Alice Cooper est impressionnant à regarder. Je suis un grand fan d’Alice. Ce qui était moins drôle, c’était ce qu’il fallait faire pour rejoindre certaines salles de concert. Je me souviens de ce concert à St. John’s, à Terre-Neuve. Il nous a fallu charger tout notre matos sur un ferry. Il faisait horriblement froid, et il y avait même des icebergs dans la flotte. Dans la nuit, en sortant de la cabine pour aller chercher quelque chose dans le bus, je me suis mis à glisser sur le pont et j’ai failli passer par-dessus bord. J’ai toujours été fasciné par l’histoire du *Titanic* (même avant la sortie du film et toutes les histoires que cela a engendré), alors je me suis mis à penser : « C’était comme ça quand le *Titanic* a coulé ! » parce que nous étions sous les mêmes latitudes. En plus, le concert suivant avait lieu à Halifax, en Nouvelle-Écosse, là où les cadavres avaient été amenés. Imaginez-vous que l’on *saute* dans une eau pareille ! Rien que le contact avec cette flotte a dû sérieusement secouer ces gens-là ! J’ai donc décidé d’écrire un message sur le mur en métal, juste là où je me suis rattrapé : « Souviens-toi, et sois heureux de ne pas y avoir été, sur le *Titanic*, ce 14 avril 1912. »

Nous avons passé une bonne partie de l’année 1988 sur la route. C’était notre habitat naturel depuis un moment déjà, et ça le reste encore aujourd’hui. C’est marrant – le métabolisme requis pour faire des tournées ne relève pas du tout de ce que les médecins examinent habituellement. Oubliez l’homme éléphant – malgré ses malformations, il était en un seul morceau et fonctionnait de façon uniforme. *Nous* sommes déformés. Pas tant que ça, bien sûr, mais déformés quand même... Corrigez ce que je viens de dire – nous sommes *archi*-déformés ! La condition physique requise pour tourner est absolument unique (par conséquent, nous ne pouvons pas faire autre chose). Il faut être présent sur scène tous les soirs et déployer une énergie hors norme en l’espace de quelques minutes, sinon la population mondiale entière en *mourra* ! Ils vont tous rentrer chez eux et se tirer une balle dans la tête parce que tu n’es pas monté sur scène ce soir-là. Nous sommes montés sur scène dans toutes sortes d’états. À Paris, en avril 1988, Phil Campbell s’est cassé la cheville – il s’était battu avec Phil Taylor et quand ils sont tombés sous une table, seul l’un des deux s’est relevé. Il a fini les dates de la tournée le pied dans le plâtre. Et

je vous ai déjà éclairés sur les différents états de santé (physiques et mentaux) de Philthy. Nous avons annulé quelques concerts pour des raisons de santé ou à cause d'un accident, mais cela a été plutôt rare. Je ne peux pas m'imaginer une autre vie que celle de jouer dans un groupe de rock à travers la planète entière. Pendant deux ans, nous n'avons vu notre foyer que pendant un mois par an. Mais quel plaisir. Un peu flou des fois, mais du plaisir quand même !

Des fois, lors de ces rares périodes où nous étions chez nous, nous assistions à un événement extraordinaire. Ce printemps-là, nous avons vu les Rolling Stones lors d'un concert surprise au 100 Club, un vieux club de jazz sur Oxford Street qui s'était converti au rock et au blues. Une soirée mémorable. Toutes les pointures – genre Jeff Beck et Eric Clapton – étaient là avec leurs guitares et sont montées sur scène. Ce n'était donc pas si « surprise » que ça. La vraie surprise, c'était Wurzel. Je crois que la soirée a été une surprise pour lui aussi !

Grâce à un ami, Simon Sesler, qui avait un oncle employé par Keith, nous avons pu assister à la fête après le concert dans la suite de Keith au Savoy. Wurzel avait déjà commencé sa soirée de terreur au 100 Club en renversant Bill Wyman ! Il avait descendu l'escalier à toute berzingue et Wyman s'était malheureusement trouvé sur son chemin. Nous avons réussi à nous rendre à la fête sans mésaventures supplémentaires, mais la soirée était loin d'être terminée. Nous étions en train de discuter avec Simon quand Kirsty McColl est venue nous voir avec son nouveau mari, le producteur Steve Lillywhite. Kirsty était une vieille connaissance – vous vous souvenez que j'avais figuré dans l'un de ses clips vidéo – donc je l'ai serrée contre moi, et Wurzel s'est tourné vers Steve Lillywhite et lui a demandé : « C'est qui, cette pouffe que Lemmy a attrapé, là ? » Steve l'a dévisagé et lui a répondu : « Si tu veux vraiment le savoir, c'est ma femme. » Wurzel a dit : « Ah ! Est-ce que je peux avoir un autre café, s'il vous plaît ? » Une petite demi-heure plus tard, il était au bar à côté de Ronnie Wood. Jo Howard, la femme de Ron Wood et un vrai canon, est passée devant lui et tout ce qui pouvait bouger a bougé, si vous voyez ce que je veux dire. Wurzel l'a reluqué et a dit : « Putain, qu'est-ce que j'aimerais me la faire, celle-là ! Pas toi ? » Et Ron de rétorquer : « Tu sais, c'est exactement ce que je fais. C'est ma femme. » Sur ce coup-là, Wurzel n'avait pas seulement mis les pieds dans le plat, il était carrément tombé dedans ! Heureusement que ça n'a pas été contagieux, car quand je me suis retourné pour regarder qui m'avait dit : « Salut, Lemmy. J'ai toujours voulu faire ta connaissance », j'ai regardé droit dans les yeux d'Eric Clapton. Un vrai événement pour moi, car je me souvenais bien de lui à l'époque des Bluesbreakers et des Yardbirds. J'ai réussi à lui dire salut sans me prosterner à ses pieds – sans déconner : Eric !

À part mon travail pour Motörhead, j'ai également écrit quelques morceaux

pour d'autres personnes cette année-là. Nous répétions dans le même quartier que Girlschool, alors quand nous nous sommes retrouvés dans un pub tous ensemble, j'ai écrit « Head Over Heels » pour elles sur place. Je l'ai gribouillé au dos d'un sous-bock ou quelque chose comme ça et Kim l'a emmené avec elle. J'ai aussi écrit une chanson intitulée « Can't Catch Me » pour l'album *Lita* de Lita Ford, et c'est devenu son album le plus réussi. Nous étions à LA et elle est venue me voir dans notre hôtel, le Sunset Park, et elle m'a dit qu'elle avait besoin de chansons. Une fois de plus, j'ai écrit cette chanson sur le tas et la lui ai donnée – je l'ai écrite en douze mesures, mais elle l'a enregistrée différemment. Lita et moi nous connaissions depuis 1975, quand elle faisait partie des Runaways – lors de leur premier concert à Londres, Joan Jett portait mon ceinturon autour de sa taille. Je préférais Lita dans le groupe : elle avait de superbes nichons et jouait sa guitare de façon endiablée, mais Joan avait un *look* plus vicieux – probablement parce qu'elle *était* plus vicieuse ! Lita a fait un bon disque solo, mais je pense qu'elle a laissé les gens dans son entourage influencer un petit peu trop sur sa carrière – déjà, la façon dont elle s'habillait était exagérée ; j'avais l'impression que l'on essayait trop fort de la façonner comme un nouveau phénomène de mode. Mais ça ne pouvait pas marcher pour elle. C'était une vraie rockeuse, pas la nana glamouruse qu'ils ont essayé de faire croire qu'elle était. Et puis sa mère est décédée, et ça l'a complètement ravagée. Quand nous nous sommes croisés la dernière fois, lors d'une convention musicale à LA, nous faisions partie d'un jury tous les deux. Tout ce que j'ai eu d'elle, c'était un « Salut Lem » et une étreinte furtifs et hop, elle était partie. Elle n'est pas restée, ce que j'ai trouvé bizarre. Alors, Miss Ford, passe-moi un coup de fil – on parlera !

Il y a un paquet d'artistes des années 80 qui n'ont pas eu un destin chanceux – regardez *The Decline of Western Civilization, Part II : The Metal Years* et vous comprendrez ce que je veux dire. Où sont-ils tous passés ? Ce film a sans doute tué les carrières de la plupart des artistes qu'il mettait en scène – on avait l'impression qu'il fallait être crétin pour apprécier le heavy metal. J'ai été filmé, moi aussi, mais je m'en suis bien sorti ; et ce n'était pas grâce à la réalisatrice, Penelope Spheeris. Elle m'a emmené à Mulholland Boulevard, dans les Hollywood Hills. Ils m'ont filmé d'une distance de plus de quinze mètres. Penelope était obligée de me poser ses questions en gueulant.

Je lui ai dit : « Tu ne peux pas t'approcher un tout petit peu pour poser tes questions ? »

Elle m'a répondu : « Je ne veux pas que l'on me filme.

– Mais t'es pas obligée d'apparaître à l'écran !

– Non, non. Je te les poserai d'ici. »

Bande de cons – ils auraient pu s’approcher en utilisant un objectif différent, par exemple, mais non ! De toute façon, c’était un film de merde. Tout le monde dit tout le temps que je suis le meilleur élément dans le film ; alors je leur réponds : « La seule raison pour laquelle j’étais bien, c’est parce que tous les autres étaient nuls à chier ! »

Certaines de mes participations à des émissions étaient assez étranges. Une fois, une espèce de psy de la télé m’a interviewé à la radio – ce mec était réputé pour faire chialer bon nombre de ses invités dans son programme (je crois qu’il était intitulé *Room 13*), mais il n’a pas réussi l’exploit avec moi, comme vous pouvez l’imaginer. Une autre fois, j’étais dans une émission avec The Joan Collins Fan Club, constitué d’un seul mec, Julian Clary. Il a fait carrière sous son propre nom depuis. Comme il est homo, je suppose que dans sa relation avec Joan Collins, il était *et la Salope et l’étalon*. J’aimais bien ce mec – il avait un sens de l’humour assez vache, agrémenté d’un sarcasme efféminé, tout à fait ma tasse de thé. Je pense qu’il va devenir une sorte de Noël Coward moderne^[5]. Toujours est-il que notre apparition commune dans un programme de télé pouvait être considérée comme bizarre. Il y a quelques années, plusieurs artistes de hard rock et moi-même avons fait une vidéo pour Pat Boone, quand celui-ci a sorti un album de reprises de chansons heavy metal. Ce qui n’est pas si étrange que ça, car je trouve que c’était un excellent artiste à son époque.

Enfin bref, retournons à *mon* époque. En 1988 nous avons sorti un nouveau disque live, *No Sleep At All*. Nous avons pensé que c’était une bonne idée, étant donné qu’il s’agissait d’une formation relativement récente. Le disque a été enregistré au Giants of Rock Festival à Hameenlinna en Finlande au mois de juillet. Malheureusement, cela n’a pas été une bonne décision et le disque ne s’est pas bien vendu du tout. Le disque en soi n’est pas si mauvais que ça. Il aurait probablement pu être meilleur, mais Guy Bidmead l’a mixé. Nous avons tenu à lui offrir une nouvelle chance, surtout parce qu’il avait bossé avec Vic Maile et que Vic était un as avec les mix live. Après ce boulot-là, nous avons compris que Guy n’était pas Vic. Ne comprenez pas de travers ce que j’ai dit au sujet de Guy – c’est juste parce qu’il nous a obéi. Il était trop gentil ! Vic savait exactement quand il fallait nous dire de la fermer !

Bien sûr, nous sommes partis en tournée juste après la sortie de *No Sleep* – rien de neuf à ça ! Nous avons fait une tournée des États-Unis en première partie de Slayer. Tom Araya est un mec très sympa (en plus, il joue de la basse et chante, comme moi !), mais j’ai des doutes en ce qui concerne la philosophie du groupe en matière de terreur et de gore. Ils ne se rendent vraiment pas compte. En plein milieu du spectacle, Tom disait des choses genre : « Est-ce que vous voulez voir du sang ? » Je lui ai dit : « Tu ne devrais pas faire ça, Tommy. Un jour, ça va te péter à la gueule. » Mais il a insisté :

« Tu sais, c'est mon public. Je les comprends et ils me comprennent. » Le lendemain à Austin au Texas, lors du concert suivant, il est reparti : « Est-ce que vous voulez voir du sang ? » – la moitié d'une chaise a volé direction la scène, ratant sa tête de cinq centimètres. Il a complètement disjoncté ! Il a pris le micro, s'est mis à leur faire la morale, agitant son doigt et tapant du pied. Il était dans une colère noire et quand il est sorti de scène, j'étais là pour l'accueillir – « Uh-huh, ton public, hein ? » Je me suis bien amusé pendant cette tournée. Lors du dernier concert de Slayer, je me suis placé sur scène derrière le guitariste Jeff Hanneman et je suis resté immobile – déguisé en Adolf Hitler.

Au début de l'année 1989, nous avons fait une petite pause, lors de laquelle Phil Campbell est parti en Allemagne pour enregistrer quelques morceaux avec un groupe suisse, Drifter. Après une tournée du Royaume-Uni, nous sommes partis en Amérique du Sud pour la première fois. Nous n'avions jamais vu quelque chose de comparable au Brésil. D'un côté, t'as la plage de Copacabana avec ses multimillionnaires bronzés et leurs poules, et puis à moins de 200 mètres de là, les gens vivent dans des boîtes en carton, entourés d'égouts creusés dans le sable. Il y a des centres commerciaux étalant tout ce que l'on peut imaginer, et au bout du parking commence le bidonville. Dans chaque carton, il y a une ampoule ; toutes les ampoules sont fixées sur un fil électrique unique qui est branché sur le poteau télégraphique. Nous avons vu un mec qui vivait sous un pont. Il avait une table, une chaise, un canapé et un tableau accroché au mur – tout ça à moins de deux mètres du trafic. C'était sa demeure ! Malheureusement, je pense que les États-Unis sont en train de suivre l'exemple. La Grande-Bretagne a déjà des allures de pays du tiers monde, et en voyant tous les SDF, j'ai l'impression que les États-Unis ne sont pas à la traîne. Est-ce qu'on peut m'expliquer comment ça se fait qu'il y a tant de gens qui vivent dans la rue dans le pays le plus riche de la planète ?

Bref, nous avons donné quatre concerts au Brésil – deux à São Paulo, un à Porto Alegre et un à Rio. La salle de concerts de Rio était souterraine – une espèce de blockhaus en béton incroyablement chaud. Nous n'avons pas joué dans ces stades gigantesques dont on entend parler tout le temps. Nous y avons joué quand nous y sommes retournés. Cette première tournée n'a pas été géniale, mais ça a quand même été une expérience remarquable. Nous sommes rentrés chez nous avec une tonne de monnaie presque sans valeur – comme l'Allemagne à l'époque de Weimar. Un endroit intéressant, mais en même temps assez effrayant.

Cette année-là, nous avons également joué en Yougoslavie. C'est là que Phil Campbell a fait l'une de ses nombreuses tentatives pour quitter le groupe – il y a eu une période où il nous quittait presque quotidiennement. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé à cette époque – il a dû faire une dépression nerveuse, je

pense. Nous traversons les montagnes de Croatie en voiture. Nous étions vraiment dans un endroit désert – il n’y avait que des moutons, des chèvres, des rochers en surplomb et quelques bergers solitaires – et en plein milieu de la nuit, Phil et je ne sais plus qui ont commencé à s’engueuler. Je ne me souviens plus de l’origine de l’embrouille. En tout cas, Phil faisait des allers retours dans le couloir central en ramassant ses affaires et en gueulant : « Arrêtez ce bus ! » Le conducteur yougoslave s’en foutait royalement : il a arrêté le bus et ouvert la porte. Phil est descendu du bus, deux malles dans les mains, dans un mètre de neige. Il était dehors en pleine tempête de neige et a regardé autour de lui. D’un côté, il y avait une congère, de l’autre, au loin dans la vallée, à des kilomètres de là, il y avait une lumière. Pendant qu’il la regardait, elle s’est éteinte. Absolument génial ! L’un des moments forts dans l’histoire de Motörhead.

Il est évident que Phil n’a pas quitté le groupe ce soir-là. Mais il y a eu d’autres tentatives. Nous étions en route pour Berlin quand il a recommencé – « Je quitte le groupe ! » Il est allé voir le conducteur du bus et lui a dit : « Emmène-moi à l’aéroport.

– Ce bus va droit au concert », je lui ai dit.

ça ne l’a pas calmé pour autant. « Écoute, moi aussi je loue ce bus et je veux aller à l’aéroport ! »

« C’est le *groupe* qui a payé pour la location, je lui ai répondu, et toi, t’es un citoyen ordinaire maintenant. Le groupe va au concert dans le bus loué par le groupe. Donc si tu veux aller à l’aéroport, tu descends et tu prends un taxi, d’accord ? Tu peux en commander un quand nous serons arrivés sur place, parce que tu n’as plus le droit d’utiliser le portable du groupe. Compris ? T’es un citoyen ordinaire maintenant, Phil ! » Ce communiqué de ma part a provoqué beaucoup de marmonnements de la sienne et une fois de plus, il a abandonné l’idée de quitter le groupe.

Il a récidivé au début d’une autre tournée allemande. Il a quitté le groupe le premier soir à Francfort, avant même que nous ayons pu entamer la tournée. Il était onze heures et demie du soir, tous les avions étaient partis – rien à faire, il fallait qu’il aille à l’aéroport. Il y est allé quand même et y a dormi dans un fauteuil : quand il s’est réveillé, tous ses bagages avaient été volés. Je crois qu’il a reçu une bonne leçon ce coup-là, car il a arrêté de quitter le groupe. Phil fait toujours partie de la bande aujourd’hui : dans Motörhead, il n’y a que moi qui le bat en terme de longévité. Et puis, Phil est également une source inépuisable d’amusement. Il lui est arrivé plusieurs fois de monter dans le camion du matos à la fin d’un concert, croyant que c’était notre bus. Une fois, il est monté dans une caisse de rangement de basse – il pensait que c’était son lit. On peut toujours rigoler avec lui. C’est un peu notre Keith Moon à nous.

Et un excellent guitariste de surcroît. En plus, il est Taureau.

Mais revenons à la tournée yougoslave : nous avions deux concerts à faire à Ljubljana. Lors du premier, Wurzel est tombé de la scène – il était à côté de moi et le moment suivant, il avait disparu. Ce n'était pas non plus la scène la plus solide qui ait jamais été construite. Je me souviens que j'ai mis le pied dans un trou au fond de la scène. Lors du second concert, par contre, un incident qui aurait pu être désastreux est arrivé. Pendant la première chanson, juste avant le solo, un enculé a lancé une lame de rasoir sur scène – il l'avait même scotchée entre deux pièces de monnaie afin de la lancer avec plus de force. Ça m'a complètement ouvert la main. Je ne l'ai pas sentie sur le coup et je n'ai donc pas compris ce qui s'était passé jusqu'à ce que je remarque une grande quantité de liquide rouge sur scène. C'est à ce moment-là que j'ai regardé ma main et que je me suis rendu compte que ça pissait le sang. Je l'ai bandée et nous avons quand même fini le concert. Mais c'était une terrible blessure. En sortant de scène, j'ai enlevé le chiffon et le sang a giclé partout contre les murs. Les autres membres du groupe n'ont pas tardé à manifester leur dégoût. Je me suis donc rendu à cet hôpital de paysans yougoslave, où l'on m'a recousu la blessure. Pendant les quatre jours suivants, par contre, mon bras a lentement viré au noir – une septicémie. Nous nous sommes arrêtés à Nuremberg sur le retour, où je suis allé voir un médecin ; je m'étais dit que les médecins allemands étaient des hommes capables, mais celui-là ne m'a *vraiment* pas loupé. J'avais demandé à notre manager, Douglas, de m'arranger le rapatriement, mais il n'a pas voulu me payer le billet d'avion. Il aurait préféré que je rentre en Angleterre en bus. Et quand je vous dis que mon bras était noir, ça veut dire qu'il n'était pas bleu, hein ! Il était *noir*, avec quelques nuances de rouge. J'ai failli perdre mon pouce et un doigt ! Au bout d'un certain temps, notre tour manager a décidé que ça suffisait et il m'a mis dans un avion. De retour en Angleterre, j'ai passé deux semaines à l'hôpital, le bras en écharpe – tout ça à cause d'un petit salaud qui a trouvé amusant le fait de jeter une lame de rasoir en direction d'un groupe.

Mais ce n'est pas fini : après avoir lancé la lame, le mec s'est lui-même désigné du doigt en disant : « C'était moi ! » Les mecs de notre équipe se sont rués sur lui en se frottant les mains – « Ah oui, joli ! Et il est encore vivant ! » Ils sont passés dessus comme un rouleau compresseur, après quoi le mec s'est encore fait tabasser par la police yougoslave, et ça, c'est des *vrais* professionnels. Vous n'êtes pas obligés de me croire, mais je vous jure qu'il a continué à gueuler : « Allez, venez, les mecs ! » après le concert. Complètement à la masse. Il y a un truc que je ne comprendrai jamais – d'accord, il n'aimait peut-être pas ma gueule pour une raison ou une autre ; je l'imagine en train de préméditer son plan et de l'exécuter. Mais je ne comprendrai jamais comment il a pu faire « C'était moi ! » à *mon* équipe ! Je me demande où il peut être aujourd'hui – il doit sans doute s'amuser à tuer

des femmes et des enfants. C'est probablement un flic.

En parlant de flics, la police m'a beaucoup apprécié ce soir-là pour la simple raison que je n'ai pas arrêté de jouer. Si j'avais arrêté devant ces 6000 personnes, il y aurait eu une émeute. Il y avait pas mal d'émeutes là-bas à cette époque... Mais bon, j'étais leur héros parce que je n'ai pas arrêté le spectacle – cette année-là, au moins. Je ne sais pas si je profite encore de ce même statut après le double « mauvais sort » dont nous avons été victimes quand nous y sommes retournés : Phil Campbell et Phil Taylor ont fini à l'hôpital et nous avons dû annuler le concert. Je me souviens d'être monté voir Wurzel dans sa chambre d'hôtel.

« Concert annulé, Wurz, je lui ai annoncé.

– Pourquoi ?

– Batteur, guitariste incapables de jouer. Ils sont à l'hosto.

– Ils se sont fait renverser ? Wurzel a demandé.

– Mouais. D'une certaine façon. »

En fait, ils avaient été terrassés par du « speed marron » – qui n'était pas du speed du tout, bien sûr. « Du speed *marron* ? j'ai demandé à Phil Campbell. T'as pas réfléchi ? » Et Phil de répondre : « Non. » Même histoire pour Phil Taylor – ils auraient dû savoir ; il n'y a pas de speed marron ! Mais non – ils ont fini leur journée en se croisant dans les couloirs de l'hôpital, sur une civière. Qu'est-ce qui a pu leur passer par la tête ? C'est presque aussi con que ce mec gueulant : « C'était moi ! »

Au mois de juin, notre fan club a fêté son dixième anniversaire et organisé une fête à l'Hippodrome. C'est là que j'ai fait la connaissance de Wendy – Wendy la voluptueuse. Elle était de Redcar. Je n'étais pas loin de la salle quand j'ai tourné au coin d'une rue pour regarder droit dans les yeux magnifiques de cette nana. Elle était vraiment phénoménale. Je ne me souviens pas du tout de la fête – j'étais avec Wendy. C'était une fille formidable qui m'a bien soutenu, et cela dans plusieurs domaines. Nous nous sommes revus il n'y a pas très longtemps quand j'étais en Angleterre. C'était chouette. Je ne l'avais pas vue depuis huit ou neuf ans – heureusement qu'elle ne s'était pas transformée en vieille taupe. Il y en a, vous savez !

L'Hippodrome est une grande salle londonienne. Au XIX^e siècle, elle était connue pour ses spectacles avec des ours dansants, mais la seule chose à leur tomber sous la main en 1985, c'était nous ! J'y allais régulièrement quand ils organisaient les « soirées heavy metal », et j'essayais de draguer les nanas qui

venaient voir les groupes composés de beaux mecs ! Fallait essayer, non ? Lors d'une soirée en particulier, j'ai eu plus que ce à quoi je m'étais attendu en m'y rendant : j'ai fini sur scène avec Jon Bon Jovi, Richie Sambora et Dave « Snake » Sabo, Rachel Bolan et Sebastian Bach de Skid Row. Nous avons interprété « Travelin' Band » de Creedence Clearwater Revival et « Rock'n'Roll » de Led Zeppelin et ils sortiront probablement sur le label « Lemmy Goes to the Pub » quand nous serons tous morts !

Plus tard dans l'année, j'ai participé à une horrible émission de télé du nom de *Club X*. Notre participation était remarquable, par contre – ça parlait de blousons de cuir noirs et j'avais écrit une chanson exprès, intitulée de façon très cryptée, « Black Leather Jacket » (« Blouson de cuir noir »). Nous avons enregistré une version brouillon du morceau, destinée à être mimée pendant l'émission. J'ai joué de la basse lors de l'enregistrement, mais à l'écran, on me voyait jouer du piano. Notre saxophoniste pour l'occasion a enregistré trois pistes, donc il a invité deux de ses amis pour mimer tout cela. Il y avait aussi Phil Campbell à la guitare et Philthy à la batterie, et Fast Eddie s'est occupé de ma basse. D'ailleurs, le soir du tournage, quelqu'un me l'a piquée. Je n'ai jamais su qui, même si les suspects les plus plausibles étaient flagrants... comme d'habitude.

J'ai également participé à l'enregistrement d'un disque de Nina Hagen vers cette époque. Je l'avais connue lors d'un festival et je l'ai toujours appréciée. Elle est foldingue, ce qui est un avantage – en plus, elle est très belle. Elle m'a donc demandé si je voulais enregistrer avec elle, et comme j'étais libre, j'ai accepté. J'ai participé à pas mal d'enregistrements de différents artistes – comme j'ai toujours du temps libre, je n'y vois pas d'inconvénient.

Motörhead était en studio aussi, travaillant sur des morceaux destinés à un nouvel album. C'est là que j'ai trouvé Wurzel en train de donner à manger à sa chienne à l'aide d'une cuillère. Je descendais l'escalier et il était là, à quatre pattes.

« Qu'est-ce tu fais, Wurz ? j'ai demandé.

– Elle est troublée. Elle pense que je vais l'abandonner.

– Et pourquoi elle aurait des idées pareilles ?

– Elle m'a vu faire mes bagages.

– Wurzel, je lui ai dit, les chiens ne savent pas ce que c'est qu'une valise. Ils ne connaissent pas le concept de prendre des fringues pour partir en voyage. Les chiens ne portent pas de fringues !

– Eh ben, elle pense que je vais l’abandonner. »

Il n’y avait pas moyen de le raisonner. Il avait appelé la chienne Toots, à cause de son trait blanc sur le nez. Elle a appris à Wurzel à aller chercher des bâtons. Il sortait avec elle et nous les suivions et les observions. Il lançait un bâton et la chienne le regardait et à la fin, il allait chercher le bâton et le relançait à nouveau. En fin de compte, cette chienne n’était pas si conne que ça.

Enfin bref, quand nous n’étions pas en train de regarder Toots apprendre des tours à Wurzel, nous nous occupions de l’enregistrement des démos de « No Voices in the Sky », « Goin’ to Brazil » et « Shut You Down ». Tous ces morceaux ont vu le jour sur *1916*, mais lors de l’enregistrement, nous savions déjà pertinemment que notre prochain album ne sortirait pas sur GWR. Nous avions commencé à nous méfier de Doug Smith depuis à peu près un an. Alex Grower, notre avocat, l’avait à l’œil vers cette époque, car il était clair que Doug et sa femme, Eve, ne s’occupaient, disons, pas suffisamment bien des affaires du groupe.

Nous avons mis quelques mois pour nous dégager du management de Douglas et trouver quelqu’un pour le remplacer. Un jour, Wurzel est venu chez moi avec un certain Phil Carson qui est devenu notre manager pendant quelques années. Il avait été impliqué (si je peux dire) dans les affaires de Peter Grant et Led Zeppelin, et il avait été manager de Robert Plant par la suite. C’est un fêlé, comme moi, mais avec un peu plus de contrôle et/ou de discipline, comme on dit dans le business. C’est un mec pour qui j’ai toujours eu beaucoup de respect. C’était Phil qui allait nous faire signer avec Sony – après quinze ans, le premier vrai grand contrat de disque américain pour le groupe. Cela nous a menés là où nous ne nous étions pas encore aventurés auparavant, mais probablement pas assez loin (quoi de neuf ?) ; je vous en parlerai dans un autre chapitre. En fait, là, tout de suite, dans le chapitre suivant.

[1] « Télégramme » récité ou chanté par une personne forte. (NdT)

[2] *Atlantique latitude 41°* en français (NdT)

[3] L’un des Monty Python (NdT)

[4] Lemmy cite presque mot pour mot George Carlin, un comique américain, lorsque ce dernier était l’un des invités de l’émission *Larry King Live* sur CNN en juin 2001. (NdT)

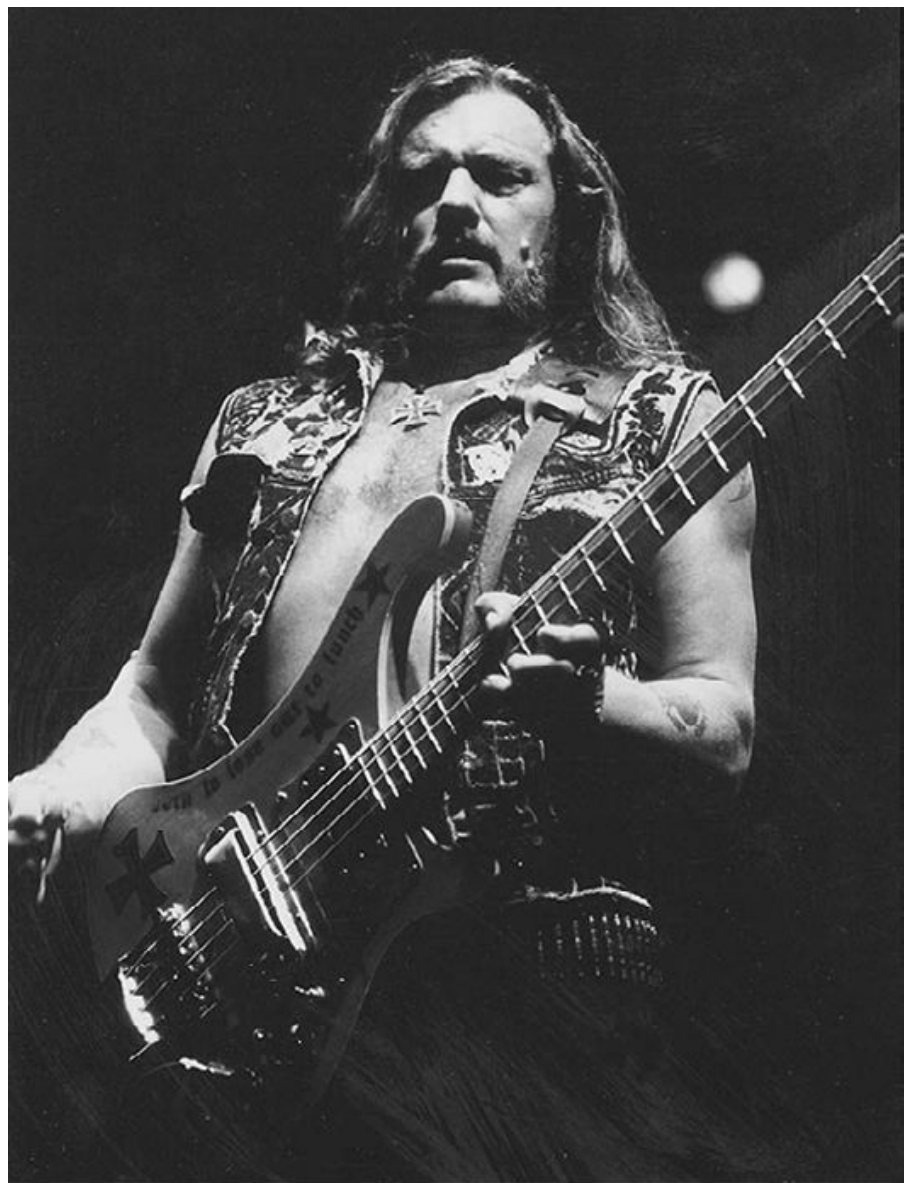
[5] Écrivain, dramaturge, acteur, parolier, compositeur gay anglais du vingtième siècle. (NdT)



Mon Dieu ! Est-ce que nous étions aussi maigres que ça ?



Que Dieu te bénisse, mon enfant. Même si t'es un trou du cul !



J'adore cette photo. Macho à l'extrême !

13) Angel City

La vraie grande nouvelle de 1990, en ce qui me concerne, c'est que j'ai déménagé aux États-Unis. J'avais commencé à préparer mon expatriation dès 1989, mais quand le moment est venu, quelques mois plus tard, tout est allé très vite – un jour j'habitais à Londres, le lendemain à West Hollywood, pas loin du Rainbow et de Sunset Strip. Le Rainbow, pour ceux qui ne le savent pas, est le bar de rock le plus vieux de Hollywood. C'est un peu mon chez moi quand je ne suis pas chez moi – et en plus, c'est à deux rues de chez moi !

Mais il s'est passé pas mal de choses avant cela. J'ai joué un petit rôle dans une autre émission du Comic Strip, *South Atlantic Raiders*. L'histoire était une parodie de la guerre des Malouines et je jouais le rôle d'une espèce de sergent. En bref, je devais articuler quelques phrases dans un horrible accent espagnol et tomber en avant sur un matelas fétide ! Un rôle stéréotype ?? J'ai également joué un chauffeur de taxi dans un film intitulé *Hardware*. Une expérience pénible. Le réalisateur s'est pris pour une sorte d'artiste gothique, et cela a été profondément chiant. Nous ne faisons qu'attendre toute la journée et ils ont fait l'erreur monumentale de me filer une bouteille de whisky de bonne heure – j'y avais droit, mais ils me l'ont donné quand je suis arrivé. Quand mon tour est venu, j'étais physiquement et émotionnellement massacré. Ils m'avaient payé d'avance, donc je ne me plaindrai pas du tout dans ce domaine, mais à part ça, filmer est très ennuyeux. Plus agréable a été l'invitation de Mick Green – le guitariste des Pirates, l'un de mes groupes favoris des sixties et seventies – qui m'a demandé d'enregistrer avec lui. Bien sûr que j'ai accepté. Nous avons enregistré « Blue Suede Shoes » et cela a été inclus sur un album de reprises d'Elvis, édité par le *NME* au bénéfice d'une bonne cause. Nous étions répertoriés en tant que Lemmy and the Upsetters. Ultérieurement, la chanson est sortie en single, avec en face B une composition de Mick et moi-même, intitulée « Paradise ». J'adorais travailler avec Mick – c'est l'un de mes héros. Les gens ne le savent pas aujourd'hui, mais au début des années soixante, il était légendaire, tout comme Clapton et Jeff Beck. Mick n'a juste pas eu la même chance que les autres.

J'ai bien sûr veillé à ce que nous ne restions pas trop longtemps sans tourner avec Motörhead. Lors de l'un des concerts en Angleterre, un jeune a craché dans ma direction, et ce gros mollard a atterri sur ma guitare. J'ai horreur de ce genre de conneries, donc je me suis approché de lui et j'ai dit : « Tu le vois, ça ? » J'ai pris le mollard et je me le suis foutu dans les cheveux. « Tu sais, je vais me laver les cheveux ce soir, mais demain, toi, tu seras toujours un trou du cul ! » Le public a bien sûr adoré ; on a même fait l'éloge de ma citation ! Mais en fait, je l'avais piquée à Winston Churchill. Lors d'un dîner mondain, une femme lui a dit : « Monsieur, vous êtes saoul. » Il lui a répondu : « Oui, madame. Et vous êtes moche, mais demain, moi, je serai sobre. » Un petit

bjou, non ? Qui a dit que l'histoire était ennuyeuse ?

J'ai déménagé à l'issue d'une tournée européenne. Phil Carson a tout organisé. Son équipe m'a trouvé l'appartement et j'y ai emménagé début juin. Le groupe est resté en Angleterre, mais le fait que nous vivions sur des continents différents n'a pas vraiment influé sur les choses. Ce n'est pas comme si nous étions ensemble tout le temps – on n'a pas forcément envie de fréquenter les personnes avec qui on a partagé un bus pendant six mois, lors de ses loisirs. Mais c'est à peu près vers cette époque que Wurzel a commencé à être dégoûté des États-Unis. C'était peut-être une sorte de jalousie, je ne sais pas. Aller vivre aux États-Unis n'était pas un changement majeur pour moi, puisque j'y allais déjà depuis un bon bout de temps. La seule chose dont je n'avais pas idée, c'était le degré de corruption au niveau du gouvernement, à quel point c'était pourri, mais je pense que c'est un peu pareil dans tous les pays. Aussi, les gens sont plus ouvertement racistes ici, par rapport à l'Angleterre où c'est beaucoup plus sournois. Mais je peux me faire livrer les courses chez moi, et ils font beaucoup plus attention à ce que le consommateur désire, et non pas à ce que l'on pense être l'un de ses besoins. Le seul problème que j'ai eu en m'adaptant à la vie en Amérique, c'est la différence quant au sens de l'humour. Vous voyez, les Anglais ont un sens de l'humour très noir. ça peut être très méchant, et les Américains ne comprennent pas cela. Au bout de deux semaines de séjour, j'avais presque entièrement anéanti ma vie sociale. Quand je disais quelque chose d'hilarant, les gens étaient complètement horrifiés – « Comment peux-tu dire un truc pareil ! » Ils se sentaient insultés, blessés, et que sais-je encore. Putain, fallait pas prendre les choses au sérieux à ce point ! C'est marrant, un handicapé, non ? Excusez-moi, mais ce n'est pas de ma faute ! Je ne fais qu'observer.

Encore un truc que les gens ne comprennent pas : ma collection de souvenirs de l'époque nazie. Je l'ai vraiment commencée quand je suis arrivé aux États-Unis. Autant que je m'en souviens, des objets datant de la Seconde Guerre mondiale ont toujours circulé partout – en plus, je suis né l'année pendant laquelle la guerre s'est terminée, quand tout le monde ramenait des souvenirs et des conneries à la maison. Quand je suis parti aux États-Unis, j'avais un poignard, deux médailles et peut-être un drapeau et une Croix de Fer, pas plus. Et comme c'est le cas pour tout hobby, plus on s'y colle, plus ça devient intéressant – du moins, s'il y a suffisamment de profondeur à la chose. J'ai donc en ma possession une assez grande collection de bidules de l'Allemagne de cette époque-là – des poignards, des médailles, des drapeaux, tout ce que vous voulez. J'aime bien être entouré de ce genre de choses, parce que ça me rappelle les événements du passé (enfin, pour l'essentiel – le nazisme existe toujours, mais de façon marginale). Je ne comprends pas les gens qui pensent que les choses disparaîtront si on les ignore. C'est complètement faux – lorsque l'on ignore quelque chose, on le renforce. L'Europe a ignoré Hitler

pendant vingt ans. Il aurait pu être battu en 1936 : l'armée française aurait pu le chasser de la Rhénanie et on n'en aurait plus parlé. Son équipe aurait été écartée du pouvoir. Mais les Français – une fois de plus – sont partis et lui ont ouvert la porte. Résultat : il a massacré un quart de la population mondiale ! Un non-fumeur, abstinent, végétarien, bien habillé, aux cheveux courts, soigné. On l'aurait servi dans n'importe quel restaurant américain ; lui oui, mais pas Jesse Owens, héros des Jeux olympiques de 1936.

Jesse Owens est rentré chez lui glorieux, huit médailles autour du cou. Il venait de montrer à Hitler ce qu'est le fruit d'une démocratie et d'une société multiraciale, et ils ont refusé de le servir dans un restaurant de sa ville natale. Non mais, qu'est-ce que ça veut dire ? Ce genre de duplicité me fait vraiment chier. Savez-vous qu'en Angleterre et aux États-Unis, il y a toujours des boîtes où l'on refuse l'accès aux Juifs ? Ce pays^[1] est fondé sur la dénégaration. Regardez les maquettes d'avion – les fabricants ne veulent pas mettre de croix gammées sur un modèle réduit de Messerschmitt 109. Et pourtant c'était l'insigne national allemand de l'époque. Est-ce que ça signifie qu'il n'y aura plus d'étoiles blanches sur les côtés d'un modèle réduit de Mustang parce que l'un des dessinateurs considère que c'est le symbole de l'impérialisme américain ? Le fait d'enlever les swastikas des maquettes d'avion ne pourra jamais changer quoi que ce soit à l'extermination des juifs pendant la guerre, que je sache ! N'évoquons même pas le sort que les soi-disant Américains ont infligé aux vrais Américains – les Indiens. Vous vous en doutez déjà : j'ai eu pas mal de discussions animées sur ces sujets-là. Apparemment, les gens n'aiment pas trop la vérité, mais moi si. Je l'aime parce qu'elle dérange. Si vous prouvez suffisamment souvent aux gens qu'ils ont des arguments de merde, il y en aura peut-être un qui te dira un jour : « Attends, c'est vrai – j'avais tort là. » Je vis pour ces instants-là. Et je vous assure qu'ils sont rares.

Mais revenons aux affaires, et je veux dire par là les affaires désagréables de l'industrie du disque. L'une des raisons de mon déménagement à Los Angeles était la proximité de notre maison de disques. Nous avons rencontré Jerry Greenberg, président de WTG, à Londres, et il s'était montré très intéressé et prêt à nous aider. Je me suis aussitôt dit : « Il faut que je sois sur place. » Il m'était impossible de rester en Angleterre avec Motörhead en travaillant avec un label américain, parce que cela n'avait jamais marché auparavant. Et puis c'était la première fois que nous avions un contrat pour enregistrer un disque – avant, les maisons de disques américaines récupéraient simplement un disque sorti en Angleterre pour le sortir à leur tour aux États-Unis. J'ai donc trouvé judicieux le fait de surveiller ça de plus près.

J'ai compris d'emblée que mes soupçons étaient fondés. Le premier geste de la maison de disques après mon arrivée a été de m'inviter à un brunch dans les bureaux – un brunch ! Putain, mais qu'est-ce que c'est qu'un *brunch* ? Ne

savent-ils pas orthographier lunch ? Est-ce qu'ils ont un problème avec la lettre « L » ? Et est-ce que vous savez ce que c'était finalement que ce *brunch* « bienvenue à bord » important ? Des plats chinois à emporter dans des barquettes en alu – « Tu veux encore un petit peu de porc à la sauce aigre-douce, Lemmy ? C'est super de t'avoir avec nous, tu sais ! Motörhead a toujours été l'un de mes groupes favoris ! » Ha ! Aucun d'entre eux n'avait jamais entendu une seule note de notre musique, sauf cette dernière semaine, pendant laquelle ils s'en étaient gavés. C'est tellement con et tellement flagrant – et pourtant, ils ont vraiment cru que cela n'était pas du tout transparent. Presque tous ceux présents étaient de vieux cadres qui occupaient de nouvelles fonctions sur un nouveau label. Il n'y avait là aucun jeune qui en voulait.

Que ce soit clair : Jerry Greenberg et son assistant, Leslie Holly, étaient des gens formidables. Leslie nous laissait utiliser le téléphone du bureau pour nous permettre de trouver des dates à jouer, ainsi qu'un nouveau manager. Cela nous a vraiment sauvé la peau, car nous n'aurions jamais pu financer tous ces coups de fil transatlantiques nous-mêmes. Ce que nous ne savions pas à l'époque, c'est que nous nous sommes tous fait avoir – Jerry inclus ! Avec le recul, je pense que Sony a utilisé WTG pour faire de l'évasion fiscale. Il faut dire que ces cadres ont vraiment fait tout ce qui était en leur pouvoir pour s'assurer que WTG – et par conséquent, tout ce que Motörhead faisait pour eux – ne rapporte que dalle. Mais soyons réalistes : quand les maisons de disques n'ont-elles *pas* été gérées par une bande d'idiots ? C'est comme cette affaire de « long box » que j'ai déjà évoquée. Pendant que nous étions avec Sony, il y a eu des bagarres à propos de ces fameux boîtiers longs – c'était l'un des concepts de packaging les moins pratiques jamais conçus. Chez Sony, des gens ont perdu leur *boulot* à cause de ce fichu boîtier ! En voilà une belle illustration de ce qui cloche dans l'industrie musicale. Et puis merde ! Appelez-moi vieux jeu si vous voulez – de toute façon, j'ai toujours préféré le vinyle au CD.

Passons sur les inepties de la maison de disques (et les brunchs chinois à emporter), mon départ pour Los Angeles n'est pas passé inaperçu. Notre signature avec WTG et mon déménagement pour Los Angeles ont défrayé la chronique. J'ai fait la une de *BAM*^[2] et j'ai tout simplement été invité partout. C'était chouette d'être de nouveau en vedette pour un petit moment. Et nous étions sur le point de nous montrer à la hauteur de tout ce battage médiatique et de toutes ces attentions (même si cela a été de courte durée) en réalisant l'un de nos meilleurs albums.

Mais avant d'entrer en studio, nous avons sorti un disque, même si cela était complètement contre notre volonté. Doug Smith, notre ancien manager, a sorti l'enregistrement live de la fête de notre dixième anniversaire. Nous lui avions

déjà dit en 1986 que la vidéo suffisait et que nous ne voulions pas de disque, et il n'avait rien pu faire pendant toutes ces années. Mais maintenant que notre contrat était terminé, il pouvait faire ce qu'il voulait. Il l'a fait uniquement pour des raisons financières, bien sûr. Nous lui avons collé une injonction pour l'empêcher de sortir le disque (en fait c'est Wurzel qui s'est occupé de ça, puisque je vivais déjà aux États-Unis), ce qui a pu retarder les choses un peu. Mais nous avons fini par laisser tomber ; c'était trop de boulot. Et comme je l'ai déjà dit, nous étions occupés, car nous avions commencé à travailler sur le nouvel album.

Étant donné qu'il s'agissait d'un album de Motörhead, il est clair que cela ne pouvait démarrer sans contretemps. Le premier obstacle s'appelait Ed Stasium et il était le producteur initial de l'album. Nous avons enregistré quatre morceaux avec lui avant de décider qu'il devait partir. Ce mec a dépassé les bornes, c'est tout. Un jour, lors de l'écoute d'un mix de « Going to Brazil », je lui ai demandé de monter le volume de quatre pistes. Quand il l'a fait, nous avons entendu des claves^[3] et des tambourins qu'il avait intégrés dans le mix – il a dû attendre la fin des sessions d'enregistrement pour ajouter ces merdes. Il ne l'a certainement pas fait quand nous étions là ! Cela nous a semblé bizarre et nous avons donc décidé de le virer. Son successeur était Pete Solley, et lui a été génial.

Plusieurs chansons de 1916 – « Love Me Forever » et « 1916 » par exemple – étaient complètement différentes de tout ce que nous avions fait auparavant, mais ce n'est pas parce que nous nous sommes *efforcés* de changer ; nous l'avons fait, c'est tout. Il y a eu pas mal de changements après mon expatriation et nous avons simplement continué dans le même esprit. Une bonne partie des morceaux de 1916 étaient exactement ce que nos fans attendaient de nous, bien sûr ; juste un petit peu mieux encore. Prenez « I'm So Bad », par exemple – c'est une chanson rock bruyante avec des paroles absurdes, typiquement Motörhead. Ce qui est étrange, c'est qu'une journaliste du *Melody Maker* a dit que les paroles étaient sexistes ! Je ne sais pas d'où elle a sorti ça. « I make love to mountain lions/Sleep on red-hot branding irons/When I walk the roadway shakes/Bed's a mess of rattlesnakes » (« Je fais l'amour à des lions de montagne/Je dors sur des fers chauffés au rouge/Quand je marche la route tremble/Mon lit est rempli de crotales ») – maintenant, c'est à *vous* de m'expliquer comment cela peut mener à l'oppression de la femme ! Il y a ma fixette habituelle sur Chuck Berry dans « Going to Brazil ». « Ramones », le morceau le plus rapide (et le plus court) de l'album, était un morceau lent à la base. Et puis, à un moment donné, j'ai dit : « Accélérons tout ça un peu », et le son que nous avons obtenu était très similaire à celui des Ramones, d'où cette idée-là. Et même si « Angel City » parlait de la vie à Los Angeles, j'avais écrit les paroles avant de partir. « I'm gonna live in LA, drinkin' all day/Lay by the pool and let the record company

pay » (« Je vais vivre à Los Angeles et picoler toute la journée/M'étaler au bord de la piscine et laisser la maison de disques payer pour ça ») : ce n'était pas loin de la vérité ! « I'm gonna kick ass, I'm gonna spit broken glass/I'm gonna shoot out all of your lights » (« Je vais foutre le bordel, je vais cracher du verre brisé/Je vais tirer sur toutes tes lumières ») : je me suis fendu la gueule pendant l'écriture de ce morceau. J'étais tout seul, en train de rire comme un demeuré. Et nous y avons ajouté du saxophone – ça, c'était inédit.

Mais la vraie surprise (positive, je précise) pour beaucoup de gens est venue de certains des autres morceaux. « Nightmare/The Dreamtime » et « 1916 » étaient construits sur une couche épaisse de claviers, ce qui était assez inhabituel pour Motörhead – en fait, pour n'importe quel groupe de hard en 1990. En plus, dans « 1916 », il y avait des violoncelles, mais pas de guitares. J'ai écrit les paroles avant de me consacrer à la composition. ça parle de la bataille de la Somme pendant la Première Guerre mondiale, mais les gens m'ont demandé si je ne l'avais pas écrit sur la Rébellion irlandaise, qui a eu lieu la même année. (Les Irlandais parlent tout le temps de 1916 dans leurs chansons : le massacre de la GPO^[4] et tout ça.) Mais la genèse de la chanson est située en Angleterre, où j'étais en train de regarder une émission de télé qui traitait de la Première Guerre mondiale. J'ai eu un accès d'inspiration quand ils ont attaqué le chapitre de la bataille de la Somme. Dix-neuf mille Anglais ont été tués avant midi – une génération entière anéantie en *trois heures*. Réfléchissez un peu ! C'était terrible – trois ou quatre villes du nord du Lancashire et du sud du Yorkshire ont pleuré la disparition d'une génération masculine complète. Et ces villes en souffrent encore à ce jour, car elles n'ont jamais réussi à rétablir leur population normalement. Une ville comme Accrington, dans le Lancashire, a été décimée. Dans cette émission, ils ont ramené cinq anciens combattants sur le champ de bataille. Il y en avait un, vers les quatre-vingt-dix balais, qui disait : « Ils nous ont dit de marcher et de ne pas courir. Alors nous avons marché à travers les champs, et tous les gars autour de moi ont commencé à se coucher par terre. Je me suis dit que j'avais dû ne pas entendre un ordre venant des arrières quand j'ai compris qu'ils étaient tous morts. » Dans ce cas particulier, les Anglais ont tué plus d'Anglais que les Allemands. Hindenburg, futur président de l'Allemagne, a déclaré : « C'étaient des lions commandés par des ânes ». J'ai donc écrit une chanson là-dessus. Je dois avouer que mes sentiments au sujet de ce morceau sont ambivalents. J'ai reçu une lettre d'un jeune m'expliquant qu'il avait fait écouter la chanson à son grand-père, qui y avait combattu, et que le vieux avait pleuré du début à la fin. C'est un compliment assez important, mais j'ai du mal à sentir de la satisfaction, sachant que cela a pu provoquer des sentiments aussi douloureux chez une personne. Toujours est-il que c'est extraordinaire de pouvoir remonter dans le temps et émouvoir quelqu'un d'une façon aussi personnelle.

Nous étions assez contents de l'enregistrement de *1916*. C'était loin d'être le cas en ce qui concerne la réalisation de la pochette ; mais ça, c'est parce que la maison de disques a collé ses sales pattes dessus. À chaque fois que ça arrive, vous pouvez être sûr que ça fout tout en l'air. Bronze avait fait la même chose avec *Overkill*. Nous étions tous réunis dans la salle de conférence, les tables poussées sur le côté, et il y avait un chevalet éclairé par un spot. Quelqu'un a retiré le bout de tissu pour dévoiler la pochette : le torse nu d'une femme sortant du bloc-moteur d'une moto. La femme était teinte en rouge sur fond bleu. C'était à chialer. Et le mec du label de nous dire : « Voilà ! Qu'est-ce que vous en pensez ? » J'ai attrapé le dessin et j'ai demandé : « C'est ce que vous avez trouvé de mieux ? » et je l'ai balancé par la fenêtre. Je crois qu'il a compris que ça ne me plaisait pas outre mesure ! Si vous regardez la pochette de *Overkill*, vous constaterez qu'il n'y a pas de moteur ou de femme nue – juste l'un des dessins classiques de la main de Joe Petagno. Enfin bref, nous avons donc eu des problèmes semblables pour *1916*. Ils nous ont présenté cinq esquisses, toutes plus affreuses les unes que les autres. Nous les avons toutes refusées, malgré les plaintes et la colère de l'équipe artistique – on aurait dit une bande de gosses âgés de neuf ans ! Sony a fini par confier la tâche à un autre illustrateur, ce qui ne nous a pas du tout gêné. Mais malgré tous nos efforts, ils ont quand même réussi à faire n'importe quoi – tous les drapeaux européens sont inclus sur la pochette de *1916*... tous, *sauf* celui de la France. Et la chanson parle quand même d'une bataille livrée sur le sol français ! Mais qu'est-ce que vous voulez y faire ? Néanmoins, je pense que c'est l'une de nos toutes meilleures pochettes, et que l'album est l'un de nos meilleurs également.

1916 n'est sorti qu'au début de 1991, mais un premier single, « The One to Sing the Blues », a été commercialisé quelques semaines auparavant – le jour de mon anniversaire, pour être exact. (C'est une très bonne chanson, en fait – faudrait peut-être la réintégrer dans nos concerts.) Au mois de février, nous avons vaqué à nos obligations habituelles – des concerts et des émissions de radio et de télé. Au moment où nous entamions notre tournée de Grande-Bretagne, la mère de Phil Taylor est décédée. Elle souffrait d'un cancer et nous avons envoyé Phil chez elle. Il a pu passer un petit moment en sa compagnie avant la fin. Nous aimions tous beaucoup Ma Taylor et sa mort a affecté Phil énormément. Je ne sais pas si c'est pour cette raison-là qu'il a abandonné la musique – probablement pas – mais en tout cas, ça ne lui a pas fait du bien.

Nos premières parties durant la tournée anglaise étaient The Almighty et un groupe féminin américain, les Cycle Sluts. Elles nous ont aussi accompagnés en Europe. Elles étaient vraiment spéciales ! Leur spectacle était assez inédit et les paroles de leurs chansons étaient très drôles. Je pense qu'elles le faisaient pour se marrer et voyager autour du monde. Elles étaient très

sympas, et j'ai vraiment beaucoup apprécié leur compagnie lors de notre tournée commune. J'ai été amoureux de l'une d'entre elles pendant toute la tournée européenne, mais comme d'habitude, je ne l'ai pas eue.

Nous n'avons eu que quelques problèmes mineurs lors de cette tournée-là. Nous étions encore en Grande-Bretagne quand j'ai été victime d'une grippe gastro-intestinale, ce qui nous a obligés à modifier les dates de quatre concerts. J'étais vraiment dans un sale état – j'ai passé quatre jours à l'hôtel et je n'ai fait que vomir. ça sortait comme d'un robinet. Nous étions dans la camionnette et je me sentais bien, et la seconde suivante, j'avais la tête sortie – « Arrête la camionnette ! » (Ces conneries virales deviennent de plus en plus puissantes : tous les cinq ans, une nouvelle souche fait son apparition et personne ne s'y attend jamais. Un jour, l'une de ces saloperies va tuer la moitié de la population mondiale.)

L'autre problème était ce virus mortel qui s'appelle notre maison de disques. Une équipe de tournage nous a accompagnés pendant cinq jours en Allemagne et en a tiré une vidéo, *Everything Louder Than Everything Else*. Ensuite, ils ont voulu nous faire payer la facture de 9 000 dollars ! Vous comprenez que nous n'avons jamais payé cela, et quand ils nous ont virés quelques années plus tard, ils ont bien été obligés de la payer eux-mêmes ! Pas de bol, les mecs ! Fallait mieux s'y prendre ! De toute façon, pour les impôts, ce n'était qu'une perte calculée, non ?

Globalement, les chansons de 1916 ont été bien reçues. Nous avons monté des claviers sur le côté de la scène. Phil Campbell en jouait un peu sur « Angel City », mais comme il est monté sur ses grands chevaux, nous l'avons arrêté au bout d'un moment. Le résultat, c'était des cuivres et pas de guitares du tout. Il aurait dû se transformer en pieuvre pour réussir tout ça – d'accord, c'est une sorte d'amphibien, mais certainement pas une pieuvre ! Notre roadie des guitares, Jamie, a assuré les parties de claviers pendant un moment, mais on a fini par les éliminer. Nous n'avons jamais joué « 1916 » en live ; ce n'est pas un morceau évident car il faut beaucoup de silence pour l'apprécier, et cela est quasiment impossible avec notre public. Les réactions peu enthousiastes que nous avons eues en Angleterre n'avaient pas de rapport avec la musique – quelques fans anglais n'ont pas apprécié mon émigration vers les États-Unis. Comme si je les avais laissé tomber, quoi. Comme la moitié du groupe – Wurzel et Phil Campbell – vivaient toujours en Grande-Bretagne, ils ne pouvaient pas vraiment nous haïr. Mais il leur était impossible de continuer à nous aimer totalement. (Philthy était parti aux États-Unis avec moi, mais comme il n'avait pas le bon visa dans son passeport, ils l'ont renvoyé en Angleterre ! Encore une tuile typique pour Motörhead.) Ils ne savaient pas trop comment gérer tout ça. Le problème majeur était que nous ne réussissions plus à remplir les salles, ce qui fait que les promoteurs anglais

ont arrêté de nous engager – sauf à Londres – pendant les cinq années suivantes. Dans toute l'Europe – que dis-je, dans le monde *entier* – c'était le seul pays à ne pas vouloir garantir les acomptes nécessaires pour l'organisation de nos tournées. Et nous n'avions pas les moyens d'avancer l'argent – nous aurions dû déboursier quelque chose comme 100 000 livres pour pouvoir tourner dans notre propre pays ! Moi, je ne les avais pas, en tout cas. Et même si je les avais eues, je les aurais dépensées à autre chose. Nous avons finalement pu tourner en Angleterre à nouveau en 1997, et ça m'a beaucoup amusé de voir que nous réussissions à faire salle comble partout où nous jouions.

Au mois de mai, avant de partir pour le Japon, nous avons fait une apparition dans le *David Letterman Show*. En fait, il n'y avait que Phil Campbell et moi-même ; Wurzel n'en avait pas envie et je ne me souviens pas où était Phil Taylor. De toute façon, ils n'avaient prévu que deux invités, car il fallait que nous jouions avec l'orchestre de l'émission. En revanche, nous n'avons pas joué un seul morceau de l'album – nous avons fait « Let It Rock » de Chuck Berry. Et nous n'avons jamais rencontré David Letterman ; en plus, il s'est trompé quant au nom de l'album. Il l'a appelé *Motörhead* ! Mais nous avons passé un petit moment avec Paul Schaffer, le chef d'orchestre, et lui a été super. En tout cas, cette expérience ne m'a pas impressionné du tout. Ils m'ont fait chier pour mes clopes – « Excusez-moi, mais vous n'avez pas le droit de fumer ici. – Et pourquoi pas ? – Parce que ça embue les objectifs des caméras. » Excuse débile numéro 1869, vous comprenez ?

Lorsque nous sommes partis pour le Japon, nous avons à nouveau changé de manager. Victor Records avait proposé un poste à Phil Carson et je ne peux pas lui en vouloir d'avoir accepté. Donc Sharon Osbourne – la femme d'Ozzy – s'est occupée de nous, mais ça n'a duré que quelques semaines. Je lui avais parlé d'une collaboration depuis des lustres, parce qu'elle est un bon manager, mais le résultat a été tout autre : elle n'était pas la personne qu'il nous fallait. ça n'a pas du tout marché. Nous l'avons compris lors de la tournée nipponne. Nous avons voulu embarquer notre tour manager, qui nous connaissait bien, mais elle a insisté pour que nous prenions le sien, un mec du nom de Alan Perman (il est mort aujourd'hui ; et non, nous ne l'avons pas tué – même si j'en ai eu envie). Alan a détruit notre collaboration avec Sharon. Il lui a raconté que nous avions détruit un hôtel et d'autres trucs du même genre, et nous n'avions strictement rien fait ! *Que dalle*. Ce qui s'est passé, c'est qu'il a donné l'argent pour le voyage à Phil Campbell, et ça, ce n'était pas très intelligent. Cela vous explique le genre de tour manager qu'il était. Et il a essayé de dissimuler cela en prétendant qu'il avait dû payer pour la destruction de cet hôtel. Nous n'avons rien fait de tout ce qu'il nous a mis sur le dos. D'accord, nous n'étions pas des anges non plus, mais il s'agit ici de l'un de ces cas où nous étions innocents ! (Et j'aimerais que l'on reconsidère

3426 autres cas !) C'était incroyable, une machination d'un bout à l'autre. Et lors du retour, il a planté toute l'équipe au Hyatt à LA, est allé voir Hobbs, notre tour manager habituel, lui a filé 300 dollars et s'est cassé. Que devait faire Hobbs avec 300 dollars et six membres de l'équipe à l'hôtel Hyatt House ? En plus, le groupe n'avait pas été payé.

Que des ennuis ; mais malheureusement, Sharon a cru tous ses mensonges et a cru que *nous* étions la source de tous les ennuis ! Quand nous sommes arrivés aux États-Unis, tout avait été décidé d'avance. Nous étions déjà jugés et condamnés. Sharon nous a laissé tomber trois jours avant le début de notre tournée américaine à cause d'Alan – c'était un peu son gamin, vous voyez, donc elle était bien obligée de le défendre. Quand Sony a eu vent de tout ça, les responsables se sont mis à paniquer – « On ne pourra plus jamais vous envoyer au Japon ! » Ils ont préféré croire n'importe qui, même cet enculé de tour manager, plutôt que de nous écouter. Bon sang ! Nous avons même contacté le responsable de Sony au Japon pour qu'il leur dise la vérité, et ils n'ont pas voulu le croire. Quand nous avons joué au Irvine Meadows^[5] un peu plus tard dans l'année, l'un des responsables japonais était présent, et il a essayé de leur expliquer que nous avions été extraordinaires. Ils n'ont toujours pas voulu le croire ! Vous voyez de quelle crédibilité nous jouissons ? Nous avons la réputation – fausse, une bonne partie du temps – d'être des crapules et de ne pas être des professionnels. Arrivé à ce point de ma carrière, qu'est-ce que ça pourrait m'apporter que de massacrer une chambre d'hôtel ? Ce qui serait plus logique, c'est que je détruise mon propre appartement – ça me coûterait moins cher !

Bref, entre le fiasco japonais et la tournée américaine – qui s'est déroulée sans trop de problèmes, même si nous n'avions pas de management – nous sommes partis en Australie pour la deuxième, et probablement dernière fois. C'était une catastrophe. Je suis descendu de scène une fois parce que les gosses n'arrêtaient pas de me cracher dessus. Je n'aime pas que l'on me crache dessus (en fin de compte, qui aime ça ? Même les groupes punks dans les années soixante-dix n'aimaient pas ça !). Traitez-moi de ringard si cela vous chante, mais je ne l'accepte pas. Je leur ai dit, comme j'ai l'habitude de faire avec un public pareil : « Si vous continuez, je me casse et je ne reviens plus. Si vous voyez quelqu'un faire ça, cassez-lui la gueule, parce qu'il est responsable de l'arrêt du spectacle. » ça marche la plupart du temps, mais ça n'a pas marché sur la Gold Coast. C'est vraiment dommage, car je n'aime pas arrêter un concert, mais je ne veux pas que l'on me crache dessus ! Soit dit en passant, l'une des raisons pour lesquelles je ne l'accepte pas est la suivante : Joe Strummer des Clash a reçu un mollard au fond de la gorge une fois alors qu'il était en train de chanter ! Et oui, chers amis : c'était non seulement dégueulasse, mais – attendez – il a eu une *hépatite* à cause de ça ! Sympa, hein ? Merci beaucoup, mais *moi*, je passe !

Passons à la sublimissime tournée « Operation Rock'n'Roll » mise sur pied par Sony. Cinq groupes heavy de différents labels, gérés par Sony, allaient faire une tournée ensemble. L'affiche comprenait Alice Cooper, Judas Priest, nous, Metal Church et Dangerous Toys. Les gars de Metal Church et Dangerous Toys étaient les plus sympas – on ne voyait jamais Alice (il passait son temps à regarder des « splatter movies » japonais^[6] dans son bus), ni les membres de Judas Priest. Mais je tombais toujours sur les mecs des autres groupes. La plupart du temps dans des boîtes de strip-tease. Dans chaque ville de la tournée, tout le groupe allait faire un tour dans la boîte de strip-tease locale, et les autres y étaient à chaque fois. Aujourd'hui, je suis le seul membre du groupe à sortir – les autres sont devenus des citoyens responsables (enfin, à l'exception de Phil Campbell).

Bref, le label nous a donc tous envoyés sur la route pour cette tournée monumentalement resplendissante. Nous étions un peu lents au démarrage, puisque toujours sans manager, mais Hobbs a quand même su monter au créneau rapidement. Leslie Holly de WTG nous a également beaucoup aidés. Je leur en saurai gré jusqu'à la fin de mes jours. Les équipes des autres groupes ont aussi apporté leur pierre à l'édifice – ils finissaient leurs repas de bonne heure pour venir s'occuper de notre spectacle, gratuitement ! C'était vraiment très chouette de leur part. Vous n'êtes pas obligés de me croire, mais je vous assure qu'une bonne partie des concerts, nous avons été les plus triomphants de tous les groupes. Allez fouiller dans les vieilles critiques, et vous aurez la preuve. Le *LA Times*, par exemple, nous a baptisés « la moutarde relevée dans un sandwich sonore fade » ; j'ai trouvé ça assez bizarre, mais sympa quand même ! Les journaux ont publié nos photos, mais pas celles de Alice Cooper et Judas Priest. En revanche, quand il fallait écarter un groupe de l'affiche, peu importe la raison, devinez qui était premier choix ? Si vous m'avez bien suivi jusqu'à présent, je pense que vous connaissez la réponse. C'est vrai que nos frais étaient plus élevés que ceux des deux groupes en bas de l'affiche, et les Metal Church ont été mis à l'écart à plusieurs reprises, eux aussi. Les Dangerous Toys, les petits chouchous de Sony à l'époque, sont restés à l'affiche tout le temps. Étant donné que le chanteur avait les cheveux roux et une voix de tête, comme Axl Rose, vous comprendrez sans doute la motivation du label. On nous a supprimés de six ou sept concerts en tout. En Caroline du Nord, ils avaient sucré notre performance, ainsi que celle de Metal Church, et nous avons décidé d'organiser notre propre concert commun en Caroline du Sud. L'absence de manager était un problème majeur pour nous ; personne ne s'est battu pour nos intérêts. Si nous avions eu le manager que nous avons aujourd'hui, croyez-moi, nous aurions joué chaque soir de cette tournée !

Nous avons malheureusement raté les quatre derniers concerts de la tournée, et ce n'était même pas la faute de Sony ! Je me suis cassé quelques côtes en

tombant dans les coulisses à Boston. J'étais engagé dans une étreinte assez chaude avec une nana sur le côté de la scène – quand je lui ai demandé si elle avait soif, elle a dit oui, alors quand j'ai tendu le bras pour attraper mon verre, je suis tombé par-dessus mon propre matos et je me suis fracturé deux côtes. En une semaine, c'était réglé, mais ça a quand même suffi pour nous faire rater la fin de la tournée.

Pendant la tournée « Operation Rock'n'Roll », nous avons fini par trouver un nouveau manager – Doug Banker. Il avait travaillé avec Ted Nugent, et créé un système personnel quelconque pour jouer aux jeux de hasard, qui lui a valu d'être *persona non grata* à Las Vegas. Il est venu nous voir lors de l'un de nos concerts et nous avons décidé de travailler avec lui. Au début, tout allait très bien, mais au bout d'un moment, les choses se sont dégradées. L'un des facteurs décisifs a probablement été le fait qu'il vive à Detroit. Nous avions besoin de quelqu'un qui était plus près de chez nous, pas à l'autre bout du continent. En plus, il était encore engagé avec Ted Nugent d'une façon ou d'une autre. Mais je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé au juste. Le problème, c'est qu'il ne s'est pas suffisamment investi, et avec Motörhead, il n'y a pas de demi-mesures possibles. Si tu ne peux pas t'appliquer à fond, ce n'est pas la peine. Notre métier, c'est notre combat, et nous avons besoin de quelqu'un qui est prêt à se battre avec nous à temps plein. Je ne pense pas que Doug Banker ait su cela, ni qu'il devrait s'occuper de toutes les merdes qui nous tombaient dessus – avec la maison de disques, les accusations concernant des incidents qui nous étaient sans cesse et à tort attribués, etc. J'avoue que nous n'étions pas un groupe facile à fréquenter professionnellement ! Mais il a quand même fallu quelques mois pour que Doug et nous-mêmes comprenions à quel point notre relation professionnelle allait être passagère.

Dans les mois qui ont suivi la tournée « Operation Rock'n'Roll », la situation s'est nettement améliorée, pour changer – nous n'avions pas vécu des moments aussi positifs depuis presque une décennie ! Nous avons eu de bonnes critiques partout, un nouveau management – enfin, il n'avait pas encore eu le temps de se dégrader – et *1916* a été nommé pour un Grammy. Honnêtement, ça m'a surpris quand je l'ai appris. (Si j'avais su à quel point la cérémonie allait être décevante, j'aurais tout simplement dit : « Allez vous faire foutre ! » et nous en serions restés là !) Au bout d'un quart de siècle d'activité musicale, mes finances commençaient enfin à ressembler à quelque chose. Cela était en grande partie dû à l'album *No More Tears* de Ozzy Osbourne. Ce disque s'est vendu à des millions d'exemplaires, et j'avais écrit les paroles de quatre chansons y figurant (il y en a eu d'autres de ma main depuis, dont certaines parues sur *Ozzmosis*). J'ai trouvé ça l'un des boulots les plus faciles que j'ai jamais eu à faire – Sharon m'avait appelé en me disant : « Je te file tant si tu écris quelques chansons pour Ozzy », alors j'ai dit : « Pas

de problème – t’as un stylo ? » J’ai écrit six ou sept séries de phrases, et il en a utilisé quatre pour les chansons « Desire », « I Don’t Want to Change the World », « Hellraiser » et « Mama I’m Coming Home ». Ces quatre morceaux écrits pour Ozzy m’ont rapporté plus que quinze ans de Motörhead – c’est grotesque, non ? J’aimerais signaler au passage que je suis disponible pour d’autres collaborations musicales – si ça peut intéresser quelqu’un ? Les tarifs sont assez raisonnables – une hypothèque sur la tête de votre premier né fera l’affaire !

Au début de l’année 1992, nous avions commencé à travailler sur certains morceaux qui allaient voir le jour sur le prochain album de Motörhead, *March or Die*. La cérémonie de remise des Grammy Awards a eu lieu pendant cette période. Doug Banker, sa femme et moi étions présents. Sa femme était assise entre nous deux, mais quand ils sont arrivés à la catégorie « Meilleure Performance Metal », il a rapidement changé de place avec elle ; juste au cas où, afin de pouvoir être filmé. C’était génial, ça ! Metallica a raflé la mise ce soir-là, ce qui était logique – ils avaient vendu dans les quatre millions d’albums, ce qui fait que nos 30 000 exemplaires n’entraient pas vraiment en compétition, quoi. Mais la reconnaissance nous a fait plaisir. Rien que pour la longévité du groupe, nous méritons une putain de médaille de la part de l’industrie musicale. Tout ce que nous avons eu de la part de Sony, c’étaient des maux de tête (et ce n’est pas fini, accrochez-vous !). Pour la presse musicale courante, *1916* était notre disque le mieux réussi – *Rolling Stone* a publié une critique positive et *Entertainment Weekly* lui a consacré un A+ (en fait, la femme qui m’a aidé à rédiger ce livre était l’auteur de cet article – mais nous ne nous connaissions pas encore à cette époque !). De ce point de vue-là donc, le disque était une réussite. Une autre réussite a été notre tournée : des mois durant, nous avons fait bouger le public, l’équipe, les promoteurs et nos managers (et nous avons réussi à empêcher ces derniers de nous faire tourner en rond !). Les seuls que nous n’ayons pas réussi à faire bouger, c’étaient les responsables de la maison de disques ! Nous pensions pouvoir accomplir cela avec *March or Die*, mais ils nous ont bien eus... encore une fois !

D’autres problèmes devenaient de plus en plus apparents alors que nous nous apprêtons à enregistrer *March or Die*. Le problème majeur s’appelait Phil Taylor – tout allait bien quand il a réintégré le groupe en 1987, mais petit à petit, la situation s’est dégradée. Pendant longtemps, nous nous sommes efforcés de croire que Phil se portait bien, ce qui n’était pas le cas. Il avait quitté le groupe en 84 parce qu’il idolâtrait Thin Lizzy et avait cru qu’il pouvait réaliser son meilleur projet musical avec Robbo. Il avait commencé à mépriser ce que faisait Motörhead. Et quand il est revenu, bien que nous nous soyons nettement améliorés, le son de base de Motörhead était très proche de celui que nous avions lors de son départ. Il manquait quelque chose à sa façon de jouer quand il est revenu. En ce qui concerne la partie batterie, « Eat the

Rich » n'était pas particulièrement bien exécuté. Et après *Orgasmatron*, la batterie était assez faible sur *Rock'n'Roll*. Il commençait les morceaux sur un rythme et les finissait sur un autre. C'était pénible, car en montant sur scène, nous ne savions jamais à quoi nous attendre. Et il n'y avait pas moyen de discuter avec lui – il finissait toujours par s'emballer. Lorsque Phil Campbell lui a dit un jour : « T'as joué comme une bite ce soir », il a explosé – et bien sûr, quand Philthy explose, Philthy se fait mal. En dehors de la scène aussi, il perdait la boule. Je me souviens de cette fois au Park Sunset où il a essayé de quitter sa chambre d'hôtel par le miroir de la salle de bains – il pensait que c'était une fenêtre. Il m'a appelé en me disant : « C'est l'heure de la balance et je ne peux pas sortir de la chambre ! » Tout ça à cinq heures du mat' ! Son timing était parfait car je m'apprêtais à monter sur une nana. Vous pouvez vous imaginer un peu mon humeur. Mais j'ai dit à la gonzesse : « Ne bouge pas, on reprend tout de suite », et je suis descendu. Sa porte était bel et bien coincée, alors nous avons tous les deux essayé de l'ouvrir en poussant – lui à l'intérieur, moi à l'extérieur. Et puis tout à coup, j'avais la LAPD (Los Angeles Police Department) derrière moi, brandissant un pistolet colossal. Me voilà donc, habillé en slip et kimono, poussé contre le mur par ce flic déchaîné qui me fouille ! Ensuite, j'ai eu droit à l'interrogatoire :

« Le mec à l'intérieur, est-ce qu'il est dangereux ?

– Oh oui, absolument. Il est très dangereux – mais surtout pour lui-même. Faut pas s'inquiéter.

– Est-ce qu'il est armé ?

– Oh, il se sert de tout et n'importe quoi : du mobilier, des murs. De tout. »

Les flics n'ont pas réussi à ouvrir la porte non plus, donc ils sont passés par la fenêtre et ils ont été obligés d'ouvrir la porte avec une perceuse. Phil était assis dans la salle de bains, des bleus et des estafilades partout à force d'essayer de passer à travers le miroir. N'avait-il pas remarqué qu'une personne qui lui ressemblait beaucoup essayait de faire exactement la même chose dans l'autre sens ? Il aurait tout simplement pu le laisser passer, non ?

Des conneries de ce genre arrivaient tout le temps. À la limite, nous aurions pu gérer ces événements-là, mais ce qui nous a posé de vrais problèmes, c'était son incapacité à jouer en mesure. Vers la fin, il jouait mal, tout simplement – sur *1916*, nous avons dû utiliser un métronome pour qu'il joue « Goin' to Brazil » ! Pendant que je travaillais comme un acharné sur de nouvelles paroles à LA, il était censé élaborer les chansons de *March or Die* avec Wurzel et Phil Campbell à Londres – et c'était une catastrophe. Ils jouaient depuis une demi-heure quand Phil Campbell s'est retourné et lui a dit : « Putain, mais tu ne sais pas les jouer, ces morceaux, hein ?

– Eh non, c’est vrai, il a répondu.

– Comment ça se fait ? Nous les avons répétés à la maison, Wurzel et moi – comment ça se fait que tu ne les connaisse pas ?

– Mon walkman s’est cassé à Noël. »

Pas mal comme excuse, non ? Et ça s’est produit des semaines après les vacances ! Pas de bonnes nouvelles de ce côté-là donc. Mais au mois de mars, quand nous avons joué un concert en hommage à Randy Rhodes au Irvine Meadows, c’était pire encore. Nous avons compris qu’il ne nous restait qu’une seule option : le virer. En effet, nous avons entamé l’enregistrement de l’album et ça ne marchait pas du tout. Son licenciement était nécessaire, mais je regretterai à jamais la façon dont je l’ai renvoyé – je l’ai fait par téléphone et je n’aurais pas dû. Il se trouve que j’appréhendais une réaction explosive de plus de sa part. Lors des deux années précédentes, nous l’avions sommé à trois reprises de se prendre en main, et Phil faisait partie du groupe depuis suffisamment longtemps pour comprendre qu’il était en train de tout foutre en l’air. Mais apparemment, ça ne l’a pas perturbé outre mesure, et il a donc fallu qu’il dégage. Tommy Aldrich a joué la plupart des parties de batterie sur *March or Die*, à l’exception de « Ain’t No Nice Guy », exécuté par Phil, et « Hellraiser », dont Mikkey Dee, notre nouveau batteur, s’est occupé.

Je connaissais Mikkey depuis pas mal d’années déjà. À notre époque avec Brian Robertson, Motörhead avait fait une tournée avec Mercyful Fate, et Mikkey (qui est suédois) était leur batteur. En fait, je lui avais déjà demandé une fois auparavant s’il ne voulait pas se joindre à nous. C’était vers la période où Pete Gill a rejoint le groupe, mais Mikkey commençait à jouer avec Dokken, donc il a refusé. Cette fois-là, par contre, j’ai réussi à le coincer au Rainbow – il habitait Los Angeles à l’époque – et il était libre. Nous l’avons invité pour faire un bœuf ; la première chanson que nous avons essayée ensemble était « Hellraiser » et ça a marché d’entrée. Cela ne pouvait que marcher. Nous avons enregistré deux morceaux en studio avec lui – « Hellraiser » et « Hell on Earth » (l’une des illustres chansons du répertoire de Motörhead perdues à jamais) – et attaqué la tournée avec Ozzy. C’était son baptême du feu et il avait la trouille de sa vie, mais il a réussi son examen avec brio. Je dois quand même dire que le reste du groupe ne savait pas quoi penser de ce beau mec – et qui savait qu’il était beau – à la chevelure blonde abondante. Les remarques méprisantes, les termes « tignasse » et « pédé glam rock », sont tombés régulièrement. Mais il n’a fallu à Mikkey qu’un seul spectacle pour les faire taire. Tout le monde s’est tu – plus un mot de travers après ça. Ils étaient tous là, « Putain ! » et moi, je rigolais : « Ah oui ? Ce n’était pas vous par hasard qui parliez de pédés et de glam rock il y a à peine une heure ? » Je tiens à ajouter que Mikkey est le meilleur batteur avec qui

j'ai jamais joué (même si Phil Taylor a connu des moments d'excellence, lui aussi).

Outre ses qualités de batteur et sa chevelure blonde abondante, Mikkey est une pure merveille, ne serait-ce que pour son attitude. Il est même plus arrogant que moi, c'est moi qui vous le dis ! Mais il a un sens de l'humour qui vous fait oublier tout ça – s'il n'avait pas cela, le mec serait carrément insupportable. Mais il est tellement marrant qu'il me fait piquer des fous rires à longueur de temps. En plus, il sait toujours très bien ce qu'il fait – il va être en train de draguer quelques nanas, et si nos regards se croisent, nous en rigolerons tous les deux. Toujours est-il qu'il lui arrive de perdre toute notion de sécurité. Je me souviens de cette fois en France où nous étions sur un bateau qui faisait bordel. En fait, il y avait toute une série de petits bordels flottants. Mikkey, Phil, quelques mecs de l'équipe et moi-même nous y étions rendus parce que nous ne savions pas où aller autrement. Nous croyions que c'était une boîte de strip-tease, mais il s'est avéré que c'était un bordel – pas tellement de différence entre les deux en France. Ils ne servaient que du champagne ; je n'ai rien bu, mais les autres si. À la fin de la soirée, ils nous ont présenté l'addition qui s'élevait à quelque chose comme 200 000 francs, je crois ! Mikkey est devenu fou furieux et s'est mis à gueuler : « Ce n'est pas moi qui vais leur payer tout ça ! » avec son accent suédois très prononcé qui ressort à chaque fois qu'il s'énerve. Ils ont tout de suite appelé la police. Il faut savoir que les flics français détestent encore plus les Anglais qu'ils ne détestent leurs propres compatriotes. Les CRS sont donc arrivés et, malgré le fait qu'ils soient armés, Mikkey a continué de gueuler : « Qu'est-ce que vous foutez là ? C'est un bordel ici ! Vous faites partie de cette boîte à la con, hein ? Putains d'enculés de Français ! » Et il a surenchéri face à ce flic qui avait sorti son flingue, ouvrant grand sa chemise : « Allez-y ! Tuez-moi ! » Nous avons essayé de le calmer : « Ne fais pas ça, mec, parce qu'il va te buter. Il a envie de te buter. » Nous avons fini par le sortir de là avec force. Une fois dehors, il s'est mis à donner des coups de pied dans la voiture de police. Les flics étaient juste derrière, mais ils n'ont rien fait – ils n'ont probablement pas voulu s'embrouiller davantage avec un taré comme ça. En tout cas, ce champagne ne devait pas valoir grand-chose, car normalement, Mikkey est à genoux au bout de quatre verres.

En général, nous n'avons pas de problèmes du tout avec Mikkey. C'est vraiment devenu un membre du groupe à part entière – pas comme Brian Robertson qui faisait croire qu'il était une sorte de membre provisoirement invité – et il participe à absolument tout, ce qui est un avantage. Il y a juste un hic : il lui arrive, en plein milieu de la nuit, quand tout le monde dort, d'allumer la chaîne à fond dans le bus. Phil et moi avons pris l'habitude de dormir le plus loin possible du salon situé à l'avant du car ! Mais finalement, cela n'est qu'un détail par rapport à ce qu'il nous donne en retour, en tant que

membre du groupe !

Bref, je reviens en arrière à l'époque de l'enregistrement de *March or Die*. En plus de notre changement de batteur, cette période a vraiment été riche en événements. Pour commencer, il y a eu des émeutes à Los Angeles suite à l'affaire Rodney King^[7]. Nous étions au Music Grinder^[8] dans la partie est de Hollywood – en fait, c'est carrément sur Hollywood Boulevard – en train d'enregistrer « Hellraiser » – très approprié, non ? Je venais de terminer ma partie de chant quand j'ai vu des images d'une maison en flammes à la télé dans le salon. Et quand j'ai regardé dehors, j'ai vu cette même maison, de l'autre côté ! Presque en face ! Tout avait été incendié, des gens couraient partout – c'était le chaos total. Mikkey était là : « Ma voiture ! Ma voiture est dehors ! » et le responsable du studio est venu nous voir en disant : « Je pense que l'on va raccourcir la session d'aujourd'hui, les mecs. » Vous l'aurez compris, nous n'étions pas particulièrement touchés par la signification historique des événements. Quand nous sommes rentrés chez nous – les autorités avaient décrété un couvre-feu qui allait durer quatre jours – c'était comme si nous traversions un champ de bataille. J'ai entendu dire plus tard que les manifestants sont allés jusqu'au Beverly Center^[9], mais pas jusqu'à Beverly Hills – à mon avis, ça aurait été plus logique pour des opprimés de se rendre là-bas. Aller buter deux trois aristocrates, vous voyez ce que je veux dire ? Mais non, ils ont commencé à s'attaquer entre eux. J'ai trouvé ça vraiment débile. Les Noirs attaquant les Coréens – j'ai cru rêver ! Je ne sais pas, moi ; si ces Coréens dans leurs magasins te manquent de respect, t'es quand même pas obligé d'y aller ! Va faire tes courses ailleurs ! Ensuite, ils se sont mis à brûler leurs propres magasins de quartier ; alors là, on parle vraiment d'intelligence ! Pour couronner le tout, les scènes étaient filmées par les équipes de télévision et les hélicoptères de la police. Imaginez les émeutiers regardant les caméras : « Salut ! Je suis en train de saccager des trucs, là ! » Il me semble que le plus important, dans ce genre de situations, c'est *qu'on ne te reconnaisse pas*, pas vrai ? J'ai l'impression qu'il leur était plus important d'être vus dans les médias que d'être libres. Bande de cons – si vous voulez mon avis, ils méritaient d'aller en taule !

Nous avons aussi engagé un nouveau manager, Todd Singerman. Et ça a eu une sacrée signification historique pour Motörhead. Je ne me rappelle pas comment nous avons fait connaissance, mais un jour, il s'est pointé chez moi. Il n'a pas voulu partir avant d'être nommé manager de Motörhead. Je ne sais même pas comment il en est venu au groupe, car il ne nous connaissait pas du tout. Il m'a juste dit : « Je veux être votre manager. » Je lui ai répondu : « Mais tu n'as aucune expérience. » Il m'a dit de ne pas m'inquiéter. « Tu vois, j'ai travaillé pour un membre du Congrès. » C'était une fixation ! Je vous jure : tous les jours, il était devant ma porte – « Salut, c'est Todd ! » À chaque fois, je me disais : « Merde alors ! » Mais il m'a conduit dans pas mal

de fêtes et d'autres conneries – pour montrer à quel point il pouvait se rendre utile. Il a fini par briser mes dernières résistances. Comme les affaires ne s'arrangeaient pas du tout avec Doug Banker, j'ai dit au groupe : « Je pense qu'il nous faut un nouveau manager. Qu'est-ce que vous en pensez ? » Ils étaient tous d'accord, car ça faisait déjà un moment qu'ils insistaient pour que je vires Doug Banker. Alors je leur ai dit : « J'ai rencontré ce mec, Todd Singerman. Je pense qu'il fera l'affaire. » Wurzel se méfiait ; l'expérience avec Doug Smith lui avait fait perdre confiance en tout le monde. Mais quand Todd est arrivé, il a su charmer tout un chacun et a obtenu le poste. Il avait fait beaucoup d'efforts pour y arriver, et depuis qu'il est en place, il doit bosser encore plus fort ! Chaque fois qu'il se plaint d'être submergé par le travail, je lui dis : « Écoute, t'as voulu le boulot. Personne ne t'a forcé. Tant pis pour toi ! » Mais il fait un boulot extraordinaire. Todd est un battant, et c'est exactement ce dont nous avons besoin. Il est également très tenace – j'ai appris ça assez rapidement.

Tous ces événements (attendez, ce n'est pas fini !) ne nous ont pas empêchés d'enregistrer *March or Die*. Nous avons fait appel aux services de Pete Solley de nouveau, mais cette fois-ci – et ça arrive souvent avec les producteurs – ça n'a malheureusement pas été concluant. La chanson titre a été le point majeur de désaccord, je pense. Il avait sa version de « March or Die » et voilà, quoi. Lorsque j'ai voulu changer quelques détails, il ne m'a pas du tout aidé. Il était assis, les pieds sur une chaise, et il a laissé le technicien faire tout le travail. Cela ne m'a pas trop plu. Je crois que c'est pour cette raison-là que « March or Die » n'est pas réussi. Et à tort, parce que c'est un morceau en béton ; j'ai quelques prises sur bande qui sont bien meilleures que la version de l'album. Certains morceaux sont très réussis, comme « Stand » et « You Better Run ». La maison de disques a insisté pour que nous fassions une reprise et je pense que c'est Phil Campbell qui a eu l'idée d'enregistrer « Cat Scratch Fever » de Ted Nugent. Honnêtement, je préfère notre version à celle de Nugent – la sienne manque un peu d'épaisseur, si vous voulez mon opinion. La nôtre – même si personne ne s'en souvient – est vraiment beaucoup plus puissante. Somme toute, je considère *March or Die* comme un album sous-estimé. Je parie que vous êtes convaincus que je vais mettre une bonne part de la responsabilité de tout cela sur le dos de la maison de disques, et vous avez tout à fait raison.

WTG vivait ses derniers jours pendant l'enregistrement du disque. À chaque fois que nous passions devant les bureaux, il y avait moins de monde. Lorsque l'album est sorti, il ne restait plus que Jerry Greenberg et Leslie Holly. La meilleure indication de notre relation avec la maison mère, Sony, nous a été livrée quand le single de *March or Die*, « Ain't No Nice Guy » est sorti. Ce morceau avait tout pour être un succès : premièrement, c'était une très bonne chanson, et comme c'était une ballade, il y avait un énorme potentiel

radiophonique. Ensuite, j'ai invité Ozzy à chanter avec moi. Au début, il voulait la chanson pour lui tout seul, mais je ne la lui ai pas laissée (j'aurais peut-être dû – elle aurait été écoutée par beaucoup plus de gens) ; en revanche, il est venu m'assister sur les chants. En plus, Slash, de Guns N'Roses, a pris le solo de guitare à son compte ; un jour, il est venu, il a bu quelques verres et joué quelques parties. Entre parenthèses, j'aime Slash beaucoup. Guns N'Roses a peut-être eu une mauvaise réputation, mais Slash est un mec très sympa et très sincère. Enfin bref, nous avons donc cette superbe chanson comprenant deux des plus grands artistes du heavy rock. Jerry de WTG savait que c'était une chanson magnifique. Ce morceau ne pouvait pas foirer – à moins que la maison de disques ne fasse tout pour qu'elle échoue. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Le pire des cauchemars pour un groupe.

« Ain't No Nice Guy » a eu un certain succès à la radio, mais c'est nous qui avons assuré cela, sans assistance aucune de Sony, ni du département de marketing chez Epic. Nous leur avons demandé de promouvoir la chanson auprès des radios AOR (Album Oriented Rock) et ils n'ont pas voulu. Ils nous ont répondu : « On a demandé aux stations AOR et ils ont dit non. » Nous savions pertinemment que cela était un mensonge car notre management avait réussi à y faire passer le morceau ; un membre de notre équipe, Rob Jones, et quelqu'un d'autre que nous avions embauché pour l'occasion, avaient passé les coups de fil nécessaires. Avec deux téléphones, nous avons réussi à pénétrer quatre-vingt-deux stations AOR en deux mois. Et toutes ces stations radio nous ont affirmé que Sony ne leur avait jamais présenté la chanson – tous ces gens ne savaient même pas que le morceau existait avant que nous ne leur en parlions ! « Ain't No Nice Guy » s'est même retrouvée à la dixième place des charts radio, et Sony n'y a jamais contribué – imaginez ce qui se serait passé s'ils avaient fait le moindre petit effort ! Mais non : ils ont même essayé d'empêcher sa radiodiffusion. L'un des responsables radio du label a contacté une station radio à Kansas City et leur a dit : « J'ai appris que vous passiez "Ain't No Nice Guy". Je préférerais que vous ne le fassiez pas. Nous ne vous avons pas donné la chanson. » Quel putain de trou du cul de merde ! Ils ont un tube et voilà qu'ils essayent de le boycotter ! Notre manager Todd a appelé cet imbécile et lui en a fait voir de toutes les couleurs.

« Écoute, ça fait un an et demi que je te lèche le cul afin de te faire faire ton boulot correctement, il a dit à ce crétin. Moi, j'ai fait *mon* travail. La seule personne à n'avoir rien fait, c'est toi ! Si ce disque ne passe pas à la radio à dix heures et demie ce soir, je t'enverrai quelques-uns de mes amis de South Central^[10] qui feront en sorte que tu ne puisses plus jamais rédiger de petits bulletins refusant qui que ce soit ! »

Bon, nous avons retrouvé notre place sur les ondes une heure plus tard, mais

c'est quand même triste de devoir en arriver là, non ? Ils ne vous laissent pas le choix : si vous êtes gentils avec eux, ils vous prennent pour des poires et vous piétinent. Au moins, en agissant en salauds, vous vous mettez à leur niveau et ils vous comprennent plus facilement – mais il est presque sûr qu'à la fin, vous serez renvoyés, et c'est exactement ce qui nous est arrivé. Mais se comporter comme un salaud est apparemment le seul moyen possible de faire réagir ces costards-cravates à la con.

Comme ils ne nous ont donc pas du tout aidés (j'aime bien utiliser les euphémismes !), vous ne serez pas surpris si je vous raconte qu'ils nous ont également freinés au niveau de MTV. Nous avions une chanson à la dixième place sur les radios rock et tout ce qu'il nous fallait pour faire un clip, c'était 15 000 dollars. Ils nous les ont refusés. Nous avons donc sorti 8 000 dollars de notre propre caisse et nous l'avons fait nous-mêmes. Ozzy et Slash ont eu la gentillesse de faire une apparition dans le clip. Bon, d'accord, c'est un peu la pagaille dans ce clip, mais je trouve qu'il n'est pas si mal que ça. Malheureusement, MTV ne l'a pas passé immédiatement car chez Sony, ils ont mis trois semaines avant d'en autoriser la diffusion !

Un autre exemple de ce que Sony n'a pas arrangé pour nous : nous avons été le premier groupe de hard à faire le *Tonight Show*. C'est notre manager et Annette Minolfo, notre responsable indépendante pour les relations publiques, qui ont réussi à nous faire participer à l'émission. Bien sûr, le jour de l'enregistrement, la maison de disques a envoyé quelques types pour nous surveiller. Mais cela n'a pas dissimulé le fait qu'ils n'avaient strictement rien fait favorisant notre participation. Au contraire : ils nous avaient dit que cela ne serait pas possible !

J'ai fait le *Tonight Show* avec beaucoup de plaisir. Jay Leno a été un vrai gentleman, pas du tout comme David Letterman que, je le répète, nous n'avons même pas rencontré quand nous avons fait son émission. Deux heures avant l'émission, Jay est venu nous voir dans les vestiaires et nous a demandé : « Est-ce que vous avez tout ce qu'il vous faut ? » Il n'était pas obligé de faire cela. Lors des répétitions, des gens s'affairaient dans tous les sens, paniquant comme d'habitude là où ce n'est pas nécessaire – « Pas si fort que ça ! ça fait vibrer les caméras ! » Je leur ai demandé : « Alors, comment ils ont fait pour filmer tous ces accidents ferroviaires ? » C'est vraiment n'importe quoi. Rien ne fait vibrer ces putains de caméras ! Ils tenaient exactement le même discours à la BBC il y a vingt ans, et c'étaient les mêmes mensonges ! Mais l'émission elle-même a été une pure partie de plaisir. Après notre premier morceau, j'ai dû payer cinq dollars à Branford Marsalis, le chef d'orchestre du *Tonight Show* à l'époque. Todd nous avait présentés dans une boîte à Hollywood un soir, quand Branford venait de commencer le *Tonight Show* avec Jay Leno. Je lui ai dit : « Faudrait que vous nous invitiez dans

l'émission. » Il m'a répondu : « Bien sûr. On le fera. » Ha ! « Je te parie cinq dollars que ça n'arrivera jamais. » Il a dit : « Chiche ! » et nous avons fini par *faire l'émission*. Les autres invités ce soir-là étaient ce gamin de la série télé *Doogie Howser*, Neil Patrick Harris, et l'actrice Edie McClure. Je me suis régala à discuter avec Jay et faire le con avec Edie. Nous avons interprété deux morceaux et globalement, l'émission a été une réussite – et ce n'était pas grâce à Sony !

Quelques semaines avant le *Tonight Show*, nous avons fait trois concerts sur la Côte Ouest dans le cadre de la tournée des stades de Metallica et Guns N'Roses. Je ne sais pas comment nous avons réussi à en faire partie ; c'était probablement grâce à Metallica. Jusqu'à présent, c'est le seul groupe à avoir ouvertement dit à quel point nous les avons influencés. Les trois concerts dans ces stades se sont bien déroulés, surtout les deux derniers. Nous avons pu utiliser la sono entière et on nous a traités, à juste titre, avec pas mal de respect.

En parlant de respect, retournons à notre sale business avec Sony. Là, le mot respect n'est jamais entré en jeu. Le seul élément qui me permette de dire que Sony utilisait WTG dans le cadre d'une évasion fiscale, c'est leur comportement vis-à-vis de nous. J'ai vraiment l'impression qu'ils n'ont jamais rien fait pour nous aider et tout pour empêcher que le potentiel de vente de nos disques, notamment de *March or Die*, ne devienne par trop important. Quand ce disque-là est sorti, il ne restait plus que Jerry et son assistant, et nous avons compris que WTG vivait ses derniers jours. Nous pensions quand même que Sony allait nous transférer vers l'un de ses autres labels, comme Epic, qui s'occupait déjà de notre marketing. C'est la procédure normale dans ce genre de cas, et ça nous semblait logique après la nomination pour un Grammy et les bonnes critiques de *1916* – et de *March or Die*, d'ailleurs. Mais non, ils nous ont laissé tomber, et honnêtement, je pense qu'ils nous ont rendu service. Ces néandertaliens de cadres chez Sony sont tous des crétins débiles, ignorants et élitistes. Tous, sans exception. Et ce n'est pas la rancœur qui me fait dire cela ; je pensais déjà la même chose avant qu'ils ne nous virent ! Ils ne savent pas ce que c'est que la musique. Ils vendent des millions de disques, mais vous en feriez autant si vous possédiez les répertoires de Michael Jackson et Mariah Carey ! Croyez-moi, Mariah Carey a bien fait de quitter Tommy Mottola ! Ce même Mottola qui n'a pas daigné nous montrer sa reconnaissance lors de sa propre fête des Grammys. Qu'il aille se faire enculer, et tous les autres avec. C'est vraiment la bande d'enculés la plus incompétente que j'ai jamais rencontrée de toute ma vie. Oh que oui.

Nous avons fait quelques concerts en tant que têtes d'affiche en Argentine et au Brésil et, juste avant de cogiter sur notre avenir et la recherche imminente

d'une nouvelle maison de disques, nous avons assisté à la convention CMJ à New York. *CMJ (College Music Journal)* est un magazine universitaire traitant du business musical qui organise une convention chaque année. Il y a plusieurs initiatives de ce genre, et j'ai assisté à pas mal de ces conventions. C'est assez bizarre : la plupart du temps, c'est une affaire de cadres inférieurs qui se félicitent les uns les autres et claquent leurs budgets au bar ; mais en même temps, il y a beaucoup de jeunes, très souvent des fans, qui démarrent à peine dans le business (les pauvres !). Sans oublier les cadres en costard qui font défiler quelques artistes. J'étais là, mais sans que quelqu'un me fasse défiler – ils n'ont pas osé ! Wurzel et moi faisions partie d'un jury – ce genre de truc, c'est vraiment n'importe quoi ! On n'y dit strictement rien qui vaille la peine d'être retenu. Lors de cette convention-ci, une chanteuse metal du nom de The Great Kat ennuyait tout le monde en expliquant à quel point elle était merveilleuse ! Pendant ce temps, Wurzel pissait dans une bouteille derrière la nappe. Mais j'ai quand même de très bons souvenirs de cette convention en particulier, car Wurzel et moi y avons rencontré un homme que j'admire énormément : le guitariste Leslie West.

Leslie West est absolument superbe – un vrai maniaque aux yeux terriblement psychotiques. Quand je l'ai présenté à Wurzel, il l'a dévisagé et lui a demandé : « Dis-moi, c'est un nom que ta mère avait entendu quelque part ? Ou est-ce qu'on te l'a donné plus tard ? »

Wurzel, légèrement décontenancé par le regard fixant de Leslie, a répondu : « P-plus tard, à l'école.

– Dis-moi, Wurzel, dis-moi la vérité – est-ce que tu prends de la drogue ?

– Euh, oui. J-j'en prends, oui.

– Viens avec moi. »

Ils sont partis dans les chiottes, tous les deux dans le même cabinet, ce qui n'était pas facile considérant la taille de Leslie. Il a mis de la coke sur l'une de ses pompes et a dit à Wurzel : « Je ne veux pas que tu me comprennes de travers, Wurzel, mais je vais te demander de te mettre à genoux pour moi. » Et Wurzel a dû s'agenouiller et sniffer la coke à même la botte !

À un moment donné, Leslie en a eu marre de cette convention. « Je ne peux pas rester ici, Lemmy, il m'a dit. Il n'y a que des débiles ici.

– Ouais, je sais ! J'essaye de me barrer d'ici moi-même.

– Bon, je me casse, il a continué. Ça me fait de la peine, Lemmy, d'être obligé de te laisser là, mais il faut que je m'en aille. » Il s'est dirigé vers sa voiture et

il est parti. Je ne pouvais pas lui en vouloir. Aucun de ses labels n'a jamais rien fait pour lui. Voilà un mec qui devrait être respecté comme un as, mais la « hit machine » l'a ignoré toutes ces années.

Enfin bref, à la fin de l'année nous étions donc à nouveau sans maison de disques, mais je pense que cela n'a pas vraiment été à notre désavantage. Après le énième mensonge de la part des pontes de chez Sony, j'ai fini par demander à l'un des mecs : « Pourquoi ne pas nous raconter la vérité ? »

Sa réponse, et je le cite mot pour mot, a été : « Ce n'est pas comme ça que fonctionne ce business. »

Non mais, vous vous rendez compte ? Un mec qui ose dire une chose aussi honteuse ? On devrait le pendre par les couilles à un morceau de bois préalablement enflammé. Au bout de trente ans dans le monde de la musique, j'aurais dû m'en douter. J'ai toujours été d'avis qu'une réussite en affaires est synonyme de vol : si vous avez eu une bonne journée en affaires, vous avez piqué de l'argent à quelqu'un. Pour ces gens-là, la musique est un produit, comme une boîte de haricots en est un. Et ce produit-là, il faut le vendre. La plupart des gens qui font la promotion de groupes n'ont même pas écouté leur musique. Ils ont hérité d'un nom issu d'un tirage au sort. J'ai vraiment l'impression que plus personne ne croît à la musique aujourd'hui. Les businessmen construisent tout le temps, mais ils détruisent la musique. C'est ce qu'ils essayent de faire, en tout cas. Mais tant que je suis en vie, je ne les laisserai pas faire. Qu'ils aillent se faire foutre, d'accord ? C'est une bande de salauds infâmes, stupides, arrogants et parfaitement oubliables. Oui, oui, oubliables, car les gens se souviendront de moi, mais ils auront oublié les mecs en costard. Qu'ils aillent se faire enculer ! De qui vous parlez ? Quelqu'un qui a travaillé pour Sony ? Ha ! Va falloir trouver mieux que ça !

[1] Comme Lemmy vit aux États-Unis et parle à une journaliste américaine, Janiss Garza, il parle des USA. (NdT)

[2] *Bay Area Magazine*, magazine californien (NdT)

[3] Deux bâtons que l'on utilise en instrument de percussion en les tapant l'un sur l'autre, d'origine cubaine. (NdT)

[4] General Post Office, l'agence centrale de la poste à Dublin (NdT)

[5] Amphithéâtre en plein air à Irvine, au sud de Los Angeles, rebaptisé Verizon Wireless Amphitheatre en 2000. (NdT)

[6] Un genre de film porno/gore japonais né en 1986. (NdT)

[7] Jeune noir dont le passage à tabac par quatre policiers a été filmé. Un an après, quand les policiers sont acquittés, des émeutes éclatent : il y a cinquante-cinq morts et deux mille blessés, ainsi que pour 1 milliard de dollars de dégâts. (NdT)

[8] Studio d'enregistrement (NdT)

[9] Immense centre commercial (NdT)

[10] Banlieue majoritairement noire, réputée pour sa criminalité et ses gangs. A été rebaptisée South Los Angeles début 2003. (NdT)



Probablement la meilleure photo jamais prise de nous tous. La raison
derrière sa réussite est un secret.

14) We Are Motörhead

Je pense que vous l'aurez compris : je n'ai pas vraiment sombré dans la déprime après notre licenciement par Sony. Nous avons connus des moments bien plus difficiles. Je n'ai aucun problème avec ce genre de situation – la seule chose à faire, c'est de continuer et tout s'arrangera. À chaque fois, ça ne sert à rien de paniquer et de renoncer – il faut se servir de la force de ses convictions. Il faut se persuader que l'on sera apprécié par quelqu'un et que l'on restera dans le vent. Personne ne viendra vous voir, si vous avez un air de chien battu.

Pendant la période qui a suivi la débâcle de Sony, nous avons continué à faire ce que nous faisons habituellement : donner des concerts. Juste avant notre licenciement, nous avons fait quelque cinq dates avec Ozzy Osbourne et Alice in Chains. Ozzy faisait l'une de ses soi-disant « tournées d'adieu » – comme s'il pouvait partir à la retraite un jour ! Il disjoncterait complètement s'il devait faire ça ! Ozzy est l'un des artistes les plus charismatiques au monde ; c'est son existence. Si on lui enlevait ça, il deviendrait fou. S'il se voyait comme tout le monde le voit, plus jamais il ne parlerait de tirer sa révérence. D'accord, il sera bien obligé de le faire un jour, je suppose. Mais ça m'étonnerait qu'il le fasse avant de ne plus pouvoir marcher. Bref, nous n'avons participé qu'à quelques-uns de ces concerts « d'adieu », avant d'être virés parce que nous faisions des concerts avec Guns N'Roses et Metallica les jours où nous étions libres. Si vous me demandez mon avis, je ne trouve pas ça très rock'n'roll ; mais comme nous ne figurions qu'en troisième place, même en-dessous de Alice in Chains, ça m'était complètement égal.

Nous avons aussi passé quelque temps en studio. Nous avons enregistré quelques chansons pour la bande originale de *Hellraiser III : Hell on Earth*, le film de Clive Barker – « Hellraiser » (pas étonnant) et « Hell on Earth », deux morceaux enregistrés en une seule session. Nous avons également enregistré « Born to Raise Hell », un morceau chanté avec Ice T et Whitfield Crane, le chanteur de Ugly Kid Joe (un mec vraiment sympa... *maintenant*, c'est un mec sympa ! Salut, Whit !). Ce dernier morceau a été ajouté au dernier moment – il passait pendant le générique de fin et ne figurait pas sur l'album de la BO. Nous avons fait une vidéo pour « Hellraiser », mais Sony ne l'a pas financée, bien évidemment. Je pense que c'était la compagnie cinématographique. Vous voyez, notre carrière n'a pas été si dépendante de Sony que ça (Dieu merci !).

Nous avons enchaîné avec quelques concerts en Argentine et au Brésil, avec Alice in Chains en première partie. Il y a des pays sud-américains où la loi est totalement inexistante, où l'on doit faire très attention à ce que l'on fait. Je me souviens de cette année où nous étions au Brésil quand le fils du président

nous avait invités dans sa maison, et les flics ont essayé de nous coincer sous un faux prétexte. Cela représente une bonne source de revenus pour eux : arrêter des gens et les rançonner contre une somme monumentale. Il va de soi que tous les groupes de rock sont richissimes – ha, ha ! La tournée dont je vous parle maintenant, nous y étions avec Iron Maiden et Skid Row. Après le concert, sur le parking, en nous approchant de la camionnette qui devait nous ramener à l'hôtel, nous avons constaté que celle-ci était entourée de gardes de la sécurité. Il y en avait un à l'intérieur qui était en train de manipuler l'un des sièges. Quand il en est sorti, il y avait quelque chose de louche chez lui. Cela ne m'a pas plu du tout, donc je suis allé voir mon équipe et j'ai dit : « Personne ne fout un pied dans cette putain de camionnette ! » J'ai insisté pour qu'on nous en procure une autre, mais ce mec m'a répondu : « Oh, mais il n'y en a pas d'autres. » J'ai dit : « Bon. Nous allons passer la nuit ici. Je dormirai dans les vestiaires, d'accord ? » Ils ont quand même réussi à nous trouver une autre camionnette. Nous avons déposé ceux qui devaient descendre à l'hôtel et nous nous sommes dirigés vers la maison du fils du président. Nous nous étions à peine engagés sur l'avenue que les flics étaient déjà derrière nous. Le flic nous a tous fait descendre et a plongé droit vers ce fameux siège qui, bien sûr, était vierge – il ne savait pas quoi faire ! Il a commencé à nous poser des questions farfelues – « Elles ont quel âge, ces filles ? » et d'autres conneries de ce genre – mais il savait qu'il était de la baise. Ensuite, il nous a fait attendre (prétextant que notre camionnette était « surpeuplée ») jusqu'à ce que l'on nous amène une *autre* camionnette. J'ai tout de suite pensé à une nouvelle édition de la même arnaque. J'ai commencé à descendre l'avenue, direction l'hôtel, avec Todd qui me suivait – je ne vois pas pourquoi j'aurais dû mettre ma tête volontairement sur le billot ! Mais quand la camionnette est arrivée, elle n'était pas suivie par les flics. Alors, quand les gars nous ont dit de monter, c'est ce que nous avons fait. Nous avons fini par arriver à la maison du fils du président. Et alors là ! Des soldats sont sortis des bois, tous prêts à tirer, et nous ont demandé le mot de passe. Nous avions une autorisation et nous avons donc pu accéder à l'intérieur sans problème. Nous nous sommes bien amusés, mais à mon avis, il n'y avait pas suffisamment de filles là-bas. Phil Campbell, bourré comme un coing, courait dans tous les sens avec le fils du président et un paquet de gardes de la sécurité. Ils se sont bien amusés ensemble – mais pas suffisamment bien pour en tirer une amitié de longue durée quand même.

Nous avons fait une nouvelle tournée des États-Unis, avec Black Sabbath cette fois-ci. Ce qui était marrant avec eux, c'est qu'ils faisaient une sieste chaque après-midi ; tout était fermé, les lumières étaient éteintes dans les vestiaires et les trois étaient là, sur le canapé, dodelinant de la tête comme des oiseaux en train de boire. En fait, Bobby Rondinelli n'avait pas du tout envie de faire la sieste, mais il y a été contraint à cause de Geezer et Tony ! Le plus emmerdant pour nous, c'est qu'à Milwaukee, nous avons partagé les vestiaires

– il n’y avait qu’une grande pièce, divisée en deux par un rideau. Ils ont donc éteint les lumières et nous sommes restés là, dans le noir complet, pendant une heure. Très bizarre. Même si Motörhead continue jusqu’en 2035, ça m’étonnerait que nous fassions des siestes un jour. Mais je dois avouer que Black Sabbath était en grande forme tous les soirs. Ils n’ont pas eu un soir de relâche pendant toute cette tournée.

L’année ne s’est malheureusement pas très bien terminée. Une tournée anglaise était prévue, mais comme je l’ai déjà mentionné, elle a été annulée parce que les promoteurs ne voulaient pas avancer les fonds nécessaires. Et nous n’avons pas envisagé une seconde de la payer nous-mêmes. Enfin, vous connaissez l’histoire. Nous avons fait une tournée européenne, en revanche, et comme d’habitude, cela s’est très bien passé. Vous voyez bien que nous sommes le seul facteur conséquent dans tout le système : nous sommes toujours là pour jouer notre musique, nous sommes toujours à l’heure, et nous sommes toujours assez raisonnables (enfin, la plupart du temps). Si les promoteurs faisaient leur boulot ne serait-ce que moitié aussi bien que nous faisons le nôtre, tout le monde serait heureux.

Nous avons commencé 1993 avec une série de concerts mineurs à Anaheim, au California Dreams, une salle qui n’existe plus aujourd’hui. Le reste du temps, c’était le casse-tête au sujet d’un futur contrat de disques. Il nous fallait absolument un contrat, et nous avons fini par en signer un avec un label allemand, ZYX. Un désastre monumental. Mais ils nous ont offert plus d’argent que les autres – en fait, ils nous ont offert de l’argent bêtement, à l’avance – et nous avons accepté. C’est ce qu’on fait quand on n’a plus un rond, non ? Accepter l’argent que l’on vous offre ? Malgré tout, ça avait bien commencé. Un facteur décisif a été le fait que l’Allemagne était notre meilleur marché depuis plusieurs années. C’était donc tout à fait logique pour nous de signer avec un label allemand. En plus, ils nous ont promis des trucs en pagaille et ils ont fait le voyage transatlantique à plusieurs reprises pour venir nous voir. Mais il y avait anguille sous roche et nous aurions dû le savoir. ZYX était principalement un label de « dance », donc ils nous ont assuré que nous nous occuperions de la distribution nous-mêmes et que nous aurions notre propre sous-label. Mais à la fin, ils ont insisté pour tout faire eux-mêmes, et la situation s’est transformée en cauchemar. Ils ne comprenaient rien au marketing à l’américaine. En plus, le patron du label était celui qui l’avait fondé en 1926 ou quelque part par là. Il était vieux comme Mathusalem, mais il tenait quand même à prendre toutes les décisions lui-même. Je ne sais plus combien de fois Todd a pris des vols transatlantiques pour aller discuter avec eux, mais en tout cas, plus que l’inverse ! Cela ne faisait qu’un an à peine que Todd était notre manager, et ces mois-là ont vraiment été son baptême du feu. Mais il s’en est remarquablement bien sorti.

Bref, nous ne savions pas du tout dans quel pétrin nous nous étions foutus et nous avons commencé à enregistrer l'album comme d'habitude. Mikkey était avec nous depuis le début pour la première fois et le résultat était encore meilleur que ce à quoi nous nous étions attendus. Il a vraiment pris part au processus de composition pour cet album, le futur *Bastards*. Avant de se faire renvoyer, Phil Taylor n'avait pas participé à l'élaboration des chansons depuis un sacré bout de temps. Et en studio aussi, Mikkey a réussi à merveille. Il a joué ses parties de batterie en un temps record. Il nous a tous surpris, et continue de le faire à ce jour... et en plus il est très drôle !

Nous avons engagé un nouveau producteur pour cet album. Pendant une bonne partie de notre histoire, nous avons changé de producteur tous les deux albums – Jimmy Miller en a produit deux, ainsi que Vic Maile et Peter Solley. Après, ça se gâtait à chaque fois. Je pense que nous les épuisons ! Je ne me souviens plus du nom de l'autre producteur potentiel pour le nouvel album, mais c'était soit lui, soit Howard Benson, et nous avons fini par choisir Howard. Il n'a certainement pas volé le poste : il en voulait et il a assisté à toutes les répétitions (même s'il a arrêté de faire ça par la suite !). Howard était là et il allait faire cet album, quoi qu'il arrive. Il a tout simplement continué à se pointer jusqu'à ce que nous disions : « Putain, qu'il le fasse et puis voilà ! » Il voulait vraiment produire cet album, donc nous le lui avons offert, et il est resté avec nous pour quatre albums en tout. Étonnant, non ? Je ne sais pas comment il a réussi à faire une brèche dans la fameuse barrière des deux albums, mais il l'a fait. Nous étions assez contents de lui, malgré ses quelques habitudes étranges (j'en parlerai plus tard, mais ne vous affolez pas d'avance – elles ne sont pas à couper le souffle). Howard a fait du très bon boulot sur *Bastards* – je trouve que c'est l'un des meilleurs albums de Motörhead à ce jour. Il ne comporte que des chansons fortes. « Death or Glory » et « I Am the Sword » sont probablement mes morceaux favoris, avec « Lost in the Ozone ». Et puis il y avait « Don't Let Daddy Kiss Me », une chanson qui parle de l'abus sexuel des enfants. Depuis trois ans, j'avais cette chanson, que j'ai écrite tout seul, en poche. Je l'avais offerte à tout le monde – Lita Ford et Joan Jett, par exemple – car j'étais convaincu qu'une nana devait la chanter, mais personne ne l'a fait. Quand je leur avais présenté la chanson, elles avaient dit : « Je l'adore ! Il me la faut ! Il faut absolument que tu m'offres cette chanson ! » et trois semaines plus tard, le manager appelait et disait : « Non. » Donc j'ai fini par la chanter moi-même.

L'enregistrement de *Bastards* a été un régal. Et même s'il a participé à l'enregistrement de l'album suivant, *Sacrifice*, je considère que c'est le dernier album de Wurzel pour Motörhead. C'est le dernier album dans lequel il a mis son âme. En plus, nous nous sommes bien amusés à montrer à Howard comment il fallait travailler avec nous. Comme il est un peu efféminé en studio, on peut le vexer très facilement. S'il disait par exemple : « Arrête,

mec ! Ne m'insulte pas ! » je répondais : « Mais on ne peut pas t'insulter, Howard. Pas besoin de me forcer. Tu t'insultes toi-même tout le temps. » Une fois, il portait une chemise avec, je ne sais plus, le numéro 36 ou quelque chose comme ça marqué dessus, et Phil lui a dit : « Est-ce que c'est une chemise étrangère, Howard ? » Il a répondu : « Non, pourquoi ? » Et Phil de rétorquer : « Je n'ai jamais vu "connard" écrit comme ça. » Nous lui avons sorti celle-là à deux reprises avant qu'il ne disjoncte – « Pourquoi m'avez-vous embauché alors, puisque vous ne m'aimez pas ! » Et Phil lui a dit : « T'étais le seul dans nos prix. »

Malgré cela, Howard s'est régalé en tant que producteur de Motörhead. En plus, s'il y a une chose qu'il n'apprécie pas, c'est d'entendre des gens raconter des salades à notre sujet (je suis sûr qu'il a été obligé de nous défendre corps et âme à un moment donné). Là où ça coïncitait, c'était en studio : nous en avons eu, des discussions, lui et moi. Tout à fait au début de notre collaboration, il m'avait fait attendre une éternité avant de m'autoriser à enregistrer ma partie vocale parce qu'il s'occupait d'une partie de guitare, si je ne m'abuse. J'ai donc fini par aller chercher un hamburger et j'avais à peine croqué dedans qu'il me disait : « D'accord ! Aux chants maintenant ! » J'ai dit : « Salaud ! Pourquoi tu ne me laisses pas manger mon hamburger d'abord ? » Mais non – « Allez, viens ! On a des délais à respecter ! » Cas typique de Howard faisant des siennes en studio. J'ai donc fait ce qu'il y avait de plus logique à faire : j'ai foutu le hamburger dans la table de mixage. Je lui ai rendu la monnaie de sa pièce, en quelque sorte. Et puisque nous parlons de manger, les habitudes alimentaires de Howard laissent beaucoup à désirer – il mange toutes sortes de saloperies végétariennes, des fruits et des noix. Ces merdes ne sont pas saines ! Les êtres humains sont des carnivores – il suffit de regarder notre dentition ! En plus, notre appareil digestif n'est pas fait pour digérer de la bouffe végétarienne. ça vous fait péter tout le temps et ça provoque de la flore intestinale. Le végétarisme n'est pas réaliste – c'est pour cela que les vaches ont quatre estomacs et les humains n'en ont qu'un. Réfléchissez-y. (Salut, Howard !) Et n'oubliez surtout pas – Hitler était végétarien !

La seule chose dans notre collaboration avec ZYX qui a vraiment bien fonctionné, a été l'enregistrement du disque. Mais de toute façon, c'est comme ça que cela se passe généralement dès que nous entrons en studio. Quand il a commencé à enregistrer avec nous, Mikkey a été surpris par notre manière de travailler à l'improviste. Il était habitué à bosser avec des mecs comme Don Dokken, qui passent trois ans sur le même disque et planifient tout à l'avance. Je ne supporte pas de travailler de cette façon-là. Nous entrons vierge en studio et élaborons les choses tout de go. C'est moins coûteux comme ça, et apparemment ça marche, sinon nous le ferions autrement. Bref, l'album était très réussi, mais le problème c'est qu'il était introuvable.

D'accord, on le trouvait facilement en Allemagne – c'était un label allemand et le seul marché qu'ils connaissaient était le leur. Partout ailleurs, c'était une catastrophe. Au bout d'un moment, l'album s'est quand même frayé un chemin jusqu'au Japon. Mais aux USA personne ne savait que nous venions de sortir un disque. Nous avons pas mal tourné à la suite de la sortie du disque ; étant donné l'impossibilité pour les fans américains de se le procurer, nous nous sommes dit qu'il fallait le leur jouer en concert ! Une situation vraiment tragique.

Bastards était l'un de nos meilleurs albums, mais c'est tout simplement comme s'il n'avait jamais vu le jour. La déception est grande quand on met vraiment tout ce qu'on a dans un album, qu'on est tout excité et que tout le monde s'en fout – surtout la maison de disques. ZYX n'a même pas voulu payer pour des disques promos. Annette Minolfo, notre responsable relations publiques, avait demandé 200 CD destinés aux DJ et à la presse et ils ont refusé sous prétexte que cela revenait trop cher. Trop cher ?! Ils venaient de nous filer une avance d'un demi million de dollars pour la réalisation de ce putain de disque et là, 200 CD en guise de promotion leur revenaient trop cher ? Il y en a un qui a de sérieux problèmes, hein ? Mais malgré tout ça, une chose est sûre : *Bastards* est passé à la radio, ce qui n'avait pas été le cas pour *1916* et *March or Die*. La raison à tout cela ? Nous avons envoyé les exemplaires promotionnels nous-mêmes. Aussi simple que ça.

Enfin bref, une fois *Bastards* terminé, nous avons fait deux tournées d'Amérique du Nord et d'Europe – comme d'habitude, quoi. Qu'est-ce qu'on s'est marrés avec Mikkey à Montréal ! Deux mecs sont venus en coulisses, deux travestis. Ils étaient tous les deux sur leur trente et un et ils ont voulu se faire photographier avec nous. Comme vous savez, je me fous éperdument des préférences sexuelles des gens et de la façon dont ils s'habillent – même chose pour Phil (d'ailleurs, il s'habille comme ça la moitié du temps, lui – pourquoi croyez-vous qu'il s'appelle « Stiletto Heels » [« Talons Aiguilles »] sur *Bastards* ?). Mais bon, avec Mikkey, ce n'est pas tout à fait la même histoire – malgré ses allures de beau gosse, il déteste ce genre de trucs. Nous avons donc donné notre accord aux mecs, mais n'en avons informé Mikkey qu'au tout dernier moment. C'était : « Mikkey ! Viens là ! Y'a des nanas qui veulent se faire prendre en photo avec nous ! » Et Mikkey d'arriver : « Salut, les filles ! » et tout ça. Et là, il s'est arrêté net. C'était super marrant, car l'un des deux mecs portait une robe qui laissait apparaître ses fesses. Toujours est-il que la photo a été prise, avec Mikkey marmonnant « saloperies de pédés » tout le temps. Pour couronner le tout, quand nous avons pris le bus pour aller en boîte, Mikkey est allé ailleurs. Quand il est revenu à la salle de concert, elle s'était transformée en boîte gay et il ne le savait pas ! Il est descendu du taxi dans une tempête de neige affichant moins trente degrés, et notre bus était donc parti. Le seul endroit chauffé étant la boîte, il a bien été obligé d'y entrer.

Il y est resté pendant deux heures avec tous les travelos qui lui posaient des questions du genre : « C'est qui ton coiffeur ? » J'aurais volontiers payé cent dollars pour pouvoir assister à cela – ça a dû être génial ! Sans déconner !

L'une de nos tournées américaines était notre second voyage en compagnie de Black Sabbath, et tout allait pour le mieux jusqu'à ce que nous nous dirigions vers Los Angeles. J'ai attrapé une de ces saletés de grippe. Mikkey et Wurzel l'avaient chopée à Denver et ça a commencé à me faire chier au petit matin, quand le bus est arrivé à LA. Tout à coup, il a fallu que je m'allonge, et j'ai tout de suite compris que j'étais sérieusement malade. C'était la saloperie la plus virulente que j'aie jamais eue de ma vie. Nous étions programmés au Universal Amphitheater ce soir-là, mais Todd m'a rassuré en me disant qu'il n'en serait rien – « Allonge-toi. Tu ne mets pas les pieds dehors, toi ». Les mecs de Black Sabbath ont été sympas de nous maintenir sur la tournée après ça. Après tout, je pouvais tout simplement être en train de tirer au cul. À chaque fois que je suis malade, tout le monde croit que j'ai forcé un peu trop sur les doses de dope, mais là, j'étais vraiment malade comme un chien ! J'étais de nouveau sur pied quelques jours plus tard – c'est comme ça, la plupart du temps, avec les virus grippaux. Mais de toutes les villes possibles, il a fallu que ça arrive à LA.

Nous avons également joué en Argentine devant 50 000 personnes (nous essayons de faire une tournée sud-américaine chaque année – cela dépend toujours si l'armée est dans les rues ou non !). Le concert a eu lieu dans un stade et nous étions à l'affiche avec les Ramones. Je dois souligner que nous leur avons ravi la vedette ce soir-là, malgré leur immense popularité là-bas. Je n'exagère pas si je dis qu'une majorité du public portait des tee-shirts de Motörhead et que nous avons réussi à faire vibrer les 50 000 personnes présentes. Ce soir-là, nous étions imbattables. Peu importe qui – même les Beatles n'auraient pas pu faire mieux que nous, je crois. Et c'est précisément ce genre de choses qui vous fait oublier toutes les autres merdes imaginables !

Entre les tournées japonaise et européenne, nous avions quelques jours de congé, ce qui fait que Todd, notre manager, Pap, le roadie du batteur, et moi sommes allés en Thaïlande. C'était très intéressant : on a l'impression que la vie là-bas n'a strictement aucune signification – si vous déboursez 600 dollars, vous pouvez regarder une fille se faire baiser, tabasser et buter. Vous regardez ça en groupe. Il y a des mecs qui achètent leurs filles à des familles sans le sou dans l'arrière-pays. Ces familles ont besoin de cet argent pour nourrir leurs dix autres enfants. C'est avec ce genre d'attractions (!?) que les hommes d'affaires se divertissent là-bas. Il est évident que nous n'avons pas été voir ce genre de spectacles, mais nous sommes allés dans une boîte où nous avons trouvé quelque onze filles sur scène. Elles avaient toutes à peu près seize ans et étaient les plus belles femmes que j'avais jamais vues – les seins bien

fermes et magnifiques, les jambes très longues et ces visages orientaux ! En chacune d'elles, on pouvait trouver au moins six raisons différentes qui en faisaient un rêve de mec devenu réalité. Mais c'est ce qu'elles faisaient qui était étrange ! Elles ne faisaient pas vraiment de strip-tease parce qu'elles étaient déjà presque à poil, vêtues juste d'une espèce de large ceinture autour de la taille. Il y en avait une dont l'entrecuisse hébergeait une petite sarbacane d'où sortaient des petits projectiles qui faisaient exploser des ballons. Une autre fille était suspendue dans une sorte de fronde et se faisait balancer contre une collègue qui était armée d'un godemiché – elle est tombée de la table à deux reprises. Une quatrième fille insérait des lames de rasoir en bloc dans son sexe et les sortait en tirant sur une ficelle. C'était une expérience très étrange, mais ce n'était certainement pas érotique !

Quand nous sommes rentrés aux États-Unis, nous n'avions toujours pas trouvé de maison de disques. Je ne sais plus exactement comment nous nous sommes séparés de ZYX. Il me semble que nous sommes partis comme ça, du jour au lendemain. Ensuite, nous sommes allés voir Rainer Hansel, notre promoteur en Allemagne depuis quelques années déjà, et nous avons signé avec CBH, le label dont il était le patron. Voilà donc qui réglait nos affaires allemandes ; mais aux États-Unis, il n'en était toujours rien. Mikkey s'est mis à paniquer, mais bon, c'est vrai qu'il fait ça tout le temps. Dans ce genre de circonstances, il voit son salaire disparaître. C'est complètement réglo, parce qu'il a une famille à nourrir. Même chose pour Phil. Personnellement, je n'ai pas de famille à charge et en plus, ces éternels affolements me laissent de marbre la plupart du temps. J'ai l'impression que tout le monde pense que paniquer en permanence prouve qu'on se sent concerné. Ce n'est pas vrai. Quand on est sujet à une crise de panique, on passe à côté de beaucoup de détails. Nous avons fini par signer un contrat aux USA, mais pas avant de terminer l'enregistrement de notre disque suivant, *Sacrifice*. Il fallait bien que nous continuions pour satisfaire aux besoins de l'Allemagne et du Japon, deux marchés très importants pour nous. Nous y avions des contrats et là, au moins, ils étaient désireux d'un nouvel album.

Sacrifice est l'un de mes albums préférés de Motörhead, surtout tenant compte des difficultés qui ont accompagné la réalisation du disque. Howard en était de nouveau le producteur, mais il venait également d'accepter un poste de responsable A&R pour le label Giant. Étant donné que Howard devait s'occuper de plusieurs choses à la fois, c'est surtout le technicien du son, Ryan Dorn, qui s'est penché sur le boulot en suivant ses indications. Ce qui était de plus en plus évident, c'était que le départ de Wurzel était imminent. Il avait arrêté de donner son maximum et restait assis avec sa gratte sur ses genoux lors de l'élaboration des chansons la plupart du temps. Quand nous arrêtons de jouer, il arrêta. Quand nous reprenions, il faisait pareil que nous. Il donnait l'impression que ça lui était tombé dessus dans le courant de la nuit,

mais tout ça avait probablement commencé bien avant. Cela a été très difficile à accepter pour moi, car Wurzel avait été mon meilleur ami dans le groupe pendant bon nombre d'années et tout à coup il s'est transformé en cette personne que je ne connaissais plus et qui me détestait. ça peut vous briser le cœur, vous savez ?

Nous sommes quand même entrés en studio avec un paquet de bonnes chansons – nous avons écrit « Sex and Death » en dix minutes le dernier jour des répètes. J'ai changé les paroles pendant l'enregistrement ; ça m'arrive tout le temps. J'ai transformé « Another Time » à 100 % et j'avais trois versions différentes des paroles pour « Make 'Em Blind ». C'est ça que j'adore dans la création d'un disque : tu entres en studio avec une idée et tu en ressorts avec un résultat complètement différent. J'ai ajouté une partie à « Out of the Sun » – j'étais bien obligé, car la chanson n'avait que deux vers et demi et personne ne sait chanter un demi vers, que je sache ! Mais Mikkey, Phil et Wurzel n'avaient pas pensé à ça pendant les répètes, parce qu'ils ne sont pas chanteurs. Ah ! Ces instrumentistes ! Un jour où personne n'était présent, à part Jamie, mon roadie des guitares, j'y ai collé une partie supplémentaire. J'ai fait la partie de basse et Jamie s'est occupé de la guitare et nous avons glissé tout ça dans l'enregistrement existant – du vrai subterfuge, quoi. Ensuite, j'ai donné la cassette aux autres – Wurzel l'a passée dans la voiture de location qu'il conduisait et a failli faire une sortie de route quand il l'a entendue ! Des fois, certaines choses se réalisent sans réflexion préalable – « Make 'Em Blind » a vu le jour comme ça. Nous avions l'habitude d'improviser pas mal en studio, et Phil a réussi un solo génial en une seule prise. Quand on l'entend, on a l'impression qu'il est à l'envers, mais ce n'est pas vrai – il l'a joué normalement et s'est cassé la gueule lors de l'exécution – il a heurté le canapé et est tombé sur le dos tout en continuant de jouer et en riant à grands éclats. ça ne nous est même pas venu à l'esprit de refaire la prise – c'était parfait.

Sacrifice contient beaucoup plus d'absurdités que les albums précédents ; les paroles des chansons ne veulent strictement rien dire. Mais disons que le disque évoque bien l'atmosphère du moment, surtout la chanson titre et « Out of the Sun ». « Dog Face Boy » parlait de Phil Campbell – mais ça, je ne l'ai décidé qu'une fois la chanson écrite. « Poor boy out your mind again/Jet plane outside looking for another friend » (« Pauv' garçon t'as perdu la raison à nouveau/ Comme une balle, tu descends de l'avion, en quête d'un nouveau copain ») – dès que Phil descend de l'avion, *whizz* ! il est parti. Alors que la plupart des gens sont encore sous la douche après le transfert à l'hôtel, Phil a pris la voiture de location et s'est déjà rendu dans deux cafés à la recherche d'un peu de plaisir. Je me souviens de cette fois où il est venu à LA, a pris la voiture de location – dont le compteur affichait zéro kilomètres – à l'aéroport, et quand il est revenu le lendemain, il avait fait plus de trois cents bornes ! Il

voulait aller à Sunset street et Vine street à Hollywood et s'était retrouvé à Pomona ! Génial, ça. Depuis, il s'est acheté un plan de LA, et maintenant, il connaît bien la ville – il pourrait même se présenter pour un poste de guide touristique.

Peu de temps après la finition du disque, Wurzel est parti définitivement. Avant cela, j'avais déjà réussi à le faire changer d'avis à trois reprises. À chaque fois, je lui disais : « Attends encore un peu. On ne sait jamais : ça va peut-être s'améliorer », etc. Nous avons tout fait pour comprendre la nature de son problème, afin d'y remédier, mais il n'a jamais lâché le morceau. S'il y avait des choses qui le tracassaient, il n'en parlait pas jusqu'à ce qu'il se retrouve dans cet état de délire – il nous était impossible d'en voir l'évolution. Des fois il me disait : « T'es toujours au centre de l'attention, toi ! » Et je lui répondais : « Mais Wurzel, t'as arrêté de faire de la promo. Toi et moi, nous étions les deux noms les plus importants dans le groupe depuis des années quand t'as décidé que tu ne parlerais plus à la presse ; par conséquent, ton nom a disparu. En plus, faut pas oublier que mon histoire avec le groupe date de neuf ans avant ton arrivée et que les gens se souviennent encore de moi de mon époque chez Hawkwind. T'as pas fait de la promo depuis cinq ans ; tout ce que t'as fait, c'est rester dans ton canapé avec ta femme et ton chien. Comment veux-tu que les gens entendent parler de toi ? » Il est évident que personne n'aime s'entendre dire un truc pareil ! Mais c'était vrai. Ce n'était pas de ma faute. Le comportement de Wurzel était en chute libre ; on ne peut pas continuer en étant défaitiste comme ça. C'est ça qui l'a achevé.

La fameuse goutte d'eau pour Wurzel a été, apparemment, une émission à la télé anglaise. ça s'appelait *Don't Forget Your Toothbrush* (*N'oubliez pas votre brosse à dents*) et même si le spectacle était navrant – il s'agissait d'un jeu télévisé présenté par un horrible ex-disc-jockey habillé de façon dégoûtante, avec une coiffure pire encore, permettant aux participants de gagner des voyages – la musique était excellente. Jools Holland, qui avait fait partie de Squeeze, était le chef d'orchestre ; c'est un superbe pianiste et il chante comme Ray Charles. L'artiste invité chantait deux morceaux accompagné par l'orchestre maison, donc j'ai choisi « Ace of Spades » – avec quatre cuivres derrière moi ! – et « Good Golly Miss Molly ». C'était la première fois que j'interprétais « Ace of Spades » sans le groupe, et à cause de ça, Wurzel a explosé. Jem, sa femme, a appelé la chaîne pendant que j'étais en train de jouer pour leur dire que Wurzel devait être là, et pas moi ! Mon Dieu ! Ensuite, Wurzel m'a envoyé un fax plein de trucs désagréables. Il accusait Todd et moi-même de lui avoir volé de l'argent – comme si j'avais besoin de l'argent de Wurzel (je l'ai déjà dit : je gagne plus d'argent grâce aux droits d'auteur de mon back catalogue). Il était également convaincu que les gens complotaient contre lui dans son dos – c'était on ne peut plus absurde. Wurzel a dit aux autres qu'il quittait le groupe. Par contre, il ne me l'a pas dit à moi,

et ça a été un coup dur à cause de notre amitié et de notre complicité dans le groupe. La fin a été pénible. J'ai détesté toute cette histoire et j'étais content que cela se termine. Quelqu'un m'a dit qu'il est venu assister à l'un de nos concerts à Brixton après son départ et qu'apparemment, il a pleuré pendant tout le concert en nous regardant jouer. Les gens adorent vous raconter ce genre de mauvaises nouvelles, hein ? ça m'a fait de la peine d'entendre ça.

Wurzel parti, Mikkey et moi nous sommes dit qu'il fallait trouver un remplaçant. Mais Phil a dit : « J'aimerais essayer tout seul. » Nous avons donc décidé de continuer en trio pour voir ce que cela donnerait. Et c'était génial. Wurzel avait toujours été la boule d'énergie sur scène, celui qui sautait partout tout le temps. Mais lors du premier concert sans Wurzel, je chantais et je m'occupais de mes affaires quand, tout d'un coup, cette *chose* est passée derrière moi comme une flèche... et c'était Phil ! Je n'arrivais pas à le croire, car avant ça, il avait toujours été complètement immobile. Il s'est vraiment donné à fond et a joué comme s'il avait le feu sacré. Il a réussi à merveille, et c'est vrai que cela n'aurait pas dû me surprendre. Phil est un mec étrange, mais c'est aussi un guitariste très naturel. Peu importe l'état dans lequel il est, il sera toujours capable de livrer un bon solo de guitare. C'est d'instinct, un peu comme c'était le cas pour Brian Robertson. Quand Phil prend une guitare dans ses mains, elle devient comme qui dirait une partie de son corps. Le fait qu'il fasse tout son possible pour être un petit pervers ne fait qu'ajouter du piment à la vie sur la route !

Je vais être franc : je suis content que nous soyons revenus à cette base de trio. Pour commencer, ça nous a évité d'avoir à trouver un autre guitariste ! Mais ce que j'ai déjà évoqué auparavant joue également un rôle important : avec deux guitaristes, il y en aura toujours un pour ne pas être d'accord et ainsi freiner le bon développement des choses. S'il n'y a qu'un guitariste, le bassiste peut faire ce qu'il veut. Au tout début, je faisais un tas de conneries derrière Eddie et la plupart du temps, ça marchait. Avec cette nouvelle formation, il y a donc beaucoup plus de liberté. En plus, j'ai vraiment l'impression que tout le monde a trouvé sa place dans le groupe, ce qui est très important. Enfin, et surtout : chacun d'entre nous touche un plus gros salaire !

Enfin bref, quelques mois après la fin de l'enregistrement de *Sacrifice*, nous avons signé chez CMC, notre nouveau label américain, qui était prêt à sortir le disque. CMC s'est arrangé avec notre label allemand, CBH. C'était notre première offre américaine depuis des années, et ils ont montré qu'ils avaient énormément de confiance en nous ; car ils ont sorti le disque avant même que nous signions le contrat ! Nous sommes toujours avec eux aujourd'hui, et je pense que, après cinq albums, je peux affirmer qu'ils nous ont vraiment bien soignés. Tom Lipsky, le patron du label, croit à 100 % à ce qu'il fait. Il a une équipe constituée de gens honnêtes (surprise de taille !) qui ne se reposent pas

sur leurs lauriers, ce que j'apprécie énormément. En tout cas, les deux labels nous ont permis de passer une année en béton. Nous avons fait une tournée de dix-neuf dates en Allemagne et un peu partout en Europe lors de laquelle les gens sont venus se faire dédicacer le *nouveau* disque ! ça nous changeait un peu, c'est le moins que l'on puisse dire – d'habitude, les fans nous faisaient dédicacer les disques d'il y a trois ans. Mais CBH a fait un superbe travail de distribution, et nous n'avions pas à nous plaindre de CMC non plus.

Comme d'habitude, nous avons fait une tournée américaine. Je suis sûr que vous êtes convaincus, depuis le temps, que la route est mon habitat naturel, mais il reste des aspects de cette vie-là qui me font sérieusement chier. L'un d'entre eux est la façon condescendante avec laquelle certains responsables de la publicité des maisons de disques s'occupent du groupe. Ils vous prennent carrément par le bras pour vous guider quelque part – je déteste ça ! Je suis ni marionnette ni marchandise. Il y a vraiment des gens qui insultent votre intelligence, et si vous osez réagir, ils vous collent l'étiquette « pénible ». En manifestant votre intelligence et votre indépendance, vous vous assurez une mauvaise réputation. Je vous donne un exemple. Lorsque nous étions au Canada, il y avait cette nana qui était responsable de nos relations publiques et qui nous avait préparé un tas de trucs – un rendez-vous avec Much Music, l'équivalent canadien de MTV, et d'autres conneries de ce genre. Mais nous étions terriblement déprimés ce jour-là. Aucun d'entre nous n'a voulu monter sur scène à cause d'un moniteur de merde. Nous avons été incapables de nous entendre jouer les uns les autres lors des huit concerts précédents, et je m'apprêtais à tout envoyer bouler et à retourner à la maison – « Va chier ! La musique, c'est ma vie et je ne peux pas jouer convenablement à cause de ce son de merde sur scène. Comment voulez-vous que le public prenne son pied si personnellement, je n'y trouve aucun plaisir ? » (Je sais que ça peut paraître idiot, mais je vous jure que c'est vrai !) Au beau milieu de cette crise interne, elle s'est pointée en disant : « Les mecs de Much Music sont dehors. » Je lui ai dit que je ne pouvais pas le faire – j'étais trop déprimé. Mais vraiment ! Je n'aurais pas pu faire une apparition à la télé, genre : « Salut, tout va bien ! » parce que ce n'était pas le cas. Je lui ai demandé s'il n'y avait pas moyen de l'enregistrer après le concert et elle m'a répondu : « Non, non ! On doit le faire maintenant parce qu'après six heures ils payent la caméra en extra. » Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre ! *Payer la caméra en extra !* Mon Dieu ! Bon, les deux autres sont partis le faire, mais cette nana a écrit une lettre nous traitant de salauds pénibles et arrogants. Ce qui m'a fait le plus chier, c'est le fait qu'elle m'accuse de l'avoir insultée sexuellement ! Vous voulez savoir ce que je lui ai dit ? « Tu es la plus belle représentante de maison de disques que j'ai eu le plaisir de rencontrer depuis des années. » C'est *tout* ! Si le fait de dire à une femme qu'elle est belle peut être considéré comme du harcèlement, le monde est bel et bien devenu fou.

Vous pouvez le constater : il nous est arrivé beaucoup de choses en 1995. En plus, j'ai fêté mon cinquantième anniversaire à la fin de l'année. Todd voulait faire un truc grandiose et il a donc organisé une fête plus ou moins surprise au Whiskey – il me l'a annoncé la veille, le salaud. Le soir même, les gens faisaient la queue tout autour de la salle qui était archi-comble. Ceux qui ne pouvaient pas être là pour me souhaiter un bon anniversaire l'ont fait par le biais d'une cassette vidéo (Dee Snider occupait la moitié de la cassette à lui tout seul !). J'ai beaucoup apprécié les efforts de tout le monde pour organiser cette fête, mais pour être parfaitement honnête, un rassemblement comme celui-ci n'est pas vraiment mon idée d'une partie de plaisir. Je n'aime pas être au centre de l'attention *à ce point-là*, c'est tout. Certains de mes invités personnels n'ont pas eu accès à la salle à cause de ces putains de pompiers, et je n'ai pas vraiment pu passer un bon moment avec ceux qui ont réussi à entrer. Faut voir les choses comme elles sont : avec ce genre de truc, être à l'aise n'est pas vraiment à l'ordre du jour ! On me sollicitait à gauche et à droite, devant et derrière, avant et après. Mais c'était sympa de leur part, et il y a quand même eu quelques moments forts pendant la soirée. Les gars de Metallica étaient venus exprès en avion et ont interprété quelques-uns des morceaux les plus obscurs de Motörhead – un bel hommage. Je le répète, Metallica est l'un des seuls groupes à nous avoir constamment rendu hommage et je les estime énormément pour cela.

Au beau milieu des différentes tournées, nous avons commencé à travailler sur notre nouveau disque intitulé (de façon pas tout à fait appropriée) *Overnight Sensation*. Nous avons mis quatre semaines pour l'écrire, ensuite nous avons passé quatre semaines en studio et participé à quelques festivals européens, et au retour, nous sommes repartis pour un mois de travail en studio environ. Comme pour à peu près tous nos disques, nous avons mis quelque trois mois pour l'enregistrer – la seule différence étant que ces trois mois ont été un peu étalés ! Nous avons de nouveau engagé Howard comme producteur, mais Duane Barron a pas mal contribué sous la direction de Howard également. À la fin, c'est Howard qui a mis la touche finale sur le mix. Duane était un chouette type – c'était évident qu'il aimait la guitare !

En fait, c'était notre premier album officiel en tant que trio depuis *Another Perfect Day* avec Robbo. Et si vous vous demandez comment c'était – exactement pareil qu'à quatre mais avec un mec en moins ! Ou comme les Everly Brothers avec un mec en plus. Si ça a été un peu plus laborieux que d'habitude, c'est juste parce que Phil, étant le seul guitariste, a senti qu'il avait plus de responsabilités sur les épaules. Mais malgré cette pression supplémentaire, il a fait du bon travail. *Overnight Sensation* a été un bon album pour Phil. Mikkey a été fidèle à sa perfection habituelle – il finit toujours ses parties de batterie bien en avance sur le programme. Cette fois-ci, il a tout fait en une seule journée. Finalement, à quoi ça sert de continuer à

travailler quand cela n'est pas nécessaire ? Les gens pensent qu'il y a un rapport entre le temps qu'il faut pour finir un album et sa qualité, et cela n'est pas vrai du tout. Regardez Jeff Beck, Clapton et Page – ils ont enregistré une bonne partie de leurs classiques en une seule prise. Ils n'avaient pas le choix ! À cette époque, il fallait jouer son meilleur solo en à peu près quinze ou vingt secondes. Il fallait en venir à l'essentiel le plus rapidement possible ! Pas de ces conneries à la Jerry Garcia. Jeff Beck a fait sa réputation en dix-huit secondes sur « Shapes of Things » ! Les sixties ont vraiment été propices à la genèse d'excellents musiciens ; beaucoup plus que cette époque-ci. Et en parlant d'avoir besoin de peu de temps pour faire de bons albums – notre back catalogue le prouve très clairement.

Overnight Sensation était notre premier album officiel pour CMC – *Sacrifice* était déjà disponible en import aux États-Unis avant qu'ils ne l'éditent. Mais le label a vraiment fait ses preuves avec *Overnight Sensation* – ça faisait longtemps que l'un de nos disques n'avait pas connu une aussi bonne distribution. Ils avaient conclu un accord avec BMG, ce qui a beaucoup aidé. Je dois avouer que je me fais du souci quant aux sens des affaires des mecs de chez CMC. Je vous l'ai déjà dit : réussir en affaires égale voler. Et comme chez CMC ils ont toujours été réglos avec nous, ça voudrait dire que ce sont de mauvais businessmen par définition ! Mais je pense que je pourrai vivre avec cette idée-là.

Pendant la tournée promotionnelle de cet album-là, nous avons eu quelques expériences intéressantes. Nous sommes retournés en Hongrie, un pays qui avait beaucoup changé depuis la dernière fois que nous y avons joué. Avant, c'était très oppressif comme en Russie, mais maintenant, ça fait plutôt penser à l'Allemagne. En parlant de Russie, pendant cette tournée, nous y avons joué pour la première fois : nous avons donné quatre concerts en tout. La Russie est un pays étrange qui ne ressemble à aucun autre pays que j'ai visité jusqu'à présent. Je me suis rendu en Europe de l'Est avant et après la chute du Mur : j'avais joué en RDA, en Hongrie bien sûr, et en Tchécoslovaquie. Mais ces pays n'étaient pas du tout comme la Russie. Les Américains qui n'y sont jamais allés n'y comprennent strictement rien. C'est un truc de fou. Il y a de la sécurité partout, des fossés de trois mètres de profondeur autour de chaque immeuble. On a l'impression que tout le monde a été dans l'armée. C'est probablement parce que la structure policière s'est effondrée en même temps que le régime – puisque l'on n'avait plus besoin d'autant de flics, la plupart d'entre eux sont devenus des « agents de sécurité », ce qui veut dire « milice privée » ! En tout cas, ceux qui ne sont pas devenus chauffeur de taxi à LA ! C'était suffoquant que d'être confronté à toute cette sécurité. Et en ce qui concerne l'économie de marché, elle est surtout présente sous la forme de casinos. Le seul moyen qu'ils ont d'obtenir de la devise étrangère, c'est d'aller jouer au casino. Donc, même si tout le pays crève la dalle, on trouve

des casinos partout. Quant aux concerts, rien à redire : c'était incroyable. Toutes les salles étaient archi-combles et le public disjonctait partout ! J'ai beaucoup apprécié cet aspect-là de la tournée (mais c'est vrai que c'est toujours ce qu'il y a de plus agréable dans les tournées – ça, et me taper une nana après le concert).

Étant donné que les promoteurs n'avaient pas beaucoup d'expérience dans le métier, nous nous sommes retrouvés dans deux ou trois situations cauchemardesques, cela va de soi. Ce qui nous est arrivé lors du voyage de Moscou à Rostov, par exemple, un sacré bout de chemin. Ils nous avaient dit de nous présenter à telle adresse à telle heure, ce que nous avons fait. Ensuite, nous avons quitté Moscou en voiture. Nous avons roulé jusqu'à ce que la nuit tombe – là, il n'y avait qu'un réverbère tous les six cents mètres environ. Nous avons fini par quitter la route pour nous arrêter près d'une haie immense. Une fois que nos yeux se sont habitués à l'obscurité, nous avons pu distinguer des gardes armés dans leurs guérites, un de chaque côté de l'entrée. Lorsqu'un mec nous a dit de nous garer sur le côté, notre chauffeur lui a obéi. Ce mec et notre promoteur ont entamé une discussion en russe. C'était d'un sinistre. C'est à ce moment précis que deux énormes camions sont entrés dans l'enceinte. C'étaient des camions militaires, mais les conducteurs n'avaient rien de militaires – ce qui ne les a pas empêchés de passer sans contrôle aucun. Nous avons compris qu'il s'agissait d'une base aérienne où l'on se faisait des extras avec un peu d'import/export illicite ! Le promoteur est venu nous dire : « On ne peut pas encore entrer. Ils attendent la visite du général. » Il a donc fallu que nous patientions jusqu'à ce qu'une limousine d'état-major munie d'un drapeau et tout arrive. Un mec portant un petit blouson et une casquette en est sorti, s'est introduit dans l'enceinte et en est ressorti – je suppose qu'il était juste venu chercher sa part. Nous avons fini par être admis. Il y avait des soldats partout, jasant à tout va – les Russes sont comme les Italiens : quand ils commencent à parler, ils ne s'arrêtent jamais. Au bout d'un moment, nous avons été guidés jusqu'à l'avion et c'est Phil qui l'a vu avant tout le monde. Il est revenu vers la voiture et nous a dit : « Je ne monte pas dans ce truc-là. »

« Arrête de jouer les petits trouillards », je lui ai dit et je suis descendu de la voiture pour aller me rendre compte personnellement. Ensuite, c'est *moi* qui suis revenu pour dire : « Je ne monte pas dans ce truc-là ! » C'était une sorte de bombardier ou d'avion de transport Iliouchine bimoteur de 1957 dont l'intérieur avait été complètement vidé. L'espace passager était situé au fond de la soute, pour ainsi dire, et était constitué de quelques meubles de jardin ! En plus, cette saloperie n'était même pas pressurisée – nous serions carrément exposés aux intempéries. Nous avons donc décidé de ne pas monter à bord, mais nous avons obligé l'équipe technique à prendre cet avion. Manière de leur filer une belle histoire à raconter ultérieurement. ça les rend heureux de

pouvoir faire le récit de leurs malheurs.

Tony, notre éclairagiste, a failli se faire tabasser par une bande de policiers à Rostov. Après le concert, un franc succès soit dit en passant, nous nous sommes rendus dans un café. Toute l'équipe technique portait des colbacks avec un badge à l'effigie de l'Union soviétique sur le front – ces immenses bonnets de fourrure que l'on fabrique pour les touristes maintenant. C'était comme si nous étions entourés d'une bande de munchkins^[1]. Tony discutait avec des mecs, et lui et un autre de nos roadies, Dave Road Warrior, sont partis avec des soi-disant flics pour « trouver des nanas ». Mais ils les ont mis dans deux voitures différentes, ce qui m'a semblé un peu bizarre. Quand, après dix minutes de trajet, Dave s'est rendu compte que l'autre voiture n'était plus là, il s'est dit : « Putain, il y a quelque chose qui cloche, là » et il est descendu de la bagnole pour revenir à pied. Ensuite, Tony s'est mis à engueuler ces « accompagnateurs » jusqu'à ce qu'ils fassent demi-tour et le ramènent – parmi les menaces qu'il a proférées, il y en avait qui mentionnaient l'ambassade du Royaume-Uni. Je suis sûr que l'endroit où ils étaient censés se rendre se trouvait à quarante kilomètres de distance de la ville et qu'il y aurait eu une seule nana et six mecs armés de cravaches et prêts à passer à tabac Dave et Tony et à s'emparer de tout leur pognon.

J'aurais beaucoup aimé aller là-bas à l'époque de l'Union soviétique, afin de pouvoir comparer les deux situations. Honnêtement, les gens du pays vivent une vraie vie de misère. Nous sommes allés à Saint-Petersbourg, une ville superbe – le docteur Jivago, le Palais d'Hiver et tous ces trucs historiques. Comme je suis un idiot romantique, j'ai tout de suite dit : « Génial ! Prenons le train pour retourner à Moscou ! Ce sera une expérience russe ! » Et en effet, c'en a été une. Le mec nous a dit : « Pas de problème. Les places sont réservées. » Nous nous sommes donc rendus à la gare où un train immense attendait. Nous sommes montés dans le train et quand j'ai ouvert la porte du compartiment correspondant au numéro sur mon ticket, il y avait une femme avec deux enfants ! Je suis allé voir le contrôleur et je lui ai dit : « Excusez-moi, mais je pense qu'il y a une erreur, là.

– Non, non... » Il m'a montré le ticket sur lequel était bel et bien écrit le nom de la femme. Ils ont l'habitude de faire de la surréservation et de foutre les paysans dehors – donc elle et ses gamins se sont fait jeter du train. J'ai dit : « Eh, mec, t'as pas le droit de faire ça ! » La réponse : « Est-ce que vous avez envie de partager votre compartiment avec eux jusqu'à Moscou ? » Je dois avouer que je n'en avais aucunement envie. Apparemment, rien n'a changé depuis l'époque tsariste – ceux qui sont en haut de l'échelle font ce qu'ils veulent et tous les autres trinquent. ça a toujours été comme ça en Russie. Putain de Lénine, avec toutes ses paroles en l'air, il n'a clairement rien changé à la situation des paysans.

Nos tournées, en général, ont commencé à aller de mieux en mieux – dans certains pays, comme l'Argentine et le Japon, ils se sont même mis à nous programmer dans de plus grandes salles. C'est à peu près à la même époque que les promoteurs anglais ont compris que oui, on pouvait quand même gagner pas mal d'argent en organisant des concerts de Motörhead. Étant donné que les performances de notre trio étaient d'excellente qualité, nous avons considéré que c'était le moment idéal pour sortir un nouveau disque live. Ce que nous avons fait, mais avant cela, nous avons enregistré un autre album studio, *Snake Bite Love*. Un disque réussi, quoique nous l'ayons enregistré un peu partout, au lieu de le faire dans un seul studio ou deux. J'ai également réussi à améliorer mon jeu au Risk – Howard Benson, de nouveau notre producteur, l'avait sur son ordinateur, et j'y ai joué à chaque fois que nous n'enregistrons pas. Avec *Snake Bite Love* et *We Are Motörhead*, son successeur, j'ai vraiment le sentiment que notre formation actuelle a trouvé sa voix. Nous adorons enregistrer – j'aime ça beaucoup plus que je ne l'aimais avant. Avec Mikkey et un seul guitariste qui, comme Phil, est un musicien-né, c'est on ne peut plus facile. Les caprices de star ont considérablement diminué. D'accord, nous faisons notre petit numéro occasionnel, mais c'est plutôt rare. Nous sommes tous de vrais professionnels (vaudrait peut-être mieux après toutes ces années !), ce qui facilite sérieusement la tâche.

Snake Bite Love a été réalisé comme la plupart de nos albums – six semaines avant d'entrer en studio, nous n'avions pas une seule chanson. Mais une fois que le temps a commencé à presser, nous l'avons concocté assez rapidement. Malheureusement, j'ai été malade lors de certaines séances de répétition. Et quand on laisse deux mecs, qui ne sont pas chanteurs, au travail, on se retrouve avec un tas d'arrangements étranges au final. Certains morceaux, comme « Desperate for You » et « Night Side », sont structurés de façon singulière. Ce qui a rendu le travail d'assemblage assez délicat. Ce qu'il y a aussi, c'est que beaucoup de choses peuvent être transformées en studio. La chanson titre est née sous une forme complètement différente. Mikkey a joué sa partie de batterie en s'appuyant sur des accords entièrement différents. Et puis il est parti en Suède et Phil s'est pointé un jour en disant : « J'aime pas celle-là. Elle ne me plaît déjà plus. » Je lui ai dit : « Ouais, t'as raison. » Il a complètement changé le riff, ce qui fait que la chanson a été radicalement transformée ! Cet album est aussi un bel exemple de mon écriture de dernière minute – feignasse que je suis. Mais nous l'avons terminé et je considère que c'est un très bon album. Finalement, le seul problème qu'aucun de nous trois ait pu avoir avec le disque, c'est Mikkey qui déteste le titre. Comme il est homophobe, il croit qu'il y a une signification gay derrière. Il m'a appelé de Suède – « Je n'aime pas ce mot "Love" dans le titre. Je ne veux pas de ce "Love". *Bite the Snake* ou quelque chose comme ça serait mieux, tu ne penses pas ? » J'ai dit : « Putain, Mikkey, va te faire foutre ! C'est quoi, ton problème ? » Il m'a rappelé ! « Salut, Lemmy. Écoute, pour ce qui est du

titre... » Mais bon, je l'ai quand même laissé dire son mot.

Pendant notre tournée de promotion pour l'album *Snake Bite Love*, nous avons procédé à la mise en boîte de l'album live qui est finalement devenu un double album – pour une fois, nous avons décidé de placer l'intégralité du concert sur le disque. Sur les disques précédents, qui ont été fabriqués à l'époque du vinyle, il n'y avait jamais assez de place pour un concert entier. Nous avons eu quelques discussions au sujet des chansons à faire – comme par exemple, s'il fallait inclure « Overkill » encore une fois. Après tout, ce morceau figurait déjà sur tous les autres albums live. Mais comme il s'agissait là d'une nouvelle formation du groupe, nous avons décidé qu'il n'y avait pas de mal à l'inclure. De toute façon, je sais que bon nombre de nos fans sont de véritables archivistes, et ils adorent ça. J'en connais qui ont au moins cinq versions différentes de la plupart de nos disques ; des pressages d'un peu partout sur la planète : du Japon, d'Argentine, d'Allemagne, etc. Très souvent, ils ne les écoutent même pas ; des fois, ils ne les sortent même pas du blister. Personnellement, je trouve ça assez bizarre – pourquoi acheter un disque si on ne l'écoute pas ? Mais c'est vrai que je collectionne des couteaux et je n'envisage pas de les planter dans qui que ce soit. Par conséquent, je n'ai pas vraiment le droit de parler !

Soit dit en passant, les transcriptions de certains de mes textes au Japon sont extraordinaires. Sur notre premier disque, il y avait un passage qui disait : « We came across a bad vibe/ Naked, grinding fear ». Ils ont transcrit ça en, « We came across a pipeline and they kept trying to interfere »^[2] – fantastique ! C'est même mieux que l'original ! Superbe, comme du Shakespeare. Enfin, presque.

Il y a un truc qui est sûr : nous voilà tout près de la fin de ce récit et je continue à m'écarter du sujet. Nous avons enregistré l'album live au mois de mai en 1998 à Hambourg, en Allemagne, au Docks (c'est une salle de spectacles, pas un quai !). Je suis fier du fait que le disque soit sorti sans overdubs (en fait, c'est marqué dans le texte sur la pochette). Nous avons choisi l'Allemagne à cause de la loyauté de nos fans là-bas. Ils nous ont sauvé la mise à trois reprises quand nous étions au bord du gouffre. Ils sont restés fidèles et nous savions d'avance que nous aurions un super public à Hambourg. C'est un port maritime, comme Liverpool. Il y a très peu de mauvaises surprises avec les marins ! Le disque était intitulé *Everything Louder Than Everyone Else* et est sorti au printemps 1999.

Notre dernier album du vingtième siècle, *We Are Motörhead*, a inauguré le nouveau millénaire pour nous. Nous avons embarqué sur une tournée peu mouvementée qui nous a gardés sur la route pendant un an – je précise une chose : la tournée n'a pas été *plus* mouvementée que d'habitude. Le seul événement a été une tournée irlandaise, ce que nous n'avions pas fait depuis

des années. Nous sommes retournés en Russie, où le calendrier qui nous avait été imposé a été des plus rudes : nous avons effectué deux trajets d'affilée longs de dix-huit heures chacun, sans jour de repos pendant une semaine entière. Ensuite, il nous a fallu une éternité pour sortir de Russie et entrer en Pologne. Nous sommes arrivés à Varsovie vers onze heures du soir – notre équipe a déchargé à une heure du matin ! Mais le public a été patient car c'était notre première visite là-bas. Ensuite, c'était en route pour l'Autriche... et j'ai fini par craquer. Vivre sur la route est une partie intégrante de ma vie, mais même mon corps a ses limites. Étant donné que la fin de la tournée était proche, cela n'avait pas trop d'importance.

Après un mois de vacances, nous avons entamé le travail sur notre album suivant, *Hammered*. Phil et Mikkey ont pris l'avion pour LA le 10 septembre 2001 – sans doute le moment idéal pour faire un voyage en avion, vu les événements du lendemain ! C'est vrai qu'ils n'auraient pas été en danger, puisque leur vol était un direct reliant l'Angleterre à Los Angeles – mais quand seraient-ils arrivés ?

Bon, allez – je me lance dans ma théorie personnelle sur les attentats terroristes. Ce ne sera peut-être pas un point de vue populaire, mais je pense qu'il faut donner un peu de perspective à toute cette histoire. C'était une tragédie horrible, cela est *indéniable*. Mais ce qui s'est passé à New York et à Washington ne diffère pas de ce que les Anglais et les Américains ont infligé à Berlin chaque jour pendant trois ans lors de la Seconde Guerre mondiale – ni de ce que les Allemands ont fait en Angleterre. Et cela s'est produit dans toutes les villes allemandes et bon nombre de villes françaises et polonaises aussi. Mais la plupart des Américains ne pensent pas à ça. Ils pensent que tout commence et finit avec les États-Unis. Vu que c'est la première fois qu'un tel truc leur tombe dessus, il est compréhensible qu'ils réagissent de façon excessive. Soyons réaliste – on peut s'en remettre. On peut se remettre de *tout*.

Mais revenons à *Hammered*. Nous l'avons enregistré dans les Hollywood Hills chez Chuck Reid (il faisait du rap avant cela, et je crois qu'il ne s'est toujours pas remis de ses émotions !), avec Thom Pannunzio à la production. Le disque est sorti en avril 2002. En l'espace d'un mois il s'est déjà vendu à plus d'exemplaires que les deux albums précédents réunis et la tournée a débuté sous de très bons auspices. Nous sommes mieux payés qu'avant, nous jouons dans des salles plus importantes, par conséquent nous pétons la forme.

Ces dernières années, la vie m'a plutôt souri, et c'est aussi le cas pour Motörhead. Vous croyiez que j'allais dire : « je n'ai donc pas à me plaindre », mais honnêtement, vous avez appris à me connaître depuis le temps ! Il y aura toujours deux ou trois trucs pour me tracasser. Si vous avez lu ce livre jusqu'à ce point, vous aurez constaté que Motörhead a fait un bon paquet d'albums

ces vingt-cinq dernières années. Ce qui me perturbe donc sérieusement, c'est que bon nombre de gens, pour une raison bizarre, pensent que notre carrière s'est terminée avec *Ace of Spades*. Depuis que je suis parti pour l'Amérique, nous avons vraiment réalisé nos meilleurs disques. Ils sont nettement meilleurs que ces disques dont tout le monde se souvient. Tous ceux à qui j'ai fait écouter nos derniers disques ont été époustoufflés. Toujours est-il que la plupart des gens, quant à Motörhead, sont devenus sourds vers les années 1979 ou 1980. « Ouais, mec, "Ace of Spades" » – c'est le fameux cri de guerre qui a commencé à me hanter. Et des fois, ça me fait sérieusement chier. Ce serait chouette d'entendre quelqu'un dire : « Qu'est-ce que vous avez sorti récemment ? J'aimerais bien l'écouter » de temps en temps. Ce serait génial. Mais non, ils viennent nous voir et nous disent : « Vous étiez extraordinaires ! » Et moi de répondre : « Ah oui ? Comment ça se fait alors que vous avez arrêté de nous écouter après 1980 ? » C'est ça que je ne comprends pas. La réponse, pour la plupart, est : « Oh, je me suis marié. » Les gens sont vraiment bizarres.

Si vous pensez que vous êtes trop vieux pour le rock'n'roll, c'est que vous l'êtes vraiment. Et cela arrive même chez les musiciens – on les voit sur scène et ils jouent bien et tout, mais des fois ils ont du mal à ne pas regarder leur montre en pensant : « C'est pas fini bientôt ? Vivement que je rentre chez moi, que je retrouve ma femme et mon caniche. » La raison pour laquelle le rock'n'roll est un truc juvénile... se trouve dans le fait que ça commence avec des jeunes, bien évidemment. Mais quand ils vieillissent et que leur comportement change, l'envie de se sentir accepté par la majorité s'empare d'eux. Personnellement, ça ne me touche pas. Je sais que je ne serai jamais accepté par la majorité, même dans le rock ! J'ai été un intrus dès le début. Mais ça ne me gêne pas du tout – il faut quelqu'un pour faire le boulot.

Comme je disais donc, nous avons fait nos meilleurs disques sans que personne ne s'en aperçoive. J'attends toujours que l'on nous redécouvre, mais cela ne s'est pas encore produit jusqu'à présent. En tout cas, tant qu'il m'est possible de faire des disques et de tourner, je pourrai continuer. Le fait de ne pas être un succès immense ne me gêne pas outre mesure – de toute façon, ce n'est pas comme si j'étais resté seul dans mon coin. De temps en temps, les gens me demandent : « Qu'est-ce que tu penses des groupes qui ont du succès grâce à vous ? » Ce n'est pas grâce à nous qu'ils réussissent : ils réussissent, un point c'est tout. On est inspiré par ce que l'on entend. Cela n'a aucune importance. Les jeunes monteront toujours des groupes et auront toujours du succès. C'est inscrit dans l'histoire. Cela ne me pose aucun problème. Ce qui est génial, c'est de savoir que nous avons pu les influencer – cela montre bien que nous avions raison !

Ce qui me ravit, c'est d'avoir vécu les années soixante. Ceux qui n'ont pas eu

cette chance-là ne peuvent pas comprendre ce qu'ils ont raté. Nous avons fait naître une certaine prise de conscience et un mode de vie – tout cela a été très excitant : il n'y avait pas de SIDA, les gens ne mouraient pas autant à cause de la drogue. C'était vraiment une époque de liberté et de changements. Je n'ai été témoin d'une certaine forme de rébellion que dans les années cinquante et soixante, et au début des années soixante-dix. Le reste, c'est du pipeau. La jeunesse d'aujourd'hui ressemble étrangement aux parents contre lesquels nous nous sommes rebellés ! Ils vont probablement produire une génération de tarés. Nous avons créé une bande d'agents immobiliers et d'experts comptables à la con. Dieu seul sait comment on a fait ça. Je crois que c'est parce que la plupart des gens renoncent au bout d'un moment. Comme j'ai déjà dit, il y en a pas mal qui diront : « J'écoutais pas mal de Motörhead », ce qui laisse supposer que l'on ne peut plus faire cela quand on devient adulte. Écoutez : je suis content qu'ils disent ça, car je ne veux pas que les adultes écoutent *ma* musique. Les adultes foutent tout en l'air. Personnellement, je n'ai pas changé depuis que j'ai vingt-cinq ans. D'accord, je suis devenu plus intelligent et les circonstances influent quand même sur moi. Mais je n'ai jamais eu l'impression d'avoir vieilli. C'est comme si j'avais vingt-cinq ans depuis tout ce temps ! Je n'ai pas du tout l'impression d'avoir cinquante balais. Je pourrais y croire si j'avais perdu tous mes cheveux, par exemple. Mais comme ce n'est pas le cas...

J'ai perdu mon père il y a quelques années – un moment d'inattention de ma part. En fait, je les ai perdus tous les deux : mon père biologique et mon beau-père. Ils sont morts à sept mois d'intervalle. C'est arrivé assez soudainement. Comme s'ils avaient forgé un complot pour nous faire chier ! Mon beau-père, qui nous avait sauvés des difficultés léguées par mon vrai père, m'a fait hériter de ses dettes, et mon père biologique m'a laissé de l'argent. Allez comprendre ! À vrai dire, je n'aimais ni l'un, ni l'autre et en plus, je considérerai toujours mon père biologique comme un trou du cul – il a laissé une jeune fille toute seule s'occuper de leur gosse et de sa mère en plus ! Je n'en ai rien à foutre de ces clichés genre : « Il faut honorer la mémoire des morts » ! Les gens ne deviennent pas plus estimables juste parce qu'ils sont morts ; on en parle comme si c'était le cas. Mais ce n'est pas vrai ! La seule différence, c'est que maintenant, ce sont des enculés *morts* !

En tout cas, moi, je suis terriblement vivant, et je ne vous ai certainement pas adressé la parole pour la dernière fois !

[1] Cf. *Le Magicien d'Oz* (NdT)

[2] Dans les pressages japonais, on trouve souvent les textes des chansons. Il arrive, quand les textes ne sont pas inclus dans l'édition originale, que leurs transcriptions soient très approximatives. Je n'ai pas traduit le texte ici, puisqu'il ne s'agit que de ressemblance phonétique. Il suffit de savoir que le

sens de l'original diffère énormément de celui de la transcription « nippone ».
(NdT)



Dixième anniversaire. *De gauche à droite* : Wurzel, Lucas Fox, Pete Gill, Brian Robertson, Phil Campbell, Phil Taylor. Derrière, il y a moi et Larry Wallis. Si ma mémoire est bonne, Phil venait de me planter son coude dans les couilles !



Lemmy, avec les étoiles de mer qu'il a pêchées lors d'une plongée sous-marine.



Et le septième jour : AU FEU ! AU FEU !

15) Brave New World

Qu'est-ce que je vous disais ?

Salut et bienvenue à la fin du livre. Étant donné que nous avons largement dépassé le délai autorisé, je ne serai pas long (un mètre soixante environ).

Dans ma vie, jusqu'à présent, j'ai compris qu'il n'y a que deux genres de gens : ceux qui sont avec vous et ceux qui sont contre vous. Apprenez à les différencier, parce qu'ils peuvent être facilement confondus et cela arrive plus souvent qu'on ne le pense.

Il me semble aussi que notre « meilleur des mondes » devient moins tolérant, moins spirituel et moins cultivé qu'il ne l'était lorsque j'étais gamin ; il est clair que nous sommes tous victimes du syndrome du « bon vieux temps », mais je ne crois pas qu'il s'agisse de ça en l'occurrence... La haine atavique (c'est-à-dire celle que vos parents vous inculquent) n'est pas seulement débile, elle est aussi destructrice – pourquoi faire de la haine sa seule force motrice ? Cela me paraît *vraiment* con.

Pour finir (laissez-moi vous donner un bon conseil), il ne me reste qu'à vous dire : achetez nos albums. Vous ne serez pas déçus !

Love,

Lem

Septembre, 2002